1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

C

Docte

UNE EXCURSION

AUX

CLIMATS TROPICAUX

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

ST-KITTS, NÉVIS, ANTIGUE, MONTSERRAT, LA DOMINIQUE,
LA GUADELOUPE, STE-LUCIE, LA BARBADE, TRINIDAD

PAR

L'ABBÉ L. PROVANCHER

Docteur ès-Sciences, Avocat de St-Pierre, Officier d'Académie, Membre de la Société Royale du Canada et de plusieurs autres sociétés savantes, Rédacteur du *Naturaliste Canadien*.



QUÉBEC
J. A. LANGLAIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
177, rue St-Joseph, St-Roch

—

1890
Typographie de C. Darveau.

UNE EXCURSION

AUX

CLIMATS TROPICAUX

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

PREMIÈRE PARTIE.

DE QUÉBEC A ST-KITTS.

Le Départ.—De Québec à New-York.—New-York en mars.—Le *Muriel.*—Mes compagnons de route.—Le mal de mer ; le *Gulf-stream.*—Raisins des tropiques ; argonautes ; poissons volants ; mer d'huile ; baleines ; paille en-queue.—Sombréro la première terre rencontrée, St-Martin, Saba, Anguille, Barboude, St-Eustache, St-Kitts.

Le foyer domestique a des attraits que la jeunesse peut parfois méconnaître, mais que l'âge mûr n'hésite jamais à proclamer, et qu'on apprécie de plus en plus à mesure que les années s'ajoutent aux années, surtout lorsqu'on ne voit plus son enfance qu'à la distance de plus d'un demi-siècle.

Après avoir été balloté sur bien des eaux différentes, ayant sillonné les mers d'eau douce de notre Canada, traversé quatre fois l'Atlantique, autant de fois la Méditerrannée, avoir vu les rives de la mer Rouge, enfilé le canal de Suez, admiré la désolation des bords de la mer Morte, et m'être baigné dans les eaux fraîches et limpides du lac de Génésareth, lorsque je sentais déjà le poids de soixante huit hivers s'appésantissant sur ma tête, je pensais que rien ne viendrait plus me soustraire aux charmes de ma retraite, pour me livrer de nouveau aux mouvements des voyages, et me faire faire connaissance avec des mers encore nouvelles pour moi.

Mais je calculais sans compter avec mon goût, je dirais mieux avec ma passion, pour l'étude de la nature. Aller goûter des climats tropicaux, admirer la nature dans ses productions les plus riches et les plus variées, et cela au milieu de populations partageant en partie notre origine et parlant notre langue, était une occasion que je ne pouvais refuser, du moment que l'exécution d'un tel voyage m'était rendue possible. Ajoutons l'espoir d'avoir pour compagnon de route un ancien ami partageant mes goûts et mes aptitudes. Qui peut nier que la présence d'un ami dans le voyage en pays étranger, en toute circonstance en double les charmes.

Vingt fois en lisant des voyages de naturalistes, tels que ceux de Darwin, de Humbolt, d'Agassiz et autres, j'avais en imagination savouré leurs jouissances, et, aux détails de leurs narrations, rêvé de voir de mes yeux les phénomènes et les spectacles dont la seule description me captivait si fortement. Toujours j'en renvoyais l'idée comme une tentation importune, irréalisable pour mes ressources, lorsque la rencontre d'un ami qui revenait des Antilles, où le désir d'améliorer sa santé l'avait entraîné, me permit d'entrevoir par ses récits, la possibilité de réaliser ce rêve entretenu depuis de longues années déjà, et toujours repoussé comme chimérique. Le secours de quelques amis s'y joignant, il fut enfin décidé que le 26 mars, en compa-

gnie de M. l'abbé Huart, professeur de rhétorique au collège de Chicoutimi, je me mettrais en route pour New-York, afin de prendre là l'un des steamers de la *Quebec Steamship Company*, qui font le trajet bi-mensuellement entre cette ville et les petites Antilles ou Iles-du-vent.

La compagnie précitée, en considération du but qui nous portait à entreprendre ce voyage, dans l'intérêt de la science avant tout, ayant bien voulu nous faire une réduction de moitié dans le tarif de ses prix, je me fais un devoir de lui en exprimer ici publiquement toute ma reconnaissance.

Le *Naturaliste* ne s'adressant qu'aux admirateurs de la nature, ou du moins à ceux qui portent quelque intérêt à l'étude de ses productions, j'ai pensé qu'un récit simple mais fidèle de cette excursion aux climats tropicaux ne manquerait pas d'intérêt pour la plupart de ses lecteurs.

Abandonnant aux littérateurs proprement dits les charmes du beau discours, les périodes harmonieuses, les descriptions fantaisistes qui souvent semblent n'avoir pour but que de façonner des phrases pour fasciner les yeux des lecteurs ou flatter l'imagination, en donnant l'avantage à l'image sur la réalité, je veux ici mettre sous les yeux de mes lecteurs le journal pur et simple de mes pérégrimations, consignant jour par jour les rencontres que j'ai pu faire, et les impressions que j'ai éprouvées à la vue de tout ce qui s'offrait à mes regards de nouveau pour moi.

Ce récit, écrit tantôt sur un bateau en course balloté par la mer, tantôt sur une table d'hôtel au milieu de mille distractions, et souvent après des courses pénibles et épuisantes, quelquefois même au crayon, sur un carnet, au milieu de la forêt, ne réclame d'autre mérite que celui de l'exactitude et de la sincérité, laissant même souvent à désirer des études plus étendues sur des sujets à peine effleurés, pourra, cependant, j'ose le croire, n'être pas sans quelques charmes pour les amateurs de la nature, et servir

de guide peut-être aussi, à plus d'un voyageur qui seraient tentés de suivre la même route, si surtout ils avaient déjà accordé quelques moments d'attention aux produits de la nature.

CapRouge, lundi, 26 *mars* 1888.—C'est aujourd'hui le jour fixé pour le départ.

La séparation de ceux qui nous sont chers a toujours quelque chose de poignant pour un cœur sensible, quelque grandes que soient les joies qu'on se promette durant l'absence. Et quand il faut dire adieu de plus à ses aises, à ses habitudes, aux cent bagatelles même auxquelles on s'attache à son foyer, pour un temps dont on ne peut exactement déterminer la durée, c'est quelque chose de plus pénible encore. Adieu donc livres, collections, paperasses qui font mes occupations de chaque jour; peut-être ne vous reverrai-je jamais ? Qui sait si je ne vas pas dans ces climats lointains pour y laisser mes os ?.... Qui sait si je ne vas pas préparer de ma pauvre individualité un repas aux habitants des mers sur lesquelles je vais m'aventurer ?... Quant aux deux personnes qui composent seules toute ma domesticité, elles veulent bien m'accompagner jusqu'à Québec, pour me permettre d'apprécier d'avantage leur attachement à ma personne, mais en me rendant, par cela même, la séparation encore plus pénible.

Le temps est sec et froid, quatre bons pieds de neige recouvrent encore le sol ; la voiture avec toutes ses fourrures est à la porte, il est 8 h. passées, il faut partir. L'instinct a fait pressentir à mon pauvre chien *Sibi*, qui m'est si attaché, ce qui va arriver. Il paraît déjà triste, abattu, et d'un air inquiet épie tous nos mouvements. Mais il a déjà deviné la séparation qui va avoir lieu, et se soustrait à mes dernières caresses en cherchant une retraite obscure.

L'air est vif et piquant ; la neige tombée de la veille a gâté

le chemin; cependant nous atteignons la ville en assez peu de temps.

Je me rends de suite à l'archevêché pour me munir des dernières autorisations. Heureusement que j'avais eu la précaution d'écrire quelques jours d'avance, car il m'est impossible de voir le Cardinal. Il est, me dit-on, en conseil avec les ministres, pour le règlement de la question des biens des Jésuites.

Après différentes petites affaires réglées, je me rends à St-Roch, chez un mien neveu, pour y prendre en famille le dernier repas.

A 1 h. P. M., mon compagnon de voyage, M. Huart, vient me prendre, et nous nous rendons sans plus tarder au quai du Grand-Tronc, pour la traverse. Quelques connaissances viennent encore nous souhaiter un bon voyage à bord du bateau; mais pour moi, j'aspirais après la solitude, j'avais hâte d'être abandonné seul à mes propres réflexions.

Il y a peu de passagers dans le char, et parmi eux aucun que je connaisse. A 2 h. nous sommes en mouvement et filons vers l'ouest.

A la station de St-Etienne, M. Montminy, curé de St-Agapit, qui a fait le voyage des Antilles l'année dernière, monte dans notre char pour nous confier différents petits messages à des amis qu'il s'est faits là, et nous donner une foule de renseignements qui pourront nous être très utiles. C'est avec chagrin qu'arrivés à la station de sa paroisse nous lui serrons la main pour nous séparer de lui.

A la station d'Arthabaska, viennent se joindre à nous deux familles Canadiennes, avec nombreux enfants, émigrant aux Etats-Unis. Les enfants, comme d'ordinaire, sont tout en joie à la vue de tout ce qui s'offre à leurs regards; mais une fillette de 15 à 16 ans semble mieux apprécier la situation et étouffe en sanglots. Un grand garçon, de stature remarquable, en fait autant en serrant la main à un vieillard, probablement le

grand père, qui lui fait d'excellentes recommandations. La mère paraît tout occupée de ses enfants dont elle allaite encore le dernier. Quant au père, qui vient chercher sa famille pour l'amener là où il a travaillé depuis quelque temps, il paraît déjà avoir pris toute la suffisance de ces Canadiens à qui il manque quelque chose, qui, après s'être défaits de biens qu'ils n'ont pas su conserver, ont été se faire les serviteurs des américains, et veulent se faire gloire de ce qu'ils ont pu apprendre dans leurs pérégrinations à gauche et à droite. Il a le verbe haut, écorche quelques mots anglais, montre à ses enfants comment on ouvre une porte de char, comment on retourne un banc &c. C'est le lourdaud, l'ignare, l'imbécile, qui se croit un personnage. Rien de plus insupportable !

A la station de Danville, le fort vent de N.E. qu'il faisait depuis le matin, commence à nous donner de la neige. Arrivés à Richmond, la neige continue, mais le thermomètre semble monter.

Nous avons plus d'une heure à passer ici, nous en profitons pour aller saluer le curé de l'endroit, M. l'abbé Quinn, une ancienne connaissance pour nous, qui nous invite à prendre le thé, et avec lequel nous passons fort agréablement une couple de quarts d'heure.

A 6. 20 heures nous reprenons le train et filons vers Sherbrooke. La giboulée de Richmond s'est changée ici en pluie battante. Nous remarquons que la neige dans les champs est partout moins abondante ici qu'aux environs de Québec ; cependant elle recouvre encore le sol de toutes parts à une épaisseur de 12 à 15 pouces.

Nous atteignons Newport vers les dix heures, et nous ne devons en repartir qu'à 11.10 heures. Neige et pluie tout a cessé, il ne tombe plus rien, mais le temps reste toujours couvert. Remis en mouvement à l'heure indiquée, chacun s'installe sur son banc pour y passer la nuit le plus commodément

possible, ou plutôt le moins incommodément possible, car une nuit dans les chars ne peut jamais être qu'une nuit fort désagréable. Cependant les voyageurs sont peu nombreux, et nous en entendons plusieurs ronflant de manière à donner l'idée des lits les plus confortables.

Nous passons Holyoke, New-Haven, Hartford, etc., et partout le linceul de neige, quoique moins épais, couvre encore le sol.

Nous entrons dans la gare de New-York à 11.15 heures A. M. ; le temps est froid, humide, et je ne suis pas peu étonné de trouver encore partout dans les rues des amas de neige, reliquats de la récente tempête qu'on a éprouvée, tempête qui en avait amoncelé en certains endroits jusqu'à 10 et 12 pieds.

De la gare nous nous dirigeons directement au bateau pour y déposer notre bagage et nous assurer de l'heure du départ. Le *Muriel* qui doit nous transporter aux Antilles est à son quai, No. 47, livré tout entier à l'équipage qui s'empresse d'y entasser le reste du chargement. Ce bateau en fer, qui jauge 1200 tonneaux, nous paraît bien étroit pour sa longueur, et fort élevé au-dessus de l'eau ; les cabines, quoique petites, ont l'air assez confortables.

On nous dit que le départ aura lieu le lendemain à 3 heures P. M.

Comme il est l'heure du dîner, et que nous sommes dans la semaine sainte, nous remettons au lendemain à faire une plus ample inspection de notre bateau, et nous rentrons dans un restaurant de la rue Broadway pour nous réconforter et nous diriger aussitôt, par les chars élevés de la 3e avenue, à l'église Canadienne de la 76e rue.

M. l'abbé Tétreau avec son vicaire M. Corriveau, nous accueillent avec leur urbanité bien connue, et nous font passer le plus agréable après-dîner. Nous faisons aussi là la rencontre

des Drs Fontaine et Michon qui sont pour moi tous deux d'anciennes connaissances.

Mercredi, 28 *mars.*—New-York nous offre aujourd'hui la même température qu'hier, temps couvert, humide, désagréable. Les rues qui, par endroits, avec leurs bancs de neige ou leur boue épaisse sont de véritables cloaques, nous offrent si peu d'attraits, que nous préférons les charmes de la conversation du foyer, au plaisir de les parcourir. Nous remettons au retour à faire plus ample connaissance avec elles.

Comme le départ était fixé à 3 heures P. M., à 2 heures nous faisons nos adieux à nos hôtes si charmants et nous nous rendons au bateau par les chars élevés de la 3e avenue et les tramways de la 18e rue.

Les passagers arrivent les uns après les autres, et le parachèvement du chargement se poursuit avec diligence. Cependant, malgré toute l'activité qu'on y emploie, on nous dit que ce n'est pas avant 7 heures qu'on pourra en atteindre la fin. Mais voilà que bientôt un épais brouillard se répand sur toute la rivière Hudson jusqu'à nous dérober la vue de la côte du New-Jersey. On entend continuellement le concert le plus discordant des centaines de bateaux se croisant en tout sens, et faisant crier leur sifflets pour éviter les collisions.

Le chargement est bien complété à 7 heures, mais le brouillard est trop épais pour qu'on puisse se hasarder à se mettre en marche ; aussi nous annonce-t-on qu'on peut dormir tranquille, qu'on ne laissera le quai que le lendemain matin.

Vers 8h. nous montons sur le pont. Le spectacle a changé d'aspect ; les sifflets à vapeur sont rentrés dans le silence, les étoiles brillent même au firmament ; les mille feux aux couleurs variées se croisant en tout sens dans le fleuve et se mariant aux nombreuses lumières des rues et des édifices de Jersey-City, nous présentent un coup d'œil vraiment féérique. Mais la tempéra-

ture froide et humide qui se poursuit nous engage à nous retirer d'assez bonne heure dans nos cabines.

Jeudi-Saint, 29 *mars*.—Il n'était pas encore 5 h. que les piétinements de l'équipage nous faisaient comprendre qu'on allait définitivement quitter le quai. Je m'empresse de laisser ma cabine que j'avais trouvée bien trop chauffée, malgré le petit carreau tenu ouvert, pour monter sur le pont, enveloppé dans ma chape. Nous étions déjà en mouvement, mais nous avancions lentement, par ce que le brouillard se montrait encore, quoique moins dense que la veille. La brume semble se dissiper à mesure que nous avançons, et bientôt nous voyons détaler à notre gauche Long-Island, et à notre droite celle de Staten-Island ; nous passons la quarantaine et gagnons rapidement la pleine mer.

Une forte brise venant de l'Est semble fraîchir encore davantage et nous donne une mer passablement houleuse. Au déjeûner, à 9h., chacun est à son poste, et nous lions connaissance avec nos compagnons de route.

Nous sommes en tout 7 passagers, sans aucune dame, ce dont nous nous réjouissons fort ; car si la belle moitié du genre humain a des charmes particuliers, il faut reconnaître qu'elle a aussi des exigences parfois assez gênantes. Il faut être partout poli et convenable, sans doute, mais on peut se montrer tel sans être obligé d'être galant.

Nous avons la bonne fortune de trouver parmi nos compagnons de route deux français, l'un de la Martinique et l'autre de la Guadeloupe. Ce dernier, M. Castéra, est un jeune homme qui avait un emploi parmi les travailleurs du canal de Panama. Pris des fièvres paludéennes, après un séjour à l'hôpital de Colon, il était enfin parvenu à obtenir son passage sur un vaisseau se dirigeant à New-York. Impossible de songer à se rendre directement à son île, vu les quarantaines qu'on imposait aux vaisseaux venant de Panama qui avaient déjà transporté la

variole à la Martinique, et qu'on ne voulait pas voir se répandre ailleurs. Ce jeune homme, maigre, faible, au teint livide, n'ayant que des habits très légers, malgré la toux qui le tourmentait, faisait pitié à voir, et nous donnait à craindre d'avoir peut-être à lui donner une sépulture marine avant d'atteindre son île.

Celui de la Martinique est M. de Pompignan, l'un des rédacteurs du journal *La Défense Coloniale.* Ce monsieur a fait son droit, a pris part à la guerre de 1871 et au siège de Paris, parle l'anglais, et est très intéressant. Il nous donne une foule de renseignements sur son île et la triste situation des colons français dans l'archipel des Antilles. Il habite les Etats-Unis depuis près de trois ans, ayant parcouru la plupart des Etats de l'ouest et ceux de la nouvelle Angleterre. Notre qualité d'abbés n'a rien qui l'effraye, car du premier abord il nous déclare qu'il est royaliste et catholique sincère.

En outre de ces deux messieurs, nous comptons un tout jeune ministre protestant du Nouveau Brunswick, M. Johnson, qui s'en va évangéliser ses coreligionaires de Trinidad et de la Guyane anglaise; puis un jeune allemand de New-York, M. Kuhlke, et un vrai type de Yankee dans la personne d'un grand effilé, mince, au ton nasillard des mieux prononcés, et aux allures à lui propres, M. Moore.

Tourmenté depuis quelques jours par une bronchite assez sérieuse, j'étais arrivé à New-York tout enroué, et très fatigué de ma nuit sans sommeil passée dans les chars. La température désagréable que nous avons ces jours-ci n'est pas propre à me remettre; aussi la houle qui ballotte notre vaisseau réussit-elle à me donner le mal de mer plutôt que je n'ai coutume de le prendre. J'ai presque honte, en ma qualité de vieux marin, de donner le mauvais exemple à M. Huart, mais malgré toutes mes bonnes résolutions et le dîner que j'avais pris en blanc aujourd'hui, il m'a fallu restituer mon repas du matin. Je laisse aussi passer le dîner de 6 h. sans songer à quitter mon lit.

Vendredi-saint, 30 *mars*.—A 6 heures, je suis sur le pont; le soleil n'est encore que fort peu élevé au-dessus de l'horison. Je remarque que les décors du lever de l'astre du jour sont beaucoup plus brillants que dans nos climats. Chez nous ce sont des clairs brillants qui sont ménagés pour faire plus ample part aux ombres ; ici c'est tout le contraire ; tout l'orient est embrasé, les ombres semblent faire exception dans le tableau qui reflette de toute part les émaux les plus brillants.

Le mouvement du vaisseau me semble bien moins sensible, mais je ne me sens pas encore le cœur bon, et je recours à mon grand remède dans mes indispositions, la diète la plus sévère. Je consens à peine à prendre quelque chose au déjeûner, je laisse passer le lunch et ne prends encore qu'une légère collation au dîner. Je suis heureux, d'un autre côté, d'être pour ainsi dire forcé d'offrir mon malaise en compensation du jeûne de ces saints jours que je ne puis observer comme il conviendrait de le faire. Il va sans dire que toutes les viandes de la table sont indistinctement refusées.

Samedi-saint, 31 *mars*.—La mer semble regretter de nous avoir si rudement malmenés ces jours-ci, aussi a-t-elle l'air de vouloir prendre des allures beaucoup plus paisibles.

Vers les 8 heures, nous entrons dans le *Gulf-stream*, et remarquons que la température se fait beaucoup plus douce. Le soleil brille dans tout son éclat, et le froid humide qui nous accompagnait depuis New-York, semble nous faire ses adieux définitifs.

Toutes les tribulations des deux derniers jours semblent déjà oubliées. Tout le monde est sur le pont, dispos et gai, aussi les conversations s'engagent-elles de toutes parts vives et animées. Notre Guadeloupien semble avoir répudié toute idée de donner de sa dépouille un repas aux habitants de l'océan, il tousse moins, paraît plus fort et se montre même plus agile. Quant à notre Martiniquois, en sa qualité de militaire, de journaliste, de

voyageur qui a beaucoup vu et beaucoup lu, il est celui qui nous intéresse le plus, surtout par les détails qu'il nous donne sur son île.

De ses nombreuses possessions d'autrefois dans les Antilles, la France ne retient plus que la Martinique, la Guadeloupe, St-Vincent, Marie-Galante et quelques autres petites îles de peu d'importance. L'Angleterre en majeure partie, l'Espagne, la Hollande, le Danemark occupent les autres.

L'esclavage qui a régné de longues années dans toutes ces îles a produit une race bâtarde de mulâtres, à peau plus ou moins foncée, qui, dans les colonies françaises, en vertu du suffrage universel, asservit complètement les blancs aux noirs en raison de la supériorité de ces derniers par le nombre.

S'il est vrai que devant Dieu et en face du droit la couleur de la peau ne peut créer de distinction, il faut reconnaître aussi que cette couleur, pour ce qui en est dans les Antilles, n'est pas moins un signe de l'illégitimeté de ces fils d'esclaves, de ces descendants de Cham, qui, par la fraction de sang plus noble qui coule dans leurs veines, ont pu s'élever de quelques degrés dans l'échelle de la civilisation, mais non pas en atteindre le sommet, ni même se rendre nos égaux. Ils peuvent s'instruire, se policer, acquérir des richesses, se donner le comfort matériel de l'aisance, mais acquérir des sentiments nobles, généreux, relevés, qui inspirent ces dévouements qui distinguent les âmes d'élite, ils en sont encore incapables, ou du moins ils n'en ont pas encore donné d'exemples.

Avec leur instruction plus ou moins superficielle, et leur éducation presque nulle, les mulâtres de la Martinique et de la Guadeloupe n'ont pu se défaire encore entièrement des sentiments de servilité de la race maudite dès son origine. Avec un certain vernis de politesse extérieure, ils affecteront bien de montrer des sentiments de cœurs larges, nobles et généreux, mais dans l'occasion, les passions brutales, la hautesse, la

haîne, la vengeance auront bientôt fait disparaître ces vertus empruntées, pour ne laisser voir que la lâcheté, la bassesse et la servilité des enfants d'esclaves. Ceux qui ont étudié leurs mœurs à la Martinique et à la Guadeloupe s'accordent tous à le proclamer. Si les démolisseurs sans Dieu qui gouvernent aujourd'hui la patrie de nos pères n'avaient pas entrepris de ravaler et avilir ce qui fait l'orgueil de tout enfant qui vient de France, ils se seraient au moins contentés de faire des anciens esclaves des égaux des blancs, sans vouloir en faire leurs maîtres.

On sait que la Martinique et la Gnadeloupe sont représentées au corps législatif de Paris par des hommes de couleur. Ces derniers sont aussi chez eux en possession de presque tous les emplois civils, ils sont maires, instituteurs, collecteurs de droits, inspecteurs d'écoles, journalistes, etc. etc.

A propos de ces derniers, M. de Pompignan nous rapportait un comble des plus piquants en fait d'ignorance. Il s'agissait de l'expulsion en France, de certains religieux de leurs couvents ; et l'ordonnance portait que les frères seraient expulsés *etiam manu militari.* Or un rédacteur noir de la Martinique qui n'était pas très familier avec la langue de Virgile, disait, en rapportant le décrêt, qu'on devra expulser de leurs couvents les frères *Etiam, Manu* et *Militari ! ! !* Et c'est à de tels génies qu'on veut asservir les blancs !

J'ai mentionné plus haut le *Gulf-stream ;* j'en dirai un mot ici pour ceux de mes lecteurs qui ne se seraient pas encore rendu compte de cette expression.

Le *Gulf-stream* est un courant équatorial dû au mouvement de rotation de la terre, joint à la haute température de la zône torride et aux vents alisés qui dominent dans cette région. Ce courant qui origine dans le golfe de Guinée, sur la côte d'Afrique, prend sa direction vers l'ouest, mais rompu par les hauts promontoires de l'Amérique du sud, il se divise là en deux branches, dont l'une descend le long des côtes du Brézil, en se

dirigeant vers le sud, et l'autre pénètre dans la mer des Caraïbes, à travers les petites Antilles les plus méridionales. Poursuivant sa marche vers le nord, il sort de ce vaste bassin, pour prendre sa course à l'est à la pointe méridionale de la Floride, jusqu'à ce qu'il atteigne la côte occidentale de l'Irlande et pénètre encore plus au nord. Mais il ne peut parcourir cette course sans rencontrer un courant opposé et d'une toute autre température, c'est celui qui part de la baie de Baffin et de la mer arctique, pour longer les côtes de l'Amérique du nord. Resserré à sa sortie du golfe du Mexique entre la côte Floridienne et les Bahamas, le courant chaud s'élargit à mesure qu'il s'avance vers l'est et mêle ses eaux à celles du courant opposé. Mais un fait bien digne de remarque, c'est que les eaux des deux courants, en contact au milieu de l'océan, semblables à deux nationalités étrangères habitant le même territoire, semblent pendant longtemps se refuser à l'absorption, et s'entremêler sans se confondre, comme si de chaque côté, on voulait conserver ses caractères propres.

Le Dr A. D. Bache, de la commission d'exploration des côtes des Etats-Unis, est celui qui a le plus étudié et observé le *Gulf-stream*, et il a pu constater, par de nombreux sondages, que les deux courants se rencontrent et se superposent par couches, en conservant longtemps, avant de se confondre, la température qui leur est propre. Et cette différence est tellement tranchée d'une couche à l'autre, qu'il n'a pas craint de qualifier de *cold wall*, la paroi des couches du courant froid.

A sa sortie dans l'océan au sud de la Floride, la largeur du *Gulf-stream* ne dépasse pas 40 milles ; au niveau de Charleston elle est de 150 milles, et à Sandy-Hook elle dépasse 300 milles.

A 8 heures je vais prendre possession de mon lit. M. Huart, qui s'y était rendu avant moi, semblait vouloir reprendre le sommeil perdu par le mal de mer, aux caresses duquel il s'était montré si impressionné. Cependant la cabine était sur-

chauffée et sans beaucoup d'air, aussi je n'hésite pas à laisser le petit carreau ouvert, l'air extérieur semblant n'avoir rien à faire redouter de sa bénigne fraîcheur.

Je n'avais pas encore déposé mes habits que je suis invité à faire une chasse entomologique, la première depuis mon départ, dans la personne d'une respectable dame coquerelle (*Blatta orientalis*) qui semblait me narguer en étalant ses grâces coquerelloises sur le rideau de ma couche. Il va sans dire que son procès fut bien vite fait, et que l'exécution s'en suivit incontinent.

Dimanche de Pâque, 1er avril. — Pâque ! résurrection ! alleluia ! il semble aussi que tout renait, revit, se réjouit dans notre solitude océanique.

A 5 heures, je suis sur le pont, après avoir passé la meilleure des nuits depuis que je suis dans le vaisseau. Le temps est serein, la mer des plus calmes, c'est à peine si l'on entend le léger clapotement des eaux que déplace notre *Muriel* dans son allure pacifique, mais constante. Bientôt l'astre du jour se montre à l'orient, embrase tout l'horizon même avant de paraître, et verse des flots de lumière sur les flots de l'océan, en même temps qu'il lance des gerbes de rayons inflammés qui atteignent jusqu'au zénith. Ajoutez une température tiède des plus agréables aux décors du tableau, et vous comprendrez facilement que la joie doit nécessairement s'emparer du cœur, lorsque surtout on a été tourmenté pendant plus de trois jours, par des troubles de digestion, des insomnies, et ce malaise général que seuls ceux qui ont éprouvé le mal de mer peuvent justement apprécier. Aussi, au déjeûner de 9 heures, chacun est-il à son poste, la conversation prend-elle un entrain tout nouveau, en même temps que les estomacs se montrent plus exigeants qu'auparavant.

Oui ! le spectacle est grandiose, magnifique, mais ce n'en est pas moins un bien triste jour de pâque. Ces charmes de la

nature cessent de nous impressionner par nous être devenus trop familiers ; combien plus parlent à l'âme la décoration de nos temples en ce saint jour, les feux et les fleurs qui brillent sur nos autels, les flots d'harmonie que répandent les orgues sous les vastes voutes, l'encens qui embaume cette atmosphère religieuse, et ces alleluia ! mille fois répétés, qui veulent convaincre jusqu'au dernier qu'il y a partout surabondance de joie, et qu'on s'y livre sans contrainte.

Hier je faisais ma première chasse entomologique, et voici qu'aujourd'hui je vais faire ma première cueillette botanique. Deux ou trois fois déjà j'avais remarqué certaines végétations à la surface de la mer. Ce sont sans doute des varecs détachés des rivages, m'étais-je dit, et entraînés par les courants. Mais voici que ces végétations se montrent de plus en plus fréquentes. Ce sont souvent des nappes ou tapis d'un beau jaune d'or de 30 à 50 pieds d'étendue, les plantes paraissant fortement liées les unes aux autres, si bien que le déferlage des vagues ne réussit pas toujours à les diviser. J'en voyais souvent très près du bateau, mais non toutefois de manière à ce que je pusse reconnaître leur structure et leur agencement. J'interroge sur le sujet M. de Pompignan, il me dit que ce sont des *raisins des tropiques*, plantes très communes dans ces mers. Comme le nom seul ne suffisait pas pour me renseigner sur ces plantes nouvelles pour moi, M. de Pompignan dit un mot à un matelot, et presque aussitôt, au moyen d'un seau lancé à la mer, on en rapporte une talle en pleine fructification. Je pus remarquer de suite que la plante différait grandement de nos varecs du nord, mais que cependant c'était bien une fucacée ou hydrophyse. Une tige assez grêle, rameuse, à rameaux portant des feuilles irrégulières, petites, imparfaitement pinnées, et des fructifications en forme de globules vésiculeux, pédiculés, ressemblant assez à des grains de raisin, ont valu à la plante le nom vulgaire dont on l'a affublée. Détachée du fond des mers où elle prend racine, elle s'en va flottant ainsi à la surface

durant des mois sans se déterriorer. C'est cette plante que Colomb rencontra au sud des Canaries dans sa navigation vers l'Amérique. Linné lui a donné le nom de *Fucus natans*, et Agarth celui de *Sargassum bacciferum*, qu'elle porte encore aujourd'hui. On la trouve en telle quantité dans l'Atlantique, entre les îles du Cap-Vert et les Canaries, que les marins ont donné à cette partie de l'océan le nom de *mer-des-sargasses*, et qu'elle suffit souvent pour retarder considérablement les vaisseaux dans leur course. (1)

Les vésicules fructifères de la sargasso, comme on la désigne d'ordinaire, sont encroutées entièrement ou en partie, d'une couche crustacée, fragile, ayant la consistance du verre, toute parsemée d'alvéoles obliques, présentant l'apparence d'un tissu vitreux vue à la loupe.

A midi nous sommes au 29e degré de latitude, au niveau par conséquent de St-Augustin dans la Floride, et un peu au delà de Suez en Egypte ; c'est le point le plus méridional que j'aie encore atteint dans mes différents voyages. Nous avons parcouru 237 milles dans les 24 heures, ce qui fait une vitesse bien modeste comparée à celle des steamers transatlantiques. On nous dit que nous atteindrons St-Kitts, la première île où nous devons toucher, mercredi soir ou jeudi matin.

Peu après midi nous avons un petit grain qui vient mouiller nos banquettes et nous forcer à nous mettre à l'abri pour un instant.

La mer se faisant de plus en plus calme, nous avons ce que les marins appellent la mer d'huile, c'est une surface plane où ne se dessinent aucunes vagues, mais seulement de fines rides semblables à ces guipures dont s'affublent parfois les dames. Les habitants des profondeurs profitent sans doute de ce calme pour venir nous faire visite, de nombreux marsouins suivent

(1) La *mer-des-sargasses* s'étend du 32e au 16e degré de latitude nord, et du 3[illegible]e au 44e degré de longitude ouest de Paris.

notre vaisseau comme pour nous faire escorte, et nous voyons, à quelques verges plus loin, trois baleines exhibant leurs larges dos semblables à des îles mobiles, et faisant jaillir l'eau de leurs évents à 10 ou 12 pieds en l'air d'un jet continu qui s'égrène en gouttelettes en retombant. Nous voyons aussi quelques poissons volants qu'on nous dit devenir beaucoup plus communs à mesure que nous avancerons vers le sud.

Lundi 2 *avril.*—Vent toujours debout, un peu plus fort, cependant mer assez calme. On sent que ces vents sont toujours plus légers que ceux qu'on rencontre dans les mers boréales, ou même dans la traversée de Québec à Liverpool.

Les poissons volants sont beaucoup plus nombreux qu'hier; à tout instant, on en voit, effrayés sans doute par le bruit du bateau, sortir de l'élément liquide pour s'élancer dans l'air, mais jamais à une hauteur au dessus de 2 à 3 pieds sur la surface de l'eau. Leur ventre blanc qu'on distingue fort bien, les ferait prendre à première vue, pour de petits oiseaux, et comme ces derniers aussi, ils se montrent souvent en bandes, quelquefois fort nombreuses. Leur nom de poissons volants n'est pas d'une exactitude rigoureuse, car, comme il est facile de le reconnaître, leurs nageoires pectorales ne sont pas des ailes véritables, aussi ils nagent dans l'air plutôt qu'ils ne volent. On ne peut distinguer de mouvements dans leurs nageoires pectorales pour répéter les élans, comme le font les oiseaux et même les chauve-souris. Certains naturalistes, ou plutôt certains observateurs, ont prétendu que ces poissons ne se soutiennent dans l'air qu'autant de temps que leurs nageoires conservent leur humidité, et qu'ils tombent à l'eau du moment qu'elles sont sèches. D'autres soutiennent, avec beaucoup plus de raison, suivant moi, que toute leur impulsion vient de la nageoire caudale, qui, en s'agitant par secousses répétées, les lance hors de l'eau, et les pousse dans l'air. Si, souvent on les voit toucher le haut des vagues pour reprendre leur course, ce n'est pas pour s'humecter de nouveau

les nageoires, mais bien pour prendre un nouvel élan dans un milieu plus résistant. J'en ai vu souvent faire des courses de plus de 300 pieds, et on affirme qu'ils peuvent aller jusqu'à 1000 pieds et au delà.

Nous avions ce matin deux navires en vue à notre droite, s'en allant dans une direction opposée à celle que nous suivons. Au milieu d'une monotonie continue, l'écart le plus futile qui vient en interrompre le cours, est souvent un événement. Il suffit parfois de la moindre singularité de la part d'un passager pour égayer toute la compagnie.

Mais voici que M. de Pompignan qui, à toutes ses autres qualités joint celle de chasseur émérite, nous signale un oiseau tout nouveau pour moi, et de bon augure pour ceux qui suivent notre route, car sa présence nous annonce le voisinage des tropiques. Cet oiseau est le phaéton, vulgairement appelé *paille-en-queue, Phaeton œthereus*, Linné. C'est un bel oiseau blanc, un peu plus petit que notre oie, qui porte à l'extrémité de sa queue deux longs brins qui lui ont valu son nom vulgaire. Il a la région de l'œil et le haut de l'aile noirs, avec le bec rouge ; ses doigts palmés avec des pattes fort courtes, lui rendent la marche difficile sur un terrain plan, aussi ne le voit-on d'ordinaire que sur la mer ou sur les rochers escarpés des îles désertes où il va faire ses petits, au nombre de deux ou trois. Il vit particulièrement de poissons volants et autres proies que la mer peut lui offrir. Il saisit sa proie sans se poser, car ses longues ailes avec ses courtes pattes lui sont un obstacle pour prendre son vol, il ne peut y parvenir, dit-on, que lorsqu'une vague le soulève au dessus de la surface. Il habite presque exclusivement la zône torride, ce qui lui a valu le nom, pour plusieurs, d'oiseau des tropiques.

A midi, nous sommes à 25° 36′ de latitude; c'est une bonne distance depuis 46° 48′ point d'où nous sommes partis, mais c'est encore loin de 10° où nous devons aller. La course

dans les 24 heures a été de 235 milles, c'est le train ordinaire de notre *Muriel*, qui craindrait, je pense, de s'échauffer en dépassant ses 10 milles à l'heure.

Voulant faire une reconnaissance sur le devant du bateau, voilà que le vent pousse le pan de mon habit sur un panneau tout fraîchement peinturé en blanc, et transforme en gris une large plaque sur le tissu noir. J'en étais tout désolé, lorsqu'un complaisant matelot s'en vint avec une éponge imbibée de térébenthine, enlever toute trace de l'accident et restituer au drap sa couleur et son lustre d'auparavant. Allons, me dis-je, je n'oublierai plus la leçon, qu'on n'est jamais plus en sûreté que lorsque chacun est à sa place.

Mardi, 3 *avril.*—Sur le pont au lever du soleil. Temps superbe; vent E. S. E., un peu plus fort; bateau avec forte pente, cependant mer toujours calme. Les poissons volants sont encore plus nombreux que la veille. Je remarque qu'il y en a deux espèces bien distinctes; les uns plus petits, en bandes fort nombreuses, les autres beaucoup plus gros, un peu moins communs. Le premier est, si je ne me trompe, l'*Exocetus volitans*, Linné, et le second l'*Exocetus exiliens*, Bloch. Le second se distingue surtout du premier par sa taille plus forte et la longueur de ses ventrales, qui sont placées plus en arrière que le milieu du corps, et qui probablement lui servent comme d'ailes supplémentaires dans son vol aérien.

Les Exocets sont à couleurs très brillantes; un lustre argentin domine sur toute leur surface; la tête, aplatie en dessus, avec le sommet du dos et des côtés, sont d'un bleu d'azur, tandis que les pectorales sont d'un bleu plus foncé. La bouche est armée de petites dents avec la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure. Les flancs portent une rangée d'écailles carénées qui se détachent assez facilement lorsqu'on les touche. La nageoire caudale a sa partie inférieure plus longue

que la supérieure, ce qui facilite davantage la puissance d'impulsion pour s'élancer dans l'air.

Certains auteurs prétendent que les Exocets s'élancent hors de l'eau pour le seul plaisir de voler dans l'air, tandis que d'autres veulent que ce ne soit que pour échapper aux poursuites de leurs ennemis, ou pour fuir en face d'un danger qu'ils appréhendent à tort ou à raison, comme l'approche d'un vaisseau. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans l'eau ou dans l'air, ces jolis poissons rencontrent des ennemis nombreux ; les scombres, les dorades, les coryphènes etc., les poursuivent dans l'eau ; les frégates les fous, les paille-en-queue etc., les guettent dans l'air. Ajoutons que leur chair délicate les fait rechercher par l'homme et dans l'eau et dans l'air. Les poissons volants se nourrissent de vers et de productions végétales.

J'en étais à me demander ce qu'on pourrait rencontrer de nouveau aujourd'hui pour nous intéresser, lorsque je vis glisser sur l'eau une forme encore nouvelle pour moi. C'est un être à conformation fort singulière, qui tend au vent une voile, que je crois double sans pouvoir bien m'en convaincre, d'apparence gélatineuse ou vitreuse, d'une belle couleur blanc-bleuâtre, pour profiter de la brise qui agit sur elle et la pousse en avant. Tout d'abord j'ai cru avoir affaire à une Physalie, dont j'avais lu à maintes reprises des descriptions dans les auteurs. Les réponses que les matelots donnèrent à mes questions, me confirmèrent aussi dans cette opinion. — Ces fioles vitreuses que l'on voit glisser sur l'eau, leur demandai-je, sont-elles accompagnées d'une coquille ? — Non, il n'y a point de coquille ; c'est une masse gélatineuse qui nous coule entre les doigts lorsqu'on la saisit.

Que j'aurais voulu pouvoir en capturer quelqu'une ! mais impossible ; bien qu'on en vit plusieurs, et assez près du bateau, elles ne l'approchaient pas assez cependant pour pouvoir être prises avec un seau.

Les Physalies sont des espèces de méduses, de consistance gélatineuse, de forme elliptique, avec une crête plissée sur le dos et des tentacules nombreux en-dessous. Comme la crête dorsale leur sert de voile, les marins les désignent souvent sous le nom de *frégates*, de *galères*, etc., et comme leurs tentacules inférieurs causent sur la peau, lorsqu'on les saisit, une brûlure assez piquante, on leur donne aussi le nom d'*orties de mer*. Je regrette de ne m'être pas enquis de cette singulière propriété auprès des matelots, j'aurais pu dès lors fixer mes incertitudes sur la détermination de l'animal en notre présence; car plus j'y réfléchis aujourd'hui, et plus je me convaincs que c'est à un mollusque que nous avions affaire, et non à une hydrophyse ou méduse. Ce n'est rien moins, je pense, que l'*Argonauta argo*, que nous avions là en notre présence.

En effet, la crête de la Physalie est allongée, adhérente dans toute sa longueur au dos de l'animal; et les ailes vitreuses que nous avions devant nous, étaient étroites, paraissaient élargies à l'extrémité, ne mesurant pas moins de 6 à 7 pouces ou même davantage, au-dessus de l'eau, sans rien laisser voir de la souche ou base qui les portait. Or ce sont bien là les caractères extérieurs de l'Argonaute. Que les matelots aient dit qu'il n'y avait pas de coquille, rien de surprenant. Peut-être n'en avaient-ils jamais pris eux-mêmes, ou, les saisissant trop brusquement, ils auraient pu briser la coquille fragile sans remarquer sa présence.

L'Argonaute est un octopode à coquille fragile, carénée, plissée ou ondulée, ayant assez la forme de la proue d'un vaisseau à son extrémité postérieure. L'animal, dans les temps calmes, s'élève du fond des eaux pour voguer dans sa nacelle à la surface. Retenant dans sa nacelle autant d'eau qu'il lui est nécessaire pour lui servir de lest, il dresse perpendiculairement ses bras palmés, les tient écartés, et la membrane élargie et oblongue qui règne sur une partie de leur longueur présentant

une plus grande surface au vent, lui sert de voile pour voguer dans la direction du vent. Les trois autres bras de chaque côté sont employés comme balanciers, et le bas du corps, qui forme un crochet hors de la coquille, fait les fonctions de gouvernail. Mais survient-il du mauvais temps ou un ennemi, dans l'instant même tout l'attirail rentre en dedans, l'animal retire ses rames, ses voiles, son gouvernail, ses avirons, et fait chavirer son frêle navire, qui se remplit d'eau, et s'enfonce dans les profondeurs des mers.

Telle est, d'après les auteurs, la manière de procéder de cet intéressant mollusque.

Après avoir examiné attentivement les coquilles d'Argonaute que je possède dans ma collection, et les avoir confrontées avec les figures de l'animal qu'en donnent les auteurs, je n'ai plus de doute aujourd'hui que ce sont ces mollusques que j'ai rencontrés là, et n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas insisté auprès des employés du bateau, pour pouvoir en capturer quelques uns.

Les Argonautes, de même que les Physalies, habitent les mers chaudes de la zône torride. Certaines coquilles de l'*Argonauta argo* mesurent jusqu'à 8 et 9 pouces de longueur.

La température s'attiédissant de plus en plus à mesure que nous avançons vers le sud, je commence à souffrir de l'épaisseur des vêtements que j'ai portés jusqu'ici, et en remplace une partie par de plus légers, caleçons, chaussettes, etc. ; cependant, pour le buste, je ne veux pas cesser de porter toujours de la laine sur la peau, c'est le plus puissant préservatif contre les refroidissements trop subits, qui sont presque toujours des occasions de graves maladies, même dans les climats les plus chauds.

La mer depuis longtemps déjà a laissé sa couleur verte des latitudes élevées, pour prendre une teinte bleu-foncé des plus agréables, c'est la couleur de la mer de Naples, d'Alexandrie et

de presque toute la Méditerranée, à l'exception du voisinage des côtes.

Lorsqu'aucune rencontre ne m'apporte des sujets d'étude, je m'amuse à étudier le caractère des différents personnages qui nous entourent ; c'est ce qu'avec M. Huart nous appelons faire des études de mœurs. Notre yankee, M. Moore, fournit surtout ample matière à nos observations.

La couleur pâle, livide, l'apparence débile de notre guadeloupien, M. Castéra, l'avaient frappé en mettant le pied sur le bateau, et du moment qu'il sut que ce convalescent venait de Panama, il voulut absolument se convaincre que c'était un échappé de la fièvre jaune qu'il avait devant lui. Il paraiss avoir une crainte extrême de se trouver en face de la redoutable épidémie. Vingt fois M. Castéra lui avait dit qu'il n'y avait pas de fièvre jaune à Panama lors de son départ ; tous les jours cependant il revenait à la charge pour en obtenir un aveu. Il était parfois tout-à-fait amusant d'écouter leurs colloques d'autant plus que l'américain ne savait pas deux mots de français, et que le guadeloupien n'était pas non plus très fort en anglais. — *Well, tell me*, disait l'américain, *is there no yellow fiever in Panama? Are-you not recovering from this illness?—No, no! I told you, no, before, and I repeat you : no!* et là dessus, il s'en allait chercher un poste ailleurs. Mais notre américain ne se tenait pas encore pour satisfait, il suivait le patient : *surely you have suffered from fiever, you look to weak, to pale!* Et les témoins de rire aux éclats en vue de telles obsessions. Ajoutons que l'américain paraissait déjà tout troublé en prévision d'une réponse qui aurait confirmé ses craintes.

Une atmosphère tiède et des plus agréables, des zéphirs paisibles qui rident à peine la surface de l'eau, un ciel pur et sans nuages qui s'harmonise si bien avec la couleur bleue de la mer, nous procurent des nuits qui ne sont pas moins attrayantes

que les heures qu'éclaire l'astre du jour. Phébé nous fait défaut, mais par contre les étoiles scintillent d'un éclat que nous ne leur avions pas encore connu. Le fond sombre sur lequel elles se détachent, nous les montre comme autant de clous étincelants servant à capitoner l'immense voile d'azur qui nous sert de voute. Déjà certaines de nos constellations boréales se rapprochent sensiblement de l'horizon, et du côté opposé se dessinent au firmament des groupes de soleils dont je suis enchanté de faire pour la première fois la connaissance. M. de Pompignan, qui a fait une étude spéciale du planisphère céleste, m'intéresse beaucoup en me faisant distinguer certaines constellations de l'hémisphère austral inconnues pour nos latitudes. C'est avant tout la grande Croix-du-sud, si facile à reconnaitre par les quatre étoiles principales, sur les onze qui la composent, rangées en un carré presque parfait dont les diagonales formeraient une belle croix. La croix laisse voir aussi dans sa zône quelques autres constellations moins importantes et un peu plus difficiles à distinguer.

Mercredi 4 *mai*.—Nous avons un peu de tangage ce matin, bien que la mer puisse encore être qualifiée de clémente. M. Huart a encore, comme on dit vulgairement, les ailes pendantes. Je crois qu'il s'habituera difficilement à faire un marin, et il proteste aussi hautement qu'il n'ambitionnera jamais cet honneur.

A 6 h. nous voyons un vaisseau à notre droite, filant sa course dans une direction opposée à celle que nous suivons.

A 8.30 h. grande joie à bord, nous voyons la terre, la terre que nous avions perdue de vue depuis plus de six longs jours. Ce n'est d'abord qu'une petite tache à l'horizon sur notre droite en avant, mais à mesure que nous avançons, nous voyons la forme se dissiner plus distinctement. Bientôt nous distinguons les rochers avec une tour qui les surmonte se mouler en crénaux sur l'horizon. C'est, nous dit-on, la petite île de Sombréro qui ne se compose que de rochers arides et n'a d'autres habitants que les gardiens du phare qu'on entretient là pour l'avan-

tage de la navigation. Le capitaine nous annonce qu'à 7 h. ce soir, nous serons à St-Kitts, premier port où nous devons faire escale.

Je me rappelle avoir lu quelque part dans les écrits de Paul Féval, qu'étant un jour en route pour un pèlerinage au tombeau de St Martin, à Tours, il fut tout étonné d'entendre quelques uns de ses compagnons de route, qui voyageaient dans le même but que lui, discutant certaines questions en rapport avec les principes religieux bien entendus, de manière à laisser des doutes sur leur foi plus ou moins avariée de maximes mondaines que la pure orthodoxie ne pourrait que répudier. Il y avait, dit-il, un avocat, un médecin, un militaire avec lui dans le même compartiment ; la conversation étant tombée, par hasard, sur le duel, le médecin condamnait sans ambages la fausse maxime ; l'avocat sauvait le principe, mais, disait le disciple de Thémis, avec des épées à quinze pieds de distance, ou des pistolets à une portée de canon, comme c'est le plus souvent le cas, je ne vois pas beaucoup qu'on puisse nuire à son prochain. Le militaire, lui, tout en se proclament catholique de bon aloi, soutenait qu'il y avait des coutumes, des usages de mœurs, des règles de société, auxquelles on ne pouvait décemment se soustraire, et que la religion, tout en les condamnant dans le principe, devait les tolérer dans la pratique.

Nous sommes tellement habitués chez nous à n'entendre que des discours en tout conformes aux prescriptions de l'Eglise, que plus je poursuis mes entretiens avec celui de mes compagnons qui m'intéressent le plus, et plus je me sens porté à douter de l'orthodoxie de son catholicisme. Je crains fort de ne trouver à la fin dans cet aimable narrateur qu'un de ces catholiques à gros grains, comme on en trouve tant en France, qui ont grand soin de répudier la libre pensée, mais qui se fabriquent volontiers un évangile de leur façon ; qui ne voudraient pas se donner au diable, mais qui ne veulent pas non plus se donner à Dieu.

Hier, mon martiniquois me rapportait qu'ayant fondé, en compagnie de quelques amis, au nombre desquels était le Dr Lota, dont j'aurai occasion de parler plus tard, un journal à St-Pierre de la Martinique, ayant nom la *Défense Coloniale*, particulièrement destiné à prendre les intérêts des blancs (créoles) de la colonie, contre la tyrannie des noirs, qu'un gouverneur sans cœur et sans vergogne favorisait de tout son pouvoir, même contre les règles de l'équité et de la justice, ils avaient, tous les jours, à ferrailler dans leur feuille contre certains rédacteurs noirs à la tête d'une autre feuille jouissant des faveurs de l'autorité. Or il était arrivé, comme la chose a souvent lieu dans les polémiques ardentes, que l'écrivain noir avait fort maltraité ses confrères blancs; donnant libre essor au caractère grossier et brutal de sa race, il n'avait pas même respecté les égards que des hommes bien élevés se doivent entre eux en toute circonstance. Rencontré sur la rue par le Dr Lota, qui en sa qualité de corse a le sang vif, le noir l'avait insulté sans ménagement. Mais le bouillant docteur, emporté par son caractère, n'avait pas été lent à faire jouer sur le crâne de l'africain la canne qu'il tenait à sa main pour le mettre en fuite.

Voilà une bien mauvaise affaire dirent ses amis au docteur, vous connaissez nos mulâtres, forts par leur nombre et comptant aussi sur l'abstention de l'autorité pour tout ce qui pourrait arriver, vous êtes sûr qu'ils vont venir en grand nombre tirer vengeance de cette défaite. Il faut sans délai se préparer à les recevoir.

Et en effet, l'appel est fait dans tout le voisinage, et plus de 1000 faces noires se présentent dans la rue pour faire le sac de la maison du docteur. Nous avions, dit M. de Pompignan, une carabine à dix-sept coups, des épées, et quelques fusils. Connaissant le manque de bravoure des afrricains, j'étais sûr qu'en cinq minutes, nous pouvions, à sept ou huit que nous étions, en coucher une cinquantaine sur le sol, et mettre incontinent toute la bande en déroute. Mais, ajouta-t-il, le docteur ne

voulut jamais consentir à ce qu'on fit usage des armes meurtrières. Aussi la maison fut-elle complètement démolie, les meubles brisés en mille pièces, et le docteur forcé d'émigrer à Trinidad, par ce que ses jours n'étaient plus en sûreté à la Martinique.

—Mais le docteur en a bien agi dans la circonstance, lui-dis-je ; il ne voulait pas ajouter une nouvelle faute à celle commise en premier lieu.

—Comment ? n'était-il pas en légitime défense ? Devait-il laisser ruiner sa propriété sans prendre les moyens de la protéger ?

—Légitime défense ? Je ne l'admets pas ; car il était le provocateur. Il pouvait s'adresser aux tribunaux pour mettre son noir à l'ordre ; mais en se portant à une voie de fait, il perdait tout droit à réclamer réparation de l'injure commise à son égard. Je trouve en outre que, même au point de vue de la prudence humaine, le docteur a encore eu raison de ne pas faire feu sur la foule. Si, pour le moment, vous aviez mis la masse en déroute, vous pouvez être bien sûrs que, forts de leur nombre, ils auraient repris leur revanche plus tard. Et d'ailleurs, ne comptez-vous pour rien cinquante vies que vous auriez ainsi sacrifiées à votre ressentiment, lorsque le tort venait de votre côté ? En outre, cette foule n'était pas là sans armes, et une balle, une seule balle aurait suffi pour le docteur ou pour vous-même. Et qu'importe que cinquante noirs mordent la poussière, si vous allez vous coucher parmi eux ?

Il va sans dire que mes paroles furent loin d'amener la conviction chez mon interlocuteur, mais je me disais tout de même à part moi : Comme ils sont sublimes, comme ils sont sages, ces préceptes de notre sainte religion ! et comme souvent aussi on ne les viole pas impunément, même en ce monde ! Et j'ajouterai ici : comme ils sont à plaindre ceux qui, nourris dans un milieu perverti, ont entendu mille fois résonner à leurs

oreilles des maximes perverses, des doctrines impies, des jugements erronés ; ils s'en sont imbus sans s'en apercevoir, et les retiennent encore tout en faisant profession de bouche de leur orthodoxie !

Aujourd'hui M. de Pompignan me raconte une autre scène, encore au sujet de ses nègres, et où les principes religieux n'ont pas été non plus respectés.

Cette fois, c'est lui-même qui est le héros du drame, et c'est encore au sujet de polémiques dans les journaux ; et je ne pourrais sûrement affirmer qne ce n'est pas avec le même rédacteur noir.

On s'était donc, de part et d'autre, j'ai raison de le croire, fort maltraité chacun dans sa feuille. M. de Pompignan, en bon chrétien, comme il se plait à le déclarer, n'hésita pas à envoyer ses témoins au mulâtre pour une rencontre sur le terrain. L'arme choisie était le pistolet. Le noir s'y rendit, mais tellement défait, tellement tremblant, que les médecins durent déclarer qu'il n'était pas en état de se battre. Il fallut donc remettre la partie à un autre jour, pour attendre que l'africain pût rentrer dans sa peau, et faire passer dans son cœur une parcelle de cette bravoure qu'il avait si abondante au bout de sa plume. Mais rendu de nouveau sur le terrain au jour fixé, la première scène se répéta encore plus accentuée ; l'africain pâle, défait, complètement décontenancé, n'était pas même capable de retenir l'arme dans sa main. Force fut encore aux Esculapes d'intervenir pour un nouveau délai qui, cette fois, s'étendit aux calendes grecques.

Je veux bien croire qu'il y avait du tort des deux côtés, et qu'un fils d'esclave ait pu, avec raison, craindre pour sa peau en allant se mesurer avec un militaire exercé, de la stature de M. de Pompignan ; mais je n'en vois pas moins non plus, de part et d'autre, une absence notable de principes religieux ; en premier lieu, dans le manque d'égards de cette justice que les hommes, fussent-ils blancs, jaunes, rouges ou noirs, se doivent les uns

aux autres, et en second lieu, dans la manière de réparer l'injure une fois commise.

Il faut, dit-on, pour *satisfaire à l'honneur*, s'échanger une balle ou deux, ou se piquer quelque part. Quelle convention absurde et irrationelle ! Combien le code évangélique l'emporte sur ce reliquat de paganisme ! " Si, vous présentant devant Dieu, vous vous rappelez que votre frère a quelque raison d'être irrité contre vous, allez sans délai vous réconcilier avec votre frère "...... " Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même " !

Comme les hommes ne sont pas des anges, ni même tous des saints, il arrive quelquefois que dans les moments de vivacité, on oublie aussi chez nous les sages préceptes de l'évangile; mais comme alors la pratique canadienne l'emporte encore sur le prétendu point d'honneur qu'on fait sonner si haut en Europe. Chez nous, on le sait, le coup de poing tient lieu de pistolet et d'épée; et un œil poché, une lèvre fendue, une côte rudement caressée, suffisent d'ordinaire pour *satisfaire à l'honneur*, et mettre le manant à sa place sans danger pour ses jours.

Ceci me remet en mémoire un petit incident dont le quai du Palais, à Québec, fut le théâtre, il y a quelques années.

Un hâbleur français, comme il nous en arrive quelquefois, avait réuni là une cinquantaine de flâneurs, et les amusait de ses vantardises.—Moi, disait-il, je sais l'art de la boxe, et au moyen de cette connaissance, je puis me défendre contre un homme deux fois plus fort que moi.

—Que dit-il donc là, ce français, demande un luron de batelier, de stature imposante et a mine fort peu gracieuse, qui arrive sur ces entrefaites et écarte les rangs pour pénétrer au centre du cercle ?

—Il dit qu'il connait la boxe et peut se défendre contre un homme deux fois plus fort que lui.

—Tu sais l'art de la boxe ? dit-il au français, lorsqu'il fut parvenu jusqu'à lui ; eh bien, moi, je ne le sais pas ; mais tiens toi *ben !*

Et en disant cela, il lui porte un rude coup de poing, un un vrai coup de massue en pleine figure, et l'envoie mesurer le pavé de toute sa longueur.

Ce fut un éclat de rire général de la part de tous les assistants, et le blessé eut beau crier "au meurtre !" en tombant et en se relevant la figure tout ensanglantée, personne ne voulut faire connaître aux agents de police qui intervinrent alors, le *boxeur sans art* qui avait porté le coup et qui, confondu avec les autres, partageait leur hilarité.

On peut donner comme suit le mode de réparer les injures, en dehors des maximes évangéliques, chez les différents peuples : En France, l'épée ; en Angleterre, le pistolet ; en Canada, le coup de poing. Or, comme entre différents maux, il faut choisir le moindre, je préfère de beaucoup le dernier aux deux autres, il est moins dangereux, plus rationnel, et moins éloigné des règles de la charité fraternelle, puisque souvent il se réduit à une correction méritée.

Tout en devisant ainsi de politique, d'astronomie, d'histoire naturelle, de coutumes et de mœurs, nous poursuivons notre route vers le sud.

Déjà nous avons dépassé le phare de Sombréro, et, laissant à notre gauche l'île de St-Martin, et à notre droite celle de Saba, nous pénétrons dans la mer des Caraïbes ou des Antilles, cette mer intérieure à demi close, que les Iles-du-Vent ou petites Antilles ferment à l'est, le Vénézuéla au sud, le Guatimala à l'ouest, et que la presqu'île de l'Yucatan avec les grandes Antilles, Cuba, Haïti, etc., closent au nord.

Saint-Martin, à 18° 4′ de latitude nord, est occupée conjointement par la France et la Hollande. En partie composée

de montagnes, sa population ne dépasse guère 5,000 habitants. La portion française fait partie du gouvernement de la Guadeloupe.

L'île de Saba, plus petite que la précédente, appartient aussi aux Hollandais ; sa population s'élève à environ 1700 habitants.

Nous voyons souvent de nombreux marsouins prendre leurs ébats autour de notre bateau, parfois en très grand nombre, et il arrive fréquemment que dans leurs courses, ou leurs jeux comme il paraît plus probable, on les voit s'élancer hors de l'eau de manière à se séparer totalement de sa surface.

De ce point nous ne devons plus perdre la terre de vue, en quittant une île nous en apercevons aussitôt une autre.

A 11 heures nous sommes en face de Saint-Barthélémi, à 17° 56′ de latitude, seule île de cette région possédée par la Suède. Colonisée par la France en 1648, cette île fut cédée aux Suédois en 1784. Sa population est d'environ 10,000 habitants ; sa capitale est Gustavia.

Bien que la vue des îles qui se succèdent les unes à la suite des autres vienne rompre la monotonie de notre navigation des jours précédents, les conversations à bord n'en deviennent ni moins fréquentes, ni moins animées ; mais plus je les prolonge avec M. de Pompignan, et plus j'ai raison de m'étonner du code religieux de ce brave homme, qui reflète dans sa personne, je le suppose, le milieu dans lequel il a vécu dans les camps, et dans les salons qu'il a fréquentés ; à tout instant il lui échappe quelque pointe soit contre la Providence, soit contre les Saintes-Ecritures. Entendons-le sur le passage de la mer Rouge à pieds secs par les Israélites :

—Les hommes de génie, dit-il, et surtout ceux qui commandent aux masses, savent habilement tirer partie des moindres circonstances pour se grandir aux yeux du peuple. Moïse,

poursuivi par les Egyptiens, arrive sur le bord de la mer Rouge, au moment où il voit la marée qui s'en va. Il n'hésite pas à proclamer que c'est par son ordre que l'eau se retire ainsi. Et les habitants de Gessen qui le suivent, n'ayant jamais vu de marées, n'hésitent pas à le croire. Toute la masse s'engage donc sur la plage à sec et passe de l'autre côté. Les Egyptiens arrivent presque aussitôt, et suivent la même route; mais le moment du reflux était arrivé, et l'armée presque entière disparaît sous les flots. Pas plus difficile que cela de faire un miracle.

—Mais que faites-vous donc du texte sacré qui dit que les eaux se séparèrent et formèrent comme un mur de part et d'autre ?

—Est-ce que le passage de la mer Rouge est un article de foi ?

—Non, sans doute; mais quelles preuves apportez-vous pour le contredire ? Ou vous croyez aux miracles, ou vous n'y croyez pas. Dans le premier cas, comment pouvez-vous gratuitement en récuser un formellement rapporté dans l'écriture sainte ? Si vous rejetez l'autorité de la Bible sur ce point, ne pourrez-vous pas de même la repousser pour tout le reste ? Si vous me dites que vous ne croyez pas aux miracles; inutile alors de discuter, il vous faut un autre évangile, et cessez de vous dire catholique.

L'eau que Moïse fait jaillir du rocher était une autre finesse de sa part. Il savait qu'il y avait là une source, et il fait accroire au peuple que c'est en frappant le roc de son bâton qu'il l'a fait surgir !

Mais la grande préoccupation de mon savant créole (1) était

(1) Les créoles ne sont pas des métis entre européens et les aborigènes de l'Amérique du sud, mais les descendants d'européens nés en Amérique.

de trouver assez d'espace pour loger sur la terre tous les descendants de la population actuelle.

—Avant deux siècles, disait-il, la terre sera insuffisante pour loger tous les hommes, avec la proportion d'accroissement que les différentes races montrent aujourd'hui.

—Soyez sans inquiétude sur ce point ; celui qui remplit de sa présence le ciel et la terre, saura bien trouver de l'espace pour les hommes qu'il a tirés du néant et rachetés de son sang. Il a plus d'une corde à son arc, pourrait-on dire vulgairement. Ne pourrait-il pas, par exemple, construire un appentis à notre globe pour y établir de nouvelles colonies ?... Qui l'empêcherait de décrocher une petite planète, Junon ou Vesta, par exemple, pour la coller à notre terre ? Ce ne serait guère plus qu'une verrue sur une face humaine !......

Comme il serait difficile de gouverner le monde, en faisant disparaître la providence ! Et ce sont de prétendus sages qui veulent en agir ainsi !... Pitié !

Cependant les îles se succèdent toujours les unes aux autres sans interruption, après Saint-Barthélemi, c'est Anguille qui appartient à l'Angleterre, à 18° 40′ de latitude, avec une population de 2,000 habitants ; au N. E. à 17° 38′ Barboude (1), aussi à l'Angleterre avec une population de 1500 habitants.

Puis à 17° 29′, Saint-Eustache, beaucoup plus considérable que les précédentes, qui appartient aux Hollandais, avec une population de 7,000 habitants.

Enfin à 7h., tel qu'annoncé, nous jetons l'ancre dans la rade de Basseterre, capitale de Saint-Kitts, où nous devons faire une escale. Mais nous mouillons assez loin de la rive et la nuit est déjà arrivée, car dans ces climats tropicaux, il n'y a presque pas de crépuscule ni d'aurore, une demi-heure après le coucher du soleil, c'est la nuit complète, de sorte qu'il nous faut remettre au lendemain matin l'heure du débarquement.

(1) Barboude, *Barbuda*, ne pas confondre avec la Barbade, *Barbados*, plus au sud, et dont nous parlerons plus loin.

DEUXIÈME PARTIE

—

DE SAINT-KITTS A TRINIDAD.

Le Rév. M. Smyth, curé de Saint-Kitts. — Le jardin public. — L'Arec ou Chou-palmiste.— Le cactus *tête d'anglais.* — Le Figuier des Indes.— Un Strombe.—Névis.—Monserrat.—Antigue ; Pélicans ; jardin botanique ; la *Victoria regia* en fleur.— La Dominique ; Roseau ; hôpital pour les affligés du *pian.* — La Guadeloupe ; Pointe-à-Pitre ; M. l'abbé Minoret ; l'arbre du voyageur ; le Pandanus ; M. Guesde ; une Pleurotomaria toute fraiche ; le Scarabée géant. — La Martinique ; Saint-Pierre sa capitale ; nageurs nègres ; un requin ; la quarantaine.—Ste-Lucie ; le Rév. P. Tapon, curé de Castries ; serpents.— La Barbade ; le R. P. Strickland, curé de Bridgetown ; coquillages ; visite à M. Belgrave, marchand de curiosités ; un corail nouveau.— Trinidad.

Jeudi 5 avril.—Dès 6.30 h. je descends avec M. Huart dans une chaloupe qui nous dépose sur le quai en face de la douane. N'ayant d'autre bagage que nos bréviaires, l'inspection est bien vite faite, et nous voilà dans la rue à la recherche

de l'église catholique, que nous savions avoir pour curé le Rév. M. Smyth, pour lequel nous avions une lettre d'introduction. Nous hésitions sur la direction à prendre, lorsqu'un jeune homme à mine bienveillante, nous entendant parler français, nous accoste.

—Vous cherchez l'église catholique ? Et bien, suivez-moi, je vais vous y conduire.

—Vous êtes français ?

—Non, je suis danois et l'un des employés de l'église.

Nous marchons donc à la suite de ce guide, tournons un coin de rue, traversons un jardin public où maints objets nouveaux frappent mes regards, mais dont je remets l'examen à quelques quarts d'heure plus tard, et entrons au presbytère. M. le curé Smyth nous accueille avec une politesse charmante et nous conduit sans plus tarder à la sacristie pour la célébration de la sainte messe, à laquelle je tenais fort pour remercier Dieu de l'heureuse traversée que nous venions de faire. M. Huart, trop fatigué du malaise éprouvé à bord, ne se sentit pas capable de célébrer.

L'église, quoique petite, était tenue dans un grand état de propreté, et une vingtaine de personnes qui assistèrent à ma messe s'y montrèrent dans la tenue la plus convenable et la plus attentive.

M. Smyth nous invite à prendre le déjeûner avec lui, et après une demi-heure de conversation avec ce brave curé, auquel nous ne reconnaissons qu'un défaut, celui de ne pas parler français, nous prenons congé de lui pour retourner à notre bateau, car l'on nous avait assigné 9 h. pour le moment du départ.

Mais comme nous avons encore plus d'une heure à notre disposition, je ne veux pas laisser la ville sans faire une courte, mais attentive étude de sa physionomie et surtout de ses productions naturelles.

Le jardin public en face du presbytère est en premier lieu ce qui fixe mon attention.

Ce qui me frappe plus particulièrement à première vue ce sont les palmiers, avec leurs troncs droits, lisses, vernis comme des manches de lignes, dirait Buies, et leurs longues feuilles en parasol au sommet seulement. La figure 1 ci-jointe en donne une représentation fidèle. C'est l'*Oreodoxa regia*, Willdenow, que les anglais appellent *Mountain cabbage*, *Cabbage palm*, et les français, très improprement, palmiste, et mieux Chou-palmiste.

On sait que les palmiers se rangent dans les monocotylédones, dont nos céréales, blé, avoine, maïs, etc., font aussi partie. Les palmiers sont très nombreux en espèces, les Antilles en possèdent, assure-t-on, dix-huit différentes.

L'Arec ou Chou-palmiste qui nous occupe particulièrement ici, a d'abord été désigné par Jacquart sous le nom d'*Areca oleracea*,

Fig. 1.

Fig. 1.—L'Arec ou Chou-palmiste, *Oreodoxa regia*, Willd.

Wildenow qui a fait ensuite une étude spéciale de ces plantes, lui a donné le nom d'*Oreodoxa regia*, qu'il conserve encore aujourd'hui. Son nom spécifique *regia* lui convient tout particulièrement, car c'est un des arbres des plus élevés, des plus élégants et de plus belle apparence de toute sa famille ; il a une majesté réellement royale. Sur un diamètre atteignant rarement deux pieds, il s'élève jusqu'à 80, 100 et même 120 pieds, et ne porte de feuilles qu'à son sommet, comme la plupart de ceux de sa famille. Son stipe ou tige est dans le jeune âge renflé en bulbe vers le bas, comme on peut le voir dans la figure ci-contre ; mais en croissant il perd avec l'âge cette apparence bulbiforme, c'est-à-dire que le reste du stipe vient à prendre à peu près le diamètre du bulbe primitif.

La racine se compose d'abord de la radicule qui s'enfonce en terre, mais qui disparaît ensuite pour faire place à un grand nombre de petites racines adventives qui le retiennent si solidement fixé au sol, que sur le grand nombre de tous ceux que j'ai pu observer, je n'en ai jamais vu un seul renversé par le vent, même, comme on en voit souvent, isolés en pleins champs ou sur des places publiques, malgré la prise que peut donner son parasol de feuilles compacte au sommet de sa tige nue, élancée, et relativement grêle.

L'arbre, dans le jeune âge, produit un certain nombre de feuilles engaînantes, pennées, de 8 à 10 pieds de longueur et à folioles de 13 à 20 pouces. Mais ces feuilles tombent bientôt pour faire place à une hampe qui s'échappe de leur centre et se projette jusqu'à 40, 50, 70 pieds et même au delà pour porter les fleurs qui donneront naissance aux fruits. Les feuilles tombées ne laissent pas des cicatrices soulevées comme on en voit sur les dattiers, mais seulement des cercles parallèles blanchâtres, sans aucun relief, ne se distinguant du reste que par leur couleur, et disparaissant avec l'âge dans la croissance de l'arbre.

La fleur consiste en un spadice ou régime renfermé dans

une spathe bivalve qui s'ouvre à la floraison et persiste longtemps sur l'arbre avant de se détacher et de tomber sur le sol. Les fleurs sont à six divisions disposées sur deux rangs, et trois stigmates, formant une drupe ronde, recouverte d'un brou filamenteux contenant une amande. Les fleurs blanches, fort petites, sont suivies de fruits oblongs, bleuâtres, de la grosseur d'une olive, à amande non comestible.

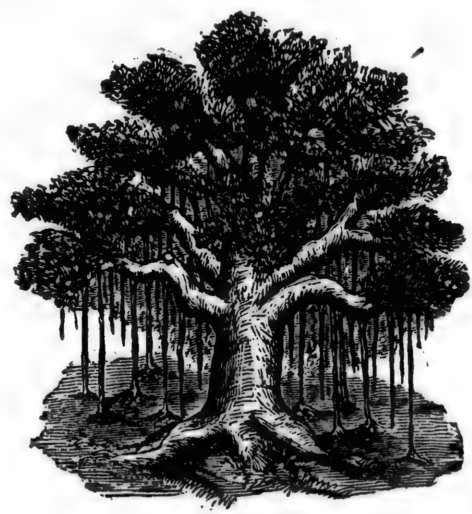


Fig. 2.

Mais si le fruit de l'arec n'est pas comestible, l'énorme bourgeon qui doit le produire est par contre très recherché. On le mange en salade, cru à la manière des artichauts, ou cuit comme les choux. Il est cependant regrettable que pour se procurer ce met, on donne la mort chaque fois à un individu de ces rois des forêts tropicales. On va finir, en plusieurs endroits, par amener l'extinction complète de cette race intéressante.

Le bois, qui avec l'âge prend la couleur et la dureté de l'ébène, est creusé en tuyaux, taillé en planches, en poteaux, etc.,

Fig. 2.—Le Figuier des Indes, *Ficus indica*, Lam.

et ses feuilles servent à couvrir les cases des habitants des campagnes.

Il me fait plaisir de reconnaître en passant un arbre dont j'avais fait déjà la connaissance au jardin public, au Caire, en Egypte. C'est le figuier des Indes, *Ficus indica*, Linné. Cet arbre, de taille supérieure, a la singulière propriété d'émettre de ses branches des racines adventives qui descendent vers le sol, s'y enracinent et forment de nouveaux troncs, si bien que l'arbre vient à la fin à couvrir des espaces considérables, figurant un immense temple supporté par des colonnes. Cet arbre est originaire des Indes Orientales, les anglais lui donnent le nom de *Banyan tree*. Fig. 2.

Mais pour un arbre que je reconnais, ce sont des douzaines que je vois partout pour la première fois. Les arbrisseaux, les herbes même sont de toute part, des espèces étrangères à nos climats. De superbes haies de Crotons, à feuillage d'une variété sans fin bordent partout les allées, et n'ajoutent pas peu à l'agrément du coup d'œil général, en mariant leur nuances diversifiées à celles des nombreuses et éclatantes fleurs des parterres.

Je remarquai près de ces haies, autour du bassin qui forme le centre du jardin où convergent les diverses allées, des cactus d'apparence tout à fait singulière. Ce sont des espèces de globes oblongs, à nombreuses côtes munies d'épines, de 12 à 15 pouces de hauteur, portant à leur sommet un céphalium ou tubercule sphérique tout couvert d'un coton blanc à travers lequel percent de nombreuses épines rougeâtres entremêlées de fleurs roses, petites, mais très nombreuses et du plus bel effet.

—*How do you call this plant*, dis-je à un monsieur que je vis là avec une dame accompagnée de quelques enfants ?

—*It is called Pope's head*, répondit-il.

Allons, me dis-je, voici une dénomination bien impropre ; passe pour le blanc de la calotte du Pape, mais que faire du

rouge des fleurs et des épines ? Ce monsieur est sans doute un protestant.

Revenu au bateau, je témoigne à l'un des passagers ma surprise à la vue de ce cactus singulier et du nom par lequel on me l'avait désigné.—*Tête-du-Pape* le nom de ce cactus ? mais pas du tout ; c'est *Tête d'anglais* qui est son véritable nom. Ne voyez-vous pas, ajoute celui-ci, dans le mamelon qui couronne la plante, le fond d'un crâne anglais, sur lequel s'entrecroisent des mèches de cheveux roux à la manière des épines qui couronnent cette calotte ? C'est d'ailleurs un nom si bien admis qu'on le trouve mentionné dans plusieurs auteurs.

Et, en effet, dans le dictionnaire *Pittoresque d'Histoire Naturelle* de Guérin, à l'article Mamillaire, on lit, vol. V, page 6 : *Melocactus*, DeCandolle, vulgairement : Bonnet-à-l'anglais.

Basseterre compte environ 10,000 âmes. La ville est propre et assez bien bâtie, mais la population qui l'habite ne manque pas de nous frapper tout particulièrement. On ne voyait de toutes parts que figures noires, c'est-à-peine si par-ci, par-là nous rencontrions un blanc, et comme c'était à peu près la première fois que nous nous trouvions en face d'une population colorée, elle ne manqua pas de faire une vive impression sur nous.

Je n'eus pas de peine à reconnaitre dans ces mulâtres les types des africains que j'avais vus dans la Floride et la Georgie, partie inférieure de la figure plus ou moins avancée en grouin, lèvres demesurément épaisses, cheveux laineux etc. Tous ces noirs ici parlent l'anglais, plus ou moins patoisé, et portent le costume européen, moins toutefois les enfants jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans, qu'on trouve plus commode et plus économique d'abandonner au costume de notre père Adam dans le Paradis terrestre.

Voulant pousser une reconnaissance, avec M. Huart, sur la

rue qui borde le rivage, nous ne pouvions nous lasser d'admirer partout les étranges allures de ces gens : des cases de quelques pieds seulement en dimensions et couvertes de feuillages leur servant de demeures, absence presque complète de meubles à l'intérieur ; des enfants nus, à tête laineuse, s'ébattent dans la rue, celle-ci souvent interrompue ou plus ou moins torturée par des cases sans ordre empiétant sur son aire, tout ce monde aux aguets et tout étonnés de notre présence parmi eux etc., etc.

Il y avait là tout près, échouée sur la plage, une vieille carcasse de bâtiment, retenant encore quelques uns de ses agrès dans lesquels des gamins noirs s'exerçaient aux manœuvres des matelots en grimpant dans les cordages. Les enfants sont bien partout les mêmes, dis-je à M. Huart, le mouvement, les cris, les courses, les jeux de toute sorte, semblent une nécessité à leur nature.

—Oui, sans contredit, mais avec cette différence que chez nous les enfants comprennent, dès l'âge le plus tendre, qu'ils sont des hommes et se couvrent en conséquence, tandis qu'ici ils ont encore moins d'habits que les petits chiens et les petits chats.

— Mais comment, en voici de plus grands qui portent une bien modeste chemise.

—Oui, modeste, s'ils se tenaient toujours sur leurs pieds, mais en grimpant dans des cordages, leur chemise ne leur sert guère de couverture.

Je trouvais partout, et principalement sur la grève, de nombreuses coquilles, souvent plus grosses que le poing, d'une espèce de *Turbo* qu'on devait sans doute trouver dans le voisinage. On répondit à mes questions sur le sujet qu'en effet on allait la pêcher tout près de là, et qu'on en faisait une grande consommation comme aliment, en la faisant cuire. C'est le Turbot ondulé, *Turbo undulatus*, Lamarck.

Revenus au bateau à 9 h., heure fixée pour le départ, on

nous dit là qu'on ne partirait pas avant midi, le déchargement du vaisseau n'étant pas encore terminé. Nous profitons de ce délai, pour admirer davantage l'île du point où nous sommes et nous renseigner sur son histoire.

Basseterre, qui porte bien son nom pour être située sur un plateau peu élevé au dessus du niveau de la mer, se trouve au pied du mont Misère, point le plus haut de la chaîne de montagnes qui occupe tout le milieu de l'île. Ces montagnes éruptives sont toutes d'anciens volcans éteints; recouvertes d'une couche de lave rougeâtre plus ou moins décomposée, elles présentent jusqu'à leurs cimes les plus hautes une riche végétation qui ne laisse voir nulle part le roc nu, comme dans nos climats du nord. Avec la chaleur et l'humidité, certaines plantes peuvent prendre racine sur le roc même, encore bien plus sur ces résidus de volcans que l'air et la température convertissent avec le temps en terroir susceptible de se prêter à la culture.

Le mont Misère ne mesure pas moins de 4,300 pieds d'élévation au dessus du niveau de la mer. En 1880, à la suite de pluies prolongées, les ruisseaux qui descendent de la montagne se convertirent en torrents, et se répandant dans la ville après avoir ruiné les moissons de la plaine, ils enlevèrent les maisons et firent périr plus de 200 habitants dans leur course vers la mer.

Les montagnes boisées sont la retraite de singes nombreux que les amateurs se plaisent à aller chasser, et les plaines qui les bordent tout autour de l'île sont d'une fertilité extraordinaire. Ces plaines sont presque exclusivement cultivées en canne à sucre.

Du pont du bateau où nous sommes l'île offre un coup d'œil vraiment enchanteur. Droit en face se montre la ville qui, basse et peu apparente, semble vouloir se confondre avec le pied de l'altier mont Misère; à droite et à gauche s'étendent de vastes champs de canne, variés dans leur coloration suivant

l'âge et le degré de maturation de la précieuse chevelure qu'ils portent. Ici c'est le vert tendre et brillant des pousses dans le jeune âge ; là le jaune doré de celles parvenues à maturité ; et plus loin le jaune testacé des têtes et feuilles qu'on laisse sur le sol après la récolte. Çà et là, au milieu des cultures, s'élèvent les résidences princières des propriétaires, avec leurs massifs de verdure, leurs vastes usines dans le voisinage, et nombre de palmiers majestueux dominant le tout en berçant mollement leurs parasols de verdure à la brise qui les agite. L'une de ces résidences à droite, nous montre une allée d'au moins un mille qui y conduit, bordée de chaque côté d'une file sans fin de cocotiers au troncs plus ou moins penchés et aux longues palmes pendantes touchant presque le sol. Répandez sur le tout un soleil aux rayons étincelants qui semble s'empresser d'accentuer les ombres de la verdure pour vous soustraire à l'éblouissement, et vous pourrez vous former une idée de l'apparence de ces paysages tropicaux.

L'île Saint-Kitts ou Saint-Christophe fut découverte par Christophe Colomb en 1493. Colonisée par les Anglais en 1623, les français et les espagnols leur en disputèrent longtemps la possession, mais à la fin, par le traité d'Utrecht en 1713, elle fut définitivement reconnue possession anglaise et l'a toujours été jusqu'à ce jour.

Les matelots du bord ayant jeté une ligne à l'eau hier soir, la retirèrent ce matin avec une superbe prise qui ne manquait pas d'intérêt pour moi. A la résistance qu'opposait la ligne à sortir de l'eau, ils jugèrent que l'hameçon devait avoir acroché quelque débris métallique perdu dans le port ou quelque pièce de bois lourd incapable de flotter. Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils virent paraître un superbe mollusque vivant, le Strombe géant, *Strombus gigas*, Linné. La pièce, quoique de bonne taille, n'était cependant pas aussi grande que certaines que j'avais vues, mais sa coquille était fort épaisse, et par les

déchiquetures de sa lèvre extérieure on pouvait juger qu'elle avait subi plus d'une mutilation, et ce qui la rendait encore plus lourde et plus intéressante, c'est qu'elle portait sur son dos une tige de madrépore très forte et très résistante, de quatre à cinq pouces de long. C'était la première fois que je voyais l'animal vivant. Sa chair, nous dirent les nègres, est excellente à manger cuite.

Les Strombes, que les anglais appellent *Fountain-shells*, sont ces superbes coquilles qu'on rencontre très fréquemment sur les corniches des salons ; leur spire, généralement très courte, a le dernier tour couronné de tubercules solides, leur lèvre est étalée, ondulée, et ornée de la plus belle couleur rose en dedans de même que la columelle. Leur opercule est petit, onguiculé, à bord rugueux.

Il paraît que les Strombes exécutent leur locomotion, non en rampant sur le sol comme le font la plupart des autres mollusques, mais par sauts et par bonds, la petitesse de leur opercule leur servant à cette fin de point d'appui pour soulever toute la masse.

On exporte ces coquilles en Angleterre en très grand nombre des îles Bahamas, pour la confection des camées et autres ouvrages. En 1850 Liverpool n'en reçut pas moins de 300,000 venant de ces îles. Ces coquilles pèsent souvent jusqu'à 4 et 5 livres.

A midi précis nous levons l'ancre et continuons notre route vers le S. E.

Allons, dis-je à M. Huart, il faut continuer nos études de mœurs. Voyons avant tout comment se compose notre personnel actuel. Nous avons perdu notre yankee Moore, que M. Castéra ne regrettera guère, je pense. Il nous offrait pourtant parfois l'occasion d'intéressantes remarques, tant dans ses propres allures que dans ses rapports avec ceux qui l'avoisinaient.

L'un de ces derniers jours, il en était encore à poursuivre M. Castéra de ses obsessions ; lorsque celui-ci ne pouvant plus y tenir, lui tourna brusquement le dos, s'exclamant en s'éloignant : " il va tant faire que je vais détester les américains." Les américains détestés par un jeune créole de la Guadeloupe, travailleur au canal de Panama ; c'est à tirer l'échelle ! comment survivre à une telle calamité !

M. Castéra a plusieurs fois visité la France, et il a bien su emprunter à ses frères d'Europe cet esprit arrogant, suffisant, altier, qui rend les français si souvent maussades aux yeux des étrangers. La France est le pivot sur lequel tourne le monde, semblent-t-ils nous dire. Eux seuls savent juger ce qui est juste, convenable, recommandable. Tout ce qui n'est pas coulé dans leur moule, n'est pas digne d'attention. S'ils se contentaient encore de le penser, mais ces humbles sentiments d'eux-mêmes percent à tout instant. Avec un sans gêne inconcevable ils se croient autorisés à faire la leçon à tous ceux qui ne pensent pas comme eux. Imaginerait-on, par exemple, qu'un jeune créole puisse se croire un personnage jusqu'au point de menacer une nation entière de son dédain ou de son mépris ?

Mais revenons à nos compagnons de route.

Voici que je retrouve sur le pont mon homme au cactus du jardin public de Basseterre qui, cette fois, m'adresse la parole en français.

—Vous êtes français, me dit-il ?

—Non, nous sommes, mon compagnon et moi, des prêtres canadiens, qui visitons ces îles pour la première fois.

— Et moi, je suis curé de Ste Marie, à quelques milles de Basseterre ; si à votre retour vous voulez bien venir passer une quinzaine chez moi, je vous recevrai avec le plus grand plaisir.

—Vous êtes curé......catholique romain ?

—Oh ! non ; j'appartiens à l'église presbytérienne.

Tout de même je lui tins compte de sa bienveillante invitation et admirai le sans gêne avec lequel il semblait nous considérer comme des confrères.

Le Rév. Hughes, car tel était son nom, me dit qu'il était né à St-Vincent et avait étudié en Suisse. Il s'en allait avec sa femme, quatre enfants et une négresse, passer un mois de vacance chez son beau-père à Antigue, pour revenir à son poste aussitôt après.

Ce fut à peu près la seule conversation que nous tînmes avec lui, car la mer étant un peu houleuse, sa révérence fut tout le temps occupé à donner ses soins à sa digne moitié et à ses futurs héritiers, qui tous avaient la bile bouleversée par le mouvement du vaisseau.

Nous passâmes bientôt devant Névis qui semble faire suite à Saint-Kitts, n'en étant séparée que par un canal assez étroit. Puis plus loin devant Monserrat, île plus considérable, mais où ne nous arrêtames pas non plus. Encore un peu plus loin nous vîmes sur notre droite la Rotonde, rocher inhabité qui s'élève isolé à une grande hauteur au dessus de la mer.

Enfin à 7 h. nous jetons l'ancre dans le port d'Antigue, à une assez grande distance de la ville Saint-John que nous ne pouvons voir du point où nous sommes et où nous ne pouvons nous rendre le soir même.

Vendredi 6 *avril.*—Le capitaine qui avait cru un instant, pouvoir opérer le déchargement dans quelques heures seulement, pour se remettre aussitôt en route, nous annonce ce matin que ce n'est pas avant 8 h. du soir que nous laisserons ce port, nous nous décidons en conséquence à nous rendre sans tarder à terre. Le trajet a plus de trois milles et la mer est passablement houleuse, mais un petit bateau à vapeur vient nous prendre et nous transporte au quai dans un instant.

L'entrée du port est très accidentée et offre maints coups

d'œil des plus agréables. Tandis que nous voyons à notre droite un sémaphore avec ses pavillons au vent couronnant un pic élevé, une forteresse à notre gauche nous montre sur un rocher escarpé des murs et des canons dont notre artillerie moderne ne l'embarrasserait guère en cas d'attaque.

Nous passons tout près d'un petit rocher s'élevant à quelques pieds seulement au dessus de l'eau, tout blanchi par les excréments des oiseaux aquatiques qui viennent s'y reposer, et sur lequel nous voyons à l'instant même, sept à huit pélicans bruns, *Pelecanus fuscus*, Linné, paraissant fixes et sans mouvements, occupés qu'ils étaient à faire la digestion de leur pêche de la nuit précédente.

On sait que les Pélicans sont ces oiseaux aquatiques, de très forte taille, dont le bec fort long est muni à sa mâchoire inférieure d'un sac ou poche qui peut se dilater de manière à contenir plus d'un gallon d'eau. Ces oiseaux qui vivent exclusivement de poissons, sont très habiles pour en faire la capture, car quoique de forte taille, ils jouissent d'un vol léger et très rapide à volonté; planant tranquillement dans l'air, on les voit se lancer avec la rapidité d'une flèche sur un poisson que leur œil perçant a distingué sous l'eau; le poisson est saisi par le bec et logé tout vivant dans la gibecière de la mandibule inférieure. Lorsque la poche est remplie—contenant souvent de sept à huit pièces d'assez bonne taille—le pêcheur va se fixer sur un rocher, et là, tirant de son sac où les poissons dans l'eau se conservent vivants, les pièces à mesure que la faim le presse, il les ingurgite jusqu'à la dernière, pour se mettre de nouveau en poursuite d'une nouvelle pêche.

Le Pélican brun dont il s'agit ici est de taille un peu inférieure à celle du pélican commun, *Pelecanus onocrotalus*, Linné. Il a la tête, le cou, les ailes, variés de blanc argenté et de cendré. Le milieu des plumes qui couvrent le dos est gris marqué de blanchâtre; les grandes pennes sont noires, les secon-

daires brunes; le bec verdâtre à sa base, bleuâtre dans le milieu, et rouge à l'extrémité; la poche est d'un bleu cendré rayé de rougeâtre.

On sait que la fable du pélican qui se perce la poitrine de son bec pour nourrir ses petits, a inspiré aux auteurs anciens l'idée de le traduire comme figure du Christ qui s'immole pour le salut de son peuple. On rencontre encore fréquemment cette figure du pélican dans les bas-reliefs de nos églises, bien qu'il soit connu de tous aujourd'hui que cette prétendue immolation de l'oiseau pêcheur n'est qu'un pur mythe.

Notre petit bateau accoste à un beau quai en pierre de taille, où nous n'avons à gravir que quelques marches pour nous trouver dans la rue.

Comme le marché est attenant à cette rue, nous en faisons incontinent la visite. Presque tous les objets que nous y voyons exposés, fruits, légumes, produits de l'industrie, sont différents de ce que nous voyons chez nous. Ce sont entre autres: des ignames, des salades, des racines de différents genres, des graines de job, des gousses de vanille à odeur suave, des bonnets de salon en graines colorées en guise de perles, etc., etc. Puis, conduits par un gamin noir, nous nous rendons chez le curé, dont la résidence se trouve de l'autre côté de la ville, avoisinant la campagne. Nous admirons le pavage parfait et la propreté des rues. Les résidences et les boutiques n'ont rien de bien remarquable, mais dénotent cependant une tenue convenable.

Le curé, M. l'abbé Fogarty, qui a sur son voisin de St-Kitts, l'avantage de parler notre idiome, quoique comme lui enfant de la verte Erin, nous accueille avec une extrême bienveillance et nous fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante.

Le presbytère, construit pour les besoins de ces climats, semble n'avoir rien à redouter de la haute température qui

règne ici. Des salles vastes et bien éclairées, des plafonds qui se confondent avec le toit même, permettent à l'air de circuler librement, et pour peu qu'on interrompe les rayons du soleil, on jouit d'une atmosphère relativement fraîche et qui n'a rien d'incommodant. Ajoutez des fleurs en pots, et d'une grande variété, sur le perron, d'autres non moins éclatantes, ni moins nombreuses dans le jardin au milieu duquel s'élève la résidence, des meubles confortables qui garnissent les chambres, et vous pourrez croire qu'on puisse habiter ici sans se considérer rigoureusement partagé par le sort.

Après le déjeûner, M. le curé nous conduit à son église, que nous trouvons fort convenable et dans un grand état de propreté. Nous admirons surtout le tombeau de son autel principal qui représente en statues l'ensevelissement du sauveur; les poses et les attitudes des personnages sont tout-à-fait naturelles et forment un tableau très impressionnable.

Tout à côté de l'église se trouve le couvent, où quatre sœurs, des Filles-de-la-Vierge-Fidèle, donnent l'instruction aux petites filles. Les bonnes sœurs font chanter à leurs élèves, avec musique, quelques prières de chant sacré qui sont exécutées avec beaucoup de précision, et laissent deviner plusieurs voix très distinguées parmi ces enfants.

Je remarque que les élèves sont à teint plus ou moins foncé, mais sans montrer les traits des figures africaines que partagent plus ou moins les mulâtres. Sur l'observation que j'en fais à une sœur, elle me dit qu'en effet toutes ces enfants, excepté une seule, n'ont aucun sang africain dans les veines.— Pourriez-vous reconnaître l'exception, dit la sœur?—Je promène mes regards sur la file et m'arrête sur celle qui fait un type à part par ses lèvres et sa chevelure. C'était précisement celle-là; presque toutes les autres étaient d'origine portugaise, bien qu'elles parlassent l'anglais.

Le jardin des sœurs qui sépare le couvent de la rue nous

montre une grande variété de fleurs comme on en voit partout ici ; et je trouve sur ces fleurs, de même que sur le tronc des arbres du voisinage, une punaise rouge et noire en immense quantité ; c'est le *Disdercus suturalis*, Fabr. C'est ma seconde chasse entomologique.

Après le dîner nous allons visiter l'hôpital, la prison, et un jardin botanique qui se trouve tout auprès. Nous examinons en passant un champ de canne à sucre que nous voyions de près pour la première fois. Les tiges sont toutes par talles, de 3 à 5, avec d'autres plus jeunes ; quoique mûres pour la récolte du sucre, elles ne montrent pas encore de fleurs à leur sommet. Elles mesurent de 4 à 5 pieds de hauteur sur un diamètre de deux pouces environ ; elles sont presque toutes plus ou moins courbées vers le bas. Je remarque que leurs nœuds sont beaucoup plus rapprochés que dans les tiges de maïs avec lequel elles ont en outre plus d'un point de ressemblance. Nous goûtons à la chair intérieure qui recèle le sucre, et je suis tout étonné d'en trouver le jus si abondant et si sucré, et j'ajouterai d'une saveur tout-à-fait agréable pour moi.

Nous avons la chance de pouvoir admirer dans un petit étang du jardin botanique, en pleine floraison, la reine des fleurs, sinon par la richesse du coloris, du moins par ses dimensions, c'est la *Victoria regia*. C'est une plante aquatique de la famille des Nymphéacées, et très voisine aussi de notre *Nymphæa odorata*, Aiton. La feuille fort épaisse, de 3 à 4 pieds de diamètre, presque circulaire, repose à plat sur l'eau avec un rebord d'environ deux pouces tout autour. Ce rebord est formé par le limbe qui se redresse ainsi presque à angle droit.

D'un vert foncé en dessus, elle prend une belle teinte rouge à sa surface inférieure qui est toute cloissonnée par des côtes nombreuses et fortement épineuses. Les pétioles, les pédoncules, les calices, et même les fruits sont aussi épineux. La fleur, qui est dans la forme de celles des Nymphéas, atteint jusqu'à 11 et 12 pouces de diamètre. Chaque fleur ne dure que

deux jours, mais la plante en donne un grand nombre. D'un blanc pur avec le centre rosé la première journée, elle est toute carminée le lendemain. Mais ce qui surprend surtout dans cette plante, c'est que tout en prenant de telles dimensions, elle est cependant une plante annuelle. On en a obtenu en Belgique des pieds monstres, à feuilles de sept à huit pieds de diamètre, à fleurs nombreuses, et cela après cinq mois seulement de la date du semis.



Fig. 3.

Au jardin botanique de Gand, en 1869, sept des énormes feuilles de la Victoria couvrirent entièrement la surface du bassin, qui ne mesure pas moins de 150 pieds carrés, de sorte qu'il fallut couper les plus anciennes pour faire de la place aux plus jeunes. On voulut là faire une nouvelle expérience pour connaître le poids qu'une feuille pouvait porter. Après l'avoir couverte de toile, pour éviter les déchirures, on l'a chargée, et on est arrivée à 450 livres. La feuille étant déchargée, un des

Fig. 3—La *Victoria regia*, Lindley.



ouvriers du jardin, un fort gaillard ne pesant pas moins de 150 livres, est sauté dessus, la feuille bougeait à peine, un compagnon aurait pu s'y joindre. Imaginez donc deux pêcheurs, tranquillement assis sur une feuille, et descendant le courant d'un fleuve.

Découverte en 1837 par Schomburgh, dans la Guyane anglaise, Lindley l'annonça comme une plante nouvelle et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui, bien qu'elle eût déjà été signalée dès 1799 par Hæncke, botaniste allemand, et décrite sous le nom d'*Euryale amazonica*. *Sic vos non vobis*, pourrait-on dire au sujet de cette plante, comme pour beaucoup d'autres découvertes.

J'avais déjà vu des Victorias au British Museum, à Londres, mais malheureusement lors de ma visite elles n'étaient pas en fleur.

Nous passons dans un champ planté en patates sucrées, *Dioscorea batatas*, et je m'étonne toujours de voir qu'une tige si grêle, si faible, puisse produire de si gros tubercules. On sait que la patate sucrée, de même que tous les autres ignames, appartient à la famille des Convolvulacées, dont toutes les plantes sont à tiges volubiles ou du moins faibles et rampantes.

Je trouve très abondante dans le jardin du presbytère une petite plante gazonnante, fort agréable, que j'ai longtemps cultivée en pots ; c'est la *Pilea microphylla*. On l'emploie ici à faire des bordures ; ses feuilles petites et d'un vert gai, rangées en touffes compactes, ses petites fleurs rouges se confondant presque avec les feuilles, ses tiges presque nulles et feuillées dès la base, ne mesurant pas plus de 3 à 5 pouces de hauteur, en font des bordures du plus bel effet dans les jardins bien entretenus. Elle appartient à la famille des Urticacées bien que dépourvue de poils urticants.

Les plantes que l'on voit le plus communément en pots

sur les galeries des vérandahs, les perrons et les avenues en face des demeures, sont les suivantes : les Bégonias, de sept à huit variétés ; les Gloxinias aux entonnoirs si variés de leur couleurs pourprées ; une superbe fougère, l'*Adiantum capillus-Veneris*, à frondes tellement fournies, qu'elles forment souvent des masses compactes ; comme la nôtre, cette capillaire est à tiges noires et grêles et ses folioles découpées sont glabres et très délicates, presque translucides ; puis quelques liliacées, certains géraniums, etc.

Chose assez singulière, la plupart de nos fleurs ne réussissent ici que médiocrement ; ainsi les rosiers deviennent des arbrisseaux de 5 à 6 pieds et pauvres en fleurs ; je n'ai vu nulle part notre rosier cent-feuilles. Les œillets deviennent de même à tige à demi ligneuse de 2 à 3 pieds et à fleurs assez rares. Les giroflées y sont inconnues ; nulle part je n'ai vu de pensées ; nos phlox si variés ne se rencontrent que très rarement ; nos astères si diversifiés de forme et de coloration, sont ici communs et des plus pauvres, etc.

Je dois dire aussi qu'en général les jardins sont ici fort peu soignés. S'ils ont une certaine apparence de recherche et parfois beaucoup d'éclat, cela est dû bien plutôt à la nature qu'à l'art et au travail. Remarquons aussi que si l'on cultive des plantes en pots, ce n'est pas qu'elles ne puissent réussir en pleine terre, mais c'est uniquement pour les avoir à sa portée, et quelquefois aussi, pour soustraire certaines d'entre elles trop délicates aux rayons brûlants du soleil. Il est certaines de nos plantes d'appartements ou de jardins qui prennent ici des proportions tout-à-fait colossales, ainsi j'ai vu des géraniums, des chèvrefeuilles couvrir en entier de longs murs de jardins, des lauriers-roses prendre la taille de moyens arbres, etc., etc.

Comme le rendez-vous au quai avait été fixé à 4 h. P. M., M. Fogarty veut bien faire atteler sa voiture pour nous y amener lui-même. Nous trouvons là notre petit bateau qui nous attend, et après avoir cordialement serré la main au bienveillant

curé en lui disant : au revoir, au retour, nous nous dirigeons vers notre steamer, qui presque aussitôt se met en marche pous la Guadeloupe.

Samedi, 7 *avril*.—A 6.30 h. ce matin, nous jetions l'ancre dans le port de la Pointe-à-Pitre, île de la Guadeloupe. Le port forme une immense baie, presque close à l'entrée par des îles basses et couvertes de végétation. D'autres îles, en partie cultivées, se montrent aussi dans l'intérieur de la baie, et la surface de cet estuaire, presque converti en lac par son abritement contre les vents, réfléchit dans son miroir les îles et habitations qui s'y mirent en offrant un coup d'œil des plus charmants. Ajoutez qu'à l'heure où nous y pénétrons, les rayons obliques du soleil levant viennent projeter au loin l'ombre des grands arbres des rives, et dorer de leurs feux les sables des rivages des îlots entre lesquels nous traçons notre route, en faisant de l'ensemble un tableau jetant le défi aux pinceaux les plus habiles et les mieux exercés.

Devant nous, droit en face, se montre la ville avec ses constructions en pierre blanchâtre, ses rues allignées au cordeau, dans lesquelles se montrent çà et là d'altiers palmiers, sa vaste église un peu en arrière et dominant le tout, et des collines de verdure fermant le fond de tout côté. Un peu à droite, se voit une vaste usine à sucre, la plus considérable nous dit-on de toutes les Antilles. Ses hautes cheminées vomissent des torrents de fumée qui se dessinent en gros nuages sombres sur la verdure des collines qui s'élèvent en arrière. De longs quais sont couverts de monceaux de charbon et l'on voit des chars traînés sur des rails qui en transportent aux différentes constructions qui forment le groupe. On nous invite à la visiter, mais comme nous n'avons que quelques heures à passer ici, nous préférons visiter la ville, où quelques petites affaires d'ailleurs réclament ma présence.

En attendant que les officiers du hâvre nous autorisent à

mettre pied à terre, nous nous amusons à examiner les nègres qui s'approchent dans leurs bateaux plats pour opérer le déchargement. Les figures sont à peu près celles des noirs de St-Kitts et d'Antigue, mais nulle part nous n'avons encore vu tel accoutrement. La plupart sont sans chemise, et on hésiterait à qualifier de culotte ou de pantalon le haillon qui en tient lieu. Mais voici que l'un d'eux veut nous faire voir quel soin il apporte à conserver cet indispensable étui des pays bas. Il s'en dépouille sans cérémonie, le plie soigneusement, et va le serrer sous la pointe d'avant du bateau qui est couverte, il retire en même temps de cette espèce d'amoire un sac vide de sel, se fourre dedans, et s'en fait une espèce de jupe pour procéder au travail. Il craignait sans doute de ne pouvoir ménager assez le précieux vêtement dans les travaux qu'il avait à exécuter.

A 10 h. nous sommes sur le quai et nous parcourons de suite quelques rues de la ville. Comme nous avions quelques renseignements à obtenir à la mairie, nous nous en faisons indiquer la direction et nous y rendons sans plus tarder.

Nous pénétrons dans le corridor et frappons à la première porte que nous rencontrons. Nous trouvons à l'intérieur un jeune clerc noir, élégamment mis, qui nous demande dans un français tout-à-fait parisien :

—Qu'y a-t-il à votre service, messieurs ?

—C'est un acte de naissance de 1786 ou environ dont j'aurais besoin.

—J'en suis bien fâché, mais nos régistres ne remontent pas ici au delà de 1800 ; les anciens ayant été détruits dans le grand tremblement de terre de 1843.

—Est-ce que ces anciens régistres ne se trouvent plus nulle part ?

—Pardonnez ; vous pourrez les voir à Basseterre, la capitale de l'île, à une soixantaine de kilomètres d'ici. Puis-je vous être utile en quelque autre chose ?

—Je vous suis très obligé pour vos offres de services et les renseignements que vous m'avez donnés, et ne requiers rien de plus.

Puis, saluant, nous nous retirons.

En laissant la mairie, nous nous dirigeons vers l'église dont nous avions remarqué les tours en débarquant.

Mais voici que nous rencontrons le marché, et comme à Antigue, nous prenons notre route à travers les étalages plutôt que de suivre la rue. Il serait difficile de se faire une juste idée, sans l'avoir vu, de l'aspect qu'offre un tel marché. Représentez-vous 300 à 400 figures, la plus grande partie de femmes, plus au moins laides les unes que les autres, à teinte noire de toutes les nuances, depuis le gris sale de souliers non cirés jusqu'au luisant de la plaque de poêle récemment brossée, et toutes ces gueules sales et dégoutantes parlant ou plutôt jappant à tue-tête un langage qu'on dit être du français, mais dont nous ne comprenons pas un seul mot. La plupart de ces femmes sont assises par terre; plusieurs allaitent des enfants nus qu'on voit ensuite se traîner dans la poussière; toutes ont la tête enveloppée d'un mouchoir à carreaux et le reste de leur vêtement se résume en guenilles plus ou moins passées ou en haillons plus ou moins sales. Quant aux objets offerts, c'est à peu près les mêmes qu'à Antigue, fruits de différents genres, légumes, produits domestiques &c.

Arrivés à l'église, nous traversons la place qui s'étend au devant et rentrons au presbytère, vaste corps de logis à deux étages, entouré d'un jardin. Nous pénétrons dans le corridor dont les portes sont ouvertes, mais ne trouvant aucune sonnette pour annoncer notre présence, nous montons au deuxième par un escalier en pierre à l'extérieur et frappons à la première porte. C'était la chambre de l'un des vicaires qui nous conduit à celle de M. le curé, du côté opposé du corridor.

Le curé, M. l'abbé Minoret, qui paraît à peine toucher à la

soixantaine, bien qu'il la dépasse de quelques années, nous accueille avec une urbanité toute française et une cordialité toute ecclésiastique. Il nous invite à prendre le déjeûner avec lui et nous présente à ses trois vicaires, ainsi qu'au R. P. Sire-Dey, jeune religieux de la Miséricorde, que l'on avait fait venir de Paris pour prêcher le carême à la Pointe-à-Pitre

Après le dîner, M. le curé veut bien nous conduire chez un M. Guesde, gardien du musée civique et qui s'occupe particulièrement d'archéologie. M. Guesde a fait de nombreuses et précieuses découvertes sur l'âge de pierre des aborigènes de l'île. La *Smithsonian* de Washington a publié un compte-rendu complet, avec nombreuses gravures, des découvertes du savant archéologue. Après avoir examiné les nombreux spécimens archéologiques que M. Guesde conserve chez lui, nous l'accompagnons à son musée public, à peu de distance de là. Nous comprenons de ce point qu'on a pu avec raison donner à la ville le nom qu'elle porte aujourd'hui, car nous sommes tout étonnés en suivant une rue qui semblait nous conduire à l'intérieur, de nous trouver encore en face de l'eau. Quoique au fond d'une baie, c'est réellement sur une pointe qu'est située la Pointe-à-Pitre.

Le musée, qui forme un corps de logis spécial, a une fort belle apparence sans être très considérable. La bâtisse est en retraite sur la rue, et l'espace qui la sépare du grillage en bronze qui borde cette dernière est tout rempli de plantes aux formes des plus étranges, au feuillage des plus variés en coloration, et aux fleurs odorantes et du plus vif éclat. Citons entre autres : l'arbre du voyageur, *Urania speciosa*, Schreber, arbre à tronc nu de 10 à 12 pieds de hauteur, et même d'avantage avec l'âge, terminé par de longues feuilles se rangeant de chaque côté en formant un vaste éventail ; les feuilles très entières, ne mesurant pas moins de 6 à 15 pieds de longueur sur 1 à 2 de largeur, sont tenues par de longs pétioles imbriqués à leur base et dont les gaînes forment un réservoir toujours rempli d'une eau très

fraîche, ce qui a mérité à la plante son surnom *d'arbre du voyageur*, par ce que souvent cette eau est d'un grand secours pour ceux qui parcourent les contrées torrides où croît cette plante.

L'Uranie appartient à la famille des Musacées, parmi les monocotylédones ; c'est aussi à cette famille qu'appartient le bananier.

Puis des Pandanus en fleurs, exhibant des spadices de tout près deux pieds de longueur ; des crotons aux couleurs diversifiées, des dracænas, des chèvrefeuilles, des ketmies à fleurs rouges, jaunes, doubles, simples, &c. &c.

Nous pénétrons dans la bâtisse, et nous trouvons là un jeune homme occupé à réunir ensemble les mêmes espèces de deux caisses de coquilles récemment apportées de l'île Saint-Martin. Nous en remarquons un grand nombre de fort belles, telles que *Cypræa exhantema*, *C. clandestina*, *Sigaretus*, *Purpura*, *Fusus*, *Tellina* &c. &c. Mais M. Guesde nous en montre une encore plus rare et plus précieuse que toutes celles-là, c'est une *Pleurotomaria*, d'au moins 4 pouces de hauteur et à peu près de même largeur à la base, qu'on a prise tout dernièrement vivante. Les Pleurotomaires ont été longtemps considérées comme exclusivement fossiles, ce n'est qu'assez récemment qu'on en a découvert des espèces vivantes. Ce sont des espèces de Troques à ouverture entière, mais présentant le singulier caractère d'avoir une fente profonde sur le bord droit. Ces mollusques, selon toute probabilité, ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. Mais leur capture n'étant due qu'au hasard, et le plus souvent opérée par des pêcheurs qui n'attachent aucune importance à ces sortes d'animaux, ils sont renvoyés à l'eau aussitôt que pris, et soustraits ainsi à l'inspection des hommes d'étude ou des connaisseurs.

Nous aurions bien désiré avoir plus de temps à notre disposition pour examiner plus en détail une foule d'objets que

nous voyions exposés là, mais le départ du bateau était fixé à trois heures, il fallait songer à retourner à bord.

Je ne voulus pas toutefois partir sans jeter un coup d'œil sur quelques cases d'insectes, ne pouvant les examiner toutes. M. Guesde prévenant mes désirs m'exhiba une case toute remplie de scarabés monstres par leur taille, c'était le Scarabé Hercules, *Scarabœus hercules*, Linné, qu'on trouve fréquemment dans les bois en août et septembre. Il y en avait bien une douzaine de spécimens, mâles et femelles, et tous remarquables par leur taille. Les plus grands mesuraient près de trois pouces de longueur. On sait que ce scarabé porte sur sa tête une longue corne qui lui donne toute l'apparence d'un énorme charançon. M. Guesde voulut bien m'en offrir quelques spécimens; il va sans dire que l'offre fut acceptée avec empressement, mais craignant de les perdre dans le trajet, et pensant que je pourrais m'en procurer facilement à Trinidad où nous nous proposions de séjourner quelque temps, je le remerciai pour le moment, en lui disant que je mettrais sa bonne volonté à contribution lors de notre retour au pays. Mais j'oubliais qu'un tient vaut mieux que deux tu l'auras, car notre bateau ne toucha pas à la Guadeloupe au retour, et cet insecte géant ne se rencontre pas à Trinidad, de sorte que mes cases demeurent encore veuves de spécimens si extraordinaires et si intéressants.

Nous prenons congé de notre bienveillant M. Guesde et retournons au port avec M. le curé qui pousse la complaisance jusqu'à se faire notre conducteur pour nous ramener au lieu d'embarquement. Nous serrons cordialement la main à ce brave et obligeant curé et sautons dans la chaloupe qui nous ramène aussitôt au bateau. C'était bien l'heure règlementaire, mais comme il arrive souvent en de telles circonstances, ce n'est qu'à 5h. que nous levâmes l'ancre pour sortir de la baie.

La Guadeloupe, qui fut aussi découverte par Colomb en

1493, resta encore longtemps entre les mains des aborigènes, les Caraïbes. Colonisée par les français en 1635, elle a été plusieurs fois occupée par les angais, et finalement remise à ses premiers possesseurs en 1810. Elle forme un gouvernement avec les Saintes, Marie-Galante, la Désirade et la partie française de St-Martin, formant en tout une population totale de 139,000 habitants.

L'île est partagée en deux parties par un détroit appelé Rivière-Salée. La partie située à l'est de ce canal est la Grande-terre, bien qu'elle soit la plus petite en étendue. Son unique ville est la Pointe-à-Pitre. La partie de l'ouest est la Basse-terre, dont la ville du même nom forme la capitale de tout le groupe. La Guadeloupe est située entre les 15e et 16e degrés de latitude nord. Ses principales cultures sont : la canne à sucre, le café, le cacao, le coton etc.

La partie de l'est n'a pas de montagnes élevées comme celle de l'ouest, aussi, quoique plus fertile, est-elle exposée plus que l'autre à des ouragans, des ras de marée, et parfois des tremblements de terre. On sait qu'en 1843 la Pointe-à-Pitre fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre.

Relevant du gouvernement de la France, comme la Martinique dont j'ai parlé plus haut, la Guadeloupe subit tous les inconvénients du suffrage universel, qui permet à la canaille de dominer, et soumet la classe intelligente et propriétaire du sol, aux passions aveugles des prolétaires et des voyous. Ces négrillons mulâtres qu'on envoie à Paris prendre un vernis de civilisation et d'éducation en fournissent de nombreux exemples. Suffisance, arrogance, esprit révolutionnaire, tel est le contingent qu'on rapporte des quelques années que l'on va passer en Europe.

Partis de la Guadeloupe à 5. 30h., à 11. 30h. nous jetions l'ancre dans le port de Roseau, capitale de la Dominique.

Dimanche, 8 *avril*.—Dès les 6h. du matin une chaloupe nous déposait sur le quai en bois qui fait suite au revêtement en pierre de la rive, dans le genre des quais de Montréal. Nous nous dirigeons directement vers la cathédrale que nous avions remarquée du bateau même.

Il n'y avait encore que quelques personnes dans les rues, et nous sommes tout étonnés de ne trouver partout que des pavés en cailloux ronds plus ou moins cachés par l'herbe qui croît dans leurs interstices, et nulle part traces de sillages de roues. C'est que, comme on nous l'a fait connaître plus tard, l'usage des voitures est presque inconnu ici, tous les trajets se font à pied, à cheval, ou en chaloupe pour se rendre d'une partie de l'île à l'autre.

Conduits par un gamin noir, nous allons frapper au presbytère qui est une bâtisse différente de l'évêché. Nous sommes reçus par le R. P. Pichaud et le R. P. Couturier, tous deux Pères du Saint-Esprit, et le dernier administrateur du diocèse en l'absence de l'évêque, Mgr Naugton qui est en Europe. On nous fait l'accueil le plus cordial, et nous nous rendons incontinent à l'église pour y célébrer.

La cathédrale est vaste, bien convenable sans être très riche, et bien entretenue.

Après le déjeûner, voici que le P. Couturier fait des instances auprès de moi pour le remplacer dans la chaire. Ce serait, disait-il, un service à lui rendre d'autant plus grand, qu'ayant tout dernièrement fait une chute de cheval, il s'était blessé à la jambe et avait pris un peu de fièvre. Malgré la fatigue et mon manque de préparation, et surtout que je ne connaissais nullement la population du lieu, il ne me fut pas possible de refuser.

Comme c'était le dimanche de *Quasimodo*, je leur parlai un peu de la paix, que tout le monde cherche et que bien peu

savent aller la prendre où elle se trouve, puis je les entretins du Canada. Le spectacle que vous m'offrez en ce moment, mes chers frères, leur ai-je dit, m'émeut vivement. A plus de douze cents lieues de mon pays, au milieu d'une population toute différente de couleur, d'usages et de coutumes, je retrouve ici des frères! Oui! sans nous connaître, nous nous aimions déjà, par ce que nous servions le même maître, nous donnions notre affection au même père, et j'ajouterai encore que nous dépendons du même gouvernement. Sujets anglais comme vous, nous parlons le français comme vous, avons à peu près les mêmes lois, jouissons des mêmes libertés qui nous sont garanties par la même protection.

La vaste nef était entièrement remplie, et ce ne fut pas peu étrange pour moi de ne voir, dans une aussi grande réunion, que quelques faces blanches par-ci par-là ; depuis le bedeau et les servants jusqu'aux marguillers et aux chantres, tout était noir. Et j'ajouterai qu'on m'accorda l'attention la plus soutenue, malgré la chaleur suffocante qu'il faisait alors et la simplicité de mon langage, sans art et sans préparation.

Ici comme à Antigue, le presbytère est entouré d'un jardin, ou plutôt est érigé au milieu d'un jardin. Il va sans dire que je ne tardai pas à en examiner tous les recoins. Je me glorifiais, à part moi, des nouvelles connaissances que j'avais déjà faites en fait de plantes ; ici je retrouvais un chou-palmiste, là un cocotier, plus loin un arbre-du-voyageur, partout des crotons au feuillage varié à l'infini, etc. Mais je rencontre aussi des pièces qui mettent ma science à bout, un cyprès, le premier que j'aie vu dans ces îles, une fougère en arbre, un papayer, etc. La fougère en arbre était encore jeune, elle mesurait guère plus de trois pieds de haut, mais étalait des feuilles de 4 à 5 pieds de longueur. Le papayer, *carica*, est un petit arbre de 15 à 20 pieds, à tronc nu, presque fongueux, ne portant des feuilles qu'à son sommet, à la manière des palmiers, et en en affectant aussi grandement le port, bien qu'il s'en écarte botaniquement très

considérablement, puisqu'il appartient à la famille des Cucurbitacées. Ses feuilles et son écorce laissent couler un suc laiteux lorsqu'on les entame. Ses fruits, de la grosseur de moyens melons, pyriformes, sont tous groupés au sommet. On les prépare au vinaigre lorsqu'ils sont jeunes, et on les confit au sucre lorsqu'ils sont mûrs.

Originaires des îles Molluques, le Papayer s'est naturalisé au Brézil ; on le rencontre très souvent dans les jardins dans presque toutes les Antilles, étant cultivé tant pour ses fruits que comme ornement par son port qui peut le faire confondre avec les palmiers. Fig. 4.

Les fruits du papayer portent le nom de papayes.

En passant dans le jardin, je remarque une allée couverte par une plante grimpante qui laisse pendre au dessous du treillis de gros fruits semblables à des melons. En examinant la fleur de la plante—car pour celle-ci de même que pour la plupart des autres de ces climats, nous voyons souvent simultanément sur la même plante, fleurs plus ou moins développées, et fruits plus ou moins mûrs—je reconnais une passiflore ou fleur de la passion. La fleur porte les mêmes couleurs et montre la même forme que celles que l'on rencontre parfois dans les appartements chez nos amateurs, et que j'ai moi-même cultivée avec succès durant plusieurs années ; mais ces fleurs sont de plus grandes dimensions, et les tiges qui les portent sont aussi beaucoup plus fortes. Demi-ligneuses au pied, elles sont tout à fait herbacées dans leur partie supérieure. Je n'avais jamais obtenu de fruits de mes cultures, et j'étais anxieux de connaître l'intérieur de ceux que je voyais ainsi pendre sur ma tête, dont les plus gros n'avaient pas moins de 8 à 9 pouces de longueur, sur un diamètre de cinq à six.

—Avez-vous jamais mangé des barbadines, nous dit l'aimable Père Couturier au dîner ?

—Non, certainement, car nous ne connaissons pas même la chose.

—Et bien, c'est un fruit du pays, et nous allons vous le faire goûter.

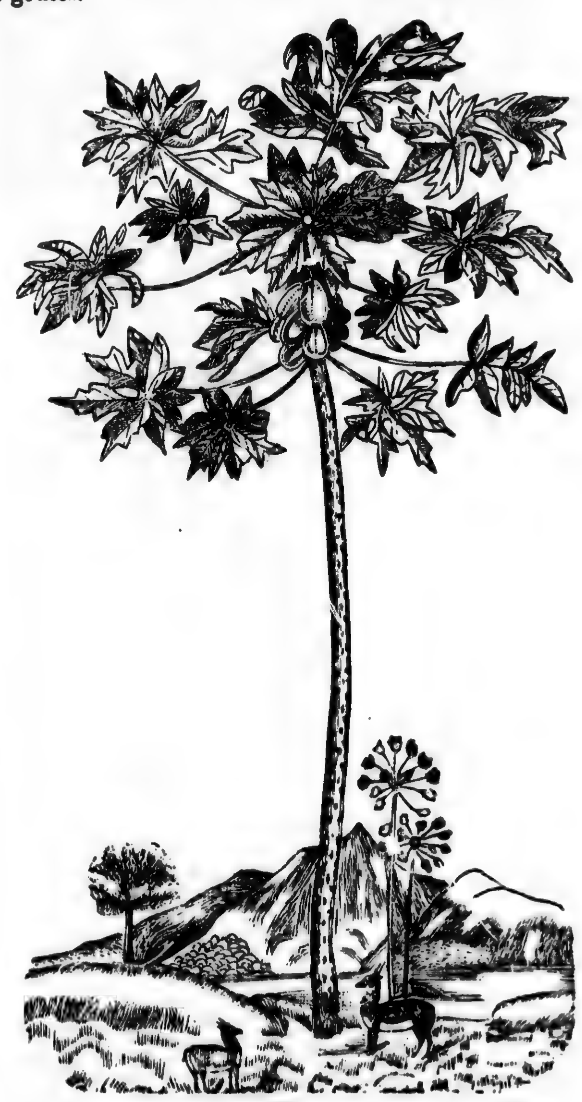


Fig. 4.

Sur son ordre, je vois la servante noire qui apporte deux de ces *citrouilles* que je venais d'examiner pendantes au treillis ; elles les ouvre, et fait couler dans un bol tout le contenu de l'intérieur ; c'est un liquide épais, dans lequel les graines fort petites et peu consistantes paraissent flotter. Elle verse un verre de vin de Madère dans le contenu, et y ajoute un morceau de glace. On nous en présente à chacun un verre avec une petite cuiller ; goûtez, nous dit le P. Couturier, et dites-nous ce que vous pensez des barbadines ?

Nous goûtons et nous sommes d'accord à déclarer que c'est le fruit le plus délicieux que nous ayons encore savouré.

On nous présente aussi une espèce de cerise, la seule de ces contrées, que nous trouvons bien inférieure à celles que nous cultivons dans nos jardins. Elle est à trois noyaux, a la chair plus ferme que les nôtres et possède une saveur qui ne plaît d'ordinaire qu'à ceux qui y sont habitués.

Je remarque un joli carré de fraises dans le jardin, d'une belle venue ; on nous dit qu'il n'y avait que deux ans qu'on les avait importées, et qu'elles avaient donné une excellente récolte. C'était, je pense, la première plante de nos climats que je rencontrais dans cette région ; mais je n'ai pas de doute qu'on pourrait réussir avec un grand nombre d'autres si on en tentait l'essai.

Dans ces climats fortunés, où la nature est toujours prête à produire, on croit devoir se contenter de ce qu'on rencontre pour se procurer de nouvelles jouissances ou de nouvelles ressources. Les bons religieux qui desservent la plus grande partie de l'île nous assurèrent que c'est tellement le cas, que dans un grand nombre de paroisses, on laisse les terres sans culture, permettant aux mauvaises herbes et aux broussailles de s'établir à la place des cultures qu'on entretenait auparavant. L'africain paresseux, insouciant, à peu près indifférent pour le comfort de la vie, préfère sa paresse au travail qu'exigerait la culture pour avoir la vie plus abondante. Quelques bâtons fi-

chés en terre avec des feuilles de palmier lui font une demeure, une guenille quelconque lui tient lieu de chemise et de pantalon, et pour la vie, les bois lui offrent des dattes, des mangos, les fruits de l'arbre à pain, et pour peu qu'il remue le sol, des ignames, entre autres la coussecouche et la patate sucrée en abondance ; il ne désire rien de plus. Ajoutons que les eaux des rivages sont épaisses de poissons d'une grande variété, sans compter les tortues, les huîtres et autres mollusques que lui offrent les grèves.

Comme les bas prix du sucre depuis quelques années avaient forcé les cultivateurs de canne à diminuer les prix de leurs travailleurs, la plupart préférèrent cette vie aisée aux dépends de la nature, plutôt que de travailler pour l'avoir plus substantielle et plus agréable.

Mais la Dominique offre encore une ressource pour la vie qui ne se trouve pas, je pense, dans les îles sœurs qui les avoisinent, dans un reptile que les bois, surtout dans les endroits humides, fournissent en quantité. On le désigne ici, sans cérémonie, pas le nom de *crapaud*, mais ce n'est pas un crapaud, c'est une véritable grenouille. On en consomme une très grande quantité. Sa chair tendre, délicate, est, dit-on, d'une saveur fort agréable, et convient surtout aux estomacs faibles.

Fait bien digne de remarque, la Dominique ne possède aucun animal venimeux. Elle n'a que deux ou trois serpents, et ils sont tout-à-fait innocents ; tandis que la Martinique, Ste-Lucie, etc., régorgent de serpents redoutables. On dit même qu'on a essayé—je ne saurais dire dans quel but—d'acclimater ici des serpents venimeux de Ste-Lucie, et ils ont disparu en fort peu de temps, ils n'ont pu s'y multiplier.

Les vêpres ne se chantant qu'à 6h. 30, nous visitons dans l'après midi l'évêché, construction en bois non extraordinaire, mais bien convenable, le couvent tenu par des sœurs de St-Joseph de Cluny, 10 à 12, dont une mulâtresse.

J'ai toujours peur, en passant près des cocotiers, de voir quelques uns de ces énormes fruits me tomber sur la tête. Mais celui qui les a élevés ainsi de terre a bien fait toute chose, il les a attachés si solidement à leur pédoncule, que les vents les plus forts sont insuffisants pour les en séparer.

Jusqu'ici, malgré mes recherches, je n'avais encore rencontré que des mollusques marins, je tenais surtout à en capturer de terrestres, mais à St-Kitts, à Antigue, pas la moindre trace. Pour la première fois, j'en trouve ici, au pied des cocotiers, sur les murs du jardin, les poteaux, etc. Mais c'est partout la même espèce, quoique variée dans sa coloration; c'est, si je ne me trompe, le *Bulimulus marielinus*, Poey; j'en prends au moins une douzaine de spécimens. Les uns sont blanchâtres ou d'un jaune corne uniforme, presque pellucides, les autres avec lignes spirales roussâtres sur un fond blanchâtre, presque tous ont la partie supérieure de la spire plus ou moins noirâtre; longueur .70 pouce, l'ouverture moins de la moitié de la longueur totale; la lèvre est très mince, simple, la columelle aussi simple et subperforée.

Le P. Pichaud ayant une visite à faire à l'hôpital situé sur un morne en arrière de la ville, nous invite à l'accompagner, ce que j'accepte avec empressement; M. Huart y acquiesce aussi, mais comme il n'est jamais monté à cheval, il redoute un peu son habileté de cavalier, surtout dans un chemin inégal comme celui qu'il nous faut parcourir. Comme l'une des bêtes était sujette à butter, quoique d'allure fort paisible, on me la donne pour ne pas trop exposer M. Huart, et il se trouve, lui, en avoir une beaucoup plus alerte, non pas disposée à s'emporter, mais n'aimant pas trop à être contrôlée, voulant parfois imposer sa volonté dans le choix des sentiers à suivre.

Nous voici partis; détour à droite, détour à gauche, ascension ci, descente là, nous n'avons pas 300 pieds de route unie, avant de prendre une montée continue et assez raide qui nous mène à l'hôpital même. Nous cotoyons le bord très escarpé d'une rivière qui coule à une grande profondeur plus

bas, pour aller se jeter dans la mer tout auprès. A notre droite c'est cet escarpement profond contre lequel nous ne sommes protégés que par une ligne de bambous plus ou moins rachitiques ou complètement morts, et à notre gauche, l'autre escarpement qui s'élève au dessus de nos têtes, car la route a été tranchée dans la pente même de la montagne en suivant l'escarpement qui borde la rivière.

M. Huart ne peut dissimuler la frayeur qui l'obsède, à droite il voit le précipice dont la seule vue lui donne le vertige, et devant lui des montées dans lesquelles il croit à tout instant que sa bête va se débarrasser de son craintif cavalier. Enfin nous parvenons à la porte de l'hôpital, et l'intrépide cavalier pousse un soupir de satisfaction, quitte à reprendre ses craintes au moment de la descente.

Le point de vue est ici magnifique ; rivière à droite, rivière à gauche, de sorte que c'est sur le flanc d'un véritable dos d'âne qu'est tracée la route que nous avons suivi. La ville qui se baigne dans la mer, paraît occuper le milieu de la base du triangle.

Le pharmacien directeur de l'hôpital est un noir policé, qui a étudié en Angleterre et parle aussi le français. Il nous accueille fort poliment, et nous fait servir des rafraîchissements par sa digne moitié que ses marmots tiennent par la robe.

Nous allons en sa compagnie examiner ses cultures, courges, patates sucrées, coussecouches, etc. ; puis, faisons la connaissance de plantes croissant spontanément le long du chemin, citrons incultes, à fruits ronds, verts, couverts d'une écorce très mince, à saveur très aigre et non désagréable ; manguiers à fruits encore verts, et arbrisseaux épineux, que par leurs gousses nous reconnaissons appartenir à la famille des Légumineuses, produisant ces petites graines dures, luisantes, rouges avec une tache noire au bout, que les dames savent utiliser dans divers ouvrages de fantaisie. C'est l'*Erythrina corallodendron*, Linné. Comme le temps de la maturité de ces graines était

passé, on en voyait en grand nombre dans leurs gousses ouvertes et plus ou moins contournées, cependant il fallait user de précautions pour les cueillir, parce que les rameaux et même les feuilles étaient plus ou moins épineux.

Revenus à l'hôpital, le pharmacien nous montra quelques coquilles tirées de la mer dans le voisinage et nous les offrit très volontiers. C'étaient toutes pièces fort communes, nous ne prîmes que quelques porcelaines fort jolies et bien conservées, *Cypræa exhantema.*

Nous procédâmes ensuite à la visite des malheureux gisant à l'hôpital.

Cet hôpital, tenu par des laïques, aux frais du gouvernement, n'est pas pour tous les malades indistinctement, mais seulement pour ceux pris d'une espèce de lèpre qu'on désigne sous le nom de pian. C'est une espèce de dartre qui s'attaque à la figure, au cou, aux pieds, aux mains, rongeant ces parties en s'étendant. Plusieurs enfants de 3 à 15 aus, en étaient attaqués à la figure. Ils ne paraissaient pas trop souffrir. Le pian paraît restreint aux seules personnes colorées. Les patients, au nombre de 42, nous ont paru convenablement tenus.

Il y avait ci-devant une chapelle ici, mais renversée par un cyclone, on attend des fonds pour la reconstruire.

Enfin il fallut songer à prendre la route du retour et forcer M. Huart à subir de nouvelle transes ; il les appréhendait d'autant plus qu'il n'ignorait pas que les descentes à cheval sont plus dangereuses que les montées. Mais sa bête se montra fort docile dans toute la descente, et n'imposa ses volontés à l'intrépide et habile cavalier que rendue dans la ville où elle voulut, contre tout gré, faire elle-même le choix de la rue à suivre.

Les bambous qui servaient de haie pour protéger la route, ne nous donnèrent, sur cette crête aride, qu'une bien pauvre idée de la puissance de cette graminée lorsqu'elle est en lieu

convenable ; ce n'était partout que pousses chétives et misérables, mutilées, déracinées ou complètement mortes.

Il ne me fut pas peu agréable de reconnaître en passant quelques unes de mes cultures en pots, que je trouvais croissant spontanément dans les taillis ; entre autres l'Amaryllis de la reine, *Amaryllis reginæ*, Lin. mais à fleurs plus grandes, plus brillantes que celles que j'avais jamais obtenues ; une Tigridie qu'on appelle ici faussement *water lily*, bien qu'elle croisse sur les montagnes, etc.

Comme nous entrions dans la ville, je ne vis pas sans satisfaction une agave prête à fleurir, sur le bord de la route ; sa rampe ne mesurait pas moins de 12 à 15 pieds, elle offrait un port tout à fait remarquable.

Enfin, peu après six heures, nous descendions dans la cour du presbytère, délivrant M. Huart de toutes ses craintes, et nous amusant beaucoup du détail qu'il nous en faisait. Il jurait ses grands dieux qu'on ne le prendrait plus à de semblables excursions, tant il s'était cru à tout instant, à deux doigts de sa perte en roulant sur le sol.

Comme on tenait à nous faire faire la connaissance de toutes les nouveautés du pays, on avait projeté de nous régaler du fameux crapaud qu'on met en gibelotte ici, et dont on vante fort le fumet et la saveur. Mais malheureusement, nous dit-on, —heureusement me disait M. Huart—on n'avait pu s'en procurer dans le moment. On se contenta de nous en exhiber un spécimen empaillé. Je me plais à reconnaître que ce n'est pas une bête très désagréable, et tel que posé, il paraissait faire son m'sieur de crapaud. La gueule fendue jusqu'aux oreilles, s'il en avait eu, on aurait dit qu'il allait s'éclater de rire. Il avait les cuisses renflées comme un bourgeois de son espèce, et paraissait étaler avec complaisance les larges bandes brunes qui rayaient en travers le fond vert-jaunâtre de ses pantalons. Il avait donné, je pense, toutes ses pustules ornementales à sa femme, car il ne lui en restait presque plus. Bref, c'était un

gros monsieur de crapaud, le président, je pense, de la république crapaudine.

Inutile de faire remarquer, comme je l'ai dit plus haut, que ce prétendu crapaud n'est rien autre chose qu'une grenouille. C'est le *Cystignathus ocellatus*, Wagler, *Rana gigas*, Spix, qui se rencontre aussi au Brézil.

A 7 heures, nous nous rendons à la cathédrale pour les vêpres et le salut. L'assistance est encore fort nombreuse. Il y a instruction avant le salut, et on y récite le chapelet et les litanies de la Ste Vierge en français, auxquels l'assistance répond.

En passant dans le jardin en revenant, comme il faisait déjà noir, je remarque le chant d'un grillon, ou autre insecte, tout nouveau pour moi ; je tâche en vain d'en saisir, on fuit à mon approche ou l'on cesse la chanson qui pourrait faire découvrir la retraite.

Lundi, 9 *avril.*—Il m'est arrivé un petit accident la nuit dernière qui m'a fait craindre quelque peu de devenir plus grave.

Comme les fenêtres ici sont sans vitres, n'étant fermées que par des persiennes, voila qu'au milieu de la nuit, j'entends craquer la porte de ma chambre qui donne sur le corridor ; je comprends de suite que c'était le vent qui la faisait ainsi chanter. Pensant qu'elle allait bientôt se taire, je décide de ne m'en plus occuper et je demeure tranquille dans mon vaste lit, tout entourré de mousseline pour nous mettre à l'abri des cousins. Mais ma porte se montre de plus en plus insolente, et malgré ma disposition au sommeil, amenée par les exercices de la journée et auquel m'invite aussi le comfort de ma couche, impossible de pouvoir en jouir de nouveau avec cette chanson. Force m'est donc de me lever pour aller imposer silence à l'impertinente. Mais elle est renflée et ne veut pas rentrer dans son cadre. J'approche alors une chaise pour la retenir en place, et me rends à la fenêtre pour clore plus exactement les persiennes. L'obscurité est profonde, je me dirige vers mon lit en traversant la

chambre. Mais voici que je sens quelque chose de croustillant sous mon pied, pensant que ce pouvait être un scorpion, je m'élance d'un bond vers mon lit ; mais je rencontre avant d'y arriver un prie-dieu qui était auprès, et me heurte si violemment les orteils du pied gauche sur l'arête de l'angle de sa base, que je crus m'en avoir disloqué deux, tant le heurt avait été violent. Je me roule sur ma couche et porte aussitôt ma main à mes orteils pour m'assurer si je n'en avais pas laissé quelques unes à l'angle du prie-dieu. Elles sont toutes en place, mais les deux frappées me font horriblement mal.

N'eût-il pas mieux valu faire la rencontre d'un scorpion, que j'aurais tout simplement anéanti en mettant le pied dessus, que de m'imposer ainsi une blessure si douloureuse ? C'est ainsi que souvent nos faux calculs vont à l'encontre de la sagesse ; pour éviter un malheur possible, mais encore incertain, on se voue à une mésaventure disgracieuse et bien réelle.

Je pus à peine goûter du sommeil le reste de la nuit, tant la douleur lancinante que j'éprouvais aux orteils était intense. Le jour arrivé, je reconnus, de fait, que mes orteils étaient encore à leur place, mais qu'elles étaient enflées et fortement échauffées, si bien que j'eus quelque peine à mettre ma chaussure.

Mais qu'était devenu mon scorpion ? Il était encore en place au milieu de la chambre. Ce n'était rien autre chose qu'une petite plante herbacée que j'avais cueillie pour mon herbier, et qui perdue là, à moitié desséchée, était devenue la cause de mon accident.

Les bons Pères nous font de pressantes instances pour nous engager à passer une quinzaine dans leur île, pour mieux en connaître l'histoire et les productions, mais notre programme étant fixé d'avance, nous ne pouvons nous en départir ; il nous faut, dès ce matin, retourner à notre bateau.

La Dominique fut aussi découverte par Colomb, le 3 novembre, en 1493 ; comme c'était un dimanche, il lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'île qui mesure 27 milles en longueur sur une largeur de 13, est située par le 14e degré de latitude nord. Elle est partagée du nord au sud par une chaîne de montagnes dont le point le plus élevé, le mont Diablotin, mesure 4,747 pieds. Sa population est d'environ 27,000 habitants.

Colonisée par les français, elle ne passa aux anglais qu'en 1763. Plus que toutes ses sœurs plus au nord, elle offre au voyageur le spectacle des riches productions tropicales, palmiers, bignonias, fougères en arbre, épiphytes, lianes, etc., etc. Ses principales productions sont le café, le sucre, le cacao, le coton, les ananas, etc.

A quelques heures de marche seulement de Roseau, on trouve à la hauteur de 2,300 pieds au-dessus du niveau de la mer, un lac entouré de toute la luxuriance de végétation propre aux climats tropicaux, lianes monstrueuses, arbres gigantesques, plantes aériennes aussi variées dans leur nombre qu'extraordinaires dans leur développement, la forme et la richesse de leurs fleurs ; tous les arbres en sont couverts et leur ensemble offre souvent des abris où les rayons du soleil ont peine à pénétrer. Un peu plus loin, se voit une cataracte de pas moins de 200 pieds de chute.

Mais la grande merveille de l'île est le lac d'eau bouillante, qui n'avait été visité jusqu'en 1880, que par un nombre assez restreint de curieux. Mais à cette date, il arriva que la chaudière volcanique qui tenait l'eau en constante ébullition s'éteignit et se dessécha tout à coup, si bien que les visiteurs qui se rendirent alors pour l'observer de nouveau, ne trouvèrent plus qu'un cratère à sec, et un torrent sans eau creusé dans le roc par où l'eau chaude se rendait à la mer mer en se refroidissant.

La Dominique est la seule des Iles-du-Vent qui ait conservé des restes des aborigènes de ces îles, les Caraïbes. Pour ces indigènes, comme pour ceux de nos régions boréales, la civilisation semble avoir soufflé dans leur atmosphère un air délétère. Encore quelques années, et leur existence ne sera plus qu'un souvenir.

Les caraïbes de la Dominique, sous la surveillance de leurs pasteurs, se sont gardés purs de tout mélange jusqu'à ces dernières années. Ils ont même conservé, en grande partie, leurs coutumes, leur gouvernement, leur manière de vivre. De mœurs douces et paisibles, les fruits, quelques petites cultures, la pêche et la chasse suffisaient à leur subsistance. Leurs traits ne sont pas désagréables, et ne présentent pas d'écarts bien marqués de conformation, comme ceux des africains. Ils habitent la côte est de l'île et ne comptent guère plus de 200 âmes aujourd'hui.

Vers les 9 heures, nous prenons congé du bon Père Couturier pour nous rendre à notre bateau. Le P. Pichaud avec le P. Molloy, de l'évêché, poussent la bienveillance jusqu'à nous accompagner jusqu'au quai.

Nous arrivons juste a l'heure du départ, et cinq minutes après, nous sommes en mouvement.

J'ai oublié de mentionner plus haut que nous n'avions fait qu'un échange, en laissant M. Castéra à la Guadeloupe ; un M. Parrock avec sa femme étaient venus se joindre à nous à sa place, pour se rendre, eux aussi, à Trinidad. Ce M. Parrock qui est dentiste, est anglais, et sa femme, grêle, blême comme toutes le créoles des îles, est une française de Trinidad. Le mari qui parle bien le français, est brun, de bonne taille, a le cou court avec un abdomen qui semble parfois l'incommoder La femme est svelte, très gaie, sans prétentions et fort aimable.

— Je suis entrée à la cathédrale hier, au moment où vous montiez en chaire, me dit-elle en arrivant.

—Je suis édifié, madame, de votre ponctualité à vos devoirs religieux.

—Le temps de débarquer, de refaire un peu ma toilette à l'hôtel, ne m'a pas permis de me rendre plus tôt à l'église ; mais j'ai l'espoir que le bon Dieu m'a tenu compte de ma bonne volonté, et d'un autre côté, j'ai trouvé compensation d'une autre façon, dans votre si intéressante instruction.

—Vous êtes bien indulgente, madame, et je suis charmé de me trouver en société de personnes pour qui la piété n'est plus chose nouvelle.

—Oh ! M. l'abbé, ma piété n'est pas à servir de modèle, mais je m'efforce de me tenir au moins, dans toute circonstance, dans les limites du devoir.

Puis elle me dit que née et mariée à Trinidad, ils habitaient la Guadeloupe depuis neuf ans. N'ayant pas d'enfants, son mari était décidé à repasser en Angleterre, et qu'il la conduisait dans sa famille avant de partir pour l'Europe, car il était probable qu'elle irait, elle aussi, rejoindre son mari dans quelques mois en Angleterre.

C'était la première fois que j'avais l'occasion de m'entretenir avec une dame créole, et je ne pouvais me lasser d'admirer sa manière de parler. Elle parlait un français très pur, n'accentuant pas les A aussi fortement que nous le faisons d'ordinaire, s'exprimant correctement, mais avec un accent tout particulier, articulant bien chaque syllabe, c'était une espèce de chant, un son filant à la finale de chaque phrase. J'ai eu occasion de remarquer depuis que toutes les créoles avaient le même accent dans leur langage.

Je ne manquai pas de faire des comparaisons entre le français de ces insulaires et notre français du Canada. Après tout, dis-je à M. Huart, nous sommes partis du même point, puisque nos pères ont émigré à peu près à la même époque, et ces insulaires nous sont supérieurs pour la correction du langage.—Remarquez, me dit-il, que nous ne nous sommes pas trouvés dans les mêmes conditions. Ici, aux îles, les émigrants ont été peu nombreux, et toujours de la classe riche et instruite ; ce n'était pas des colons qui venaient coloniser ces territoires, mais bien des bourgeois qui venaient exploiter le travail des esclaves pour se faire des revenus, pour faire fortune. Rien de surprenant alors si les descendants de ces petits seigneurs ont pu, avec leurs richesses, faire toujours donner à leurs enfants une bonne

éducation qui leur a permis de conserver et même de perfectionner leur langage.

Je pense aussi que là réellement est la solution du problême.

Dès les 11 h., nous longeons les côtes de la Martinique, située au sud de la Dominique par le 14e degré de latitude nord. Comme toutes ses sœurs, elle porte des marques évidentes des érosions que les vagues de la pleine mer poussées par les vents, ont pratiquées sur sa côte de l'est. Plusieurs petits rochers isolés, baignés par les eaux, se montrent même vers son extrémité.

Nous suivons la côte d'assez près pour pouvoir admirer les beaux champs plantés de canne à sucre, au dessus desquels se balancent par-ci par-là de superbes palmiers, et les sites pittoresques des résidences des propriétaires avec leurs groupes de constructions, simulant, moins les tours crinelées et les murs d'enclos, ces châteaux du moyen âge que nous retrouvons encore en tant d'endroits en France.

A I1.30 h. nous sommes en face de St-Pierre, ville principale de la Martinique.

Comme l'île était infestée de la variole depuis plus de huit mois, aucun vaisseau ne pouvait en aborder sans être astreint ensuite dans les autres ports à une quarantaine de vingt-et-un jours. En conséquence nous stopons au large, pour le temps d'envoyer les sacs de la malle à terre et de recevoir ceux que l'ont vient nous apporter au large.

Au moment précis où nous arrivons, nous voyons toute la population sur pied, les quais présentent des milliers de têtes qui les couvrent, les cloches de la cathédrale sonnent à toute volée ; qu'y a-t-il donc, demandons-nous—? C'est, nous dit-on, le gouverneur qui arrive de Fort-de-France, l'autre ville de l'île. De fait, dîmes-nous, il ne faut pas oublier que nous sommes ici en pays français, et comme on a tout laïcisé autant qu'on a pu, les cloches ne sont plus destinées seulement aux services reli-

gieux,mais aussi à faire honneur aux représentants de la République sans Dieu.

La cathédrale qui nous paraît une construction assez récente a une superbe façade flanquée d'une tour de chaque côté. La ville aussi, du point où nous sommes, présente une apparence bien supérieure à toutes les autres que nous avons visitées jusqu'ici.

Du pont de notre bateau, l'île présente un coup d'œil réellement enchanteur. La ville qui paraît propre et bien bâtie, se baigne dans la mer. La colline qui la borde en arrière semble séparée du reste par une gorge ou dépression considérable du côté de l'est, et au delà, ce sont de magnifiques champs de canne variés en coloration suivant le point où en est la végétation de la précieuse plante, ou plutôt suivant que la récolte en est plus ou moins avancée. Ici, les pousses encore trop jeunes pour la récolte, nous montrent un tapis du plus beau vert ; là, les tiges mûres présentent une chevelure compacte d'un vert jaunâtre ou testacé ; et plus loin, ce sont les feuilles détachées, étalées sur le sol avec leur couleur paille plus ou moins claire. Ça et là se montrent les résidences des propriétaires, entourées de leurs vastes usines aux longues cheminées fumantes, et précédées d'allées plus ou moins longues sur les bords desquelles s'allignent d'altiers palmiers balançant dans l'air leurs élégants parasols de verdure.

On qualifie souvent la Martinique de reine des petites Antilles, et de fait, elle paraît bien mériter ce nom, du moins sous le rapport de sa configuration et de ses cultures.

Pendant que nous sommes ainsi arrêtés au large, attendant qu'on vienne prendre les malles de la poste, voici que de jeunes nègres s'approchent de nous dans des embarcations comme je n'en avais encore jamais vues. Prenez une planche de 12 à 13 pouces de large et de 4 à 5 pieds de long, retrécissez-là en pointe aux deux bouts, clouez sur ses côtés une bordure de 6

pouces de haut, et vous avez l'embarcation en question. Le jeune homme, le plus souvent dans le costume complet de notre père Adam, est assis au milieu, tenant dans chaque main un bardeau ou une petite planchette qui lui sert d'aviron, et la pirogue s'avance avec une vitesse incroyable.

—Mais que viennent donc faire ces négrillons ?

—Ils viennent à la pêche aux sous, me dit M. de Pompignan, lancez-en un à la mer, et vous allez voir avec quelle promptitude ils vont plonger pour attraper la pièce.

Nous en lançons quelques uns, et aussitôt les pirogues sont vides, et les trois noirs luttent de vitesse en s'enfonçant dans l'eau, pour capturer la pièce. Revenus à la surface, le vainqueur nous montre triomphant le sou qu'il met dans sa bouche, n'ayant pas d'autre poche pour le loger. Puis chacun de recueillir sa pirogue avec ses bardeaux pour guetter une nouvelle chance. A voir l'agilité avec laquelle ils se meuvent dans l'eau, on dirait qu'ils sont réellement dans leur élément naturel. Il est arrivé plus d'une fois que deux sous lancés en même temps de deux points différents du bateau, aient été recueillis par le même individu, et on les voyait souvent s'enfoncer à une telle profondeur que nous avions peine à les distinguer.

—Mais n'y a-t-il pas de requins dans ces parages demandai-je à M. Pompignan ; ces plongeurs ne courent-ils pas quelque risque de devenir les victimes de ces voraces carnassiers ?

—Les requins sont très communs ici, fut la réponse, mais je pense que la chair africaine ne leur va pas, car je n'ai jamais ouï dire que quelqu'un d'entre eux ait été dévoré.

J'avais déjà vu semblable pêche dans le port de Naples, et je pense que les pêcheurs napolitains sont encore plus habiles nageurs que ces négrillons, je les ai vus se tenir dans l'eau pendant près d'une demie heure et demeurer comme s'ils étaient assis, toutes les épaules hors de l'eau, et ne se maintenant dans

cetie position qu'au moyen de leurs pieds qu'ils agitent sans cesse.

Nous venions à peine de nous remettre en mouvement, que nous vîmes un énorme requin tout près de notre bateau, faisant saillir la branche supérieure de sa queue arquée en forme de faulx. J'ai peine à croire vraiment comment ces plongeurs peuvent ainsi s'exposer à faire d'aussi peu agréables rencontres.

Nous continuons notre route ayant toujours l'île à notre gauche et assez proche souvent pour nous permettre de distinguer les cultures, les habitations et même le mouvement des personnes en vue. A un certain endroit, nous voyons un pont construit sur un cours d'eau qui se jette dans la mer, et un cavalier traversant ce pont, qui disparaît aussitôt sous un cap bordant la mer; mais ce n'était que pour un instant, car nous le voyons reparaître et continuer sa route sur la rive. M. de Pompignan, qui se trouve ici dans son pays, nous dit qu'effectivement il y avait là un court tunnel pour la voie publique que la colline de la côte venait interrompre en cet endroit.

L'île nous présente à peu près partout la même apparence, superbes résidences au milieu de vastes cultures, usines par-ci, par-là avec leurs cheminées fumantes, et majestueux palmiers avec leurs parasols de verdure. En certains endroits, sur la rive même, nous distinguons des vergers ou plutôt des forêts de cocotiers, avec leurs troncs plus ou moins verticaux, leurs longues feuilles pendantes au vert jaunâtre, et leurs masses de fruits logés au centre du parasol, mais que le feuillage est impuissant à dérober à la vue.

La Martinique sise sous le 14e degré de latitude nord, mesure 18 lieues de longueur sur environ huit ou dix de largeur. Le milieu de l'île est tout occupé par une chaîne de montagnes assez élevées et parmi lesquelles on distingue trois volcans éteints. Toutes ces montagnes sont couvertes d'une végétation comme on en voit que dans les climats tropicaux, formant en maints endroits des forêts impénétrables. Les cultures sont

toutes sur les bords de la mer et s'avancent plus ou moins sur la base des montagnes. Découverte par les espagnols en 1493, elle ne fut colonisée par les français qu'en 1635. Les caraïbes, anciens habitants de l'île, firent aux conquérants une guerre acharnée pendant plus de vingt-trois ans. Les anglais s'en emparèrent en 1762 pour la rendre l'année suivante. Ils l'occupèrent de nouveau en 1794 et en 1809 ; et elle fut rendue définitivement à la France en 1814.

La population de la Martinique est de 154,000 âmes, avec toutes les nuances de couleurs depuis le blanc rosé des habitants du nord, jusqu'au noir d'ébène des adorateurs du soleil d'Afrique.

Une qualité particulière à cette population panachée, nous dit M. de Pompignan—et on pourrait le dire de presque toutes les autres Iles-du-Vent—est la propreté. A St-Pierre, deux courants d'eau coulent continuellement dans chaque rue près des trottoirs, et tous les matins, nous dit notre martiniquois, vous pouvez voir les enfants obstruant le courant pour s'en faire une baignoire et s'y étendre, ou des mères y faisant la toilette de leurs enfants. Aussi remarque-t-on que leurs habits, qui très souvent tombent en loques et sont plus ou moins écorchés, sont toujours propres; ce sont de nettes guenilles et non de sordides haillons.

Sur ces 154,000 habitants, les blancs ne comptent guère plus de dix à douze mille.

Si les hommes paraissent souvent se plaire à s'affubler de guenilles, il n'en est pas de même des femmes, elles ne sont pas indifférentes à la coquetterie propre à leur sexe, et vous pouvez voir très souvent, dans les rues de St-Pierre, des figures de bronze, ou même d'ébène, à mise tout-à-fait convenable, et souvent dénotant la recherche. Robe à longue traîne en calicot aux couleurs très gaies, taille resserrée par une ceinture plus riche, tête couverte d'un énorme turban rayé de bleu, de blanc, de rouge, d'orange, etc., telle se présente le plus souvent l'afri-

caine de la Martinique sur les trottoirs et les places publiques. Issue, pourrait-on dire, de français, puisqu'elle en a toujours une fraction plus ou moins considérable dans le sang — mais toujours à éducation française — avec la belle langue du pays le plus policé du monde, elle a retenu aussi sa politesse et ses prévenances. Demandez-lui quelque renseignement, et vous verrez aussitôt avec quel empressement elle s'efforcera de vous être agréable. La barbarie et la cruauté du sang africain semblent être disparues avec l'infiltration du sang français.

Mais pourquoi faut-il que de si belles qualités n'aient pas été soignées de manière à être conservées, et aient été gâtées, perverties, perdues, par l'inoculation du microbe de l'impiété importé de la mère patrie ! Il en est ici comme à la Guadeloupe. Semez de la graine d'impie ou d'athée, vous en récolterez des diables. On pardonnera volontiers à la figure plus ou moins couleur fer ou noir de fumée, avec son grouin plus ou moins saillant et ses babines de gorille, de se réclamer de sa qualité de français avec à peine la soixante-quatrième partie de ce sang dans les veines ; mais du moment que vous le verrez afficher l'impiété, proclamer l'affranchissement de la raison des préjugés des siècles d'ignorance, déclarer que la nature est tout et que Dieu n'est qu'un mythe ; vous ne retrouverez plus en lui que le barbare du Congo ou l'antropophage du Sénégal, et s'il se réclame de sa descendance du singe, vous avouerez qu'il peut trouver en lui-même des motifs assez plausibles pour appuyer cette monstruosité.

M. de Pompignan avait toujours compté pouvoir être déposé à la Martinique, car s'il y avait danger de contagion à recevoir quelqu'un de l'île infestée, il ne pouvait y en avoir à lui faire des dépots quelconques. Mais voilà qu'au dernier moment on vient le notifier que d'après les règlements, son débarquement même n'est pas possible, qu'en l'opérant le bateau serait forcé de subir la quarantaine au prochain port ; force lui

fut donc de poursuivre jusqu'à Ste-Lucie, pour revenir de là avec le bateau de la malle royale, qui avait, lui, des privilèges plus étendus pour communiquer avec la malheureuse île. Ce contretemps nous assurait donc encore la présence de notre intéressant compagnon de route pour quelques heures de plus.

A cinq lieues de St-Pierre, nous passons devant Fort-de-France, seconde ville de l'île, chef lieu du gouvernement, car St-Pierre, pour être la ville la plus populeuse et la plus commerçante, n'est pas la capitale.

Mais bientôt nous dépassons l'extrémité sud de l'île et mettons le cap sur Ste-Lucie que nous entrevoyons déjà devant nous. La mer est paisible, le temps splendide, et tous les passagers de la meilleure humeur possible. Madame Parrock, qui est extrêmement sensible au mal de mer, s'enhardit jusqu'à lui faire des bravades, et promet de fermer l'oreille à ses suggestions si elles se présentent. Et de fait, elle conserve tout le temps sa bonne humeur que sa solide piété lui avait appris depuis lengtemps, je pense, à savoir soigner en toute éventualité.

Mais avant de laisser la Martinique n'oublions pas de noter que cette île a donné le jour à une célébrité qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la France. C'est à Trois-Ilets, non loin de Fort-de-France, qu'est née en 1761, Marie Rose Tascher de la Pagerie, qui devint plus tard l'impératrice Joséphine. Fille du comte Tascher de la Pagerie, capitaine de port dans la marine royale, elle avait épousé en premières noces le comte Alexandre de Beauharnais, né comme elle à la Martinique, qui fut deux fois élu président de l'assemblée nationale et périt sur l'échafaud en 1794, laissant à sa veuve un fils, Eugène de Beauharnais, qui fut plus tard vice-roi d'Italie. En 1796 la veuve de Beauharnais épousa Napoléon Bonaparte, bien qu'elle fût de huit ans plus âgée que lui. Bonaparte n'était alors que général d'armée. Couronnée impératrice en 1804, elle fut abandonnée de son mari

qui obtint son divorce d'avec elle en 1809. Elle se retira alors à la Malmaison où elle mourut en 1814. Joséphine fut un noble caractère et une épouse irréprochable; l'autrichienne Marie-Louise a plus d'une fois forcé Napoléon à faire une comparaison qui ne tournait pas à son avantage. On lui a érigé une statue sur la place publique à Fort-de-France.

A 6h. nous doublons une pointe et nous nous engageons dans une vaste baie au fond de laquelle se trouve Castries, capitale de l'île Ste-Lucie, qui comme St-Kitts, Antigue et la Dominique, appartient aux anglais.

Nous passons près d'un curemôle à notre gauche, occupé à creuser le hâvre, et nous voyons à notre droite, perché sur une pointe élevée, un vaste hôpital qu'ombragent en partie de nombreux palmiers et autres arbres de ces contrées.

Contrairement à ce que nous avions vu jusqu'ici, nous accostons à un quai à Castries, et comme il n'est encore que 6 h., nous nous proposions bien de descendre aussitôt pour passer la nuit en ville; mais il fallait compter avec les formalités qu'appelait notre pavillon jaune hissé au mât, et tenir compte aussi du soleil de ces latitudes qui, aussitôt disparu à l'horizon, s'enveloppe, je pense, soigneusement dans ses couvertures pour passer la nuit, car il ne laisse plus échapper la moindre lumière; il fait ici presque totalement divorce tant avec l'aurore qu'avec le crépuscule.

Castries, île de Ste-Lucie, mardi 10 *avril.*—Les formalités de la quarantaine ayant été remplies la veille au soir, dès les 6 h. je descends avec M. Huart sur le quai, et nous nous dirigeons directement sur l'église que l'on nous avait fait distinguer du pont du bateau.

Comme nous n'avions absolument aucun bagage, nous n'eûmes rien à démêler avec la douane.

Nous entrons au presbytère, et la servante nous ayant dit

que les prêtres étaient à la sacristie, nous nous y rendons aussitôt.

Une [illegible]se allait se terminer au maître autel, nous attendons quelques minutes.

Je m'adresse alors au prêtre pour lui demander l'autorisation de célébrer en lui exhibant mon *celebret.*

—Vous êtes probablement le curé de la ville ?

—Non, je suis curé de la Soufrière, paroisse du voisinage ; le curé de la ville est allé aux malades, il sera bientôt de retour.

—Je vais attendre alors, car il ne convient pas de se rendre ainsi maître à l'étranger.

—Oh ! ne craignez rien, vous pouvez célébrer sans plus tarder.

Par ses instances réitérées, je prends les ornements et me rends à l'autel. Ma messe était finie lorque le curé est arrivé. Loin de me blâmer, le Rév. P. Tapon—c'est le nom du curé—me loua beaucoup de n'avoir pas attendu et d'avoir compté sur sa bienveillance à l'égard des prêtres du Canada qu'il connaissait déjà quelque peu.

Il me fait plaisir d'avoir à reconnaître ici que le P. Tapon est loin de faire exception à la règle générale qui attribue des vertus d'hospitalité et de bienveillance à un suprême degré à tous les curés des Iles-du-Vent.

Revenus au presbytère, il nous présenta au P. Branchaud, curé de la Soufrière, que nous avions vu à la sacristie, et à son vicaire le P. Veillet, car ce sont tous des prêtres de la congrégation du St-Esprit, et sans plus tarder nous invita à passer au réfectoire pour prendre le déjeûner.

Qu'il est agréable de rencontrer ainsi des frères en pays étanger; je dis des frères, car après cinq minutes d'entretien, on se trouve tout de suite à l'aise, comme en famille, en commu-

nauté de sentiments pour apprécier les événements qui sont du ressort du public, et juger toute chose pour ainsi dire du même point de vue.

Le P. Tapon nous fit parcourir sa maison qui est vaste et à deux étages, et voulut nous assigner à chacun une chambre en insistant pour nous retenir chez lui au moins une quinzaine, pour nous permettre de visiter la Soufrière et de prendre une connaissance plus parfaite de l'île. Mais nous ne pouvions dévier de notre programme qui nous astreignait à suivre notre bateau jusqu'au terme de sa course, à Trinidad.

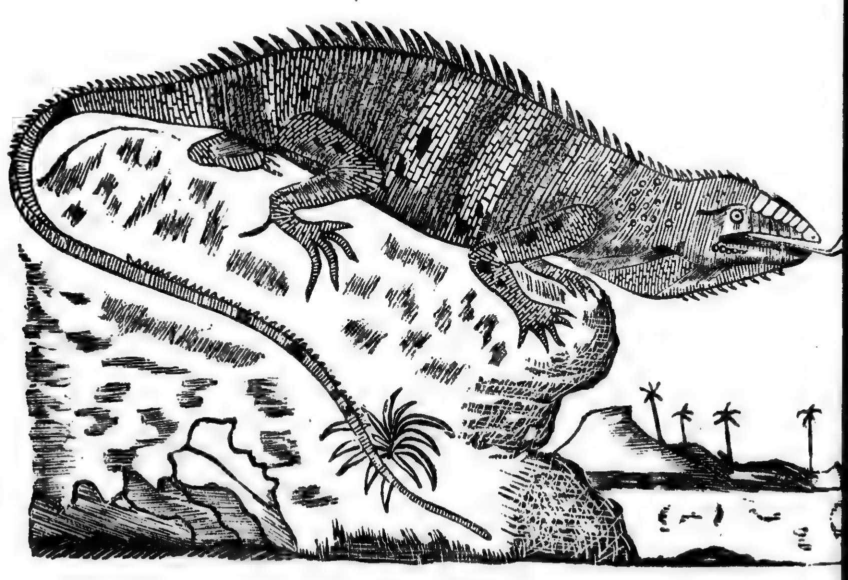


Fig. 5.

Comme l'histoire naturelle nous intéresse toujours tout particulièrement, nous remarquons un spécimen de reptile dans le salon du curé ; c'est un iguane, bien préparé et tout fraîchement monté.

Fig. 5.—*Iguana delicatissima.*





L'espèce en question, qui est assez commune à Ste-Lucie, est l'*Iguana delicatissima*, ainsi nommée de son nom spécifique pour la délicatesse de sa chaire qui est généralement fort estimée. Allons, dis-je au curé, il paraît que dans vos Antilles on prise fort les reptiles, à la Dominique on mange des crapauds, et ici des lézards, peut-être va-t-on en venir bientôt à manger des serpents.

—Mais la chose ne serait pas nouvelle ; les anciens caraïbes très souvent se nourrissaient de la chair des serpents.

—Est-ce que les serpents sont communs ici ?

—Très communs. Il n'y a encore que quelques jours, j'ai voulu faire préparer une pièce de terre, ici même, tout à côté, pour y faire une prairie, et en enlevant les herbes et broussailles qui s'y trouvaient, on n'a pas trouvé moins de trois beaux serpents qui y avaient leur refuge. On en découvrit d'abord deux qu'on tua aussitôt. Puis l'un des hommes ayant fait une botte de foin de ces herbes qu'on avait coupées, la plaça sur sa tête suivant leur coutume, et s'en allait ainsi par la ville, lorsqu'un superbe serpent s'échappa de la botte et glissa dans la rue. Ce fut une alarme tout d'abord, mais on s'arma bientôt de bâtons et de balais et l'on tua le terrible animal.

—Est-ce que ces serpents sont dangereux ? Qu'elle en est l'espèce ?

—Très dangereux ; il ne se passe guère d'année sans que quelque nègre subisse leur morsure qui est presque toujours mortelle. Ces serpents sont des Trigonocéphales, et vous savez que ces reptiles sont toujours à venin très prompt et le plus souvent mortel.

Mais revenons à notre iguane. Ce nom d'iguane a été emprunté aux naturels de l'Amérique du sud qui désignaient ainsi des lézards de grande taille, à queue fort longue, capable de s'enrouler comme organe de préhension pour sauter d'une branche à l'autre, portant sous la gorge un jabot ou fanon consi-

dérable, et sur le dos une crête frangée depuis le vertex jusqu'à tout près l'extrémité de la queue. L'espèce en question mesure quatre pieds de longueur, dont la moitié au moins appartient à la queue. Ses yeux sont couverts de deux paupières à peu près égales, garnies d'écailles granulées ; le tympan est largement ouvert à la surface de la peau, sans organes de protection pour le couvrir. Tout le corps est couvert de très petites écailles minces, couchées, subverticillées, très peu consistantes. Sa langue est molle, fongueuse, et les dents petites, comprimées, aiguës. Ses doigts sont longs, grêles, simples, terminés par un ongle fort et crochu, bien adapté pour grimper dans les arbres où on les voit fréquemment à la recherche des œufs et des petits oiseaux qu'ils prennent dans leurs nids. Ils se nourrissent aussi d'insectes, sauterelles, cigales, de petits mollusques, et même de fruits. Ils habitent d'ordinaire le voisinage des eaux, et sans être aquatiques, ils savent fort bien nager. Ils pondent des œufs assez semblables à ceux des pigeons et les abandonnent, comme tous les autres sauriens, à l'incubation solaire dans le sable ou les feuilles sèches. Le corps est d'un vert grisâtre, jaunâtre, plus ou moins violacé, susceptible, vu la mobilité des écailles, comme dans les caméléons, de varier à chaque instant sa nuance de coloration. (1)

Les nègres sont très friands de la chair de l'iguane, qu'ils proclament excellente, et que plusieurs blancs m'ont dit aussi avoir trouvée de fort bon goût.

" A beau mentir qui vient de loin ", dit le proverbe, et j'ajouterai que même en voulant être véridique, il est très facile aux voyageurs qui voient des choses étranges et nouvelles pour eux, de se méprendre et d'en faire de fausses représentations, surtout lorsqu'il s'agit d'histoire naturelle à l'étude de laquelle on n'a jamais prêté d'attention. Ainsi le fondateur de Québec,

(1) On peut en voir au musée de l'Universtté-Laval un spécimen que j'ai apporté de Trinidad.



Samuel de Champlain, raconte, dans son Voyage aux Indes Occidentales en 1599, au sujet des lézards qu'il avait pu voir à Portorico :

“ En laquelle île il y a grande quantité de caméléons, que “ l'ont dit qu'ils vivent de l'air, ce que je ne puis assurer, com- “ bien que j'en aie vus par plusieurs fois ; il a la tête assez “ pointue, le corps assez long pour sa grosseur, à savoir un pied “ et demi, et n'a que deux jambes qui sont devant, la queue “ fort pointue, mêlée de couleurs gris jaunâtre. ”

Le célèbre voyageur n'ose assurer que le caméléon vit de l'air, mais il ne craint pas d'avancer que ce lézard n'a que deux pattes, et pour faire ressortir toute l'originalité de cette anomalie il donne une figure ds l'animal avec seulement ses deux pattes antérieures.

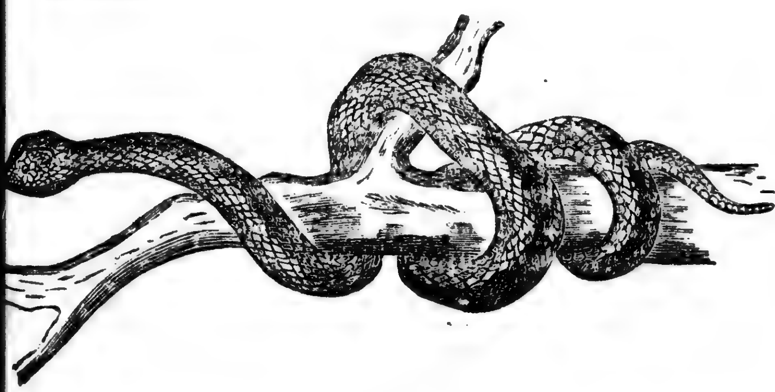
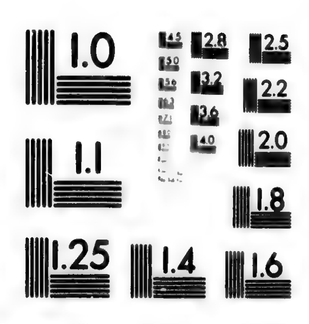


Fig. 6.

Le trigonocéphale jaune, appelé aussi *serpent jaune des Antilles*, *Fer de lance*, *Trigonocephalus lanceolatus*, est uu serpent assez semblable aux crotales, mais dépourvu de sonnettes au bout de la queue. Il mesure quelquefois jusqu'à 6 et 7 pieds. Il est jaune ou grisâtre plus ou moins varié de brun. Il est très commun à Ste-Lucie, à la Martinique et dans

Fig. 6.—Le Fer de lance, *Trigonocephalus lanceolatus*.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

la petite île de Boquia, près de St-Vincent, mais ne se rencontre pas dans les autres îles de l'archipel des Caraïbes ; on dit même que des essais d'acclimation tentés dans ces îles n'ont pu réussir.

Comment se trouverait-il ainsi dans quelques îles et nullement dans les autres ? Voici ce que le P. Dutertre rapporte à cet égard.

" Quelques sauvages nous ont assuré qu'ils tenaient, par une tradition certaine de leurs pères, que les serpents de la Martinique venaient des Arrouages, nation de la terre ferme, auxquels les Caraïbes de nos îles font une guerre cruelle. Ceux-là, disent-ils, se voyant continuellement vexés par les fréquentes incursions des nôtres, s'avisèrent d'une ruse de guerre non commune, mais dommageable et périlleuse à leurs ennemis, car ils amassèrent grand nombre de serpents qu'ils enfermèrent dans des paniers et des calebasses, les apportèrent à la Martinique, et là leur donnèrent la liberté."

On a essayé différents moyens de destruction contre ces serpents à différents temps, mais toujours sans succès, par ce que l'on n'employait pas les précautions nécessaires pour les faire réussir.

L'abbé Legault qui habitait Trinidad en 1820, suggéra de transporter à la Martinique le Vautour-corbeau qui se trouve là, et qui fait la guerre à tous les petits animaux qu'il rencontre. On en prit donc une dizaine de couples et on les y transporta. Mais on les tint renfermés dans des paniers avec si peu de précautions, qu'ils périrent en partie dès leur arrivée, et le reste disparut sans s'y multiplier. Une importation du Serpentaire ou Messager du Cap, rapace qui fait aussi la guerre aux serpents, n'eut pas plus de succès, par ce qu'on n'en prit pas non plus plus de soin. Le moyen le plus efficace de restreindre leur multiplication, ce sont des primes offertes à tous ceux qui en tuent ou apportent leurs œufs.

Presque tous ceux qui habitent des contrées, où ne se ren-

contrent pas de serpents venimenx, et notamment les dames, s'imaginent facilement qu'il leur serait à peu près impossible de demeurer dans des pays infestés de ces redoutables ennemis. Et j'avoue que pour ma part, je n'étais pas étranger à ce préjugé avant mon voyage en Floride ; mais c'est là exagérer outre mesure un danger qui n'est qu'éventuel et dont il est assez facile de se garer.

Qu'on n'aille pas croire que les Trigonocéphales, de même que les Crotales (serpents-à-sonnettes), courent après le monde pour faire des victimes. Ce sont des serpents à mouvements en général lourds et peu rapides, et l'on peut dire que c'est toujours pour se défendre, qu'ils infligent leurs morsures ; comme lorsque sans les voir on met le pied dessus, ou lorsqu'on les poursuit.

Les Trigonocéphales se nourrissent de souris, de rats et autres petits animaux qu'ils tuent de leur venin avant de les avaler ; voilà pourquoi on les rencontre souvent dans les champs de canne à sucre où il vont chasser aux rats. A première rencontre en général ce serpent prend la fuite,et si vous le laissez aller, vous n'avez plus à vous en occuper, mais si vous les poursuivez, ou si l'ayant surpris de trop près, vous n'êtes pas prompt à le frapper avant qu'il se dresse la tête, gare à vous, car d'un bond il sera sur vous.

" J'étais un jour dans un champ de cannes qu'on coupait, me dit M. de Pompignan, avec mon fusil pour la chasse ; voilà que tout à coup un nègre s'écrie : Un serpent ici !—Fort bien, dis-je, je vais le recevoir. Je me rends à l'endroit ; mais rien ne paraissait. Il est certainement là, dit le nègre, nous allons le cerner en coupant les cannes. Bien ! à la besogne ; et je les suis mon fusil au bras prêt à faire feu. Toup à coup un nègre crie : ici, ici. Je m'y rends à la course. Déjà le serpent avait la tête à plus d'un pied au dessus du sol.—Ote-toi, dis-je au nègre qui se trouvait devant moi.—Non, je veux le tuer, moi.

Et comme il s'élance sur la bête avec son coutelas à couper la canne, le serpent le prévient par un mouvement subit et vient lui engueuler la cuisse en lui enfonçant ses crochets dans les chairs. Malgré tous nos soins, le malheureux expirait une heure après.

C'est surtout lorsque les serpents sont excités par la colère que leur venin est plus subtil. Mais leurs morsures ne sont pas toujours mortelles, et l'on a aujourd'hui des moyens de traiter ces accidents qui réussissent le plus souvent. J'en reparlerai plus loin.

A propos du Fer-de-lance, qu'on me permette de rapporter ici ce qu'en disait dernièrement un journal de Paris.

" Cet être immonde et redoutable n'existe que dans les deux îles de la Martinique et de Sainte-Lucie, ces édens où tout est brise et rayons, fleurs, verdure, parfums—venin !

La Martinique lui appartient. C'est son laboratoire sinistre et inviolable. Avec une étonnante audace, il entre dans les cités et les villages, se glisse et se cache dans les maisons, se blottit derrière les meubles, s'allonge, sybarite abject, dans les lits.

" Sa longueur atteint parfois 8 pieds et sa grosseur est celle du poignet. L'effet de son poison est foudroyant. L'homme mordu s'affaise et meurt. C'est le fléau irrémédiable de la Martinique. Comment, en effet, pourrait-on atteindre le Fer-de-Lance dans les retraites inaccessibles des forêts vierges, où sa femelle élève en toute sécurité quatre-vingt petits serpents ?

" Le serpent corail trahit sa présence par l'éclat éblouissant de sa robe ; le crotale s'annonce en faisant sonner, comme un glas de mort, ses sinistres écailles, avant de s'élancer sur sa victime ; le cobra indien se coiffe de son lugubre capuchon ; le giboya colossal fait entendre des miaulements affreux ; enfin l'horrible cracheur de venin avertit le passant, par les miasmes empestés qu'il dégage.

" Tout cela est comme un "qui vive" de la prévoyante nature. Prévenu, l'homme se gare.

" Le Fer-de-Lance, lui, ne se trahit par aucun signal ; il surprend, il mord, il tue La teinte terreuse de sa robe le confond avec la couleur du sol, et c'est toujours embusqué au bord d'un chemin que ce bandit rampant guette sa proie. Aucun serpent ne s'élance aussi vite et aussi haut que le Fer-de Lance. C'est une flèche vivante qui part du milieu des herbes et qui tue en frappant. Sa tête hideuse se dresse jusqu'à cinq pieds de haut ; et son crochet mortel s'attaque presque toujours à la face de la victime.

" Sa puissance de reptation est prodigieuse. Le Fer-de-Lance glisse sur les surfaces les plus verticales et les plus nues avec autant de rapidité que sur le sol. Sa fureur est telle, qu'il abandonne souvent un de ses crocs empoisonnés dans l'objet qu'il a mordu, et la blessure que produirait, au bout d'un an, ce crochet desséché est mortelle.

" Un jour, le savant Duëffer veut étudier la dent d'un Fer-de-Lance qui trempe depuis neuf mois dans de l'alcool ; il se blesse, et meurt.

" L'habitant des Antilles ne s'aventure jamais dans les forêts sans un couteau énorme et tranchant comme un rasoir. S'il est mordu par un Fer-de-Lance, il n'hésite pas à s'amputer lui-même, en coupant le doigt, la main, le bras atteint par le reptile.

" A Saint-Pierre, à Fort-de-France, dans les villages, il n'est pas rare de rencontrer des invalides qui n'ont échappé au venin du Trigonocéphale qu'en se mutilant.

" Un jour, un Fer-de-Lance est surpris et décapité dans un village de la Martinique. Sa tête mourante et baveuse gît depuis quatre heures sur le sable. La gueule horrible et toujours menaçante répand dans un affreux bâillement un mélange infect de sang noir et empoisonné. Tout-à-coup un dogue monstrueux arrive, flaire le reptile du museau, pousse comme une ordure cette tête sanglante.

" La bête se réveille, la gueule s'ouvre et mord le dogue qui s'enfuit en gémissant. Quarante minutes après, le chien meurt en poussant des hurlements affreux.

" Dans ses écrits sur les serpents de la Martinique qu'il

habita pendant dix ans, le docteur Rufs de Lavison, membre de l'Académie de médecine de Paris, rapporte une histoire émouvante.

"Le fait se passa vers 1840, dans un village de Sainte-Lucie.

"Une nuit d'orage, une nourrice négresse se réveille avec l'intolérable impression d'un grand poids sur la poitrine. Elle ouvre les yeux, regarde et reste pétrifiée en apercevant un Fer-de-Lance enroulé sur sa couverture.

"Bouger, crier, c'est mourir. Avec un sang-froid admirable, elle reste immobile et muette, attendant, respirant à peine.

"L'affreux reptile s'agite lentement sur le corps tremblant de la négresse, tantôt disparaissant sur ses épaules, s'arrondissant sur son ventre, allongeant ses anneaux glacés le long des reins, dardant sa large tête aplatie vers la gorge, vers le visage de la nourrice affolée.

"Elle ferma les yeux; mais aussitôt elle éprouve au sein une sensation étrange, mystérieuse, et la malheureuse comprend que l'effroyable reptile, attiré par l'odeur du lait dont il est si friand, s'est mis à téter.

"Ce supplice horrible et nouveau dura environ dix minutes. Enfin le Trigonocéphale, repu, se glisse hors du lit en balançant sa tête visqueuse avec une volupté gourmande, et disparaît par la porte laissée la veille imprudemment entr'ouverte.

"Une heure après, on découvrit et tua le terrible serpent, engourdi au pied d'un mur. La négresse était sauvée, mais elle devint folle, voyant toujours dans ses hallucinations la gueule immonde et glacée de son formidable nourrisson."

En faisant la revue des objets exposés dans le salon, je trouve sur une corniche, une masse blanchâtre, informe, granuleuse, de quatre à cinq pouces de longueur sur un et demi de diamètre à peu près, paraissant comme un corps refroidi après qu'il aurait été mis en fusion. Qu'est-ceci, demandai-je au curé?

—Sentez-le et vous allez le deviner.

—Mais c'est de l'encens?

—Précisément, un encens que nous trouvons ici. L'arbre exsude cet encens de son écorce, comme les cerisiers laissent échapper leur gomme.

Cet encens, jeté sur le feu, répand une odeur des plus agréables.

L'arbre qui le produit est l'*Icica heptaphylla*, Aublet, l'Iriquier à-sept-feuilles, vulgairement *arbre à l'encens*, *Aroucou.* C'est un petit arbre de quinze à trente pieds de hauteur, sur un diamètre de huit à douze pouces. Il produit un fruit à peine charnu et devenant coriace par la dessication, à deux ou quatre valves, et renfermant deux, quatre ou six osselets monospermes enveloppés d'une pulpe rouge, d'un goût très agréable, dont les nègres surtout sont fort avides. Ce fruit mûrit en septembre.

Si l'on entaille l'arbre ou coupe quelque branche, il en sort un suc abondant qui en s'évaporant produit la résine blanche qui constitue l'encens.

Je ne manque pas de faire une revue minutieuse du jardin qui avoisine le presbytère ; mais ce sont à peu près les mêmes plantes que j'avais vues à la Dominique, Crotons en quantité, des Palma-Christi qui deviennent des petits arbres, des Géraniums, Chèvrefeuilles etc. Je trouve en plusieurs endroits des larmes de Job, *Coix lachryma-Christi*, toutes chargées de leurs graines pierreuses, et qui m'ont l'air à pousser ici sans aucun soin ; le P. Tapon me dit que c'est presque une mauvaise herbe ici, qui croît partout.

Nous allons avec le curé visiter son couvent qui se trouve tout auprès. Les sœurs, au nombre de douze, dont une mulatresse, sont ici ce que sont partout les religieuses, des femmes d'ordre, d'une extrême propreté et d'un dévouement sans bornes pour l'instruction et l'éducation de leurs enfants. Les classes sont très propres, et toutes ces petites figures noires ne

paraissent pas dépourvues d'intelligence. Comme dans tous les autres couvents, il y a ici jardins avec fleurs à profusion.

Au milieu du parterre se trouve un tertre artificiel surmonté d'une belle statue de la sainte Vierge. Les gradins qui servent de base à la statue sont tous chargés de fleurs plus ou moins attrayantes et toutes fort intéressantes par leur nouveauté pour nous, leur port étrange, la coloration de leur feuillage etc. Nous retrouvons encore ici la passiflore qui produit la barbadine, ce fruit si délicieux, et l'on nous fait remarquer un géroflier tout en fleurs embaumant l'air de leur arôme. Le géroflier, *Caryophyllus aromaticus*, est un petit arbre de dix à vingt pieds, à branches et feuilles opposées, à fleurs roses assez petites, mais fort élégantes et à odeur suave, rangées en corymbes formant une panicule. Le calice est très allongé et les étamines fort nombreuses. Ce sont les fruits mûrs que l'on vend dans les épiceries sous le nom de *clous de girofle*; le plus souvent le fruit qui forme un drupe à une ou deux graines est adhérent au tube du calice desséché et retenant encore ses divisions. Le géroflier appartient à la famille des Myrtacées, il est originaire des Moluques et ne se rencontre aux Antilles que dans les jardins.

Les sœurs qui donnent ici l'éducation aux enfants, sont les mêmes qu'à la Dominique, des sœurs de St-Joseph de Cluny.

En face du presbytère, n'en étant séparé que par la largeur de la rue, se trouve une place publique, pour le moment en fort mauvais état. Les arbrisseaux en partie rongés par les animaux, dénotent qu'on n'a pas veillé avec assez de soin à fermer les barrières ; les allées demanderaient aussi des visites plus fréquentes de la part des sarcleurs. Des herbes, des arbres, des broussailles, des gazons négligés, allons, me dis-je, il y a ici à faire bonne récolte d'insectes ; mais c'est d'une pauvreté décourageante ; les feuilles sont partout sans parasites ; je lève une quantité de copeaux, de grandes feuilles pourrissant sur le

sol, par le plus petit coléoptère; je ne rencontre partout qu'un petit lézard aux couleurs variées et d'une agilité extrême.

Nous examinons dans ce parc plusieurs individus de choux-palmistes, mesurant une trentaine de pieds de hauteur et d'un fort diamètre à la base. Vous pouvez voir, me dit le P. Tapon, à quelle hauteur vont parvenir ces palmiers, puisque leur croissance va se poursuivre jusqu'à ce que la tige prenne le même diamètre dans toute sa longueur. Ces palmiers n'atteindront certainement pas moins de 60 à 80 pieds avant de montrer leurs fleurs.

Comme je voyais des trous nombreux sur une platebande du jardin, je demande à un travailleur qui était là qui creusait ces trous là ?

—Ce sont des crabes, me dit-il.

—Des crabes sur la terre, dans les jardins ? mais ces animaux ne vivent qu'à la mer.

—Dans l'eau et sur la terre, me dit-il; venez ici la nuit avec une lumière et vous en verrez en quantité.

—Je serais très curieux d'en voir; ne pourrait-on pas en atteindre en piochant ces trous ?

—Oui, si vous voulez piocher de trois à quatre pieds dans cette terre compacte.

—Mais n'y aurait-il pas danger de faire la rencontre de quelque serpent en creusant ainsi sur ces trous ?

—Oh ! ne craignez pas ; ce n'est pas dans les trous des crabes que se retirent les serpents, ils savent trop bien qu'ils y seraient fort mal reçus. Ces redoutables bêtes préfèrent guetter des proies qui ne peuvent leur offrir, comme chez les crabes, une croute où se briseraient leurs dents sans pouvoir exercer l'action de leur venin.

—Vous est-il quelquefois arrivé d'en rencontrer de ces serpents, des Fers-de-lance ?

7

—Plusieurs fois.

—Et vous avez su éviter leur morsures ?

—Toujours. Le plus souvent, si le serpent n'est pas surpris de trop près, il prend la fuite pour se mettre à l'abri. Mais s'il fait mine de résister, il n'y a pas une minute à perdre, il faut le frapper incontinent sur la tête avec un bâton ou encore mieux avec un coutelas, car s'il a eu le temps de s'élever la tête de 2 à 3 pieds avant qu'on le frappe, la morsure est presque inévitable, parce qu'alors d'un seul bond il est sur vous. Mais en se tenant attentif quand on marche dans le bois ou les broussailles, on peut toujours résister à leur rencontre.

—Je préfère vous laisser cette chance, et ne pas m'exposer à une telle visite.

On nous régale encore ici avec la délicieuse barbadine ; on nous fait aussi manger des sapotilles, epèce de poires du pays, et autres fruits nouveaux pour nous.

En faisant ma revue du jardin, j'avais remarqué un certain clapotement dans une cuve qui se trouvait là ; je m'en approche, et je vois deux jolies tortues de mer, de dix à douze pouces de longueur, que l'on garde ainsi vivantes, pour les sacrifier les jours maigres, car leur chair est excellente.

La langue du peuple ici est le français, mais un français que nous avons beaucoup de peine à comprendre, tant on l'a défiguré et transformé. Cependant nous estimons comme un grand avantage de pouvoir être compris de ces gens, si nous ne pouvons pas toujours les comprendre. Mais nous voyons avec chagrin qu'on fait des efforts de tout côté ponr glisser l'anglais partout et faire perdre le français ; c'est surtout dans les écoles, qui sont soutenues par le gouvernement, que cette anglicisation est poursuivie plus activement et plus efficacement. Aussi presque tous les jeunes gens préfèrent-ils, surtout lorsqu'ils s'adressent à des étrangers, employer l'idiome anglais.

Enfin à 4 h., nous prenons congé de nos charmants hôtes,

enchantés de tout ce que nous avons vu de nouveau ici, et chagrins de ne pouvoir y faire un plus long séjour pour prendre une plus ample connaissance de ce riche pays. Nous nous proposons bien, au retour, de mettre à profit la station que nous aurons à y faire.

Aussitôt sur le pont de notre *Muriel*, les amarres sont lâchées et nous sommes en mouvement. L'enfoncement de la baie où nous nous trouvons ne nous permet pas de juger de l'état de la mer, mais le vent du S. S. E. qu'il fait nous fait présager que nous pourrions bien avoir du mouvement pour nous rendre à la Barbade. En effet, à peine sommes-nous en pleine mer, que la houle nous soumet à un tangage assez fort pour obliger plusieurs à faire de nouveau connaissance avec le mal de mer. Je me garde bien cette fois de donner le mauvais exemple à M. Huart, et je rentre complètement dans mes allures de vieux marin, méprisant les attaques du redoutable Neptune, et laissant mon compagnon sans prétexte pour se livrer ainsi à des combats si peu glorieux.

Nous suivons la côte de très près jusqu'à l'extrémité S. O. de l'île, et nous pouvons ainsi admirer tout à notre aise les points de vue magnifiques qu'elle nous offre, avec ces montagnes boisées, ses vallées en culture, d'où se détachent par-ci par-là de hauts palmiers ou des cocotiers plus humbles cachant leurs énormes fruits sous le large parasol de leur feuillage au vert jaunâtre.

Ste-Lucie, comme toutes les autres Iles-du-Vent, n'est qu'un volcan éteint. La Soufrière, qui est tout près de Castries, en offre encore parfaitement la forme. On dit cette montagne tout-à-fait intéressante à visiter ; elle s'élève de 4,000 pieds au dessus du niveau de la mer.

Il me tardait d'atteindre l'extrémité S. O. de l'île pour voir ces fameux Pitons dont on m'avait si souvent parlé. Je craignais qu'avec l'allure de notre lent *Muriel*, nous ne pussions

les atteindre de jour; mais à ma grande satisfaction, il n'était pas encore 6 h. que nous étions en face. Ce sont deux magnifiques montagnes ou plutôt deux pics isolés, à peu près à un mille de distance entre eux, s'élevant de la plaine tout près de la mer, et ne paraissant nullement liés aux collines élevées qui se trouvent en arrière. Le paysage est ici des plus pittoresques. Ces cônes gigantesques dont l'un mesure 2,680 pieds et l'autre 2,710, sont tout couverts de verdure jusqu'au sommet. A mesure que nous avançons nous voyons leurs cîmes qui se confondaient d'abord, s'écarter peu à peu, en même temps que leurs bases se déploient graduellement sur les riches plantations qui les entourent et s'étalent surtout en arrière.

Les marins qui ont d'ordinaire des expressions caractéristiques pour tout ce qu'ils rencontrent, qualifient ces deux pics, eu égard à l'apparence qu'ils présentent de la mer, du nom d'*oreilles d'âne*, sans respect pour la majesté de leur port et le pittoresque de leur aspect ; mais la géographie plus respectueuse leur a réservé la simple désignation de *Pitons*. Leurs flancs boisés de toute part indiquent assez que leur isolement n'est pas dû à des érosions qui les auraient séparés des montagnes voisines, qu'ils dépassent d'ailleurs en hauteur, mais que ce sont bien des roches éruptives, qui ont été soulevées de l'intérieur ; quelles magnifiques chandelles devaient présenter ces deux cônes lorsque leurs sommets étaient couronnés de flammes.

Comme nous passons près des Pitons, nous voyons à notre gauche trois baleines qui font jaillir, tout près de nous, l'eau de leurs évents, à une hauteur de douze à quinze pieds. On dirait des pompes à incendie lançant en l'air leurs jets vigoureux pour le plaisir de les voir s'émietter en gouttelettes en retombant. Mais qui sait si ces rois des eaux ne venaient comme nous admirer la scène que l'île offre ici aux regards des passants ?

Ste-Lucie mesure trente cinq milles de long sur douze de large. Sa population est de 32,000 âmes.

En laissant Ste-Lucie, nous mettons le cap sur la Barbarde qui est de toutes les Petites-Antilles celle le plus à l'est; elle semble même écartée du cordon qui se poursuivant en ligne courbe continue depuis la pointe sud de la Floride jusqu'au Vénézuela, formait peut-être, dans les âges géologiques, une méditerrannée du golfe du Mexique. L'étroite bande de terre formant cette méditerrannée à l'est, toute semée de cratères plus ou moins élevés vomissant des flammes, se serait égrenée par suites d'éruptions répétées et de l'action des vagues sur les débris, en ne laissant que les jalons actuels de ce demi-cercle; Cuba, St-Domingue, Portorico, les Bahamas élargissant cette bande au nord, comme Trinidad, Tobago, Ste-Maguerite la dilataient semblablemet au sud.

Malgré le vent debout que nous avons, le tangage est assez modéré pour nous permettre encore une agréable soirée sur le pont, moins toutefois M. Huart et Mad. Parrock, retenus dans leurs cabines, et M de Pompignan que nous avons laissé à Ste-Lucie.

Bien que M. de Pompignan eût un catholicisme quelque peu frelaté, qui dans la pratique probablement s'élevait guère au-dessus de zéro—conséquence, il est probable, de ses accointances dans les camps français—ce n'était certainement pas un athée, ni un libre-pensenr, et on trouvait en lui un homme bien élevé, un voyageur qui avait vu beaucoup, et un conteur fort aimable. Aussi est-ce avec chagrin que nous lui serrâmes la main en le quittant à Ste-Lucie, et serait-ce avec plaisir que nous le reverrions s'il nous était donné de le rencontrer.

Bridgetown, île de Barbade, mercredi, 11 *avril.*—A 6 h. nous montons sur le pont. Les matelots sont à jeter l'ancre dans la rade de Bridgetown, capitale de la Barbade, au milieu de nombreux vaisseaux mouillés là, frégates, steamers, voiliers, il n'y a pas moins de 40 à 50 vaisseaux de tout genre.

La ville a une bien belle apparence ; nous y distinguons de très grandes bâtisses, un pont sur un canal, et une grande activité dans les rues.

Nous descendons dans la première chaloupe venue, et mettons le pied sur la terre. Nous sommes en face d'un tramway, mais refusons de le prendre, ne sachant où il nous conduira. Comme nous demandons l'église catholique, un gamin noir s'offre de nous y conduire, nous disant que le trajet n'est pas long.

La chaleur est intense et de temps en temps il tombe quelques grains de pluie, pas assez cependant pour nous obliger à nous couvrir de nos ombrelles.

Nous remarquons que les rues sont partout fort belles, empierrées, tirées au cordeau, et bordées de boutiques et de résidences fort convenables. Nous voyons que nous sommes ici au milieu d'une population dense, car même à cette heure matinale, les rues sont partout fréquentées.

Nous commencions à trouver la course un peu longue, et regrettions de n'avoir pas pris une voiture, lorsque notre négrillon nous fait entrer dans un grand jardin dans lequel nous voyons la petite église, au milieu d'un véritable parterre, et tout auprès la résidence du curé.

Nous montons les quelques degrés d'une galerie couverte, faisant véranda sur toute la face de la bâtisse, et sonnons. Un jeune homme blanc vient nous ouvrir et nous invite à entrer.

Nous demandons à voir le curé, lui disant que nous sommes deux prêtres du Canada.

—Le Père n'est pas bien, nous dit le jeune homme, il est retenu au lit depuis plusieurs jours, je vais aller l'avertir.

Il revient aussitôt en nous disant que le Père nous priait de monter à sa chambre.

Nous gravissons l'escalier et trouvons le Père souffrant

sur son lit, avec un peu de fièvre et retenu par un lumbago qui lui interdit presque tout mouvement.

—Mais quelle bonne fortune, dit le Père Strickland, car tel est son nom, m'amène deux braves prêtres du Canada, moi qui n'ai pas pu faire mon office dimanche dernier, et qui ne sais pas encore si je pourrai le faire dimanche prochain. Vous allez passer ici au moins une quinzaine.

—Ce sera affaire à régler plus tard; pour le moment, si vous voulez nous le permettre, nous allons aller célébrer si la chose peut se faire ?

—Mais certainement, et avec grand plaisir, puisque vous aller me remplacer. Veuillez-vous rendre à la sacristie, et vous trouverez là un servant qui vous donnera tout ce qui est nécessaire. Et à votre retour vous me trouverez debout, j'espère, pour prendre le café avec vous.

—Très bien, mon Père, mais ne vous gênez en rien dans vos habitudes. Nous serions très fâchés si, en passant ici, nous nous trouvions en quelque sorte une occasion d'augmenter votre malaise.

Le P. Strickland, qui appartient à la Compagnie de Jésus, est d'une forte stature et n'a pas encore atteint la soixantaine. Il est anglais d'origine, mais ayant étudié en France, il parle très bien le français, bien qu'il ait rarement occasion de le faire ici où la langue anglaise est presque la seule en usage. Il est le seul prêtre catholique de l'île, et sa congrégation ne dépasse pas 500 nous a-t-il dit.

Nous nous rendons à l'église, où nous trouvons quelques personnes qui y priaient. Un sacristain noir nous présente tout ce qui est nécessaire pour la sainte messe, et je me rends aussitôt à l'autel.

L'église, la sacristie, les linges, les ornements, tout est ici dans une grande propreté. Cependant il n'y a pas de religieuses ici, comme dans les autres îles que nous avons visitées. On voit

que le curé est un religieux qui sait donner aux choses saintes le soin qu'elles commandent.

M. Huart, malgré son malaise, célèbre aussitôt après moi. Pendant son action de grâces, je pousse une petite reconnaissance dans un bosquet qui avoisine la sacristie et qui confine au cimetière qui se trouve aussi dans le même enclos. La plupart des arbres me sont inconnus, et je trouve aussi de nombreuses fleurs que je ne connais pas. Plusieurs tombes du cimetière en portent de superbes et bien soignées.

Le petit bulime, *Bulimulus marielinus*, que j'avais rencontré à la Dominique, se trouve ici aussi en quantité. Il va sans dire que j'en augmente davantage ma provision.

Revenus au presbytère, nous retrouvons le P. Strickland debout et en soutane ; il se met à table avec nous, bien que les douleurs lancinantes qu'il éprouve le forcent de temps à autres à certaines crispations des traits de sa figure.

Nous sommes enchantés de la conversation du bon Père. Il est anglais et né en Angleterre ; sa famille en est une de ce petit nombre qui a su subir les avanies et les persécutions des Henri VIII, Elizabeth, Cromwell, sans broncher dans foi. Religieux, quoique vivant seul, tout est réglé chez lui comme s'il habitait un couvent. Sans aspirer au luxe, il est monté fort convenablement.

Chose assez singulière, tandis que Ste-Lucie relève de l'évêché de Trinidad, la Barbade, qui se trouve entre les deux, appartient au vicariat apostolique de la Guiane anglaise, sur la terre ferme.

En mettant le pied sur la vérauda du presbytère, j'avais été frappé des superbes échantillons de mollusques, coraux, crustacés etc., étalés là comme dans un musée. Ce sont tous des spécimens des productions de notre île, nous dit le bon Père, ils sont à votre disposition.

—Je me garderais bien de vous en priver, répondis-je

d'autant plus que je vois là certains échantillons très remarquables, sinon par leur rareté comme espèces, du moins par leur qualité comme spécimens. Je vois là des Strombes, des Casques etc, de dimensions hors lignes, et de conservation parfaite.

— Prenez, prenez, dit le Père, il me sera très facile de m'en pourvoir de nouveau.

Mais, reprit le Père, nous avons ici un M. Belgrave qui tient un magasin de tous ces objets, vous serez intéressés en visitant ses collections, je vais vous y faire conduire.

Et dix minutes après, son groom était à la porte avec la voiture. Nous montons dans le carosse et enfilons les rues de la ville en nous dirigeant au nord-est pour atteindre le bord de la mer. Le trajet nous parut passablement long, malgré les nouveautés qui frappaient partout nos regards, palmiers, caroubiers, cierges (cactus) gigantesques de 20 à 30 pieds de hauteur, agaves, fleurs de toutes sortes dans les jardins, sur les galeries, étalées partout, etc. Nous nous trouvons à peu près aux limites de la ville, et la voiture nous arrête à une maison en retraite sur la voie publique et devant laquelle nous voyons quelques singes à la chaîne, certains oiseaux etc.

Nous sonnons, et en attendant qu'on vienne nous ouvrir, nous lisons sur une pancarte : *Museum open from* 9 *to* 4 ; *admission* 1 *shelling.* Singulier magasin, dis-je à M. Huart, où il faut payer pour la seule inspection des marchandises.

Le propriétaire, un tout jeune homme encore, vient à la fin ouvrir et nous invite à entrer.

Les spécimens, sinon très nombreux en espèces, sont tous remarquables par leurs dimensions, leur éclat, la symétrie dans laquelle ils sont rangés, et la constante propreté où on les tient. Quelques questions posées au propriétaire me convainquent de suite que nous avons affaire ici à un industriel, de maigre

savoir, et qui attend meilleure aubaine des badauds étrangers visitant son étalage, que des hommes de science désireux d'ajouter à leurs connaissances ou d'augmenter leurs collections. Très peu de spécimens portaient leurs noms, et j'ai pu remarquer que plusieurs mollusques en avaient d'erronnés. Il va sans dire qu'il n'y avait aussi que des coquilles remarquables par leur éclat, strombes, porcelaines olives, casques, tellines, etc.

A part les mollusques, il y avait aussi de nombreux coraux, des tortues, des serpents, des poissons volants, tous bien montés. On nous montra un coralliaire nouveau, pêché à la Barbade même, et de forme très singulière; mince, délié et très long, il avait l'apparence d'une tige de graminée, montrant des espèces de nœuds de distance en distance. M. Belgrave nous dit que l'ayant envoyé en Angleterre, on avait constaté que c'était une espèce nouvelle, encore innommée. On lui en avait offert £12, mais il n'avait pas voulu le céder à ce prix.

Le groom a le soin de nous ramener au presbytère par des rues différentes de celles que nous avions suivies en allant, afin de nous donner une connaissance plus parfaite de la ville. C'est à peu près partout le même aspect, rues propres et bien allignées, arbres superbes par-ci, par-là, couvrant les maisons de leur ombre, arbrisseaux à fleurs abondantes et du plus vif éclat, et partout sur les galeries, ravissants étalages de fleurs en pots, où nous distinguons surtout une très grande variété de bégonias, des géraniums, des fougères, etc., etc.

Revenus au presbytère, je ne manque pas de faire une minutieuse revue tant des étalages de la galerie, que du jardin et d'un petit champ qui se trouve auprès. Comme il y avait là de vigoureux bananiers, dont la plupart laissaient pendre leurs énormes régimes de fruits charnus, je remarque, ce que je n'avais pas encore observé, que le régime, à son sommet, a toujours un plus ou moins long espace du rachis dénudé, et se termine par

une masse en forme de toupie, de cinq à six pouces de long sur trois à quatre de diamètre, et d'un beau violet presque sanguin. Le régime étant toujours pendant, on dirait que cette masse est destinée à lui servir de poids pour le tenir dans sa position. Je saisis l'un de ces poids, et je reconnais de suite sa nécessité et l'emploi qu'il a à remplir. Cette masse violette n'est rien autre chose que le bouton qui renferme les étamines, les pistils se trouvant plus haut à la suite des fruits. En soulevant les feuilles violettes de ce bouton géant, je trouve sous chacune les larges étamines jaunâtres, toutes gonflées de pollen. Le bouton se dépouille de ses enveloppes, pour permettre aux étamines de s'ouvrir, à mesure que les pistils placés plus haut sont prêts pour la fécondation. Aussi remarque-t-on que lorsque les bananes de la base du régime sont mûres, celles du sommet sont encore toutes petites ou à peine formées. C'est une inflorescence indéfinie.

Voyant sur la véranda dss écailles des cocos ouvertes qui émettaient de grandes feuilles vertes de leur intérieur,

—Mais ce ne sont pas là les semences du coco même qui ont germé et se mettent à pousser, demandai-je au P. Strickland.

—Non, ce sont des avocats ; il suffit de leur donner de l'eau pour entretenir leur végétation.

—Heureux pays où les avocats se contentent de l'eau claire ! ceux de chez nous sont beaucoup plus exigeants.

—Ceux-ci, voyez-vous, ne fréquentent jamais le palais, et se laissent volontiers manger, loin de manger eux-mêmes les gens. Mais nous avons aussi des avocats discipies de Thémis, et ici comme chez vous, leur boisson n'est pas toujours l'eau claire, et il n'est pas rare d'en voir qui, après avoir dévoré la subsistance de plusieurs familles, ne végètent encore que misérablement.

Les avocats dont il est ici question sont les fruits de l'Avocatier, *Persea gratissima*, Nees, arbre de 36 à 45 pieds, de la famille des Laurinées, qui renferme aussi le Camphrier, le Cannellier, le Sassafras, le Benjoin, le Laurier, etc. Les feuilles caduques, sans stipules, atténuées aux deux bouts, sont réticulées à leur face inférieure qui est pubescente et glauque. Les branches dans le jeune âge sont anguleuses et cotonneuses-blanchâtres.

Le fruit, qu'on appelle avocat ou poire-avocat, est une baie monosperme, de la grosseur du poing, portée sur un long pédicelle ; sous une écorce consistante, verte ou violette, il renferme une chaire butireuse, fondante, presque sans odeur. Sa saveur a quelque chose qui la rapproche de la noisette et de l'artichaut. Ce fruit est très estimé dans l'Amérique tropicale, mais les étrangers qui en mangent pour la première fois, le trouvent fade et l'assaisonnent avec du sucre ou du jus de citron. Les animaux en sont très friands. La graine ou noyau contient un suc laiteux qui rougit à l'air et tache le linge d'une manière durable.

Continuant mon inspection des pièces du musée de la véranda, je trouve des mollusques de plusieurs espèces et de très fortes dimensions, des éponges de différentes formes, des Atingas ou hérissons de mer desséchés, mais malheureusement déterriorés, ayant été rongés par des blattes, des groupes de coraux ramifiés d'un blanc pur et de très fortes dimensions, des pierres, des fruits tropicaux, etc., etc.

—Je vais, me dit le P. Strickland, puisque la chose vous intéresse, vous préparer une caisse de ces spécimens ; de quelles dimensions la voulez-vous ? Celle-ci serait-elle suffisante, dit-il, en me montrant une caisse vide d'au moins quatre pieds carrés

—Mon Père, puisque vous poussez la générosité jusqu'à ce point, ne vous donnez pas tant de peine. Je veux bien profiter de la bonne aubaine que je devrai à votre bienveillance, mais comme nous aurons le plaisir de vous revoir en retournant,

je ferai moi-même le choix des pièces que je n'aurais pu me procurer à Trinidad, pour ne pas trop m'embarrasser en faisant double provision, et ne pas trop mettre votre musée au pillage. Je me contenterai de prendre, pour le moment, quelques petits mollusques avec ces deux petits échantillons de coraux, me promettant bien, au retour, de mettre amplement à contribution votre bienveillante générosité.

—Je ne suis pas, malheureusement, dit le Père, un naturaliste, mais les formes étranges des productions naturelles, de celles surtout qu'on a rarement occasion de rencontrer, m'ont toujours fortement intéressé, c'est pour cela que j'en fais une provision, et rien ne m'est plus agréable que de pouvoir servir utilement la science, lorsque j'en trouve l'occasion, en offrant mes spécimens à ceux qui, mieux partagés que moi sous ce rapport, ont pu donner plus d'attention à l'étude si intéressante et si attrayante de l'histoire naturelle. Donc à votre retour.

Des deux spécimens de coraux ou zoophytes que j'avais retenus, l'un était ramifié, à protubérances nombreuses et scabres, d'un beau blanc pur. J'en possédais déjà quelques échantillons qui me venaient de Cuba. C'est le corail le plus commun que que l'on voit fréquemment, en branches ou masses ramifiées plus ou moins considérables, sur les corniches des salons, dans certaines vitrines, etc.

On sait que les Polypes, les petits animaux qui produisent ces masses calcaires, appartiennent à l'embranchement des Radiés en histoire naturelle, c'est-à-dire à cette classe d'animaux dont les membres rayonnent régulièrement d'un centre vital, réduit, chez ceux-ci, à un simple sac couronné d'une bouche. On sait aussi que les bancs de récifs qui bordent les côtes du Brézil et de presque toutes les îles de l'Océanie, sont uniquement composés des masses de coraux que ces animalcules ont entassées les unes sur les autres. Fig. 7.

Chez ceux-ci, comme chez les insectes et les autres animaux plus élevés, c'est le nombre, c'est la légion, qui l'emporte en puissance sur la valeur individuelle.

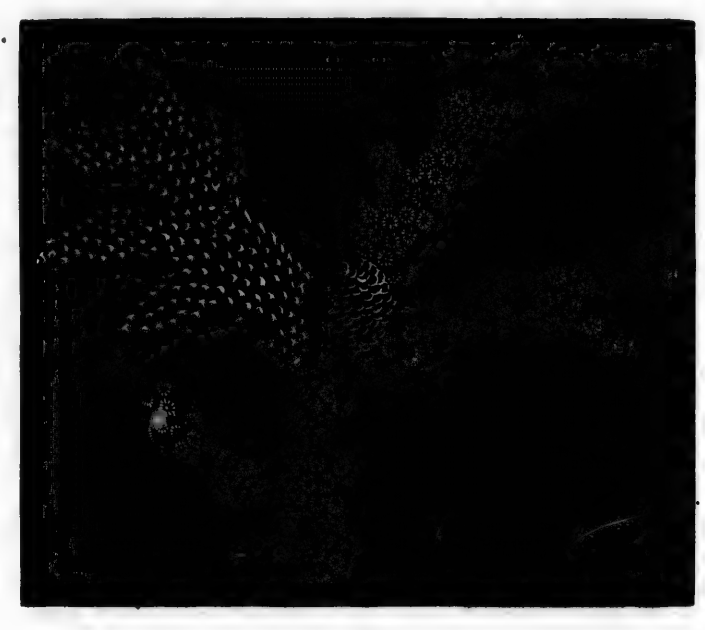


Fig. 7.

Les polypes ou animaux qui forment ces bancs de coraux, sont, comme je viens de le dire, très simples dans leur conformation, ne consistant qu'en un sac renfermé dans un pédicule plus ou moins consistant, couronné par une bouche autour de laquelle rayonnent des bras ou lanières qui sont les seuls organes mobiles de l'animal. Ils sont tous de très petites dimensions,

Fig. 7.— *Madrepora aspera*, Dana.

les plus grands atteignant rarement un demi-pouce de diamètre. Rien ne peut en donner une plus juste idée que les astères ou marguerites de nos jardins. Mettez une bouche à la place du disque central de l'astère en lui laissant ses rayons marginaux, et vous avez la forme exacte d'un polype.

On les appelle quelquefois animaux composés, par ce que les masses de carbonate de chaux qu'ils secrètent ne sont pas les écorces calcaires d'individus isolés qui se sont plus tard aglutinées en de telles masses, mais sont le produit d'individus sans nombre qui ont travaillé en commun à secréter ces masses arborescentes ou sphériques qui composent le banc. La tige centrale ou l'axe du polypier est quelquefois pleine et d'autrefois alvéolée, mais toujours sans vie après avoir atteint une certaine dimension. Il n'y a jamais plus d'une à deux lignes d'épaisseur de la surface ayant la vie et donnant naissance à de nouveaux individus pour augmenter la croissance. Chaque polype avec sa bouche et ses bras, émarge de cette enveloppe animée sous forme de bourgeon, ou se multiplie, dans d'autres espèces, par fissiparité, c'est-à-dire en se partageant en deux.

Dans les Actinies, le sac du polype est sans divisions à l'intérieur, mais ces polypes ne produisent pas de secrétions calcaires, tandis que chez les vrais polypiers, le sac porte de 4 à 8, ou le multiple de ces nombres, de divisions ou semi-cloisons, car le milieu est toujours libre dans leur intérieur.

Dans les Madrépores, auquel appartient la branche arborescente que j'ai mentionnée plus haut, la croissance du polypier a lieu comme suit. Le premier polype donne naissance à un bourgeon de l'un de ses côtés, et ce bourgeon continue sa croissance pour se couronner de son polype qui en produira d'autres de la même manière, de sorte que l'ensemble forme comme un arbre vivant, plus ou moins ramifié, qui va toujours en se développant tant par le sommet de l'axe principal, que par celui de chacune des branches.

Le nom de celui en question est le Madrépore hérissé, *Madre-*

pora aspera, Dana, fig. 7, ainsi nommé par ce que les bourgeons qui portent les polypes sont très nombreux, piquants quoique non terminés en épines, et assez petits pour n'être considérés que comme des aspérités, relativement à la masse principale. Ce Madrépore, dont l'axe principal est poreux ou à loges cloisonnées, est un des plus communs, et avec son blanc pur et ses nombreuses ramificatiens, il présente souvent un ornement de corniche trés agréable.

Le second spécimen de corail que je prends a une toute autre apparence que le premier, et de fait, sa croissance et sa multiplication sont aussi bien différentes. Ainsi, tandis que dans le premier les nouveaux polypes originent de la surface du polypier, comme des bourgeons adventifs se faisant jour à travers l'écorce d'un arbre, dans celui-ci, les polypes, qui sont beaucoup plus volumineux, n'occupent que le sommet de chaque ramification. Lorsque le moment de se multiplier arrive pour le polype, la bouche commence par s'allonger à gauche et à droite, et bientôt une cloison se forme au milieu pour former deux bouches différentes, et dès lors chaque bouche continue sa croissance séparément en allongeant et élargissant le stipe ou tige qui la porte. Ainsi dans la fig. 8, on voit à gauche un polype isolé, et à droite un autre qui est en voie de se partager en deux. L'ensemble du polypier n'offre jamais de ramifications arborescentes comme dans les Madrépores, mais présente des faisceaux ou gerbes de tiges cylindriques, toujours tronquées au sommet et couronnées chacune de son polype vivant qui lui donne la croissance. Le nom de cette espèce est la Caulastrée fourchue, *Caulastræa furcata*, Dana, dont la forme présente un aspect tout à fait insolite et fort agréable.

Quoique chaque individu soit seul pour la croissance de son support dans cette espèce, il prolonge souvent ce support jusqu'à plus d'un pouce en lui conservant la vie avec plus d'un demi pouce de diamètre pour chaque support.

La base de ce polypier est toujours alvéolée, et chaque po-

lype vivant présente à l'intérieur un grand nombre de lamelles rayonnantes, qui semblent se faire jour à l'extérieur en partageant le stipe en arètes longitudinales jusqu'à sa base. Les lamelles intérieures qui sont beaucoup plus larges, ont la marge interne unie, tandis que les extérieures plus étroites, c'est-à-dire moins saillantes, sont crénelées et denticulées. Le polype dont l'enveloppe est d'un beau blanc au sommet, prend une teinte verdâtre à sa base à l'endroit où il se sépare de la masse sans vie qui lui sert de support, et l'on voit aussi vers le milieu du stipe une bande d'un verdâtre moins accentué, dans un léger étranglement, ce qui ne contribue pas peu à lui donner l'apparence d'une tige de plante florifère se renflant au sommet pour produire sa fleur.

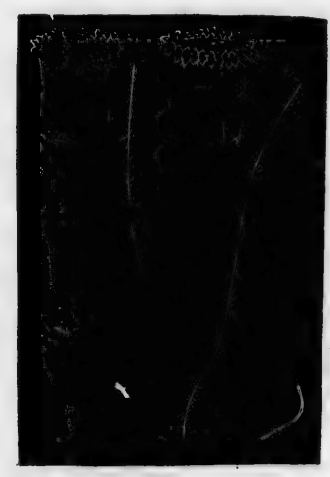


Fig. 8.

Inutile d'ajouter que le polype de cette espèce, a la même forme que celui des Actinies, c'est-à-dire, que l'animal vivant qui occupe la cavité du réservoir pierreux qu'il secrète, se compose uniquement d'un petit sac sans autre ouverture que la bouche au sommet qui est entourée d'un grand nombre de ten-

Fig. 8,—*Caulastræa furcata* Dana.

tacules ou lanières qui s'étalent à la manière des pétales d'une fleur, et se referment aussi à la volonté de l'animal.

Les polypes ont toujours été jusqu'assez récemment considérés comme des productions végétales. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'on a reconnu que c'étaient de véritables animaux.

N'est-il pas réellement surprenant aussi que des animaux soient privés de locomotion, attachés à des rochers, et sans forme rigoureusement déterminée, qu'ils forment ici des arbres, là des boules hémisphériques, ailleurs des faisceaux de tiges florifères etc ! Et ce qui pouvait confirmer davantage dans cette opinion, c'est que, retirés de l'eau, on ne voyait qu'une masse pierreuse, percée de trous nombreux, sans reconnaitre d'êtres vivants jouissant de sensibilité. Car retirés de l'eau, c'est à peine si des fragments de polypier laissent voir les animalcules renfermés dans chacun de ces trous, l'eau en se retirant semble avoir entrainé avec elle toute la matière gélatineuse constituant les hôtes vivants de chacune de ces petites loges. Aussi, pour observer les polypes et bien juger de leur forme, faut-il ne les voir que sous l'eau dans la mer ou encore bien mieux dans des bocaux de verre où l'on peut les garder vivants.

Qui aurait pu croire en effet que des arbres, mais à tronc pierreux, croissant sous l'eau, se partageant en branches et en rameaux qui se couvrent de fleurs nombreuses et de couleurs très diversifiées, rouges, jaunes, violettes etc., pouvaient être soustraits au règne végétal pour être rangés parmi les animaux ?

Mais on avait déjà reconnu dans quelques animaux, comme les poulpes, une certaine tendance à s'éloigner du système binaire ; à part les yeux rangés de chaque côté, on ne voyait aussi dans le poulpe qu'un sac terminé par un bec formidable et couronné de dix bras ou lanières de très grandes dimensions. De là au sac encore plus simple du polype, la distance est assez rapprochée.

Mais c'est surtout par les Actinies qu'on est parvenu à bien reconnaitre les polypes. Du moment qu'on constata que les Anemones de mer, jusque là aussi considérées comme pro-

ductions végétales, étaient réellement des animaux, jouissant de la sensibilité, quoique dépourvus de locomotion, se nourissant d'autres animaux plus faibles, vers, mollusques etc., il fut facile de leur associer les polypes qui ont exactement la même forme, bien que renfermés dans des enveloppes pierreuses qu'ils savent se construire.

Les coralliaires ne sont-ils pas une preuve des plus concluantes, entre bien d'autres, de la puissance quasi illimitée des infiniment petits ? Voyez ces animalcules si petits, si peu consistants qu'on ne peut distinguer leurs formes qu'en les surprenant pour ainsi dans leurs retraites, dans leur logis sous les eaux ; qui, ramenés à l'air libre, ne laissent voir que leurs demeures, les occupants semblant s'être enfuis avec l'eau qui s'est écoulée des pores criblant la masse pierreuse qui constitue leur maisons ! ce sont cependant ces êtres si faibles, si pauvrement organisés, qui n'habitent que les profondeurs des abîmes, incapables de se détacher du roc où ils ont pris la vie, ces êtres que pendant tant de siècles on a, d'un commun accord, exclus du règne animal, qui élèvent du fond des eaux ces constructions gigantesques qui constituent de véritables barrières à la navigation des puissants vaisseaux qu'on possède aujourd'hui. Ces chaînes de récifs qui protègent les côtes du Brézil et de la plupart des nombreux archipels de l'Océanie, ne sont rien autre chose que des bancs de coraux, que les constructions de ces animalcules.

Voici le mode d'opérer de ces êtres quasi microscopiques.

L'animalcule en se séparant en deux, a d'abord produit un être à lui semblable, ceux-ci en ont agi de la même manière, en se multipliant toujours de la même façon ; chacun, en secrétant le carbonate de chaux pour constituer sa cellule, a ajouté à la masse commune, qui s'est allongée en dôme, en arbre, en ramifications de tout genre. Tout ce travail s'est opéré au fond de la mer, à des profondeurs que ne découvrent jamais les plus forts reflux. La masse en ajoutant toujours à sa construction, a

vu ses habitants de la base s'éteindre ; un accident quelconque, un vent de tempête par exemple, activant les flots, a renversé l'édifice et dispersé ses débris ; sur ces débris de nouveaux animalcules ont érigé à leur tour d'autres constructions, et ces nouvelles érections s'ajoutant toujours ainsi aux anciennes, l'édifice est parvenu à toucher à la surface de la mer, et ainsi se sont formées, petit à petit, les chaînes qui aujourd'hui bordent les côtes des terres tropicales.

On a remarqué que les récifs de corail bordent toujours les côtes ou entourent les îles à une certaine distance des rives ; c'est que l'action des flots dans le ressac, surtout lors des tempêtes, n'a pu favoriser l'érection des constructions en dedans de ces limites.

Que d'autres objets intéressants se trouvent encore dans ce musée ! mais je remets au retour à en faire une plus ample connaissance, car voici le moment qui arrive de retourner à notre vaisseau.

Le bon P. Strickland toutefois n'a pas voulu nous laisser partir sans se donner le plaisir, disait-il, de nous faire faire une promenade en ville.

A l'aide de son groom il parvint à se hisser dans sa voiture et nous invita à y prendre aussi place, et, conduisant lui-même sa superbe bête, il nous fit voir l'autre partie de la ville que nous n'avions pas encore visitée. C'est à peu près le même aspect que dans la première, maisons superbes, fleurs à profusion sur les vérandas, faces noires partout et surtout très nombreuses dans les rues, résidences princières en certains endroits, etc., etc.

Revenus au presbytère, nous allons à quelques pas seulement, de l'autre côté de la rue, prendre une chaloupe qui nous ramène à notre bateau. Nous n'avions pas remarqué en venant le matin ; que nous suivions une direction à peu près parallèle au bord de la mer du côté sud, et que l'église catholique, quoique un peu distante du port, se trouve encore tout près de la mer.

Nous serrons affectueusement la main du charmant P.

Strickland, en ne lui marchandant pas les remercîments pour tant de bienveillance, et en lui promettant bien une nouvelle visite au retour, puis, sautant dans la chaloupe, un quart d'heure après nous sommes de nouveau sur le pont du *Muriel* qui était tout prêt pour le départ.

Tous nos compagnons sont aussi de retour, et chacun se plait à raconter ce qu'il a pu observer de nouveau.

Madame Parrock ne vante guère la galanterie des faces noires de la Barbade. Comme elle se rendait à Trinidad pour y demeurer, elle avait tout son ménage avec elle, et de plus, une fort jolie petite chienne qui la suivait partout. Ayant voulu prendre place dans un tramway, le nègre conducteur lui en défendit l'entrée, bien qu'elle portât sa favorite dans ses bras. " Ces nègres, ajoutait-elle, feraient bien mieux de se montrer plus exigeants sous certains rapports, et moins sévères lorsqu'il s'agit de convenances dont l'omission ne peut offenser personne."

La Barbade est la plus orientale de toutes les Antilles, aussi est-elle la dernière terre que touchent les steamers en route pour l'Europe, et la première où ils abordent en revenant.

Elle est située par les 13° 5' de latitude nord, et 62° de longitude ouest de Paris.

La Barbade est après la Chine le pays du monde le plus densément peuplé eu égard à son étendue. Elle compte 162,000 habitants, et n'a que 162 milles carrés en superficie, ce qui donne 1000 habitants par mille carré. Sur ce nombre de 162,-000, les blancs ne comptent que pour environ 12,000, les 150,-000 autres étant tous de race colorée.

La Barbade est essentiellement anglaise, ayant été possédée sans interruption par l'Angleterre depuis 1625. Dépourvue de hautes montagnes, l'île offre moins de vues pittoresques et grandioses que ses autres sœurs du Vent, mais elle présente de superbes plaines pour la culture de la canne à sucre surtout, eu égard au manque presque complet de rivières pouvant donner des vallées humides se prêtant mieux à d'autres récoltes.

Nous voilà enfin en route pour notre dernière étape. Comme la Barbade est l'île la plus orientale, nous suivons une direction exactement sud-ouest.

Le vent qui nous vient directement du sud, pourrait nous nuire s'il était plus fort, mais c'est à peine s'il imprime à notre bateau de lents balancements que nous sommes habitués maintenant à supporter sans nous plaindre. Nous avons plus à lui reprocher les chaudes haleines qu'il nous apporte de l'équateur, que l'agitation qu'il produit sur les vagues.

Trinidad, jeudi 12 *avril.*—Tout le monde se plaint ce matin sur le pont, de la nuit chaude qu'il a fallu passer dans les cabines, cependant, malgré le mauvais sommeil qui a été le partage du plus grand nombre, on voit la joie éclater sur toutes les figures, c'est que bientôt, dans quelques heures, nous serons au terme de notre course. Déjà se préparent les opérations du débarquement; les écoutilles sont ouvertes, les cabestans sont montés, et le gros bagage tiré de la cale sur le pont.

Vers les 9 heures, nous nous amusions à observer des légions de ces petits poissons volants qu'on appelle *titiris*, nous nous plaisions à noter comme souvent quelques uns filaient une longue course avant de se remettre à l'élément liquide, lorsque tout-à-coup nous distinguâmes une terre à gauche, assez éloignée encore, cependant déjà bien distincte. C'est l'île de Tobago, nous dit le capitaine, dans quatre heures au plus nous serons ancrés devant Port-d'Espagne.

Ainsi soit-il, dis-je à M. Huart, car malgré les nombreux sujets d'étude que m'a offerts cette navigation, j'ai grande hâte de pouvoir me livrer, au moins pendant quelques jours, à des observations plus attentives, sans être contrôlé par des ordres de départ qui sont venus tant de fois interrompre les jouissances dans lesquelles je me complaisais.

—Et moi donc, fit celui-ci ; je vous le répète, les plaisirs de la navigation sur mer ne se compteront jamais chez moi que par du négatif, ce sera toujours un désagrément plus ou moins

prononcé ; si jamais je suis à même de jouir du *far niente*, ce ne sera certainement pas sur mer que j'irai le prendre.

Mais bientôt nous voyons les hautes montagnes qui couronnent l'extrémité nord de l'île de Trinidad se dessiner devant nous, avec des îlots distincts qui se confondant dans la perspective, semblent liés à la terre ferme du Vénézuela dont ils ne sont séparés ici que par un passage de vingt à vingt-cinq milles de largeur. Or c'est dans ce passage qu'il nous faut entrer, car c'est sur la côte ouest de l'île que se trouve Port-d'Espagne, sa capitale, où nous devons prendre terre.

Poursuivant toujours notre course, nous nous engageons bientôt dans le passage qui sépare le premier îlot de l'île principale, passage assez étroit, n'ayant guère plus d'un mille de largeur.

Les montagnes qui sont ici fort escarpées, sont comme toutes celles des autres îles, tout couvertes de végétation jusqu'au sommet, d'où nous concluons qu'elles appartiennent aussi à la même formation.

Mais déjà nous venons à peine de laisser derrière nous l'île qui, à notre droite, formait le passage où nous sommes engagés, et nous sommes tout étonnés de ne plus distinguer au delà la terre ferme que nous voyions auparavant. C'est que nous nous trouvons dans le golfe de Paria, qui se creuse fort avant dans l'intérieur du Vénézuéla, et se termine par une pointe vis-à-vis chaque extrémité de l'île de Trinidad. Imaginez un immense fer à cheval de trente lieues de longueur qui rapproche les branches de sa base de chacune des extrémités de l'île, ne laissant qu'un étroit passage de cinq à six lieues à ces deux extrémités entre l'île et la terre ferme. Dans les temps de gros vents, ces passages deviennent presque infranchissables, resserrés que sont les vents entre ces montagnes de part et d'autre. Heureusement pour nous que le vent, quoique debout, est assez paisible, cependant nous sentons que la mer est beaucoup plus agitée à mesure que nous avançons ; le temps est aussi couvert, et tout nous annonce que nous allons avoir un grain.

Nous suivons avec curiosité la côte à notre gauche qui n'offre que par-ci par-là quelques établissements, et bientôt nous nous trouvons dans la rade de Port-d'Espagne. La ville, qui s'étend sur une plaine basse au pied des montagnes, n'offre que peu de points saillants de l'endroit où nous sommes, à part une certaine construction que nous voyons sur une colline, droit en face, construction que nous prîmes d'abord pour un phare, mais que Mad. Parrock, native de l'endroit, nous dit être la chapelle de l'Aventille, chapelle dédiée à la Ste-Vierge sous ce titre.

A mesure que nous avançons, le vent semble augmenter d'intensité, et commence à nous amener quelques grains de pluie.

Nous jetons l'ancre à deux bons milles du rivage, dans le voisinage de quelques autres vaisseaux qui se trouvent là, parmi lesquels il en est un dématé, plus grand que les autres, qui sert comme dépôt pour le charbon.

Aussitôt arrêtés, nous descendons dans la première chaloupe venue et nous dirigeons vers la terre.

La houle est passablement forte, et nos parapluies que nous sommes obligés de tenir tendus, offrant encore plus de résistance au vent, rend fort pénible pour les deux vigoureux nègres qui sont aux rames, la lutte qu'ils ont à soutenir contre ces obstacles réunis.

Je commençais à craindre à part moi, en voyant la sueur qui ruisselait sur leurs figures, qu'ils ne vinssent à bout de forces avant d'atteindre le rivage, lorsque je les vis se diriger derrière un vaisseau ancré devant nous, pour faire une halte en se tenant à son gouvernail.

Nos matelots remis; nous poursuivons notre lutte contre les éléments, et atteignons bientôt le quai.

Notre menu bagage réduit à une simple formalité pour nous l'inspection de la douane.

Nous montons dans la première voiture couverte qui se trouve auprès, et, fouette cocher, chez les Pères Dominicains.

Nous traversons un bloc, et tournant à droite, nous nous trouvons en face de la cathédrale, que précède une vaste place publique, ornée de deux rangées d'arbres gigantesques faisant voûte au milieu.

La voiture s'arrête droit au flanc de la cathédrale, en face d'une vaste résidence, le couvent des Révérends Pères, le *pouèbytè*, comme l'appelle notre automédon noir. Nous entrons, et cinq minutes plus tard nous nous croyions chez nous, tant l'accueil qu'on nous fait paraît cordial et bienveillant.

Nous voici donc rendus au terme de notre course. Quelle distance nous sépare de nos foyers ! calculez. Québec est à 47°48′ de latitude, et Port-d'Espagne à 10°, c'est donc en tout 37 degrés, multipliez par 25, et vous avez 925 lieues ; ajoutez à présent les degrés de longitude, vous avez plus de 1300 lieues entre ces deux villes.

Les Pères
fruit
Aspec
nique
haies
—La
étrang
vêque.
Prêch
Visite
bambo
lianes,

Port
lettres de
mais n'en
même été
tant aussi
miny, curé

TROISIÈME PARTIE

—

SÉJOUR A TRINIDAD.

Les Pères Dominicains.—L'archevêque et son coadjuteur.—Un arbre à fruit singulier —Le collège des Pères du Saint-Esprit.—L'hôpital.—Aspect de la ville. — Les vautours vidangeurs. — Excursion botanique dans le jardin.—Eucalyptus, cocotiers, massifs de ketmies, haies de crotons, vignes, herbe-de-guinée, bananiers, etc.—Agoutis. —La cathédrale avec la place publique.—Les coulis et leur costume étrange.—Boutique de barbier économique.—Dîner chez l'archevêque.—Mangos.—Départ de Mgr Flood. — L'église du Rosaire.—Prêché à la cathédrale.—M. Mélisant, le Dr Lota, M. Devenish.—Visite à Ste-Anne.—Le jardin des plantes ; merveilles végétales ; bambous gigantesques, palmiers, muscadiers, cannelliers, ananas, lianes, etc., etc.

Port-d'Espagne, jeudi 12 *avril.*—Nous avions quelques lettres de recommandation pour les bons Pères Dominicains, mais n'en eussious-nous eu aucune, l'hospitalité nous eût tout de même été offerte, tant les Pères sont polis et bienveillants, et tant aussi ils ont bonne opinion des Canadiens. M. l'abbé Montminy, curé de St-Agapit, qui est passé par ici l'année dernière,

n'a pas peu contribué à confirmer la bonne réputation déjà acquise en ces quartiers aux français du Canada.

La résidence des Pères, qui sont exclusivement chargés de la desserte, non seulement de la cathédrale, mais de la ville entière, porte ici le nom de presbytère, bien que ce soit un véritable couvent.

C'est une vaste construction en bois à deux étages, en forme d'une H, construite et disposée comme le sont la plupart des résidences dans ces pays tropicaux, c'est-à-dire offrant le plus d'ombre possible, tout en laissant partout la libre circulation de l'air. Les ouvertures, portes et fenêtres, donnant sur les vérandas qui bordent les murs de toute part, sont sans vitres, n'étant closes que par des persiennes, très légères, qu'on ouvre et ferme à volonté. Ces vérandas sont partout fort larges, et, abritées par le toit,elles mettent à l'abri de la pluie en permettant à peine au soleil d'atteindre les murs quelques instants durant la journée. Tout le corps du logis n'a aucune division dans le sens de sa longueur, mais seulement des cloisons transversales pour séparer les chambres les unes des autres. De cette façon, chaque chambre se trouve avoir double issue, sur la véranda d'avant, et sur celle d'arrière, de sorte que les ouvertures correspondant les unes aux autres, on peut toujours avoir un courant d'air, même durant la nuit. Aussi, malgré la haute température de ces régions, j'ai, quant à moi, à peine eu à souffrir de la chaleur, et me suis fort bien accommodé de ce climat qu'on donne cependant comme si redoutable.

Le corps principal qui relie entre elles les deux ailes, est occupé par le réfectoire, la chapelle, etc., et les ailes, sont pour les cellules des Pères et les autres pièces nécessaires au service de la maison.

L'aile du nord, longeant la rue qui se trouve entre le presbytère et la cathédrale, renferme les chambres réservées aux étrangers. C'est là qu'avec M. Huart je fus installé, au

deuxième, ayant vue d'un côté sur la rue, la cathédrale, la place publique, et de l'autre sur une petite cour intérieure, cultivée en jardin, et portant à ses angles de superbes choux-palmistes, encore jeunes, mais émettant cependant des feuilles de huit à dix pieds de longueur, dont l'une venait s'étendre sur la véranda en face de ma chambre, lorsqu'elle n'était pas retenue par le toit que l'arbre dépassait déjà en hauteur.

Outre deux arbres-du-voyageur encore jeunes, je vois encore dans le même parterre, grand nombre d'autres arbres et arbrisseaux, presque tous en fleurs, dont je me propose bien de faire une connaissance plus intime.

L'Ordinaire ici se compose d'un archevêque avec son coadjuteur qui résident à quelque distance de la cathédrale. Le vieil archevêque, Mgr Gonin, qui ne compte pas moins de 74 ans, vient tous les dimanches dire sa messe à la cathédrale à sept heures, et assiste ensuite à la grand messe, à 9½ h. Il appartient aussi, de même que son coadjuteur, Mgr Flood, à l'ordre de S. Dominique. L'archevêque est français et le coadjuteur irlandais; l'un et l'autre parlent également le français et l'anglais.

A la récréation qui suivit le souper, nous faisons la connaissance de tout le personnel de la maison.

Les Pères, chargés de la desserte de la ville, sont au nombre de douze, avec quatre frères lais, dont un noir, et quelques serviteurs laïcs, cuisiniers, grooms etc. Les bons Pères ont beaucoup à faire, car à part la cathédrale, ils ont encore deux succursales, le S. Rosaire et le Sacré-Cœur, puis des hôpitaux, orphelinats, casernes etc., ajoutez à cela les dévotions que leur suggère leur zèle, comme mois de Marie, enfants de Marie, confréries etc., et l'on ne sera pas étonné qu'avec une population de plus de 18,000 catholiques, la besogne ne soit parfois fort onéreuse.

Nous avions hâte de faire la connaissance du P. Marie-

Joseph, dont M. Montminy nous avait fait tant de compliments, et pour lequel il nous avait aussi donné une lettre de recommandation. Le bon Père parut très flatté d'avoir des nouvelles de son ami du Canada et nous témoigna des égards tout particuliers.

Le P. Bertrand, prieur de la communauté, est actuellement en Europe; c'est le P. Hilaire, le sous-prieur, qui le remplace.

Le P. Hilaire n'a pas encore quarante ans, et a déjà été prieur de sa communauté; mais à peine a-t-on fait sa connaissance, qu'on ne tarde pas à reconnaitre que ses talents et ses nombreuses qualités—et j'ajouterai sa solide piété—l'appellent aux charges les plus importantes de son ordre. Toutes ses qualités et ses graves fonctions ne l'empêchent cependant pas d'être un très aimable causeur. Homme instruit, poète à ses heures, d'une humeur charmante, ne dédaignant pas parfois le calembourg, il sait donner à la conversation un entrain qui plait toujours sans nuire à son intérêt.

Port-d'Espagne, vendredi 13 *avril*.—Il fait ce matin une chaleur excessive, aussi je me sens faible, quoique que j'aie bien dormi durant la nuit; la fatigue du voyage, avec la chambre vaste et bien aérée qu'on m'a donnée, ont contribué, je pense, à m'amener ce sommeil, car les lits dominicains exigent un certain apprentissage pour accoutumer les gens du nord à s'en accommoder. Imaginez un lit de sangle, sans autre matelas que la toile qui retient les deux montants, mettez là dessus deux draps de coton avec deux oreillers, et vous avez le lit complet. J'omets la cousinière en mousseline qui nous enveloppe de toutes parts pour nous mettre à l'abri des cousins, car cette gaze au dessus de la tête ne peut en aucune façon suppléer à l'édredon qu'on rencontre d'ordinaire dans nos lits au Canada. Il faut, dit-on ici, obvier à la chaleur autant que possible. Soit; mais j'aimerais autant une couche plus molle et un peu plus propre

à retenir le calorique, que de me faire rouer les côtes par les ondulations d'une toile qui, n'étant plus vierge, a plus d'une fois été forcée de céder en certains endroits à la pression à laquelle elle était soumise. Au reste, si je mentionne ces petites misères, ce n'est pas pour m'en plaindre, car les Pères nous ont offert de faire mettre des matelas dans nos lits ; mais c'est plutôt pour peindre plus exactement la position telle qu'elle était. Si ces bons religieux n'ont pas d'autres couches, toute l'année durant, ne pourrons-nous pas, nous, pendant quelques semaines seulement, nous en contenter ? Allons, me dis-je, essayons du dominicain, qui sait......? si j'étais plus jeune......

Nos messes dites, nous prenons, je ne dirai pas le déjeûner, car ces bons religieux jeûnent tous les jours, mais seulement une tasse de café avec quelques bouchées de pain, comme nous le faisons chez nous en carême. Puis, comme nous voulons avant tout aller présenter nos hommages à l'archevêque, le P. Hilaire veut bien lui-même nous y conduire. Nous montons donc dans l'une de leurs voitures et enfilons les rues.

Les pères, avec une seule résidence, ayant à pourvoir à différentes dessertes à distance, n'ont pas moins de quatre voitures pour les transporter d'un poste à l'autre, et chaque matin, ce n'est guère avant dix heures que ces courses se trouvent terminées. Le bon Père nous fait observer que c'est en vertu de dispenses qu'ils se servent ainsi de voitures, car d'après leur règle, ils ne devraient aller qu'à pied. Mais eu égard à la perte de temps qu'entraîneraient de si fréquents déplacements, et aux grandes chaleurs de ce climat, les supérieurs ont jugé à propos d'adoucir la règle à cet égard.

L'archevêque, Mgr Gonin, paraît un peu courbé par l'âge mais conserve encore toute son énergie et sa fermeté de caractère pour remplir, non seulement les importantes fonctions de sa charge, mais encore les rigoureuses prescriptions de sa règle de religieux. Il n'y a pas jusqu'à l'habit des enfants de S. Domin-

gue qu'il ait voulu conserver, n'ayant absolument que sa croix pectorale pour le distinguer des autres religieux.

Le vénérable vieillard nous accueille avec une touchante bienveillance, et nous présente à son coadjuteur, Mgr Flood, qui est encore jeune, et paraît plein de santé et de vigueur.

Comme Mgr le coadjuteur devait partir le lendemain même pour aller donner la confirmation dans d'autres îles, l'archevêque nous invita à aller prendre le dîner à l'archevêché pour voir encore une fois, avant son départ, Mgr Flood que nous n'aurions probablement plus l'occasion de rencontrer.

De l'archevêché le P. Hilaire nous conduit au collège des Pères du St-Esprit, qui se trouve tout auprès. Il nous présente au P. Supérieur, qui nous fait visiter son établissement. Les élèves, qui sont au nombre de 250, étaient alors en vacance, de sorte que la maison était à peu près déserte.

De là, toujours en compagnie du P. Hilaire, nous nous rendons à l'hôpital, situé près des limites de la ville du côté ouest. Cet hôpital, que le P. Hilaire a sous ses soins, est tenu par des tertiaires dominicaines laïques, qui ne sont encore qu'au nombre de cinq, et qui devront plus tard faire les vœux de religion. Les salles nous ont paru tenues avec une propreté irréprochable. Il y avait seulement de 15 à 18 malades.

Je ne puis suffire à noter tout ce qui se présente partout à mes regards, presque toujours nouveau pour moi, et le plus souvent inconnu. C'est surtout en fait de plantes que ma curiosité est vivement frappée, et que mes connaissances botaniques se trouvent en défaut. En fait de fleurs, c'est partout une abondance qui va jusqu'à la profusion, et le plus souvent d'un éclat, d'une richesse, que je n'aurais pu soupçonner. Il n'y a pas que les plantes herbacées—elles sont ici assez rares—qui donnent des fleurs ornementales, mais tous les arbrisseaux et jusqu'aux grands arbres. J'en ai remarqué, parmi ces derniers, devant la cathédrale, d'au moins soixante pieds de hauteur avec

un tronc tout couvert d'aiguillons, et une tête offrant une masse compacte d'une belle couleur lilas. Ici ce sont des Dracœnas, à feuilles allongées, toutes panachées des différentes nuances du rouge, depuis le sang vif jusqu'au brun chocolat ; là ce sont des haies ou files sans fins de Ketmies (*Hibiscus*) littéralement couvertes de leurs patères rouges, roses, jaunes, etc., et souvent doubles simulant des roses monstres ; et partout des Crotons avec leur variété infinie de coloration dans le feuillage. Ajoutez à cela par-ci par-là, des Cierges (*Cereus*) gigantesques, poussant leurs bâtons anguleux au dessus des toits des résidences qu'ils avoisinent ; des lianes flexibles enlaçant de grands arbres et mariant leurs fleurs à celles des troncs rigides qui les supportent. Mettez y des Orchis parasites, qui fixées sur de hautes branches, mêlent leurs lougues feuilles monocotylédones au feuillage divisé des dicotylédones légumineuses sur lesquelles elles ont pris naissance ; et vous comprendrez que partout c'est du nouveau, de l'étrange, de l'étonnant, j'oserais dire du merveilleux. Plus j'examine, plus j'observe, plus j'ai lieu de m'étonner et d'admirer la richesse et l'abondance de cette flore tropicale.

Mais ne voilà-t-il pas que devant la porte même de l'archevêché, je rencontre un arbre d'une vingtaine de pieds de hauteur, tout chargé de fruits d'un rouge clair, brillant, de consistance assez tendre, de la grosseur d'une poire moyenne avec sa graine, brune, grosse, réniforme, non pas renfermée dans le fruit, mais plantée à son extrémité en dehors. Allons, dis-je à M. Huart, nous n'avons pas assez à nous étonner des merveilles que nous rencontrons ici dans les productions végétales, il faut encore s'extasier devant l'absurde que n'a pas su répudier la nature ; venez voir un fruit qui porte sa graine à son extrémité, nue, sans protection, au lieu de la renfermer dans son centre, de la couvrir de sa pulpe !

—Comment appelez-vous ce fruit, demandai-je à notre groom qui se tenait auprès ?

—C'est la pomme-d'acajou.

—Pomme-d'acajou? mais ce n'est certainement pas là le fruit de l'arbre qui nous fournit le bois d'acajou qu'on emploie dans la meublerie; le nom vulgaire est ici en contradiction avec les données de la science, puisque le véritable acajou, *Swietenia mahogani*, Linné, appartient à la famille des Légumineuses, et le présent arbre avec ses feuilles simples, n'appartient certainement pas à cette famille.

—Ce fruit est-il bon à manger?

—Quelques uns en mangent, mais généralement on le rejette.

Ayant pu saisir une branche qui portait des fleurs, j'ai constaté sans peine que loin d'être une légumineuse, l'arbre appartenait à la famille des Anacardiacées; les botanistes lui donnent le nom de *Cassuvium pomiferum*, Lamarck, et on le désigne généralement sous le nom de Pomme-d'acajou ou Acajou-à-pommes; les anglais l'appellent *Cashew*. Fig. 9.

En l'étudiant plus attentivement, j'ai pu reconnaître qu'en fin de compte, ce fruit n'était pas un écart de la nature, comme il semble l'annoncer. La partie rouge qui semble le fruit, n'en est que le réceptacle, et la production grisâtre, réniforme, qui se voit au bout, est le fruit même, qui renferme sa graine dans son intérieur. Cette graine, grosse, blanche, qui se trouve renfermée dans ces coques coriaces, m'a paru de si bonne mine, que je n'ai pas hésité à me la porter à la bouche, et je l'ai trouvée de fort bon goût.

En certains autres endroits des pays chauds, comme à Haïti, par exemple, on exploite largement l'Acajou-à-pommes; on retire de ses fruits un vernis à meuble, une glue, une huile caustique très inflammable, une teinture, et une boisson par la fermentation. On voit que c'est là un arbre précieux, mais on ne sait pas l'exploiter à Trinidad.

La ville offre un aspect très satisfaisant, sans tendre toutefois au grandiose; les rues sont superbes et se croisent toutes à

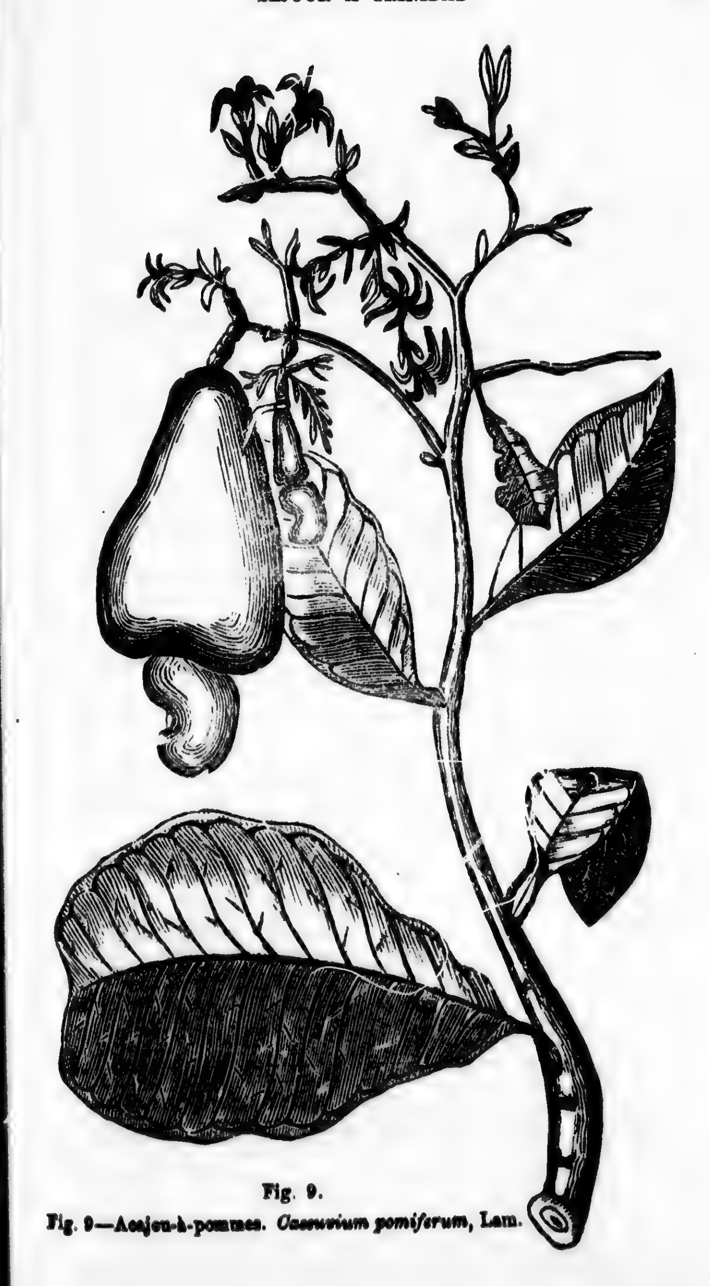


Fig. 9.

Fig. 9—Acajou-à-pommes. *Cassuvium pomiferum*, Lam.

angles droits. Un filet d'eau de chaque côté, coule continuellement le long des trottoirs, ce qui ne contribue pas peu à maintenir leur propreté. On a ici un immense avantage pour la confection des trottoirs, et même des édifices, dans le concret, amas de pierres cassées noyées dans du ciment ; on bâtit ainsi une immense dalle de chaque côté de la rue, d'environ trois pieds de largeur, légèrement inclinée vers le trottoir, avec son bord relevé jusqu'à à la hauteur de celui-ci, et après quelques jours seulement, grâce à la chaleur excessive du soleil, le tout prend la fermeté d'une pierre compacte, allant ainsi d'un bloc à l'autre, ou plutôt d'une extrémité de la ville à l'autre, sans aucune fissure ni solution de continuité.

C'est dans la gorge de cette immense dalle sans fin que coule l'eau de chaque côté, et c'est là aussi que l'on voit les nombreux vautours fouiller dans les débris qu'entraine le courant à la recherche de leur nourriture. La présence de ces hideux oiseaux, avec leur cou dénudé et leur mine disgracieuse, n'est pas l'un des caractères des moins étranges, comme cachet particulier à cette ville.

Ces oiseaux peuvent se compter par centaines, et ils sont si peu farouches, qu'ils se rangent à peine pour nous laisser passer ; j'en ai vu plus d'une fois, dans le voisinage du marché surtout, disputer aux chiens certains débris que leur offraient des amas de déchets. De taille un peu inférieure à celle du dindon, et avec les allures domestiques de la plupart de nos volatiles de basse-cour, on les croirait à peine capables de voler; et non-seulement ils peuvent s'élever rapidement dans les airs, mais on les voit souvent planer à de très grandes hauteurs, les ailes tendues, sans apparence de mouvements. Les croix des églises, les toits élevés, le sommet des grands arbres, leur servent souvent de postes d'observation ; et une carcasse quelconque a-t-elle été reconnue quelque part par l'un d'eux, on en voit aussitôt accourir par dizaines de tout côté, planer quelques instants au dessus de l'objet convoité, puis s'abattre incontinent

et faire tout disparaître en un instant. Ils sont d'une telle voracité, qu'un cadavre de chien, de cochon, de chèvre, etc., est dans un instant dépécé et réduit aux plus gros os qui seuls demeurent en place. De couleur noire avec une tache blanchâtre vers l'extrémité de l'aile, on croirait cette aile mutilée ou déchiquetée lorsqu'on les voit planer dans les airs.

Ces vautours ont été importés depuis bien des années et se sont prodigieusement multipliés. Une loi veille à leur protection en infligeant une amende à ceux qui leur donnent la mort. Comme je l'ai dit plus haut, on a essayé, sans réussir, à les acclimater à la Martinique et à Ste-Lucie, mais sans prendre, je pense, les précautions nécessaires pour leur propagation.

En plusieurs endroits, des maisons en retraite sur la rue, avec les parterres et les massifs de fleurs qui les précèdent, nous montrent des résidences tout-à-fait princières, et rompent fort agréablement cette monotonie que présentent d'ordinaire nos villes commerciales du nord; ajoutons que l'air est souvent embaumé du parfum que répandent ces fleurs en si grand nombre, et presque toujours à odeur excessivement concentrée.

Il était près de onze heures lorsque nous revîmes au presbytère, enthousiasmés de tout le nouveau que nous rencontrions à chaque pas, et charmés de l'accueil que nous recevions partout.

Mon premier soin dans l'après-midi est de faire une visite minutieuse dans le jardin des Pères qui entoure presque la maison. C'est là que je me propose d'établir le champ particulier de mes études et de mes chasses ; car ce jardin, de vastes dimensions, occupant un bloc entier, bordé d'une rue sur chacune de ses quatre faces, contient des arbres, des arbrisseaux, et une foule d'autres plantes. Deux larges allées, se croisant à angle droit au milieu, le partagent en quatre grands carrés, sans compter les autres pièces longeant les murs ou avoisinant la maison.

L'allée transversale qui se trouve immédiatement au bas du perron, est bordée de chaque côté, d'une superbe rangée de ketmies, à fleurs rouges, doubles ou simples, toujours en profusion.

L'allée principale qui s'étend jusqu'au mur d'arrière, est bordée d'abord d'eucalyptus très élancés, puis de cocotiers chargés de leurs énormes fruits. Une haie de crotons garnit les espaces entre ces arbres. Sur les côtés, près des murs, se trouvent des bananiers en grand nombre, très vigoureux, et se courbant sous le poids des énormes régimes de fruits qui leur pendent du faîte. L'allée transversale du milieu est garnie de chaque côté de poteaux auxquels sont attachés des ceps de vignes, destinés à former un tunnel de cette allée. Mais ces vignes sont toutes languissantes, ayant été attaquées par ces redoutables fourmis qu'on rencontre partout ici, et qui,en très peu de temps, les ont dépouillées et de leurs fruits et de leurs feuilles. On a été obligé d'entourer et ceps et supports de cordons enduits de goudron pour arrêter les maraudeuses dans leurs déprédations, mais la santé des plants était déjà, je pense, trop fortement compromise, pour leur permettre de reprendre leur vigueur première. Il est probable aussi que la culture de la vigne réussirait mieux sur les collines au pieds des montagnes, que dans cette plaine où une humidité excessive de cinq à six mois de durée, succède à une sécheresse non moins longue et encore plus dommageable à la santé des plantes. Quelques grappes cependant qui par-ci, par-là pendaient au treillis, montraient une apparence des plus encourageantes.

Les vastes carrés en culture sont presque tous, je ne dirai pas convertis en prairies, mais plantés en foin, car ici on ne sème pas le foin, mais on le plante, par talles allignées au cordeau. C'est l'herbe-de-Guinée, *Panicum jumentorum*, que l'on plante ainsi pour la nourriture du bétail, et surtout des chevaux que l'on tient à l'écurie. Comme cette graminée peut être coupée cinq à six fois dans l'année, il n'en faut qu'un

carré très peu étendu pour suffire à la nourriture d'un cheval. On la coupe à mesure du besoin, et on la sert ainsi aux animaux toujours verte, la laissant à peine se faner avant de la leur livrer. Je pense que nos chevaux ne l'estimeraient guère au début, car sa feuille rude au toucher et sa tige assez consistante, paraissent offrir une nourriture peu appétissante à ces nobles bêtes. Il va sans dire qu'on la coupe toujours avant la maturité, même avant qu'elle ne montre sa panicule de graines, et telle est sa vigueur de végétation, qu'au bout de quelques jours seulement, elle paraît à peine avoir souffert de la tonte.

J'avais déjà vu plus d'une fois des cocotiers, mais nulle part je n'avais pu les examiner de près. Le cocotier, *Cocos nucifera*, Linné, appartient, comme l'on sait, à la famille des palmiers. Il dépasse rarement vingt pieds en hauteur (1) avec un tronc de dix à 15 pouces, et des feuilles pinnées de 8, 10 et 12 pieds de longueur, qui souvent, le tronc étant penché, atteignent le sol. Comme la plupart des arbres des climats tropicaux, le cocotier semble n'avoir pas de saison qui lui soit propre pour la maturité de ses fruits ; il est rare qu'on ne voye pas sur le même arbre, à côté de ses panicules de jolies fleurs jaunâtres, des fruits de différentes grosseurs, depuis celle d'une noisette jusqu'à la taille de 6 à 7 pouces qu'ils atteignent à la maturité. Je craignais toujours de m'approcher de ces arbres, lorsqu'il ventait, redoutant la chute de quelques uns de ces énormes fruits; mais la divine Providence a si bien réglé toute chose, que ces lourdes noix ont un pédoncule assez fort pour les retenir contre les plus grands vents ; aussi, sur des centaines que j'ai pu examiner, je n'ai jamais rencontré un seul fruit sur le sol détaché spontanément de l'arbre.

On plante le cocotier pour ses fruits dans les jardins, mais on le trouve aussi à l'état sauvage sur le bord de la mer et des

(1) Au Brézil, me dit-on, on voit des cocotiers de 50 à 60 pieds de hauteur. Je sais qu'il y en a de plusieurs espèces.

rivières. Nous en avons vu, en passant à la Martinique, en véritables forêts dans des plaines basses au fonds de certaines baies.

A la maturité, l'amande de la noix de coco en remplit entièrement l'intérieur, mais jusque là le milieu est toujours rempli par un liquide lactescent qu'on affectionne beaucoup ici. Tous les matins, on rencontre par les rues, traînées par des bourriques, des charrettes remplies de cocos verts, et de tous côtés on voit les hommes, les femmes, les enfants s'approcher pour s'abreuver du liquide recherché. Le vendeur, d'un coup de ces forts coutelas dont on se sert pour la coupe de la canne-à-sucre, fait partir la pointe du fruit, et le livre ainsi au consommateur qui sans plus tarder en ingurgite là même le contenu. On les vend d'ordinaire un cent la pièce. Lorsque les fruits n'ont pas été trop remués, le liquide intérieur est parfaitement limpide, et il surprend par sa fraîcheur, malgré la haute température du lieu. J'ai goûté plus d'une fois de ce liquide, qu'on prend d'ordinaire le matin, mais, tout en lui trouvant un goût assez agréable, il m'aurait fallu un usage de quelque durée pour me le faire particulièrement affectionner.

On tire du coco une matière textile et une huile qu'on exploite sur une grande échelle en certains quartiers.

Les eucalyptus, qu'on s'est plu à tant vanter dans ces dernières années, n'ont pas donné ici les résultats qu'on en attendait. Les arbres de vingt-cinq à trente pieds de hauteur paraissent souffreteux, montrant par-ci par-là quelques branches sèches et émettant de la gomme en plusieurs endroits de leurs troncs. Ils sont loin d'avoir l'air de santé et de vigueur de ceux que j'ai vus aux Trois-Fontaines, près de Rome.

Pendant que j'étais à faire ainsi l'examen des plantes du jardin, je n'ai pas été peu surpris de voir tout-à-coup deux petits animaux étranges, traverser l'allée devant moi pour se cacher sous la haie. Bruns, un peu plus grands que le lièvre, ils en avaient quelque peu la ressemblance et en partageaient

aussi les allures. N'ayant qu'un rudimeut de queue avec les pattes postérieures beaucoup plus longues que les antérieures, la lèvre supérieure fendue comme chez le lièvre et laissant paraître deux grandes incisives, les rangeaient sans plus d'examen, dans la famille des rongeurs.

—Quels sont ces animaux, demandai-je au Père qui était près de moi ?

—Ce sont des Agoutis ; il y en a 8 ou 9.

—Sont-ce des animaux sauvages propres à l'île ?

—Oui, les Agoutis sont communs dans nos bois, mais ceux-ci sont à peu près apprivoisés. D'ailleurs notre jardin étant de tout côté entouré d'un mur, ils ne peuvent s'enfuir. Attendez, je vais les faire venir.

Puis, prenant un morceau de pain, il se mit à les siffler, et aussitôt cinq à six se montrèrent, s'empressant à l'envie de saisir les bouchées de pain qu'on leur envoyait.

On fait souvent la chasse aux Agoutis pour leur chair ; mais comme elle retient toujours une forte saveur de venaison, elle ne plaît pas à tout le monde.

Une singulière faculté de cet animal, est qu'il ne boit pas. Il se nourrit de fruits tombés des arbres, de racines, de bourgeons et même de feuilles ; c'est un omnivore.

La femelle met bas quatre à cinq fois par année, et élève de quatre à cinq petits qu'elle allaite peu de temps et qui croissent très vite.

Les naturalistes donneut à l'Agouti le nom de *Dasyprocta agouti*, Illiger.

La cathédrale, qui occupe un bloc entier de la vaste place publique qui partage presque la ville en deux parties, est un grand édifice à trois nefs, en belle pierre blanchâtre, reflétant un air de propreté fort agréable. Commencée en 1816, ce n'est qu'en 1832 qu'elle a été livrée au culte. Son autel principal qui est en beau marbre d'Italie, à la façon des grandes basiliques

Européennes, est situé en avant du sanctuaire, avec une vaste chapelle en arrière. A droite, à côté du chœur, est la sacristie, et du côté apposé la chapelle de S. Dominique, qui possède aussi un autel en marbre.

Un orgue à trois claviers, de trente régistres, fabriqué à Londres, plusieurs statues et peintures, ornent l'intérieur du temple ; parmi ces dernières, la mort de S. Joseph, par je ne sais quel artiste, m'a paru avoir un mérite plus qu'ordinaire. La chaire et le trône de l'évêque sont en bois du pays et d'un travail de sculpture remarquable. On voit aussi dans le bas un superbe baptistère en marbre. Les fenêtres des longs-pans, portent vis-à-vis chacune un grand œil de bouc à verres colorés, qui ne contribuent pas peu à tamiser la lumière d'une manière fort agréable. La façade, qui est flanquée d'une tour de chaque côté, porte aussi un grand vitrail à trois compartiments, avec sujets religieux peints sur les vitres. Les tours qui renferment chacune une horloge, contiennent en outre douze cloches, d'un poids cependant tout ordinaire.

La place publique, qui porte le nom de *Marine Square*, est bien trop longue pour sa largeur. Comme les rues la coupent à angle droit pour la traverser, elle se trouve ainsi partagée en quatre ou cinq blocs, sur l'un desquels est une vaste fontaine faisant jaillir l'eau claire et limpide de l'aqueduc que possède la ville. Cette place qui s'étend de l'ouest à l'est est bordée de chaque côté par une avenue sur laquelle s'étendent de nombreux étalages de marchands, et comme les côtés de chaque carré portent chacun une ligne de grands arbres, mahoganés et autres, ces arbres se trouvent à former voute au milieu par la réunion de leurs branches, et lorsqu'on se rapproche de la cathédrale, on voit quatre gigantesques palmiers servant comme de candelabres à l'édifice religieux qui se montre au milieu. L'allée centrale dans toute la longueur de la place est macadémisée, mais les côtés, entre les arbres, sont tout couverts d'un épais gazon, qui sert souvent de couche aux nombreux coulis qui en font presque habituellement leur résidence.

Les coulis sont les habitants des Indes Orientales qui émigrent en Amérique depuis une quarantaine d'années. Ils sont aujourd'hui au nombre de 60,000 dans Trinidad, c'est-à-dire formant un tiers de la population totale. Ils se partagent en hindous, mahométans et chrétiens. Les premiers sont de beaucoup les plus nombreux. Comme les mahométans ne doivent boire ni vin ni liqueurs fortes, la tentation de savourer le bon rum qu'ils voient déguster par leurs co-nationaux, les engage souvent à abjurer les prescriptions de Mahomet.

Les coulis, quoique avec forte teinte de noir souvent, ont les traits fins et réguliers ; ils n'ont ni la chevelure laineuse, ni les affreuses lèvres en grouin des africains. Ils sont aussi plus intelligents et plus susceptibles de civilisation.

Ils sont économes à l'excès, se privant souvent de la nourriture suffisante pour mettre des épargnes de côté ; aussi plusieurs d'entre eux parviennent-ils à acquérir des fortunes considérables. On cite deux marchands de Port-d'Espagne ne valant pas moins chacun de $120,000. Le prêt à intérêt leur sert souvent à augmenter leur pécule ; à 10 par cent par mois, comme ils l'exigent, les capitaux se multiplient rapidement.

Leur costume tranche si étrangement sur les accoutrements ordinaires des gens civilisés, qu'ils ne manquent pas de frapper les étrangers qui les voient pour la première fois. Si tout-à-coup deux ou trois de ces individus pouvaient se montrer dans les rues de Montréal ou de Québec, je n'ai pas de doute que nos chevaux même prendraient l'épouvante à leur vue, et que la police les ferait aussitot disparaître comme outrageant le décence de rigueur.

Imaginez des hommes de bonne taille, à peau plus ou moins noire, portant aux reins une ceinture se composant d'une longue bande de coton qu'ils croisent et enroulent d'une façon dont je n'ai jamais pu me rendre compte, mais disposée toutefois de manière à former un énorme sac qui leur pend jusque sur les genoux. Ajoutez ensuite une couverture de tête

quelconque plus ou moins avariée, avec une chemise de coton descendant au milieu des cuisses, et vous avez le costume complet du coulis tel que nous le voyons dans les rues et surtout sur la place publique de Port-d'Espagne. Mais ce qui ne contribue pas peu à rendre cet accoutrement encore plus disgracieux, c'est que ces hommes sont entièrement dépourvus de muscles saillants aux bras, aux jambes et aux cuisses. Plantez deux bâtons noirs pour supporter une masse allongée ayant quelque peu la forme d'un tronc humain, et vous aurez l'apparence du coulis tel qu'il se présente vu à distance.

Ne sont-ils pas bien faits, observai-je à M. Huart, pour aller avec les vautours, aux longues pattes, au corps noir et à la mine disgracieuse ? On dirait vraiment qu'ils ont quelques liens de parenté. S'il n'en peut être ainsi, ils ont du moins les uns et les autres, plus d'un point dans les allures qui les mettent en harmonie. Ils viennent d'ailleurs du même pays.

Leurs prêtres ou brahmanes, pour les indous s'entend, portent absolument le même costume, leur chemise cependant est un peu plus longue, et toujours nette, d'un beau blanc.

J'en étais à me demander pourquoi ce sac qu'ils se disposent ainsi entre les jambes, lorsque j'en vis un, un jour, y mettre la main pour en retirer un couteau. Je compris dès lors que cette poche commune tenait lieu de celle de nos blouses, pantalons, vestes, etc. pour loger les différents objets que l'on porte sur soi.

Dans les campagnes, on se passe généralement de la chemise, et tout le costume se réduit à un turban sur la tête et à ce *brayet* autour des reins.

En général les enfants vont nus jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans, et même souvent de 10 à 12, cependant ce sont les garçons seuls qu'on voit ainsi sans vêtements, je n'ai jamais rencontré de petites filles en cet état au-delà de 3 ou 4 ans ; comme si une parcelle de pudeur retenue par les mères les avait induites à leur inspirer quelque soupçon de réserve.

Une autre particularité dans les habitudes de ces indiens est, lorsqu'ils conversent entre eux, non pas de se tenir debout, en cercle, mais bien accroupis en ployant leurs genoux. Comme les femmes aussi bien que les hommes prennent aussi cette posture, on comprend que le *brayet* est également nécessaire aux unes comme aux autres. Je m'étonnais toujours de voir sur la place publique des cercles de ces indiens passer des heures, et presque des journées entières, dans cette fatigante et disgracieuse posture; mais je comprends que leur manque de mollets et de muscles saillants leur rend cette position moins pénible ou plutôt supportable.

Les femmes des coulis sont toutes de fort petite taille, accusant une grande différence avec celle des hommes. Leurs traits réguliers les rendent assez jolies, et elles ont d'ordinaire un air fort agréable. Ajoutons qu'elles ne partagent pas la maigreur de leurs maris, et que leurs bras et leurs jambes, qu'elles portent toujours nus, sont pourvus des muscles qui manquent à l'autre sexe. Leur costume aussi n'a rien de disgracieux. Outre la couche qu'elles portent comme les hommes, elles ont une petite juppe qui leur vient à mi-cuisses, et par dessus le tout une chemise ou robe, en indienne à couleurs de bon goût, qui leur descend un peu plus bas que les genoux. Cette chemise, qui est toujours sans manches, n'a qu'une petite ouverture sous le menton.

Elles sont toutes très avides de joyaux. Toutes portent un anneau à la narine, avec bracelets aux bras, aux jambes, et souvent des anneaux aux doigts et aux orteils. J'en ai vu quelques unes avec de grands anneaux en or passés dans la narine et dans l'oreille. Beaucoup ont le cartilage entre les deux narines percé, pour porter une superbe plaque d'or, avec frange au bas, qui leur couvre toute la bouche jusqu'au menton. Quelques unes portent autour du cou un collier de pièces de monnaies d'or; il n'est pas rare d'en rencontrer qui ont ainsi en joyaux pour quelques centaines de piastres en valeur.

Comme ces femmes se marient fort jeunes, à onze ou douze ans, et qu'elles ont ainsi à supporter avec les fatigues de la maternité des travaux fort pénibles, elles atteignent la décrépitude de très bonne heure; à 25, et 30 ans, ce sont déjà des vieilles, défraichies, fanées, usées. Etant beaucoup moins nombreuses que les hommes, elles imposent leur volonté ou leur caprice dans le choix d'un mari; et la polygamie est quelquefois prise ici en sens inverse, c'est-à-dire que ce n'est pas l'homme qui a plusieurs femmes, mais bien l'épouse qui a plusieurs maris, et il est arrivé plus d'une fois que lorsqu'elle voulait se défaire de quelqu'un d'entre eux, le poison ou le poignard a su faire son œuvre.

Ce qui me frappa étrangement dans les allures des coulis, ce sont leurs boutiques de barbier qu'ils étalent sur la place publique. Rien de plus simple. Un rasoir, une tasse de fer blanc, avec un morceau de savon, voilà tous les ustensiles nécessaires. Le raseur avec le candidat à la *rasade*, s'accroupissent en se ployant les genoux l'un en face de l'autre, là, sur le gazon, à côté de l'allée des passants. Le premier sauce les doigts de sa main gauche dans sa tasse remplie d'eau, les frotte un peu sur son morceau de savon que retient une coque de coco, et les passe ensuite sur les lèvres et le menton de son client. N'allez pas croire qu'il voile la face noire de son client de la blanche écume du savon, c'est à peine si on en voit des traces. Puis s'armant de son rasoir, il le promène sur la figure de son vis-à-vis, en l'épilant plus ou moins exactement.

—Mais, direz-vous, pas de serviette? pas d'eau pour se laver?

—Rien de tout cela; qu'il se frotte la figure de ses doigts, et la toilette sera terminée.

Je craignais toujours, en voyant ces barbiers à l'œuvre, qu'un accident quelconque, le heurt d'un passant, par exemple, venant à faire perdre l'équilibre à l'un des deux acteurs, n'amenât l'autre à se blesser sur le rasoir. Mais il paraît que rien de tel

n'est à redouter ; ils sont parfaitement à-plomb dans cette posture si gênante et qu'on croirait si peu sûre.

Samedi, 14 *avril*.—Déjà je ne me sens plus des fatigues du voyage, et la chaleur m'accommodant comme d'ordinaire, je me trouve tout-à-fait acclimaté.

Je continue dans l'avant-midi mon exploration du jardin. Comme je tenais beaucoup à recueillir des coquilles terrestres, je fouille avec soin entre les racines, à demi aériennes des cocotiers; et je suis tout triomphant d'avoir pu y trouver six à sept exemplaires d'un petit bulime qui m'était déjà connu, c'est le *Buliminus octona*, Gmelin, à coquille subcylindrique, presque hyaline et assez fragile.

—Prenez garde, me dit un Père, en fouillant ainsi au pied des arbres, vous pourriez y rencontrer de nos redoutables myriapodes; c'est là qu'ils se tiennent d'ordinaire.

—Comment ! vous entretiendriez de si vilaines bêtes dans votre jardin ? y en avez-vous déjà rencontré ?

—Non ; mais c'est au pied des arbres, sous les feuilles et les herbes qu'on les trouve.

—Dans les bois, passe ; mais dans un jardin clos de murs de toutes parts, pas possible. Aussi, sans aucune crainte, j'ai continué à fouiller dans les feuilles et les décombres de tous les recoins, sans rien trouver de redoutable. J'aurais été moins surpris d'y rencontrer des scorpions, mais comme j'avais déjà fait la connaissance de ces intéressantes bestioles, en Floride et en Orient, je ne les redoutais nullement.

Vers les 11 h., toujours accompagnés du P. Hilaire, nous nous rendons à l'archevêché pour répondre à la gracieuse invitation que l'archevêque nous avait faite la veille.

On nous fait, comme la première fois, l'accueil le plus bienveillant.

L'heure du dîner arrive bientôt, et nous passons au réfectoire.

L'archevêque occupe le bout de la table, qui est assez petite, il me fait mettre à sa droite et M. Huart à sa gauche, le P. Hilaire prend place à côté de moi, et Mgr Flood occupe l'autre extrémité de la table.

Le Frère Vincent, qui est le factotum de la maison, se tient debout près de nous pour le service.

Si les deux évêques mènent d'ordinaire une vie de religieux, la table pour cette fois n'avait rien qui rappelât le dominicain. Voici, à peu de chose près, qu'elle en était le menu : soupe, pigeons, bœuf rôti, poulets, coussecouches, patates, haricots, petits pois, salade, costarde, jus d'ananas à la glace et préparé je ne sais comment, mais délicieux, mangos etc, etc.

J'avais déjà précédemment goûté aux mangos, et ils ne m'avaient plu qu'à demi, mais en voyant le bon archevêque, au dessert, en déguster un énorme avec une évidente satisfaction, je me décidai à renouveler l'essai. Et j'avoue que cette fois, je ne trouvai pas le *fruit-au-beurre* indifférent. On les prise beaucoup ici ; quoiqu'ils soient très communs, tout le monde parle des mangos, comme d'un régal. Il faut remarquer aussi qu'il y a mangos et mangos, les fruits des arbres greffés surtout sont bien supérieurs aux autres.

Les mangos, qu'avec bien plus de raison on devrait appeler mangues, sont les fruits du manguier, *Mangifera indica*, Linné, arbre des Indes Orientales, qu'on trouve maintenant dans toutes les Antilles. Cet arbre, de 30 à 40 pieds, à feuilles simples, alternes, coriaces, et à fleurs en panicules terminales, appartient à la famille de Térébinthacées. Il a l'écorce raboteuse et le bois cassant. Son fruit, qui varie en grosseur suivant les variétés depuis celle des moyennes pêches à celle des grosses poires, est un peu comprimé, plus gros à sa base, avec un sillon sur le côté, il renferme un noyau pierreux entouré d'une enveloppe fibreuse désagréable aux goumets ; sa peau, de couleur jaunâtre à la maturité, est lisse, mince, et laisse échapper des gouttes résineuses aux moindres piqûres ; sa

chaire est d'un jaune orangé de carotte, et sa saveur se rapproche un peu de celle du beurre ou encore d'avantage de celle de la térébenthine à laquelle il faut s'accoutumer.

Pendant que nous étions à table, un singe qu'on retient captif dans la cours, se passait la main à travers les palettes des persiennes, sollicitant quelques friandises, en même temps qu'un perroquet s'efforçait de lui faire concurrence, en débitant des gammes de toute façon. Il va sans dire que le bon Frère Vincent n'était pas toujours sourd à de telles invitations.

Mgr Flood qui faisait ses préparatifs de départ, m'invita à entrer dans sa chambre pour voir sa chapelle portative. Je ne fus pas peu surpris de voir qu'il disposait toute chose sans le secours de personne.

—Mais, Monseigneur, n'avez-vous pas un secrétaire, pour s'occuper de ces détails ?

—Je suis à moi-même mon secrétaire et mon serviteur. On n'est jamais plus libre que lorsqu'on ne dépend de personne.

—Et vous allez ainsi, seul, faire vos visites pastorales ?

—Comme vous le voyez. Les curés qui m'hébergent sont eux-mêmes toute ma suite.

J'admirai comme la chapelle complète, calice, missel, boîtes aux Saintes-Huiles, mitres, etc., se disposait dans un ordre parfait dans une valise encore assez petite.

Le bon évêque s'était engagé à aller faire une visite d'adieux au couvent qui est tout auprès, mais ses préparatifs ne lui en laissant pas le temps, il nous invita à aller saluer les bonnes sœurs et visiter leurs élèves, en faisant valoir ses excuses pour son absence.

C'est très bien, dis-je à M. Huart, allons avec le P. Hilaire, recevoir des honneurs épiscopaux par accident, en attendant que ces honneurs arrivent par droit au bon religieux.

Nous nous rendons donc au couvent, où nous trouvons toutes les élèves, blanches et noires, en grande tenue, pour la

visite épiscopale qu'on attendait. Nous offrons les excuses de Monseigneur, et les bonnes Sœurs nous font monter sur l'estrade tout préparée pour entendre les pièces de chant qu'on devait exécuter.

Mettez des religieuses quelque part, et vous êtes sûr que l'ordre, la propreté, la mise convenable s'y montreront sans tarder. Les petites noires surtout m'intéressent particulièrement ; ce ne sont plus ces enfants sales, déguenillées, insouciantes, qu'on rencontre par les rues, mais des petites filles propres, bien mises, avec un air de naïve modestie dénotant qu'elles ont sû profiter des leçons qu'on leur a données. De toutes petites récitèrent des compliments en anglais et en français avec un aplomb et une grâce dont on les aurait crues incapables.

Ces religieuses sont du même ordre que celles que nous avons vues à Ste-Lucie, des Sœurs de St-Joseph de Cluny.

Mais voici l'heure du départ arrivée pour Mgr Flood, nous retournons donc à l'évêché, et trouvons les voitures toutes prêtes pour le transport au quai.

Le vénérable archevêque veut bien m'inviter, avec M. Huart, à prendre place dans sa voiture, et le P. Hilaire monte avec Mgr Flood. Ainsi s'opère le départ de l'évêque pour sa visite pastorale, sans plus de cérémonies; suite de voitures, cloches, rien de tout cela.

Arrivés sur le quai, le vieil archevêque voulait aussi mettre pied à terre, mais comme il faisait un fort vent avec quelques grains de pluie, nous l'engageons à garder son siège dans la voiture. Mgr Flood nous sert affectueusement la main, descend dans la chaloupe, et, matelots aux rames pour le transporter au steamer mouillé au large. Il doit d'abord se rendre à Ste-Lucie et à quelques autres îles pour donner la confirmation. Son absence doit se prolonger au delà d'un mois.

Mgr l'archevêque voulait nous ramener au presbytère, mais nous le faisons consentir à ce que nous allions plutôt le

reporter à sa résidence. Arrivés à l'évêché, nous avons peine à résister à ses instances pour nous faire entrer de nouveau et prolonger davantage la conversation. On ne peut voir plus de bonhommie, de sans gêne, et d'affectueux accueil que dans ce vénérable et digne prélat. Son thème, chaque fois qu'il nous rencontre, est toujours de faire en sorte que nous puissions lui envoyer des prêtres du Canada, car à Trindad, comme en bien d'autres endroits dans ces quartiers, les prêtres sont bien trop rares, et ce n'est qu'avec des difficultés sans nombre qu'on parvient à remplacer les postes qui deviennent vacants. Mgr Gonin n'a pas moins actuellement de six cures vacantes qui toutes attendent des curés. Le service cependant est assez facile, et les revenus bien suffisants pour un honnête entretien. Chaque curé reçoit soixante gourdes (ce sont nos piastres) par mois, et le tarif des différents services est très élevé, les honoraires des messes basses sont ici d'une gourde, et les prêtres en sont toujours fournis. On n'a pas l'habitude ici de faire chanter des services aux enterrements, mais on fait dire un grand nombre de basses messes. (1)

Mais n'allez pas croire que ce sont les paroissiens qui payent ces $60 par mois à leur curé, c'est l'évêque même. En outre, après vingt ans de service, tout curé a droit à sa retraite avec un traitement de $50 par mois.

Mais d'où viennent ces ressources à l'évêque, demanderez-vous ?

Du gouvernement. L'évêque reçoit du gouvernement £ 1000 par an et soixante gourdes par mois pour chaque curé. On aurait lieu de s'étonner d'une telle générosité de la part d'un gouvernement protestant, mais, comme en Canada, on a, à Trinidad, un traité dont il faut respecter les stipulations.

La cession de Trinidad par la France à l'Angleterre a eu lieu

(1) Il y a actuellement un curé Canadien à Trinidad, c'est le Rév. C. F. Sirois, ci-devant procureur du collège de Rimouski ; il est curé de la paroisse de Cédros, à l'extrémité sud de l'île.

en 1797 ; comme les vauriens qui gouvernaient alors la France regardaient peu aux conditions, en cédant leurs colonies, pourvu qu'on leur donnât de l'argent, ils consentirent bien volontiers à servir ainsi les intérêts de la religion en retour des concessions qu'on leur fit alors.

Plusieurs curés qui ont servi leurs vingt années, sont actuellement en Europe, au repos avec leur rente. Je dois dire cependant qu'on a changé cette règle depuis quelques années. L'évêque reçoit bien le montant stipulé du gouvernement, mais en nommant des curés, il s'engage à pourvoir à leur entretien sur leurs vieux jours, sans leur allouer la rente d'autrefois, et sans aussi faire une obligation de la retraite après vingt ans.

La province ecclésiastique de Port-d'Espagne ne comprend que deux diocèses et un vicariat apostolique, savoir : le diocèse de Port-d'Espagne, et celui de Roseau, avec le vicariat apostolique de la Guyane anglaise.

Le diocèse de Port-d'Espagne se compose des îles qui suivent : Trinidad, Grenade, Tabago, St-Vincent et Ste-Lucie.

Le diocèse de Roseau s'étend aux îles ci-dessous : Dominique, Antigue, Montserrat, St-Kitts, St-Thomas et Ste-Croix.

Le vicariat apostolique est restreint à la Barbade avec la Guyane sur la terre ferme.

Le P. Hilaire m'avait proposé de le remplacer en chaire le lendemain à la grand'messe, alléguant que ce serait lui rendre un grand service. Je reconnaissais bien que je devais quelque chose à ces bons Pères pour la généreuse et si cordiale hospitalité qu'il nous donnaient, mais je pensais que ma faiblesse habituelle de poumons, mon manque de préparation, et aussi le manque de connaissance de l'auditoire auquel je m'adresserais pouvaient me faire une excuse convenable pour ne pas me substituer dans la chaire aux Frères-Prêcheurs, qui semblent avoir des droits particuliers à l'occuper. Cependant je ne fus pas peu surpris de lire, sur l'*ordo* pour le lendemain qu'on apporta à la

grande salle après le souper, *Prædicator : Revsimus Provancher* ; il fallut donc s'exécuter.

Dimanche, 15 *Avril.*—C'était tout un événement que la visite de deux prêtres Canadiens à Trinidad, aussi pour lui donner plus de solennité, le P. Hilaire ne manqua pas d'inviter l'archevêque au dîner. Monseigneur vint donc dire sa messe à 7 h. comme d'ordinaire, assista à la grand'messe, et attendit pour prendre le dîner avec nous.

Tel que réglé la veille, j'allai célébrer à 6h. à l'église du Rosaire, dans un autre quartier de la ville où me transporta l'une des voitures de la maison.

Je ne fus pas peu édifié de voir l'affluence et la bonne tenue des assistants à l'église du Rosaire. Je distribuai la sainte communion à plus de cent personnes, sur lesquelles on pouvait à peine compter quinze blanches. Presque toutes les négresses, pour recevoir la communion se couvrent la tête d'un grand voile, ce qui n'ajoute pas peu à la mise décente et tout-à-fait convenable qui les distingue d'ordinaire.

A la grand'messe, à la cathédrale, il me fallut donc, tel que convenu, monter en chaire. C'est précédé du bedeau noir avec la robe bleue de rigueur, que j'allai, avant de monter à la tribune sacrée, demander la bénédicion à l'archevêque.

La vaste nef était bien remplie, et ici, comme à Roseau, les figures blanches semblent faire exception. Je fus frappé de la mise tout-à-fait convenable et de la bonne tenue de cet auditoire. On prêta à mes paroles une attention tout particulière, malgré le peu de préparation que j'avais pu y apporter. Mais qu'il est beau, ce spectacle que nous offre le catholicisme, qui rend tous ses enfants véritablement frères ! Ces figures noires, naguère encore courbées sous le joug de l'esclavage, différant si grandement de nous par les mœurs, les allures, les habitudes, et tout leur genre de vie, adorent le même Dieu que nous, et le servent de la même manière ; ils écoutent avec respect sa parole, acceptent ses commandements, se nourrissent du même

pain divin, combattent dans la même lice, et aspirent au même but. Nous sommes réellement des frères; et malgré les dissonnances apparentes qui nous séparent, nous sentons, au pied des autels, l'action le la charité qui nous rapproche et nous fait aimer les uns les autres !

Oui ! l'Eglise fondée par Jésus-Christ, est véritablement catholique, universelle. J'ai été en Europe, en Afrique, en Asie, et me voici en Amérique près du milieu de la terre, et partout, j'ai rencontré des frères. Malgré des climats différents, des mœurs, des coutumes, des races différentes, un genre de vie tout différent, il semble que je ne sois étranger nulle part. J'entre dans l'église, et me voici chez nous. Qu'importe que ceux qui la remplissent aient la figure noire, j'y retrouve nos autels, nos croix, nos calices, nos missels, nos ornements, notre langue, les enfants noirs qui me servent me répondant dans la langue liturgique.

L'Eglise, dans sa sagesse, a statué sur la fixité et la permanence de son langage propre, pour ne pas abandonner son institution divine aux fluctuations des coutumes et changements qui distinguent les institutions humaines. *Tempora mutantur, et mutamur cum illis*, a chanté la poète ; mais l'Eglise qui n'appartient pas au temps, est soustraite à cette règle ; sa langue est aujourd'hui ce qu'elle était il y a mille ans, et elle sera telle jusqu'à la consommation des siècles.

Les différents peuples qui se partagent le domaine de la terre, se distinguent en diverses nationalités, dont chacune se montre jalouse de conserver les caractères qui lui sont propres. Or la langue est peut-être parmi ces caractères le plus puissant, le plus efficace, pour assurer à une nationalité sa conservation permanente.

“ Si les Canadiens français, ai-je dit en passant, abandonnés à eux-mêmes parmi une race ennemie, après à peine plus d'un siècle, ont vu leur nombre s'augmenter de 60,000 jusqu'à plus de 2,000,000, c'est qu'ils portaient cette divise inscrite sur

leur bannière : NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS ! La langue est souvent la sauvegarde de la religion. Enlevez sa langue à un peuple, et il finira tôt ou tard à se fondre avec la nationalité au milieu de laquelle il se trouve, en épousant ses coutumes et ses habitudes, et, malheureusement souvent aussi, ses croyances religieuses.''

J'ignorais alors qu'il se faisait des efforts soutenus pour angliciser le peuple de ces colonies anglaises, et surtout pour en faire disparaître la langue française. Aussi ai-je reçu après, force félicitations de ceux qui résistent autant qu'ils le peuvent à ce mouvement.

Comme coutumes particulières, je noterai que l'évêque ne donne pas ici la bénédiction au peuple après l'instruction, c'est au prédicateur même à le faire, et après la messe, on chante le *Domine salvum fac regem*, avec le verset et l'oraison que le prêtre chante au missel.

Après la chapelle, chez les Dominicains, c'est le réfectoire qui requiert le plus d'attention. Jamais viande ne peut paraître dans ce réfectoire, et toujours le silence doit y être observé. Le général même de l'Ordre ne peut y donner le *Deo gratias*; ce droit est réservé aux seuls évêques qui appartiennent à l'ordre. Si quelque Père a dispense de la règle, pour faire gras, en raison de sa santé, il lui faut manger dans une autre pièce, il ne peut alors prendre sa place au réfectoire. Il en est de même des étrangers que l'on reçoit, s'il ne veulent s'astreindre au maigre, ils doivent prendre leurs repas dans un autre réfectoire. Mais cela n'a lieu que pour le dîner seulement, car les autres repas sont toujours en maigre. Il va sans dire que pour M. Huart et moi, le réfectoire principal ne nous a vus au dîner que les vendredis, tous les autres jours c'est dans un autre réfectoire que nous avons pris notre dîner.

C'est aussi dans ce réfectoire que se prenait le dîner aujourd'hui, auquel assistait l'archevêque pour honorer les deux prêtres Canadiens. Il y avait à part nous, un autre étranger

dans la personne d'un M. Mélisant, jeune planteur originaire de Marseille, qui avait comme nous passé la nuit au presbytère, et que les Pères m'ont paru favoriser tout particulièrement.

Il va sans dire que la table aujourd'hui ne ressemblait en rien à celle du réfectoire principal, et que la santé des deux Canadiens fut proposée par l'archevêque même.

On fait usage ici de vin comme en France, et on le prend rarement sans l'assaisonner avec de la glace. On fait une consommation extraordinaire de glace, dans toutes ces îles, contrairement à ce qui se pratique en Orient ou dans le midi de l'Europe. Et, fait bien digne de remarque, malgré le contraste frappant de la haute température de ces lieux avec un liquide glacé, on ne mentionne aucun cas de ces pleurésies ou fluxions de poitrine dont l'eau froide est si souvent la cause dans nos climats.

La glace qu'on consomme est ou importée de New-York, ou fabriquée ici.

Il paraît que les refroidissements subits sont plus dangereux ici pour le corps en général, que pour l'estomac en particulier ; on cite plusieurs cas de personnes, entre autres celui d'un Père nouvellement arrivé, qui, pour s'être mouillé les pieds seulement sans changer aussitôt de chaussure, ont été pris d'inflammations violentes, qui en quelques jours seulement les ont conduites au tombeau. Il en est de même des indigestions, qui sont toujours sérieuses et souvent fatales.

Comme nous sommes ici dans le pays du rum, on en fait un usage assez fréquent, pour se mettre à l'abri de ces accidents dus au refroidissements subits. Toutes les fois qu'après une marche ou un exercice qui a pu nous échauffer le sang, on a à prendre du repos dans un appartement plus frais, on prend un petit coup de rum pour se mettre à l'abri de ces accidents.

Les offices du soir, vêpres et chapelet, n'ayant lieu dans les diverses églises qu'à 7h., nous avons dans l'après midi la

visite du Dr Lota et de M. Devenish, avec lesquels nous passons quelques agréables quarts d'heure.

Le Dr Lota est le héros de cette scène de la Martinique que j'ai rapportée précédemment, dans laquelle il a failli perdre la vie et où il a vu sa résidence réduite en mille pièces. Heureuse faute, nous disent les Pères, car elle nous a donné dans ce brave citoyen un modèle du chrétien pieux. J'avais remarqué cette figure le matin parmi les assistants à ma messe à l'église du Rosaire. Je dois dire que la figure du docteur tranche étrangement parmi les faces noires qui composent les masses ici. De bonne taille, haut en couleur, cheveux blonds grizonnants, il est facile à distinguer parmi tous les autres. Nous lui remettons la lettre d'introduction que M. de Pompignan avait bien voulu nous donner, et le brave homme nous fait l'honneur de nous inviter à aller prendre le dîner chez lui, le dimanche suivant. Il choisit le dimanche, par ce que sa nombreuse clientelle lui laisse d'ordinaire plus de loisirs ce jour là que dans la semaine. Le docteur a une fille religieuse dans un couvent de Lyon.

M. Sil. Devenish, fait bien le couple avec le docteur ; c'est un beau vieillard, encore tout frais avec ses cheveux blancs, grand, ayant encore toute l'agilité de sa jeunesse, et d'une humeur que la gaîté n'abandonne jamais. Il parle français, anglais, italien, espagnol, et que sais-je encore, a fait son stage militaire en France, parcouru toute l'Europe, est venu en rapport avec les personnages les plus marquants, et a rapporté de tout cela une foule d'anecdotes et de réminiscences qu'il sait rappeler avec un entrain plein d'attraits et d'intérêt. Il vous chantera des bouts d'opéra italien, vous déclamera du Shakespeare, ou vous récitera de ses vers français, de telle façon que vous êtes embarrassé au début sur le caractère à lui attribuer, et ne savez trop quel jugement porter sur l'ensemble. Il parle de zoologie, de géologie, de botanique, d'histoire, de littérature française, anglaise, italienne, et avec cela a toujours le calembourg prêt pour mieux vous écarter encore sur le jugement à porter.

—Vous êtes naturaliste, me dit-il ? à la bonne heure, je vous verrai avec plaisir, car c'est une étude qui m'a grandement plu.

—Quelle partie de l'histoire naturelle a particulièrement fixé votre attention ?

Oh ! je suis à peu près comme le *jack of all trade* du proverbe anglais, *master in none*; j'ai mordu partout et n'ai rien approfondi. Cependant, ma position d'ingénieur civil, chargé d'arpenter l'île entière, m'a mis en moyen d'étudier avec plus d'avantage la botanique et l'erpétologie. Je dis la botanique, mais particulièrement les essences ligneuses ; quant aux plantes herbacées, je les connais peu. Je n'ai pas présenté moins de 235 espèces de bois de Trinidad, à l'exposition de Londres de l'année dernière ; j'aurai du plaisir à vous montrer ces spécimens. Quant aux reptiles, je crois connaître tous ceux de notre île.

—Avez-vous des serpents venimeux ici ?

—Nous en avons trois, je dirais mieux deux, car l'un des trois le boa, pour être dangereux, n'a cependant pas de venin. Nous avons donc le serpent-à-sonnettes, qui n'a pas de sonnettes, *Lachesis mutus*, Daudin, le serpent corail, *Elaps corallinus*, Schlegel, et le boa *Eunectes murinus*, Cuvier. Mais on peut dire en général qu'à Trinidad nous n'avons pas de serpents à redouter ; le boa et le crotale sont devenus rares, le premier ne se rencontre que dans les baies marécageuses de la rive est qui sont peu fréquentées, et le second dans les montagnes solitaires. Quant au serpent corail, qui ne se trouve aussi que dans les bois, sa petite taille ne le fait guère redouter. Nous n'avons ici rien de comparable au redoutable fer-de-lance, le trigonocéphale de la Martinique et de Ste-Lucie.

—Votre nom, me suis-je permis d'ajouter, dénote une origine anglaise, vous appartenez probablement à cette nationalité ?

—Mon père était irlandais, ma mère allemande, et je suis né sur mer, voilà pourquoi je suis français.

Voilà l'homme ; véritable Protée, il vous échappe au moment où vous avez le plus d'assurance de le saisir.

Vers les quatre heures, je pousse une petite reconnaissance dans la partie est de la ville, près du bord de la mer, jusqu'à une petite rivière alors presque à sec ; aussi à raison de son manque d'eau durant la sécheresse, est-elle appelée Rivière sèche, *Dry river*. Je vois sur ses rives une quantité de petits crabs, de deux pouces environs, qui au moindre bruit, s'enfoncent dans les trous qui leur servent de retraites.

Le bord de la mer n'est rien moins qu'agréable ici. Plat, entièrement vaseux, il est presque inabordable, et les nombreux décombres qu'on y apporte tous les jours, ajoutent encore au peu d'attraits qu'il possède par lui-même. Les quais sont peu nombreux et peu considérables, vu qu'ils ne peuvent servir qu'à de petites embarcations, les gros vaisseaux étant forcés de mouiller au large.

J'avais été frappé des allures des coulis que je voyais tout le jour sur la place publique ; je ne suis pas moins étonné de voir ici leurs résidences. C'est bien la demeure réduite à sa plus simple expression. Quatre piquets fixés en terre, reliés entre eux avec des feuilles de palmier, et portant une toile (une vieille voile de vaisseaux) pour couverture, voilà la demeure construite. Elle peut bien mesurer huit pieds en tout sens ; les enfants nus sont là à la porte se roulant dans la poussière, à côté de poules en recherche de quelques graines qu'elles peuvent rencontrer, ou à la poursuite des nombreuses fourmis qu'on voit partout.

Je n'ai pas été peu surpris d'apprendre que la marée se fait très peu sentir ici, de quatre à six pieds, m'a-t-on dit. Quelle en est la raison ? Je n'en vois pas d'autre que l'étroitesse des bouches, aux deux extrémités de l'île, qui sert comme de couvercle à la concavité du golfe de Paria. L'eau

de l'océan soulevée à la haute mer à l'équateur, n'a pas le temps de se retirer par ces étroites bouches, avant le retour du flux ; de là ces marées peu considérables et à peu près toujours les mêmes. Sans doute qu'il en doit être autrement sur la côte est qui se trouve en plein océan.

La récitation du chapelet, le chant des vêpres, avec le salut du saint-Sacrement eurent lieu à 7h., comme à l'ordinaire, avec une assistance remplissant toute la vaste église, comme aux offices du matin.

J'ai cru pouvoir remarquer, de même qu'à Roseau, que les bonnes voix étaient assez rares dans ces quartiers, et qu'en général les chœurs sont peu remarquables et le plus souvent fort pauvres.

Lundi, 16 *avril*. — Ayant à me pourvoir de quelques petits articles de toilette, je vais dans les magasins, ce matin. On y parle partout le français et l'anglais ; j'ai cru remarquer cependant que l'anglais était plus généralement employé. La cause en est, je pense, à ce que presque tous les marchands sont des anglais. Tous les commis sont des noirs.

Les prix des articles, manchettes, cols, chaussettes, pantoufles etc., sont à peu près les mêmes qu'à Québec. Important directement d'Angleterre comme nous, on conçoit que les prix doivent aussi être à peu près les mêmes, bien que le trajet soit un peu plus long pour eux que pour nous.

Il y a ici grande confusion dans la désignation des monnaies ; les anglaises et les américaines paraissent être les plus communes ; on parle rarement du franc français. On donne à la piastre, le dollar américain, le nom de *gourde*, et les fractions de la gourde sont exprimées en cents. On a cependant une désignation particulière pour le 10 cents ou *dime* américain, c'est l'escalin. On dit communément quatre escalins, cinq escalins, pour quarante cents, cinquante cents. Lorsqu'on compte en chelins, c'est toujours le sterling qu'il faut entendre.

Comme il nous tardait, à M. Huart et à moi, de faire la visite du jardin botanique que possède la ville, nous nous décidons à y aller ce matin même. Nous nous rendons sur la place publique, et montons dans le premier tramway allant dans cette direction.

Les voitures des tramways sont toutes à côtés découverts, n'ayant que des toiles qu'on rabat à volonté lorsqu'il faut se protéger contre la pluie. Les bancs sont en travers, pouvant contenir chacun quatre personnes seulement. Cette disposition nous permet de pouvoir examiner à notre aise toutes les rues par où nous passons. Ces voitures sont tirées par deux forts mulets qui, malgré la chaleur, dévanceraient en peu de temps nos chars urbains de Québec.

Je reconnais en passant l'église du Rosaire où j'étais venu célébrer la veille.

Les rues m'étonnent toujours par leur aspect étrange, et surtout la profusion de fleurs que l'on voit partout.

Les résidences ont plutôt l'air d'appartenir à un village prospère, qu'à une cité commerciale. On n'en voit aucune à quatre ou cinq étages comme dans nos villes du nord, presque toutes sont à un seul ou deux étages. C'est sans doute pour pouvoir résister avec plus d'avantage aux secousses des tremblement de terre, assez fréquents dans ces régions, qu'on emploie ce genre de construction. Quelques unes sont en pierre, mais le plus grand nombre sont en bois ou en briques.

Comme on nous avait dit de garder le tramway jusqu'à l'extrémité de sa course, nous ne descendons de la voiture que lorsque les rails font défaut, en face d'une maison à droite qui paraît la dernière dans cette direction, et ayant à gauche une immense commune où nous voyons des troupeaux de vaches paissant à l'ombre d'arbres gigantesques, à branches disposées en étages et s'étendant horizontalement à une grande distance du tronc, de sorte que chacun d'eux couvre un espace considérable.

—Comment appelez-vous ces arbres, demandai-je au conducteur de notre voiture ?

—*Cow tree* fut sa réponse, ou encore *Rain tree.*

Cow tree, Rain tree me font bien comprendre que ces arbres peuvent être très utiles aux vaches pour les garantir du soleil et même de la pluie, mais ne servent guère à me renseigner sur la famille botanique à laquelle ils peuvent appartenir.

Comme nous nous informions sur la route à suivre pour parvenir au jardin botanique, qu'on nous avait dit être tout près du terminus du tramway, un galonné noir qui était descendu avec nous, et que nous devinâmes être un facteur de la poste, s'offrit à nous y conduire, devant lui-même s'y rendre, disait-il.

Nous continuons donc en sa compagnie. La route est ici en pleine campagne ; nulle habitation en vue. Bientôt nous laissons la commune à gauche, et, appuyant sur la droite, nous, suivons une route dans une belle plaine aux pieds des collines que nous voyons tout près.

Nous examinons en passant quelques arbres isolés par-ci, par là, et d'immenses talles de bambous, de pas moins de dix à quinze pieds de diamètre et à travers lesquelles un chat ou même un rat n'aurait pu passer, tant les tiges étaient pressés les unes contre les autres. Ces tiges pouvaient mesurer de quatre a six pouces de diamètre, avec une distance de dix-huit à vingt-quatre pouces entre les nœuds, et atteignant une hauteur de vingt-cinq à trente pieds. C'étaient les premiers que nous voyions aussi vigoureux.

Mais il fait un soleil à nous rôtir debout, qui nous tombe droit sur la tête, et malgré nos ombrelles, nous nous sentons épuisés par la transpiration qui perle de tous nos pores. Cependant nous marchons, et marchons toujours, sans voir apparence de changement.

— Avons-nous encore loin, pour parvenir au jardin, demandai-je au facteur noir ?

—Nous arrivons, dit-il.

—Il en serait bien temps, car nous nous sentons fatigués.

—Dans une couple de minutes, nous serons rendus.

Nous continuons donc.

Mais voici que la route fait un angle à gauche, et sur la droite se présente une superbe résidence, où notre facteur doit entrer, nons disant de l'attendre, qu'il revient aussitôt.

Nous poursuivons dans cette nouvelle route, passons un petit ruisseau, et apercevant, à notre gauche, tout près de nous un petit clocher,

—Mais qu'est-ce, demandâmes-nous, que ce clocher ?

—C'est l'église de Ste-Anne.

—Mais où est donc le jardin botanique, que vous disiez être tout près ?

—Pas loin d'ici, suivez-moi encore.

—Non, nous n'allons pas plus loin. Nous allons entrer saluer le curé de cette église.

—Et souhaitant le bonjour à notre nègre, nous entrons au presbytère, dont nous ignorions aussi bien l'existence, que le curé nous était étranger, n'ayant jamais entendu parler de lui.

La véranda, comme partout ailleurs, est chargée de pots de fleurs, les portes sont grandes ouvertes, et l'ombre que projettent sur la maison des grands arbres qui l'entourent, nous fait entrevoir le lieu le plus propice que nous puissions désirer pour faire une halte dont nous sentions grandement le besoin.

Nous sonnons, et la portière nous invite à rentrer. Nous demandons à voir le curé.

Il se présente aussitôt.

C'est un gros irlandais qui malgré son embonpoint, semble ne pas souffrir de la chaleur qui nous accable. C'est le Rév. P. O'Hanlan, qui approche bien la soixantaine, et qui avec toutes ses allures irlandaises, parle bien le français.

En deux mots, nous lui racontons notre aventure.

Mais ce nègre, dit-il, vous à fait prendre une fausse direction ; vous êtes tout près du jardin botanique, il est vrai, mais pour y parvenir vous avez parcouru la courbe du cercle, au lieu d'en suivre la corde. Vous allez prendre un verre de vin, et continuerez ensuite si vous le désirez.

Une bouteille cachetée est apportée, et nous trouvons délicieux le vin de notre confrère irlandais, autant par sa qualité, qui n'était pas à dédaigner, qu'en raison du besoin que nous sentions de rafraichissements pour réparer nos forces.

Après un petit quart d'heure de conversation avec le bon Père, voyant qu'il était déjà onze heures passées, nous nous décidâmes à remettre à un autre jour la visite du jardin, et à refaire notre route pour retourner au presbytère.

Nous déclinâmes donc, l'offre que nous fit le brave curé de prendre le dîner avec lui, et nous remîmes en marche avec un nouveau courage pous atteindre le terminus du tramway. Nous arrivâmes au presbytère, juste à l'heure du midi, bien disposés à faire honneur au dîner qui allait bientôt sonner.

Il nous arrive, dans l'après midi, un compagnon de chambres, dans la personne d'un jeune prêtre italien employé au Vénézuéla, M. l'abbé Petrus De Marco, plein de gaîté et de bonhommie ; malheureusement impossible de nous comprendre ; il ne parle que l'italien et l'espagnol, et vaudrait à peu près autant pour nous du sanscrit ou du chinois. Nous essayons le latin, mais sans plus de succès ; notre manière, ou plutôt sa manière de prononcer la langue de Virgile, ne nous permet pas de nous comprendre. Nous rions aux éclats des longues tirades qu'il nous débite, sans pouvoir même deviner le sujet dont il veut nous entretenir, lui-même rit de son côté, car il est très gai, et semble avide de causer ; mais il parle toujours à des personnes qui l'entendent fort bien, sans pouvoir le comprendre.

A la fin, dis-je à M. Huart, il doit y avoir un moyen de

nous entendre ; essayons l'écriture. Je lui écris donc une phrase latine, et lui dis en la lui présentant : *lege.*

Il lit, mais grand Dieu ! de quelle manière !

Ah ! voilà donc sa manière de prononcer le latin ; je n'aurais jamais pu parvenir à le comprendre, si je ne l'eusse ainsi mis à l'épreuve par la lecture.

J'ai entendu maints italiens parler à Rome, et presque toujours je suis parvenu à les comprendre ; mais pour lui, la chose m'était impossible. Il faut dire aussi que sa manière d'articuler, ajoutait encore aux difficultés de son langage peu connu de nous.

Mais il était un article sur lequel M. Huart n'hésita pas un instant et qu'il comprit du premier coup, c'est celui de la pipe. S'ils ne pouvaient toujours s'entendre en s'échangeant des phrases, ils étaient toujours d'accord pour faire surgir des nuages de fumée plus ou moins compacts et plus ou moins odorants.

Mardi, 17 *avril.* — Bien décidé à reprendre l'excursion du jardin botanique, je me trouve forcé à y aller seul ce matin, parce que M. Huart, qui s'était déjà senti un peu de fièvre hier, s'en trouve incapable.

Je prends donc le tramway comme la veille, mais arrivé à un certain endroit, je crois remarquer qu'il ne suit pas la même route, cependant je laisse passer. Parvenus à l'extrémité des rails, je reconnais que je me trouve de l'autre côté de la commune que nous avions remarquée la veille, où paissent plusieurs troupeaux de vaches laitières.

Je demande au conducteur si je puis de ce point me rendre au jardin botanique. Oui, dit il, en traversant ce vaste champ que vous avez devant vous.

Je m'engage donc dans ce champ à travers bœufs et vaches et quelques arbres par-ci, par-là, surtout de ceux qui m'avaient si fort étonné la veille par leurs dimensions et leur port étrange

Il va sans dire que je les examine très minutieusement et que je leur découvre de nouveaux caractères aussi intéressants dans leurs détails que frappants dans leur apparence générale. Ces arbres, avec un diamètre de 4 à 5 pieds sur la souche, s'élèvent à une hauteur de 40 à 50 pieds, avec leurs branches superposées en étages horizontaux s'étendant très loin, si bien que 200 à 300 bêtes pourraient s'abriter à la fois sous leur ombrage. On pourrait croire qu'avec une tête offrant une masse si étendue et si compacte, ils ne pourraient que difficilement résister aux grands vents; mais la providence y a pourvu; le tronc qui est assez court sans branches, est entouré de 8 à 10 grosses racines, à moitié hors de terre s'étendant de tout côté jusqu'à 15 et 20 pieds, de sorte que si la tête est lourde, la base est proportionnée pour lui faire un appui. Ces arbres étaient tout émaillés de belles fleurs roses. Ayant pu saisir quelques rameaux florifères, j'ai reconnu de suite que j'avais affaire à une légumineuse; les feuilles sont pennées et à folioles assez petites, et les fleurs sont rangées en bouquets à l'extrémité des branches. Le nom scientifique de l'arbre est *Pithecolobium saman*, du grec *pithecos*, singe, en raison probablement que croissant dans les montagnes, il offre aux singes un abri des mieux appropriés pour y chercher une retraite.

Inutile d'observer que les arbres, les sentiers, sont scrupuleusement examinés pour y trouver des insectes et noter leurs caractères propres. Je m'attendais surtout de trouver des bousiers dans ce champ occupé par des vaches, mais à ma grande surprise, je ne pus en découvrir un seul. Je vois de nombreux hyménoptères, des polistes surtout, des papillons, des sauterelles, mais je ne puis en prendre aucun. Ne prévoyant pas que j'aurais une si belle occasion de faire des chasses, je ne m'étais pas pourvu des instruments nécessaires. Ma canne à la main droite, et supportant mon ombrelle de la main gauche, j'avais cru ne pas devoir m'embarrasser davantage.

Le champ traversé, je me trouve à la maison où nous

avions laissé le tramway la veille. Je continue donc la route, mais en suivant à gauche cette fois, au lieu de prendre la droite.

Mais bientôt je me trouve en face d'un superbe jardin où je vois au fond une magnifique résidence avec des canons de cuivre brillants sur leurs affuts, et une sentinelle à l'entrée.

—Quelle est cette résidence, demandai-je au soldat ?

—C'est celle du gouverneur.

—Et le jardin botanique, où se trouve-t-il ?

—Encore quelques pas et vous y êtes.

Je continue donc et je m'engage dans la première entrée que je trouve libre.

Un monsieur que je voyais venir de la commune à travers champs, se trouve en même temps que moi à prendre la même direction. C'était un homme déjà sur l'âge, fort bien mis et d'apparence tout-à-fait convenable. Il ne parlait que l'anglais. J'appris plus tard que c'était l'un des conseillers du gouverneur.

Comme nous cheminions côte à côte dans une allée, voilà qu'un petit serpent traverse devant nous. Le monsieur parut tout transporté à cette rencontre. Mais d'un coup de canne je lui donnai le coup de grâce. Ce petit serpent, d'un gris uniforme, de 8 à 10 pouces de long, et pas plus gros qu'un doigt d'enfant, ressemblait beaucoup à ceux que nous avons ici. Pour sûr il ne pouvait être dangereux, et je pus même constater qu'il n'était pas venimeux.

Ayant fait connaitre au monsieur que j'étais étranger et que je venais visiter le jardin pour la première fois, il me conduisit avec une extrême obligeance, en divers endroits, et me nomma une foule de plantes que je n'avais encore jamais vues, entre autres un muscadier, un caféier, le thé etc., etc. Il voulut bien me conduire au directeur du jardin, mais celui-ci n'y étant pas, il me remit à un noir, conducteur des travaux, passablement instruit et connaissant la plupart des plantes du jardin.

Un petit ruisseau, alors à sec, mais qui devient un torrent dans la saison des pluies, traverse le jardin, et comme ses bords conservent plus d'humidité que les parties plus élevées, il y a là une luxuriance de végétation dont je n'avais pas d'idée auparavant. De grands arbres de 50 à 60 pieds sont enlacées par des lianes aussi grosses que le corps d'un homme, qui, après avoir atteint le faîte, reviennent au sol en se subdivisant en filets plus ou moins volumineux, s'enracinent là même, et grimpent de nouveau sur les plantes du voisinage. C'est de cette façon que des forêts se trouvent souvent tellement enlacées et enchevêtrées, qu'il n'y pas d'autre moyen de s'y frayer un chemin qu'en employant une serpe.

Tous les grands arbres près de ce ruisseau portaient sur leurs grosses branches, une foule de plantes parasites dont les feuilles, amples, longues, et surtout les fleurs, contrastaient étrangement avec le feuillage de l'hôte qui leur offrait un refuge.

Comme dans la crue des eaux le courant devenait très fort et entrainait les terres des bords, on avait tout pavé son lit et ses côtés de pierres, comme j'ai vu qu'on l'a fait sur les bords du canal de Suez pour arrêter l'éboulement du sable, et sur les grèves de la Seine à Paris, pour les tenir toujours propres.

On me montra de vastes pépinières, à demi ombragées, où l'on fait un élevage considérable de plantes ornementales et utiles, comme bégonias, fougères, palmiers, crotons, canne-à-sucre etc., etc.

Un petit arbre d'une vingtaine de pieds de hauteur, me frappa surtout par l'éclat extraordinaire de ses fleurs. C'est bien là l'une des plus magnifiques productions végétales que l'on puisse voir. L'Amherstia, car tel est son nom, est une légumineuse de la tribu des césalpinées. Le calice bibractéolé est à tube long, cylindrique, à limbe quatripartit, à lobes étalés. Corolle à 5 pétales inégaux, dont le supérieur est beaucoup plus grand que les autres. Pédoncules, bractées, calices, pétales,

sont de l'écarlate le plus brillant. Chaque fleur est bien de la longueur de la main sur deux pouces de large, et réunies sur un rachis aussi semblablement colorié, elles forment des grappes axilaires, pyramidales, pendantes, d'environ 3 pieds de longueur avec une largeur de près de 10 pouces à la base. Imaginez si un petit arbre de 12 à 15 pieds, au port noble, droit, élancé, avec son feuillage délicat du plus beau vert, doit avoir de l'éclat charge de telles masses de fleurs.

Le café, qu'on cultive en plusieurs endroits de l'île, est un petit arbre de 12 à 15 pieds qui appartient à la famille des Rubiacées. C'est dire de suite que ses fleurs sont peu remarquables. Il y en a un grand nombre d'espèces. Celle que l'on cultive pour le commerce est le *Coffea arabica*, à feuilles assez petites, opposées, toujours vertes ; il se charge d'une profusion de fruits, d'un rouge brun à la maturité, d'une apparence assez attrayante, mais ayant peu de chair, par contre portant deux grosses graines dont on connait l'usage et la saveur.

Le café, originaire de la Haute-Ethiopie, était en usage de temps immémorial en Arabie, et dans les pays voisins, lorsqu'au commencement du XVIIe siècle, il fut introduit en Europe. Au commencemut du siècle dernier, un capitaine Duclieux en prit trois pieds dans une serre à Paris où l'on cultivait la précieuse plante, pour les transporter à la Martinique. Deux sur les trois périrent dans la traversée, et c'est de ce seul pied survivant qu'est venu tout le café qu'on cultive aujourd'hui dans toute l'Amérique. Sa diffusion fut si rapide dans l'Amérique tropicale, que dès 1776 on évaluait à 33 millions de livres la quantité que la seule partie française de St-Domingue exportait en France.

Le café ne peut prospérer dans un climat où le thermomètre descend au dessous de 10° ; il préfère un sol un peu humide et s'accommode très bien du penchant des collines.

Semé de graine, après 15 à 18 mois il peut être mis en

place, où on l'espace de 7 à 8 pieds entre chaque plant, et après quatre ans, il commence à donner du fruit. Lorsqu'il a atteint 8 à 10 pieds de hauteur, on l'étête, afin de forcer la tige à émettre des branches latérales en plus grand nombre, lesquelles sont d'ordinaire les plus fructifères.

Comme la plupart des plantes tropicales, le caféier, porte des fleurs toute l'année, mais c'est particulièrement au printemps et en automne qu'il donne les plus fortes récoltes.

On cueille les fruits à la main, et on les expose au soleil pour les débarrasser de leur pulpe, mais il faut avoir grand soin de remuer les tas pour éviter la fermentation, ou bien on les fait macérer dans l'eau pendant 24 ou 48 heures, pour les faire sécher ensuite.

Il en est du café comme de plusieurs autres productions de la nature, le terrain, le climat, la température, ont sur sa qualité une grande influence. Le plus estimé vient de Moka, les quatre autres qui à la suite se disputent la préférence, sont celui de Java, celui de Bourbon, celui de la Guiane et celui de la Martinique ou des autres Antilles.

Le café est une culture assez restreinte à Trinidad, bien qu'il y soit d'une excellente qualité, mais la canne-à-sucre et le cacao semblent tenir lieu de toutes les autres récoltes que l'on pourrait faire.

Le café, sous le rapport hygiénique, est tonique, stimulant, facilite la digestion et les sécrétions ; il excite les facultés intellectuelles sans trop les exalter ; cependant les personnes à constitution délicate, nerveuse ou bilieuse, doivent s'en abstenir.

. La cannelle du commerce n'est rien autre chose que l'écorce d'une espèce de laurier, *Laurus cinnamomum*, Linné, privée de son épiderme.

Le Laurier cannelle est aussi un joli petit arbre pouvant s'élever jusqu'à 25 au 30 pieds, mais on ne le laisse pas parvenir d'ordinaire à cette hauteur. Comme il croît en touffes,

lorsque les tiges ont atteint 10 à 12 pieds de hauteur, on coupe les plus fortes de chaque touffe pour en enlever l'écorce, en laissant croître les autres plus faibles, et ainsi de suite. C'est particulièrement à Ceylan que la cannelle est le plus cultivée, et c'est de là aussi que viennent les meilleures qualités.

Le muscadier, *Myristica aromatica*, Lamarck, est aussi un bel arbre de 20 à 40 pieds, des climats tropicaux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Il appartient à la famille des Myristicidées, à fleurs dioïques et diclines, c'est-à-dire fleurs mâles et femelles portées par des individus différents, à feuilles alternes, d'un beau vert en dessus, pâles en dessous, à rameaux dressés, portant des fleurs et des fruits durant toute l'année. Son fruit est une espèce de noix de 2 à 3 pouces de grosseur, de forme un peu allongée, de couleur verte et jaunissant à la maturité. Le brou, à cette époque, s'ouvre en deux valves et laisse voir la noix qui est de couleur brune et couverte d'un arille de couleur pourpre qui se partages en branches anastomosées; c'est cette noix qui renferme l'amande, la muscade dont on fait usage dans nos cuisines. Ce fruit ne saurait être mangé cru, à cause de son goût âcre et astreingeant, cependant, uni au brou on en fait des confitures, qu'on estime tant pour leur goût que pour leur vertu tonique. Le goût et l'âcreté de la muscade plaisent à tout le monde, à petites doses, comme condiment, mais nul ne voudrait consommer le fruit entier à la maturité; cependant grand nombre d'indiens le mâchent avec délices. Rien de surprenant en cela, si l'on considère que, malgré nos prétentions aux rafinements en tout genre, il n'est pas rare de rencontrer dans nos meilleures sociétés, des délicats à goût dépravé qui ont contracté l'habitude de mâcher du tabac, poison vif et à goût encore plus âcre et infiniment plus désagréable que celui de la muscade.

Je ne fus pas peu surpris, lorsque je fus en présence du premier muscadier que je rencontrai, de voir ces beaux fruits jaunes, à valves entrouvertes par le bas et laissant voir leur noix enlacée de son arille pourpre. J'avais bien vu dans les

étalages des revendeuses sur le marché, de ces boules noires couvertes en partie de ces lanières rouges, mais je ne soupçonnais pas que ce pussent être des fruits naturels, je pensais que c'étaient des bonbons qu'on s'était plu à configurer de cette façon; mais lorsque j'aperçus ce macis rouge sur la noix brune entre les valves de la muscade, j'ai reconnu sans peine mes bonbons du marché, que je n'hésitai plus de ce moment à classer parmi les productions naturelles.

On me montra tout près un champ d'ananas, qu'on cultive en rangs comme on le fait de nos pommes de terre.

A chaque pas, de quelque côté qu'on se tourne, c'est du nouveau, de l'étonnant; on passe d'une surprise à une autre. Mais ce qui est constant et se retrouve partout, c'est la vigueur, la luxuriance de végétation qui semblent viser à se surpasser d'une variété de plante à une autre. On me fit voir une liane, dont la tige aussi grosse que le corps d'un homme, enlaçait le tronc d'un arbre d'au moins 60 pieds, puis parvenue au faîte, se répandait en une multitude de tiges flexibles descendant jusqu'au sol, où elles s'enracinaient de nouveau pour se répandre sur des arbrisseaux voisins qu'elles étreignaient de leurs liens flexibles. C'est à tel point que dans les endroits humides des forêts, il est impossible de se frayer un chemin à travers ces fourrés, à moins de se servir d'une serpette tranchante pour couper tous ces cordons entrelacés, s'interposant en barrages que ne romprait pas même un bœuf des plus vigoureux.

Le jardin botanique qui est situé au pied d'une colline dont il couvre une partie, fait suite au jardin du gouverneur toujours paré d'un luxe tropical, et offre un lieu de promenade des plus instructives et des plus amusantes. Quel immense avantage d'avoir ainsi réunis dans un espace restreint toutes les produc-ductions végétales d'un pays! Vous n'êtes pas obligé pour admirer la nature dans la production de ses œuvres si variées de parcourir forêts, montagnes, vallons, rochers, marais etc. c'est la nature elle-même qui, pour ainsi dire, vient au devant,

de vous, se range autour de vous, pour vous permettre d'admirer et son ensemble si riche, et ses variétés si étonnantes.

Pourquoi donc n'en pas faire autant à Québec ? C'est une petite colonie noire, de 172,000 âmes, qui nous donne ainsi en exemple une fondation remontant à 1820 ! et nous, avec notre million et demi, nous n'avons pas encore pu faire un pas dans cette voie. Ah ! c'est que là on n'est pas sous le régime du gouvernement représentatif. Ceux qui, animés du véritable patriotisme, veulent le bien de la colonie, ne sont pas soumis à ces mille exigences que les partis politiques font si impérieusement valoir sous le régime parlementaire.

***

Trinidad.—Sa découverte.—Ses aborigènes.— Ses martyrs. — Quelques mots de son histoire.—Sa population actuelle, son langage.—Ses productions naturelles.—Son gouvernement ; l'instruction publique.

Avant d'aller plus loin, je crois devoir interrompre ici mon journal de chaque jour, pour faire, en quelques mots, l'histoire de cette île que je veux faire connaître particulièrement à mes lecteurs.

L'île de Trinidad, l'une des plus belles et des plus riches de toutes celles que baignent les eaux équatoriales de l'Amérique, s'étend entre les dixième et cinquantième degrés de latitude nord, mesurant 55 milles de long sur 40 de large, et formant une superficie de 1750 milles carrés, étendue que pourraient lui envier plusieurs petits états indépendants de l'ancien monde.

Creusée du côté ouest en fer à cheval pour parfaire le cercle avec le golfe de Paria, qui la sépare du Vénézuéla par un étroit passage de vingt milles seulement, tant à l'une qu'à l'autre de ses extrémités, elle partage du climat et des riches productions de l'Amérique du sud, avec les brises rafraîchissantes dont jouissent partout les terres de médiocre étendue que baigne la mer de tout côté.

C'est le 31 juillet 1496, que Christophe Colomb, qui quatre ans auparavant avait doté l'ancien monde d'un monde nouveau, mit le pied le premier des européens, sur la terre d'Iere (ou Cairi, suivant l'autres) comme l'appelaient alors les habitants qui l'occupaient. Ce nom d'Iere, dans la langue du pays, signifiait colibri ou oiseau-mouche, nom imposé, sans doute, pour l'abondance de ces charmants bijoux de l'air qui encore aujourd'hui ne s'élèvent pas à moins de dix-huit espèces différentes dans cette île.

Christophe Colomb chez qui, à l'encontre des découvreurs de nos jours, dominait le sentiment religieux, sentiment qui l'avait porté à donner à la première île américaine qu'il découvrit le nom de Ste-Croix, frappé de l'apparence que présentent au sud de l'île les trois pics de Moruga, qu'on appelle aujourd'hui les Trois-Sœurs, donna à l'île le nom de Trinidad ou de Trinité, de l'idée du grand mystère que suggère la vue de ces trois pics d'égale hauteur et de conformation à peu de choses près semblable.

Trinidad, aussitôt après la visite du grand Génois, fut recouverte du voile de l'oubli, et ce ne fut que 36 ans plus tard, c'est-à-dire en 1532 que les espagnols songèrent sérieusement à y faire des établissements.

Ce fut à St-Joseph d'Arunna, à quelque distance dans les terres, que les espagnols fixèrent leur principal établissement. Bien que l'île fût alors occupée par les Caraïbes, nation féroce et anthropophage, on redoutait davantage les attaques qui pouvaient venir des aventuriers de mer, que celles des farouches habitants de l'intérieur. Ces derniers cependant leur firent sentir plus d'une fois les dangers de leur voisinage.

Trinidad, comme le Canada et la plupart des autres colonies européennes établies dans le Nouveau-Monde, compte aussi des martyrs de la foi et de la civilisation.

Etait-ce pour faire germer de nouveaux chrétiens que Dieu permit que cette terre nouvelle fut arrosée du sang de ses

ministres, ou pour punir les méfaits, les scandales et la honteuse exploitation de ces peuplades indigènes que faisaient souvent les nouveaux conquérants du sol ? C'est là un secret que Dieu s'est réservé, mais il nous est bien permis de juger aujourd'hui que ces immolations eurent le plus souvent cette double fin. Au sang innocent des victimes répandu pour le salut de ces âmes assises à l'ombre de la mort, se mêlait souvent le sang coupable du brigandage, de la cupidité et de la sensualité des nouveaux possesseurs.

De même que nous avons espoir de voir le jour où les restes de nos martyrs seront exposés à notre vénération sur nos autels, Trinidad peut avec raison compter aussi sur le même honneur pour plusieurs de ses premiers missionnaires.

Parmi les plus marquantes de ces victimes du dévouement, les Pères François de Cordoue, et Juan Garcès, tous deux dominicains espagnols, s'offrent les premiers à notre admiration.

Dévorés de la soif du salut des âmes, plus encore que les conquérants n'étaient avides de conquêtes et de richesses, les missionnaires, surtout les enfants des grandes familles religieuses, quoique animés d'un motif bien différent, suivirent souvent ces derniers dans leurs poursuites aventureuses de nouvelles découvertes, pour gagner de nouveaux royaumes au Christ. Et en même temps que les découvreurs assuraient de nouvelles possessions à leurs souverains, les missionnaires qui se joignaient à eux, toujours furent les premiers à braver les périls de tout genre, à s'exiler de toute civilisation, à se condamner à mille privations, pour établir leurs conquêtes sur les âmes. Malheureusement il est arrivé plus d'une fois qu'ils ont vu leurs travaux anéantis par les scandales et l'inconduite de leurs co-nationaux, et ont même payé de leur vie les excès et les injustices dont se rendaient coupables ces prétendus porte-flambeaux de la civilisation, à l'égard de ces peuples pour lesquels la loi naturelle seule, plus ou moins oblitérée ou pervertie par les passions, faisait toute la règle de conduite.

Ces deux Pères avaient d'abord évangélisé les peuples de St-Domingue; mais découragés de voir leurs efforts réduits à néant par la brutalité des espagnols qui exploitaient les naturels comme des bêtes de somme, ils résolurent d'aller annoncer la bonne nouvelle à des peuples qui n'eussent pas encore subi le joug de la domination de leurs nationaux.

S'étant donc embarqués sur un vaisseau espagnol, ils se firent jeter sur l'île de Trinidad, qu'aucun missionnaire n'avait encore visitée. C'était en 1513, à peine quinze ans après que Colomb eût découvert cette île importante.

Hélas ! ils croyaient fuir les avides persécuteurs qui avaient jusque là anéanti leurs travaux et paralysé leurs efforts, et ils les traînaient pour ainsi dire à leur suite.

A peine avaient-ils touché le sol de Trinidad, que les naturels leur firent le plus bienveillant accueil, s'estimant heureux, disaient-ils, de faire la connaissance de ces *hommes de la lumière*, dont ils avaient entendu parler. C'est sur le territoire de la tribu des Conquérabias, à l'endroit, croit-on, où est bâti aujourd'hui Port-d'Espagne, qu'étaient descendus les deux missionnaires. Maquérima, Atérima, Caroaori, et autres Acariwanas (1) qui se trouvaient là réunis, se disputaient l'honneur d'avoir les premiers les messagers de la bonne nouvelle.

Mais, tandis que la grâce semble préparer la voie à la lumière qui doit éclairer ces peuplades infidèles, satan ne voit pas sans peine les nouvelles conquêtes que l'on va faire dans ses domaines, et met tout en œuvre pour en obstruer la marche. Réveillant donc la cupidité des espagnols, il leur souffle dans l'esprit le dessein diabolique d'enlever un certain nombre de ces naturels comme trophées de leurs conquêtes dans les terres d'occident, qu'on exhibera avec orgueil aux yeux des autorités européennes.

---

(1) Acariwanas, caciques ou chefs de tribu.

Le choix des tribus chez lesquelles on se rendra d'abord est fixé, et les missionnaires sont sur le point de se diviser pour se livrer sans retard à la diffusion de la bonne semence dans une terre en apparence si bien préparée. Mais il faut qu'auparavant, ils aillent porter un message aux espagnols dont le vaisseau allait sans retard prendre la route de l'Europe. Il fut convenu que le P. François de Cordoue irait lui-même porter le message, tandis que le P. Juan Garcès resterait à terre.

Caroaori, acariwana de la tribu des Népoios, qui occupait, croit-on, les environs de Guapo, vers l'extrémité sud de l'île, ayant obtenu la faveur d'emmener chez lui le premier le P. François de Cordoue, voulut l'accompagner à bord du vaisseau, dans l'espoir de lier des rapports d'amitié avec ces puissants étrangers qui reviendraient plus tard, sans doute, les visiter de nouveau. A peine eut-il fait connaître sa détermination, que plusieurs autres, hommes, femmes, jeunes filles, poussés par la curiosité, et ne prévoyant rien à redouter, voulurent être de la partie. Le vaisseau est abordé, le message remis, et à peine le Père est-il descendu dans sa pirogue, que l'ancre est aussitôt levée sans qu'on permette aux trop confiants indiens de reprendre leurs embarcations. Caroaori est lui-même au nombre des victimes de cette noire trahison. On répond à ceux qui descendus dans les pirogues, réclamaient la liberté des leurs, par des coups de feu, qui sèment la mort parmi eux.

Les pirogues touchent le rivage, et comme la traînée de poudre qui fait sauter la mine en un clin d'œil, la triste nouvelle, en deux minutes, a soulevé toutes les tribus réunies là C'est la rage portée au paroxisme. Perfidie ! trahison ! . . . . Il faut se venger . . . . Il faut faire périr par de longs supplices ces deux étrangers pour assouvir notre vengeance, avant de nous nourrir de leur chair, de nous abreuver de leur sang.

En vain les deux martyrs leur représentent-ils qu'ils détestent autant qu'eux-mêmes l'infâme trahison dont on s'est rendu coupable ; qu'ils les aiment ; qu'ils veulent faire leur bonheur ;

qu'ils veulent vivre de leur vie, se faire leurs frères pour se dévouer uniquement à leur bien. Vaines remontrances ; il faut se venger.

On les lie à des poteaux ; on leur enlève les articulations des doigts des mains et des pieds les unes après les autres, on leur tranche les muscles des jambes et des bras, pour s'en repaître sous leurs yeux ; on les scalpe, et à la fin on leur ouvre la poitrine pour leur arracher le cœur et boire jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

L'enfer avait triomphé ; satan comptait une nouvelle victoire ; mais le chœur des martyrs couronnés au Ciel recevait deux nouveaux sujets, et Trinidad comptait deux puissants protecteurs !

Colonisée quelques années plus tard par les espagnols qui y firent quelques établissements, Trinidad devint possession anglaise en 1575, par le fait de Sir Walter Raleigh qui s'en rendit maître.

Un siècle plus tard, en 1676, lorsque les établissements n'avaient encore pris que de bien faibles développements, les guerres européennes occupant toute l'attention des différentes puissances, Trinidad passa des mains des anglais à celles des français, qui la remirent quelques années plus tard à ses premiers possesseurs.

Le 1er décembre 1699, eut lieu une seconde hécatombe d'européens de la part encore des Caraïbes, qui ne souffraient qu'avec peine le joug que leurs divers possesseurs s'appliquaient, pouvait-on croire, à rendre de plus en plus lourd et intolérable.

Ce second massacre fut encore bien plus déplorable que le premier, puisqu'il ne comprit pas moins de quinze victimes, savoir : le gouverneur même de l'île, José de Léon y Echales, un Père dominicain, Juan de Mosin Sotomayor, trois franciscains, les Pères Estévan de San Felice, Marco de Vique, et le frère Ramon de Figuérola, et dix personnages des plus marquants de la colonie.

Impatients du joug qu'on faisait peser sur eux, et peut-être aussi des vexations qu'on exerçait à leur égard, les aborigènes de l'île s'étaient, parait-il, concertés pour une révolte générale, dans laquelle on exterminerait jusqu'au dernier des blancs encore peu nombreux à cette époque.

On avait donc, dans ce but, organisé une grande fête à San Francisco de los Arenales, à laquelle toutes les notabilités de l'île avaient été invitées. Et voila que tout à coup, au milieu des danses et des chants de guerre, qu'on croyait donnés seulement en spectacle, une grêle de flèches empoisonnées tombe sur les spectateurs, et atteint les quinze victimes ci-dessus mentionnées.

Heureusement qu'au milieu de l'effroi général que causa ce massacre, le reste des membres du Cabildo (1) ne se laissa pas ébranler par la peur, et poursuivit avec vigueur les auteurs de ce lâche et révoltant guet-apens. Cependant, on fut tellement occupé, avec le peu de forces que l'on avait alors, à la poursuite de ces criminels, que ce ne fut que seize mois plus tard, au mois d'avril 1701, qu'on put donner la sépulture à ces saintes victimes. (2)

Les prêtres de St-Joseph, avec plusieurs membres du Cabildo, suivis de soldats et de guides, et accompagnés du P. Luis, dominicain, frère de celui qui avait été tué, se transportèrent donc sur le lieu du massacre pour rapporter les ossements des martyrs. Mais quelle ne fut pas leur émotion, en arrivant sur le lieu où les victimes avaient répandu leur sang, de trouver ce sang tout vermeil, comme s'il venait d'être répandu ; à l'église où avait succombé le P. Estévan, à la porte de la cuisine où le frère Ramon était tombé, le sang paraissait aussi frais que s'il

(1) Le *Cabildo* est le conseil à qui est dévolu, avec le gouverneur, le gouvernement de la colonie.

(2) Le R. P. Bertrand, prieur actuel des dominicains de Port-d'Espagne, a mis en vers, en 1886, le drame émouvant de ce massacre, après être parvenu, non sans des difficultés multiples, à retrouver l'endroit où gisait autrefois le village de San Francisco de los Arenales.

eut été répandu de la veille. On déblaya la fosse où on avait jeté les cadavres pêle mêle, en les recouvrant à peine de terre, fosse qui n'était autre chose qu'une excavation creusée pour les fondations de la nouvelle église qu'on devait construire, et l'on trouva là encore une nouvelle preuve que Dieu voulait faire reconnaître la sainteté de ces martyrs de la foi. Les corps étaient parfaitement conservés, souples, et le sang coulait de leurs blessures limpide et vermeil !

Les corps furent transportés à St-Joseph, et pendant neuf jours qu'on les exposa dans l'église en y célébrant des services solennels, le miracle de leur conservation pendant seize mois dans une fosse humide, sans montrer aucun signe de décomposition, se perpétua, en ne donnant aucune odeur et sans qu'on pût remarquer sur eux la plus légère altération.

On a des documents authentiques de la sépulture des trois martyrs franciscains ; il est probable, bien que la chose ne soit pas attestée, que des mains pieuses donnèrent aussi la sépulture au dominicain Sotomayor, au gouverneur don José de Léon, et aux dix nobles espagnols qui partagèrent leur sort dans le massacre.

Aucun endroit de l'île ne porte aujourd'hui le nom de San Francisco de los Arenales ; les diverses recherches tendant à cette découverte étant toujours demeurées infructueuses. On lisait même dans l'histoire de Trinidad par M. Borde, cette note désespérante : " *Cette mission (San Francisco de los Arénalès) frappée d'anathème, ne se releva jamais plus de ses ruines, et il serait impossible d'en indiquer aujourd'hui le site certain.*"

Anges de paix, abandonnons ces lieux,
Mais marquons en la place,
Et que rien ne l'efface,
Pour qu'on retrouve un jour,
La glorieuse trace
De ces martyrs du virginal amour. (1)

(1) Stance du drame du P. Bertrand.

En 1885, le P. Bertrand étant allé prêcher une retraite à Tumpuna, apprit du curé, qu'un vieil espagnol pourrait peut-être lui donner quelques renseignements sur le lieu où le massacre avait eu lieu. Il furent donc tous deux trouver le vieillard, qui ne put rien leur apprendre sur les recherches qu'ils voulaient faire. Cependant, il leur dit qu'un indien, demeurant dans la forêt, et connaissant bien tous les environs, pourrait peut-être les mettre au fait de ce qu'ils cherchaient. Ils se laissèrent donc conduire au *conuco* (cabane) de l'indien au sein de la forêt par un sentier assez difficile, si bien que pour se frayer un chemin avec leurs chevaux, il fallut le secours d'un noir qui les précédait armé d'un coutelas pour couper les lianes et autres plantes grimpantes s'entreposant en barrages sous les grands arbres de cette riche forêt. L'indien, quoique venu de la terre ferme, leur dit bien connaître l'endroit du *massacre des prêtres*, pour y avoir été conduit bien des fois dans son enfance, par sa grand'mère, qui ne manquait pas d'aller chaque année, avec les autres indiens habitant alors cette région, prier sur la terre sanctifiée par le sang des martyrs que cette terre avait bu. S'étant donc mis à leur tête, il leur fit suivre divers sentiers, et les amena sur le bord d'une ravine où il fallut laisser les chevaux pour la descendre et la gravir à pied. Et aussitôt parvenus de l'autre côté, c'est ici, dit-il, où était San Francisco de los Arenales où furent tués les prêtres.

—Mais sous le couvert de cette verte forêt, quelles preuves pouvez-vous nous donner que ce lieu a été autrefois cultivé et habité ?

—Regardez, dit-il, en montrant des morceaux de bouteilles et de plats cassés, puis ces deux avocatiers et ces méréys (pommiers d'acajou), peut-on trouver choses semblables en forêt vierge ?

Laissons ici la parole au P. Bertrand.

" L'indien parlait avec enthousiasme et comme absolume.. certain des choses qu'il racontait, et il était étonné, presque

scandalisé de la froideur et de l'apparente indifférence avec laquelle nous acceptions ses communications. Il ne nous cacha pas son désappointement et nous dit : " Oui, Pères, vous en pen-" serez ce que vous voudrez, mais moi je suis bien certain que " c'est ici que furent tués les prêtres, tous les anciens indiens le " croyaient, ils l'ont dit à ma grand'mère, qui le croyait et moi " je le crois aussi. Du reste, ajouta-t-il, avec un air mystérieux " et comme s'il allait faire une révélation importante, je puis " vous assurer, et bien d'autres vous le diront avec moi, que " tous les jeudis-saints et les vendredis-saints, on entend dans " ce lieu des choses extraordinaires, et plusieurs fois j'y ai " entendu moi-même des voix qui parlaient et chantaient dans " le lointain. Il y a à peine quelques années, une commère à " moi *(una comadre mia)*, passait dans le sentier de Tamana, " lorsque arrivée en face de ce lieu, elle entendit comme un " prêtre qui disait la messe et le murmure d'un peuple qui " priait à haute voix. Elle s'avança du côté d'où venaient ces " voix, et plus elle approchait, plus distinctement elle les enten-" dait ; mais lorsqu'elle eût gravi la petite pente au delà de la " ravine, elle ne vit ni n'entendit plus rien."

Ces renseignements sont bien suffisants pour confirmer la tradition que cet espace de terre actuellement encore parsemé de débris de poterie et abrité par quelques arbres fruitiers et d'autres grands arbres forestiers, est celui-là même qui a bu le sang des martyrs. " Et, ajoute le P. Bertrand, nous nous age-nouillâmes pour implorer ces glorieux apôtres de la Trinidad, qui nous précédèrent ici en des temps autrement difficiles. Et comme parmi les arbres de cette riche forêt il se trouvait un grand nombre d'arbres à encens, nous ne manquâmes pas, ajoute le Père, de détacher de leurs troncs plusieurs fragments de la résine odorante, pour nous rappeler la bonne odeur des vertus des généreux martyrs."

Quoique la forêt ait recouvert le lieu qui fut autrefois San Francisco de los Arenales, il parait bien évident aujourd'hui

que cette mission se trouvait entre Tumpuna et Arouca, à environ cinq ou six lieues de St-Joseph, sur la route de Tamana.

Après diverses vicissitudes, occupée tantôt par les français tantôt par les espagnols, quelquefois par les deux nations à la fois qui s'en disputaient la possession, Trinidad demeura à la fin possession espagnole.

Mais le développement de la colonie ne se fit toujours que fort lentement et au milieu d'épreuves sans fin. On peut juger de sa richesse d'alors par le fait suivant :

Comme on ne cultivait alors que le cacao (1), cette récolte étant venue à manquer en 1733, un édit fut émané pour imposer une taxe sur le peuple, en proportion de ses moyens, pour couvrir la halle du Cabildo de feuilles de palmier. Couvrir en feuilles de palmier l'hôtel du gouvernement, dans un pays tout boisé, n'indique guère la prospérité. D'après le recensement qu'on fit alors, la population mâle se montait à 162, dont 28 seulement étaient des blancs. Dans ce calcul n'entraient point les indiens ni les esclaves dont on ne tenait jamais compte.

En 1740, la récolte de cacao venant encore à manquer, le peuple de la colonie adressa une pétition au roi d'Espagne, le priant de le soulager dans sa détresse, qui était telle, disait-on, que la plupart ne pouvaient aller à la messe qu'une fois par an, et encore avec des habits empruntés. La tradition va même jusqu'à dire que les membres du Cabildo n'avaient à eux tous qu'une seule paire de culottes, qu'ils portaient à tour de rôle lorsqu'il leur fallait figurer en public.

La colonie demeura ainsi dans un état quasi stationnaire jusqu'en 1780, qu'un français, M. de St-Laurent, résidant à Grenade, entreprit d'en faire une colonie française, quoique soumise au gouvernement espagnol. Après avoir pris ses mesures avec les autorités, il fit passer dans l'île en 1783, un nombre considérable de cultivateurs français, auxquels se joi-

(1) On sait que c'est avec la graine du cacao que se fait le chocolat.

gnirent des émigrants de la Martinique, de St-Domingue, de la Guadeloupe, avec des noirs des diverses autres îles, si bien qu'en une seule année le chiffre de la population fut porté de 1000 à 12,000.

Enfin, en 1797, au milieu des guerres qui bouleversaient alors toute l'Europe, l'Angleterre étant aux prises avec l'Espagne, obtint de cette dernière la cession de Trinidad, qui devint de ce moment colonie anglaise, mais demeura toujours française par la religion, la langue et les habitudes. (1)

Depuis cette époque, Trinidad, sous la protection de la couronne d'Angleterre, a joui en paix des libertés que lui assurait le traité de cession, et a été toujours se développant et s'améliorant, bien qu'il reste encore une quantité considérable de la surface du sol à défricher.

Il est bien naturel que les gouverneurs et autres officiers qui viennent d'Angleterre prendre part au gouvernement des diverses colonies, s'efforcent d'y implanter la langue d'Albion, mais malgré tous les efforts tentés jusqu'à ce jour, le français est demeuré dans Trinidad, la langue du peuple, et je doute fort qu'on puisse jamais le faire disparaître. Cependant, comme il n'y a pas là de gouvernement représentatif, et que le gouverneur se trouve une espèce d'autocrate, libre à peu près d'imposer sa volonté comme il l'entend, on a fait dans ces dernières années de grands efforts pour implanter l'anglais partout. Dans les écoles on semble ne voir que l'anglais ; bien que l'enseignement du français soit libre, on n'en tient aucun compte.

Mais ce qui m'a le plus surpris à cet égard, c'est que l'autorité religieuse favorise ce mouvement. Que n'y résiste-t-on avec énergie ? Qu'importe à l'Angleterre que ses sujets coloniaux

(1) C'est par erreur que j'ai écrit aux pages 147 et 148 que Trinidad avait été cédée à l'Angleterre, en 1797, par la France ; c'est par l'Espagne qu'il eut fallu dire. Comme, de même qu'au Canada, c'était une cession et non une conquête que livrait l'Espagne, elle imposa des conditions dont les catholiques ressentent encore aujourd'hui le bon effet.

parlent français, espagnol au hindou, s'ils n'en sont pas moins loyaux et dévoués. La loyauté des Canadiens-français est-elle inférieure à celle des anglo-Canadiens ? Quand Sir E. P. Taché a proclamé que le dernier coup de canon qui serait tiré pour conserver le Canada à l'Angleterre le serait par un Canadien-français, il n'a pas été démenti, et il ne pouvait l'être.

L'autorité religieuse à Trinidad ne voit pas — du moins d'après mon humble opinion, et c'est ici une question de politique libre—que le langage est souvent la sauvegarde de la foi ? Le milieu dans lequel on vit, déteint toujours plus ou moins, sans qu'on le veuille, sans qu'on le remarque souvent, sur tous ceux qu'il embrasse. Répudiant sa langue pour adopter celle d'un autre peuple, dont on fait partie, on finit bientôt par épouser aussi ses idées et sa manière de voir dans les questions libres, et de là à passer aux préceptes de foi, la chute est facile. Le fait est malheureusement confirmé par de nombreux exemples.

Mais malgré tous les efforts, réussira-t-on à faire prendre l'anglais parmi le peuple ? Je ne le crois pas. Car c'est un français à eux que parlent les noirs des Antilles, et malgré leur contact avec d'autres langues qu'ils viennent à apprendre plus ou moins, leur langage à eux, qu'ils ont toujours conservé, et qui est leur langue propre, n'en ayant point d'autre, c'est ce français, ou si on l'aime mieux ce patois.

On est étonné en arrivant à la Martinique, à Ste-Lucie, à la Guadeloupe, à Trinidad etc. de voir qu'on nous comprend quand on parle français, et de ne rien comprendre, nous, à leurs réponses.

Comme dans les écoles, les administrations, on ne fait usage que de l'anglais, que l'anglais est aujourd'hui la langue officielle de l'île, la plupart des enfants de 12 à 18 ans, surtout dans les villes, emploient volontiers l'idiome anglais lorsqu'on leur adresse la parole, mais entre eux, dans la famille, c'est toujours le français qu'on emploie.

Le patois qu'on parle aux Antilles, est en grande partie le langage imparfait qu'emploient les enfants lorsqu'ils commencent à parler, et que nous sommes nous-mêmes les premiers à leur suggérer, losque nous voulons nous faire comprendre d'eux. Comme il fallait se faire comprendre des nègres qu'on tirait d'Afrique au commencement de l'établissement de ces îles, nègres qui avaient un idiome propre suivant les contrées d'où on les avait tirés, on leur parla comme à des enfants, et ces noirs, au lieu de perfectionner ce demi-langage, comme le font les enfants en grandissant, le perpétuèrent entre eux, et finirent par en former une langue propre, que les blancs durent eux-mêmes employer pour se faire comprendre. Et encore aujourd'hui, quelle est la langue que les enfants des blancs apprennent en premier lieu ? Le patois ; par ce que les bonnes et les servantes ne parlent pas autrement. Plus d'une fois dans les familles que j'ai visitées, j'ai été étonné en adressant la parole à des enfants de 4 à 8 ans, de voir qu'ils ne me comprenaient pas, tant que le père où la mère ne leur eût répété mes paroles en patois.

Les prêtres dans les catéchismes, au confessionnal avec les enfants, sont souvent obligés d'employer ce langage, pour se faire mieux comprendre.

Ceux qui possèdent bien ce langage s'accordent à dire qu'il ne manque pas d'énergie, de piquant dans ses tournures, et même n'est pas dépourvu d'élégance chez les gens à parole facile. Il a été récemment régularisé et *grammatisé* par un certain Martiniquois; la poésie même ne l'a pas répudié.

Tous les verbes sont invariablement à l'infinitif, certaines particules servant à désigner les temps. Ajoutez qu'on ne prononce pas les *r r* et que dans l'énonciation on emploie un accent particulier qui ne contribue pas peu à écarter davantage les étrangers. Notez encore que tous les vieux mots français qu'on trouve chez nos paysans canadiens, sont en honneur dans ce dictionnaire.

Ainsi on dira :

Je mange : *moé qua manger ;* j'ai mangé : *moé quai manger.*

Moé quai mangé pommes hiè : j'ai mangé des pommes hier.

Comment ou yé ? Comment êtes-vous ?

Ravet pas tini raison douvent poule. Le ravet (coquerelle) n'a pas toujours raison devant la poule ; en d'autres termes : la raison du plus fort est toujours la meilleure.

Gnon doigt pas ça pouend pices. Un doigt ne prend pas de puces.

S'ils veulent exprimer beaucoup, ils diront : *en pile, en pile ;* peu, *pas pièce, pas pièce ;* un peu : *un ti buin.*

Mais pour mieux faire apprécier ce langage de mes lecteurs, je leur mettrai ici sous les yeux, une poésie d'un littérateur Guadeloupéen, en la faisant suivre de la traduction.

L'AME DE FEU BOULIQUI

(Conte Guadeloupéen)

Gnon jou apoué midi, là-haut, dans ti Mihaut,
Gnon jène homme fiscal qui té bhillé faraud,
Té qua dandiné li mirant li dans la glace,
Soué disant li té nobl' et soti dans grand race,
Li té fier, mépouisant, rempli l'ambition,
Pace li té tini gnon p'tit situation.
Gnon ti monte au gousset, gnon vié jiment Bonahangue,
Qui té soti, yo dit, dans quiou à man Champagne,
Poutant, grand-papa li, té gnon nègue hibo,
Mengeur di caïman, coscaille et grignogo,
Li té tini, jour-là, gnon belle déringotte,
Beau velou noir autour, pa dessus la pagotte,
Gnon gilet blanc piqué. Pendant bel mouché-là,
Té qua faire li fier, tant com gnon grand pacha,

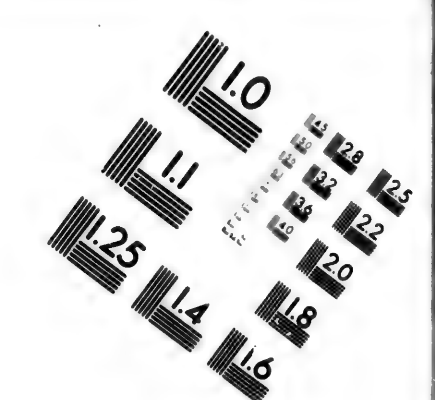
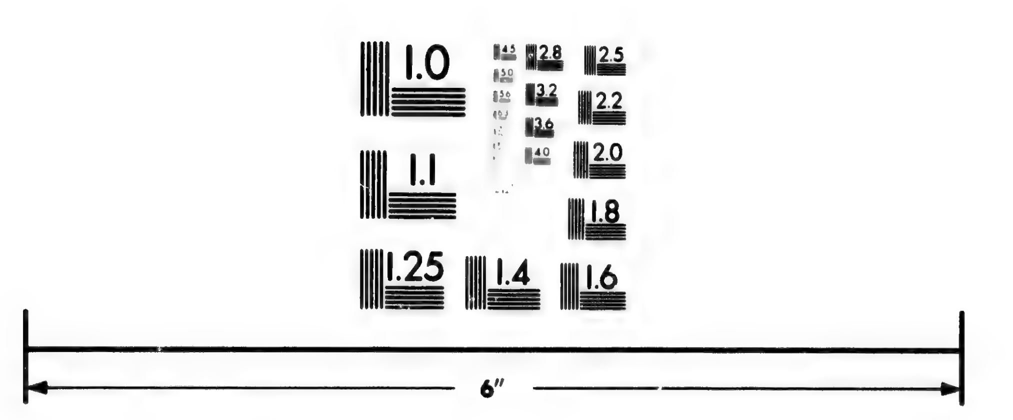


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Là, su quilotte à li, li péci gnon ti tache,
Di poussière tout blanc, gros con gnon pistache,
Li tiré gan à li, aussitôt li vouer ça,
El fou gnon chiquinotte là sur tache là,
Au coup, li tend soudain, gnon train con gnon tonnerre,
Avec fouacas, vini faire trembler la terre,
Et gnon petit bonhomme, espèce di zombis,
Soti dans tache là, en pêtant des grands cris ;
" Ta faire moé ben mal ! Ta blessé moé dans l'âme,
Li hêlé tout en feu ; foulcamp con gnon flassame."
Pitit poussière là, bouge là té couché,
C'était li papa-là qui voye effarouché,
Not' hom là rété couac, quand l'aute disparaite,
Con gnon voué concougaut ; et li trouvé li b:te,
Quand il dit en li-même, avec l'esprit troublé :
" Mi moune ; c'est poussière au vent qui qua volé ! "........

Baudot, dit Fondoc.

Traduction,

Un jour, après-midi, la-haut, dans le village de Mahaut,—Un jeune homme riche, cossuement vêtu,—Se dandinait en se mirant dans une glace.—Il était noble soi-disant et descendait d'une grande famille.—Il était fier, méprisant, rempli d'ambition,—Parce qu'il avait une petite situation.—Une petite montre au gousset, une vieille haridelle bonne pour l'équarrisseur,—Qu'il était fils de madame Champagne.—Pourtant son grand père était un nègre ibos,—Mangeur de caïmans, de coquillages et de grignogo.—Il avait ce jour là une belle redingotte,—Avec pagottes en beau velours noir,—Un gilet de piqué blanc.—Pendant que ce beau monsieur—Faisait le fier, tout comme un grand pacha,—Sur son pantalon, il aperçoit une petite tache—De poussière blanche, large comme une pistache.—Il tire son gant aussitôt qu'il a vu cela—Et flanque une chiquenotte sur la tache en question.—Au coup, il entend soudain un bruit de tonnerre,—Venant avec fracas, faire trembler la terre,—Et un

petit bonhomme, espèce de zombi,—Sort de la tache en poussant de grands cris.—" Tu m'a fait grand mal ! Tu m'a blessé jusqu'à l'âme !" — Dit-il en fureur ; et il disparait comme un éclair.

—Le brin de poussière que ce quidam avait touché,— C'était l'âme de son père qu'il avait effarouchée.

—Notre personnage resta coi, quand l'autre eut disparu— Comme on voit une coucouille (1).—Et il se trouva vain— quand il réfléchit dans son trouble :—" Voilà bien l'homme ; un peu de poussière qu'emporte le vent.........

On dirait que les noirs ont horreur du bon langage, car dans les colonies anglaises de longue date, comme la Barbade, par exemple, les nègres ont un patois anglais, calqué sur celui du français, et tout aussi inintelligible pour les étrangers.

Peu de pays, je pense, peuvent offrir une mosaïque aussi variée de population que Trinidad, car en addition aux espagnols, français, anglais, portugais, nègres et indiens qui forment la partie principale de cette population, il faut compter aussi les chinois, qui, importés comme cultivateurs, ont bientôt abandonné le travail des champs, pour se louer comme jardiniers ou se livrer à diverses petites industries.

En disant " indiens," j'entends les coolis ou habitants des Indes Orientales (2), car pour les indiens aborigènes, les anciens Caraïbes, ils sont entièrement disparus de Trinidad et de presque toutes les autres îles, à part la Dominique où il s'en trouve encore un petit noyau, comme je l'ai mentionné plus haut.

Par un acte d'humanite qui l'honore, l'Angleterre en 1834,

(1) Coucouille, mouche-à-feu.

(2) Dans l'extrême Orient, comme au Japon, on entend par coolis, des hommes de peine.

décréta l'affranchissement de tous les esclaves de ses possessions d'Amérique, et depuis cette époque, et même plusieurs années auparavant, aucunes nouvelles recrues africaines ne sont venues s'ajouter aux noirs qui s'y trouvaient déjà. La population actuelle est donc la descendance des premiers esclaves qui se sont multipliés entre eux et se sont plus ou moins alliés avec des coolis ou des chinois, car pour des alliances légitimes avec des européens, elles ont toujours été extrêmement rares. Je dis alliances légitimes, car du temps de l'esclavage, là comme partout ailleurs, les jeunes esclaves ont toujours offert un puissant appas au libertinage de leurs possesseurs, si bien que la population actuelle est presque entièrement composée de mulâtres, et compte peu de familles de race noire pure.

Ces alliances irrégulières ont été tellement fréquentes, qu'elles constituent encore aujourd'hui la plus grande plaie dans la moralité de ce peuple, d'ailleurs sobre, paisible, frugal, et certainement religieux ; et celà dans toutes les Antilles. Sur douze, quinze baptêmes qui se font à Trinidad, à la Martinique etc., à peine 4 ou 5 sont légitimes. C'est à 3h. P. M. que se faisaient les baptêmes à Port-d'Espagne. Le prêtre en arrivant à la sacristie commence par enregistrer les noms. Il voit 4, 5 enfants qu'on présente. La première question est toujours celle-ci : cet enfant est-il légitime ?—Non, mon Père. Celui-ci ? non, mon Père ; celui-là ? non mon Père ; cet autre ? Oui ! mon Père, avec satisfaction. On n'en rougit pas ; on n'objecte pas à l'admettre. La chose est si commune, qu'il semble qu'elle n'a rien qui doive surprendre. Cependant, comme on est très avide d'éclat et d'honneur, les parents des illégitimes ont grand soin de ne jamais présenter leurs enfants qu'en compagnie des légitimes, afin d'avoir les honneurs de la cloche. Quatre, cinq voitures, le plus souvent à deux chevaux, détalent sur la place, au bruit étourdissant des cloches en mouvement, reste aux curieux à deviner auxquels dans le nombre s'adresse ce carillon.

Ce peuple est certainement religieux, il en a le sentiment, et ne rougit nullement de sa foi. Voyez les églises s'emplir, non seulement aux offices du dimanche, mais même aux messes sur semaine, aux prières de l'archiconfrérie etc. Que de fois j'ai été étonné et édifié, en voyant de la fenêtre de ma chambre, ces noirs se découvrir en passant vis à vis la cathédrale, faire un grand signe de croix, et malgré le soleil brûlant de ces latitudes, ne remettre leur coiffure que lorsqu'ils avaient dépassé les limites du temple saint.

— Vous dites, mon Père, disais-je à un prêtre résident, que votre peuple est religieux ; mais comment accordez-vous cela avec sa coutume de ne faire bénir les mariages qu'après quinze, vingt et trente ans d'union ? Le tiers de vos ouailles vit dans le concubinage ; où est leur religion ?

—C'est la grande plaie du pays, mais dans le fond, ces gens ont la foi et le sentiment religieux.

—Ne pouvez-vous pas parvenir à abolir cette abominable coutume ?

—Nous y travaillons de toutes nos forces, sans pouvoir y gagner grand'chose.

—Quelles raisons donnent-ils pour s'excuser dans de semblables écarts !

—C'est toujours le manque de moyens qu'on fait valoir pour satisfaire aux exigences de la coutume. Comme on est ici très avide de démonstrations pour les mariages, baptêmes et funérailles, il ne faut pas moins de $150 à $200 pour une noce ordinaire. Il faut couvrir la future de soie, la pourvoir de bijoux, s'habiller soi-même en drap fin, payer les voitures etc., et comme on n'a pas le gousset assez garni pour répondre à de telles dépenses, on remet la fête à une autre époque, en cohabitant ensemble en attendant, ou plutôt l'on s'autorise de la coutume pour mettre ainsi de côté les lois de l'église.

—Mais pourquoi ne pas les marier sans cérémonies, secrè-

tement s'il le faut, même à leur domicile si nécessaire, pour mettre leur conscience en sureté ?

—Oh ! c'est ce à quoi nous ne pouvons les amener, malgré toutes nos remontrances et sollicitations.

—Hé bien, mon père, je pense qu'il y a au fond une autre raison que celle qu'ils allèguent. On en a vu, m'a-t-on dit, qui, ayant fait bénir leur mariage après trente ans d'union, ne sont pas demeurés ensemble ensuite plus de quinze jours, incapables de s'accorder. Ne voyez-vous pas là le manque de confiance réciproque dans les engagements de part et d'autre ? et la large part qu'il faut faire au caractère de ces fils d'esclaves habitués à n'agir que sous le frein de la menace ? Avec cette union sans engagement, le mari se dit que s'il maltraite sa femme, elle s'enfuira ; et la femme de son côté, que si elle ne satisfait pas son mari, il la chassera. Mais du moment qu'ils savent que le lien est indissoluble, chacun veut faire valoir sa maîtrise, et l'accord n'est plus possible.

Je pense, en effet, d'après tout ce que j'ai pu connaitre, que c'est là la raison capitale de ces unions illégitimes.

Mais ces nègres sentent tellement la réprobation de ces unions irrégulières qui avoisinent, avouons le, la promiscuité des sexes, que chez eux on ne tient pas compte de sa filiation, et que la plupart, surtout parmi les femmes, cachent avec soin leur nom ; on en a même trouvé qui l'avaient perdu complètement.

Un médecin se rend un jour dans une campagne, pour la vaccination des enfants. Il rencontre une petite fille dans le cours de ses opérations, et s'adresse à celle qui l'avait amenée. La conversation est en anglais.

—*Are you this child's mother ?*

—*Yes, sir,—is me darter.*

—*What is your name ?*

—*Is my name ?*

—(Avec impatience étant à plusieurs milles de sa résidence et étant pressé par la faim): *Yes, I ask you what is your name?*

—(Avec hésitation): *Dey does caal me Sal.*

—*Well, Sal what?*

—(Avec assurance mais avec un soupçonneux coup d'œil sur tous ceux qui étaient là): *Dey does allus' caal me Sal.*

—(Avec colère): *Oh! botheration, will you tell me your proper name or not?*

—(S'approchant du docteur, avec répugnance, elle lui murmure dans l'oreille sur le ton le plus bas possible): Delphine Segard.

—(Avec un dédain évident): *Then why couldn't you say so?*

Craignant que leurs noms n'évoquent quelques fâcheuses réminiscences, elles préfèrent les taire, et voila comment il arrive que ces noms demeurent le plus souvent inconnus du plus grand nombre, et viennent parfois à se perdre complètement. Nul doute qu'avec une telle manière d'agir, bon nombre de mariages ne soient canoniquement nuls par des empêchements de parenté qu'on n'a pas pris soin de découvrir.

Non, me disait un jour, un homme qui connaissait bien ces nègres, ce n'est pas là un peuple religieux, il conserve une certaine religiosité apparente, mais pour le véritable sentiment religieux, il ne l'a pas.

Je n'oserais, quant à moi, souscrire à un tel jugement; je sais que ce peuple-enfant réfléchit peu, résiste difficilement aux idées qui ont cours chez lui, la paresse chez lui est aussi inhérente aux opérations de l'esprit qu'aux mouvements du corps.

J'ai précédemment mentionné. en passant, quelques unes des productions naturelles de Trinidad, je veux ici compléter la liste des principales.

Bien que Trinidad ne possède aucune mine de métaux précieux, elle renferme cependant des minerais qu'on pourra peut-être exploiter avec avantage plus tard. Le fer surtout parait y être très abondant. Des échantillons tirés de l'île de Gasparillo dans le golfe de Paria ont donné 61.56 par cent de fer pur, et d'autres tirés de la vallée de Maracas 67.16 par cent !

L'or, l'argent, le cuivre, le mercure, l'étain, n'ont pas encore été signalés dans l'île.

Mais sa mine la plus précieuse et sa plus abondante est l'asphalte, qui s'y trouve en immense quantité, et dont la demande va toujours croissant tant sur les marchés d'Amérique que sur ceux de l'Europe. Les journaux de tous les pays ont mentionné tour à tour le lac de bitume ou d'asphalte de La. Bréa, dans l'île de Trinidad, qui est une source abondante de revenu et qui parait inépuisable. On en tire chaque année des milliers de tonnes et toujours la surface demeure la même. Ayant fait la visite de ce lac, je donnerai de plus amples explications sur ce qui le concerne, lorsque j'en serai rendu à le mentionner dans le journal que je poursuis de mes excursions dans l'île.

Il se trouve aussi des carrières de gypse très abondantes près de St-Joseph, mais on n'en a à peu près tiré encore aucun parti jusqu'à ce jour.

Peu de pays au monde peuvent égaler Trinidad pour la fertilité de son sol et la variété des cultures dont il est susceptible. Toutes les productions des régions intertropicales peuvent y réussir : la canne à sucre, le cacao, le café, le coton, le maïs, le riz, le tabac, l'indigo, les épices de tout genre. Même variété et même abondance pour les fruits, tels que : ananas, oranges, citrons, bananes, sapotilles, mangos, pastèques, pommes d'acajou, pommes de cythère, barbadines, ignames, grenades etc.

Et que d'autres cultures pourrait encore y faire propérer l'industrie ! Les céréales, par exemple ; il suffirait d'en tenter

la culture pour être sûr du succès. L'avoine que l'on fait venir de New-York ou des Provinces Maritimes, s'y vend d'ordinaire 4 gourdes le baril de trois minots. Nul doute qu'une telle culture ne puisse être très remunérative si on la tentait.

Il en serait ainsi du blé.

On ne voit ni fraises, ni framboises dans ces îles. Le curé, de Roseau, dans la Dominique, fit venir l'année dernière des plants de fraisiers et en planta un carré de son jardin, et dès la première année il eut une récolte très satisfaisante.

Mais il en est ici comme partout ailleurs, la routine exerce un empire souverain qui paralyse tout progrès. La culture de la canne à sucre a été autrefois très rémunérative, et on s'est voué presque exclusivement à la canne à sucre. Le cacao, le café, le coton, le riz, ont été à peu près abandonnés pour livrer tous les champs à la canne à sucre.

Ce n'est pas le nègre avec la paresse qui le caractérise et son quasi mépris pour les aisances de la vie, qui cherchera à améliorer sa position par quelque industrie nouvelle. Pour lui, pourvu qu'il puisse se remplir le ventre, peu importe la qualité des aliments ; il fait sans peine le sacrifice de ses goûts, devant les labeurs nécessaires pour améliorer sa position. Et les blancs, propriétaires d'usines et de terrains, trouvant leur affaire—ils sont d'ailleurs tous riches—dans la culture de la canne, ne songeront nullement à porter leur vues ailleurs.

Mais voici que la betterave, qu'on cultive aujourd'hui sur une vaste échelle en Europe, menace de supplanter la précieuse canne. Le sucre a déjà subi une baisse considérable. Aussi commence-t-on à s'allarmer dans les îles. Et n'étaient les bas prix avec lesquels on s'assure le travail des nègres, la concurrence deviendrait impossible. Un propriétaire d'usine me disait que l'an dernier sur une expédition qu'il avait faite à Londres, il n'a pu obtenir que $2 par barril de 196 livres de sucre. Nulle culture ne peut devenir payante à ce prix. Aussi songe-t-on,

depuis quelques années, à faire une plus large part à la culture du cacao. Nul doute qu'on en fasse autant pour le café dont les produits de Trinidad jouissaient déjà d'une excellente réputation en Europe.

On a aussi tenté la culture du thé; mais était-ce dû à la préparation, bien qu'on eut des chinois pour l'opération, on n'a pas été satisfait du résultat. Les quelques pieds que j'en ai vus au jardin botanique paraissaient cependant forts et vigoureux.

Trinidad avec une population de 172,000 âmes, n'a cependant pas de gouvernement représentatif. Et ce qui est encore plus surprenant, c'est que le peuple ne veut pas en avoir.

Une commission royale, sur requête d'un certain nombre d'habitants, demandant cette forme de gouvernement, a siégé pendant le séjour même que j'ai fait dans cette île, et une très grande majorité des personnes entendues s'est prononcée contre, préférant l'état de choses actuel.

Le gouverneur qui est nommé directement par la reine, se choisit trois conseillers parmi les personnes les plus notables de la colonie pour former l'exécutif. Il y a en outre un conseil législatif composé de 14 membres. Tous sont nommés par la couronne. Ce conseil siège une fois par mois, et tous ceux qui ont des pétitions à présenter, sont admis à les faire valoir. Comme tous, gouverneur et conseillers, sont animés du véritable patriotisme, c'est-à-dire, veulent avant tout le bien du peuple et le progrès de la colonie, les affaires publiques sont conduites avec sagesse et une extrême économie, et l'on ne désire rien moins que le changement d'un tel état de choses.

On ne connait point là le favoritisme indu, les positions lucratives sont peu nombreuses, et petit aussi est le nombre des personnes qualifiées pour les remplir. Le mérite réel est le seul appoint pour les nominations aux emplois ; on ne connait là ni *boodlage*, ni entremetteurs, ni *graissage*. Il serait difficile de

trouver un gouvernement plus économique. Cependant les améliorations publiques ne sont pas négligées ; le commerce, l'agriculture, l'éducation sont protégés. Sans viser au grandiose, les édifices publics sont convenables, des ponts nécessaires sont jetés sur les rivières, les routes sont en bon état. Le gouvernement possède un chemin de fer de Port-d'Espagne à St-Fernando, 32 milles, et doit prochainement le pousser plus loin. L'exploitation du lac de bitume de LaBréa, donne de l'emploi à un grand nombre d'ouvriers en même temps qu'elle est un ressource précieuse pour la colonie, etc.

Comme j'exprimais ma surprise à l'un des témoins de la commission royale, de ce que l'on préférait l'état actuel à un gouvernement représentatif, vous aimez donc mieux, ajoutai-je, vous faire gouverner par un autocrate, qui vous impose sa volonté, plutôt que d'avoir voix au conseil de l'autorité qui vous régit ?

—Votre surprise, repliqua-t-il, vient de ce que vous nous prenez pour un peuple homogène, comme le sont la plupart des habitants des autres contrées. Mais il faut compter ici avec les éléments hétérogènes dont se compose notre population. Voyons quels sont ceux qui se partageraient l'autorité, si nous avions un gouvernement représentatif. Il va sans dire que n'ayant aucun attrait pour le communisme, il faudrait proscrire le suffrage universel. En exigeant une qualification foncière de la part des représentants, vous écartez du coup les trois quarts des nègres, qui ne sont pas propriétaires, resteraient les créoles avec les coulis ; or vous savez que les créoles sont très peu nombreux, et la plupart des coulis sont propriétaires. Car à l'expiration du terme de leur engagement de cinq ans, la plupart, d'après la convention stipulée d'avance, préfèrent recevoir la moitié du prix de leur retour aux Indes en argent et l'autre moitié en terres pour se fixer dans le pays. Ce sont donc ces derniers, les coulis, qui par leur nombre, auraient le haut du pavé dans notre législature. Les créoles de

la Martinique, de la Guadeloupe et des autres colonies françaises, se plaignent d'être à la merci des nègres par le suffrage universel, ce serait bien pis pour nous, nous serions à la merci des coulis, c'est-à-dire gouvernés par des mahométans, des boudhistes et autres payens.

—Mais sous une autocratie telle que celle qui vous régit, ne craignez-vous pas des abus d'autorité parfois ?

—Toute médaille a son beau côté et son revers, et, somme toute, nous pensons qu'il vaut mieux pour nous conserver l'état de choses actuel. Nous avons d'ailleurs recours à l'Angleter lorsque nous nous trouvons lésés par l'autorité.

Il n'y a encore que quelques années qu'un conflit s'étant élevé entre le gouverneur et notre arpenteur général, M. Devenish, celui-ci fut sommairement destitué et mis à la retraite avec une pension de $150 seulement par année, lorsque d'après la loi, il avait droit à $800. Il porta aussitôt sa plainte en Angleterre; sa juste réclamation fut écoutée, le gouverneur fut aussitôt rappelé, et on répara l'injustice commise à son égard.

Sans doute que dans une colonie comme le Canada où nous jouissons d'une quasi indépendance, où le parlementarisme est depuis longtemps inféodé, il serait impossible de revenir à cet état de simplicité dont j'ai admiré le fonctionnement plus d'une fois; d'ailleurs le nombre de notre population, son homogénéité quant à ses besoins et à ses aptitudes, et son degré de civilisation, exigent des rouages beaucoup plus compliqués pour son gouvernement, mais sur plus d'un chapitre nous pourrions aller demander à cette colonie de nègres des exemples de sage administration, et surtout d'une économie réellement avantageuse au peuple. L'éducation peut nous en fournir un exemple.

L'éducation tant supérieure que primaire et secondaire est sur un très bon pied à Trinidad.

Trinidad posède trois collèges pour l'éducation supérieure,

dont le principal est celui que dirigent les Pères du Saint-Esprit, comprenant d'ordinaire de 220 à 250 élèves. Le second est le collège Bolivar, de langue espagnole ; la population parlant cette langue est assez peu considérable dans l'île, mais, chaque année, un certain nombre d'élèves vient de la terre ferme se joindre à ceux de la colonie. (1) Enfin vient en troisième lieu le *Queen's Royal College*, de langue anglaise, qui donne aussi des cours classiques.

Ce nombre de collèges pourrait être nuisible, sous un certain rapport, eu égard à la population totale, si, comme en Canada, on était épris d'un certain engouement pour les études classiques. Mais tous ces collèges ont des cours supplémentaires pour l'éducation secondaire, qui peut convenir aux situations administratives ou au commerce dans la colonie, et le nombre d'élèves qui poursuivent les cours jusqu'aux classiques latins et grecs est toujours assez restreint.

Mais les cours classiques ordinaires n'étant pas généralement suffisants pour ceux qui aspirent aux professions libérales, le gouvernement s'est encore astreint à pourvoir à ce qui manquait sous ce rapport.

Chaque année, d'après un programme connu d'avance, des concours ont lieu entre les trois collèges, et les quatre élèves qui ont obtenu le plus grand nombre de points dans ce concours, sont gratifiés d'une pension de £150 pendant trois ans, pour aller suivre en Angleterre, les cours des hautes études ; ils en reviennent toujours avec les diplômes de docteurs en droit, en médecine ou en génie civil, et peuvent aspirer aux plus hauts emplois civils dans toutes les possessions de l'empire britannique. Il faut voir quel zèle et quelle application déploient les élèves pour ce concours annuel. Aller passer trois années en Angleterre aux frais du gouvernement, est

(1) Le collège Bolivar reçoit aussi une subvention du gouvernement du Vénézuéla.

aussi un appoint bien capable de stimuler des jeunes gens pour s'appliquer à l'étude et l'emporter dans cette lutte. L'an dernier les PP. du Saint-Esprit fournissaient deux lauréats sur les quatre. Si nos gouvernements parvenaient à s'affranchir de la quasi nécessité d'enrichir leurs supports pour se maintenir au pouvoir, c'est par dizaines qu'on pourrait porter les talents supérieurs, mais privés de fortune, à parfaire leurs études pour le plus grand avantage de la communauté.

L'éducation des filles est dévolue aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont j'ai déjà parlé plus haut. Confier l'éducation des personnes du sexe à des religieuses, c'est dire de suite qu'elle est éminement chrétienne, convenable, suffisante, et bien propre à faire reposer le plus grand espoir dans la génération future pour le progrès bien entendu.

Les Sœurs dominicaines donnent aussi une excellente éducation aux orphelins dont elles ont la charge.

***

L'orphelinat du P. Forestier. —Fruits nouveaux.—Chasse aux insectes.—M. Devenish.—Chasse aux mollusques des plus faciles.—Excursion à St-Fernando.—M. le curé Maingot ; son personnel.—LaBréa ; le lac de bitume ; dîner de gourmet dans une hutte ; chasse aux mollusques ; un crustacée.—Les Sœurs de St-Joseph ; une liane étonnante.—Insectes lucifères, mollusques.—A la Pointe-à-Pitre avec M. Oserda.—Une usine à sucre, ses diverses opérations.—M. Hawkins, sa résidence.—Une belle cigale.—Retour à Port-d'Espagne.

Mercredi, 18 *avril*.—Conduits par le P. Mannès, nous allons ce matin visiter l'orphelinat que tient le P. Forestier, avec un dévouement que rien ne saurait décourager.

—Combien avez-vous d'orphelins sous vos soins, demandai-je au P. Forestier ?

—Le gouvernement, répondit-il, paye pour soixante, et j'en ai soixante-quatorze.

—Mais qui pourvoit aux dépenses de ces 14 surnuméraires ?

— Moi-même, avec mes industries à solliciter des secours.

Le bon Père, contre l'usage des autres dominicains, porte la barbe. Avec cette épaisse barbe blanche, par sa taille et même par quelques traits de sa figure, je lui trouve une ressemblance frappante avec le Frère Liévin, le franciscain de Jérusalem qui dirige les pèlerins dans la visite des Lieux-Saints. Plus encore que ce dernier, c'est un type dans des allures qui lui sont propres.

Par économie, il se fait instituteur de ses enfants. Nous avons assisté à une leçon d'hindoustani qu'il donnait à ses élèves de cette langue. Par dévouement, il s'est astreint, malgré ses soixante ans, à apprendre cette langue difficile, pour sauver le traitement qu'il était obligé de faire à un instituteur couli. Il a eu le bonheur de convertir au catholicisme, le boudhiste qu'il employait ainsi tant pour sa propre instruction que pour celle de ses élèves. Voyez-le, toujours armé de sa verge, et feignant une sévérité outrée, entouré de ses marmots, près du tableau noir, leur faisant donner l'explication des caractères hiéroglyphiques déjà tracés, ou leur apprenant à en tracer eux-mêmes. Ne faut-il pas un dévouement sublime pour s'astreindre à son âge, à une besogne si ennuyeuse et si fatigante ?......

Mais voici les 4 h. de l'après-midi arrivées, il faut aller aux provisions pour le lendemain, il faut pourvoir aussi à un pantalon pour l'un de ses quatorze ou à une chemise qui manque à un autre. On ne parle pas des chaussures, car elles ont été supprimées totalement.

Les enfants amènent donc le pacifique beaudet de l'établissement dans les timons de la charrette. Cette charrette n'est ni orpheline ni veuve de ses ressorts, car elle n'en a jamais eus. Une simple planche en travers, appuyée sur les côtés, sans dossier ni coussins, forme le siège. Le Père, avec sa longue

barbe et son grand chapeau de paille, s'installe au milieu, et suivons-le sur le marché, dont les chalands sont presque tous disparus. C'est d'abord au boucher qu'il s'adresse pour se faire céder des restes de viande qu'il n'a pu vendre. Ecoutons les dans la langue créole, qui paraît si bien convenir aux altercations ; on les dirait en querelle, et ce n'est qu'un assaut de la part du Père pour solliciter une aumône, et une paisible résistance de la part du boucher pour s'y soustraire. Le boucher cède à la fin, et le panier commence à se garnir.

Puis passons à la marchande de légumes. Comme les femmes ont d'ordinaire la langue bien pendue, ce sont ici de véritables gros mots que l'on profère.

—Personne ne vient à mon secours, dit la marchande à l'air emporté, il faut que je gagne le pain de ma familles ; faites-en de même.

—Bien ! ceci c'est pour moi ; mais mes pauvres enfants, les laisserez-vous mourir de faim ?

—Tenez, prenez ce lot, mais que ce soit le dernier, que je ne vous revoye plus.

—Bien, merci ma bonne ; le bon Dieu vous tiendra compte de votre charité ; et soyez sûre que vous ne me reverrez pas avant demain.

Et la bonne face noire de paraitre alors tout adoucie, et d'étaler les deux lignes de ses dents blanches par un sourire qui semble dire : eh bien, demain, nous verrons.

Nous admirons la bonne tenue des enfants, et l'air de santé et de satisfaction que reflètent leurs figures. Tous sont simplement mis, mais propres. Les plus petits de 4 à 5 ans n'ont pas de pantalons, mais tous portent une modeste chemise, au lieu d'aller nus, comme on les voit partout dans les chemins.

L'orphelinat occupe un site magnifique, sur les confins de la cité et en élévation sur une hauteur ; il a vue sur toute

la ville et le port. Ajoutons qu'il possède un vaste terrain que cultive les enfants et qui constitue la principale ressource de l'établissement.

Mais tout en admirant la bonne tenue de cet établissement, nous sommes étonnés du dénûment qui se montre partout, comparé avec l'ameublement de nos institutions similaires. La pauvreté n'est pas seulement théorique ici, mais elle est essentiellement pratique. Nous passons dans le dortoir. On étend une natte de jonc sur les planches qui forment le fond de la couchette, et avec un simple drap de serge rouge, le lit est au complet. Durant le jour, nattes et draps sont enlevés, roulés dans un coin, et les couchettes sont converties en bancs. Ce manque de comfort est encore bien préférable à la terre nue des huttes ou au pavé pierreux et poussiéreux des rues qui étaient le partage de ces pauvres orphelins abandonnés à eux-mêmes.

Tout auprès de l'établissement du P. Forestier, se trouve, mais à un échelon d'une trentaine de pieds dans l'ascension de la colline, l'orphelinat des filles que dirigent des Sœurs dominicaines. Comme la chapelle commune aux élèves des deux sexes est adossée à ce dernier établissement, tous les matins, les garçons s'y rendent pour entendre la messe que leur dit le P. Forestier. C'est le seul office dont ce Père est chargé pour les Sœurs, car elles ont leur chapelain particulier.

Le P. Forestier m'ayant invité à venir célébrer sa messe de communauté le lendemain, j'accepte d'autant plus volontiers cette invitation, que je vois dans les terrains qui avoisinent l'établissement un champ très promettant pour la cueillette des spécimens.

Je fais dans l'après midi une chasse aux insectes dans le jardin; malgré les fréquentes visites que j'y fais, j'y trouve toujours quelque chose de nouveau.

Comme une partie de ce jardin est plantée en foin, je me plais souvent à faucher à l'aveugle sur ce foin avec mon filet,

et toujours ce sont de nouvelles connaissances pour moi que je recueille.

Malgré mes excursions en Floride et en Orient, je n'étais pas encore entièrement délivré de cette crainte exagérée que l'on se fait des animaux vénimeux habitant ces contrées. Comme je n'étais chaussé que de légères pantoufles, je m'imaginais chaque fois que quelque chose de résistant me touchait les pieds, devoir sentir bientôt un horrible serpent s'enroulant autour de ma jambe, ou se glissant dans mon soulier, l'un de ces affreux myriapodes qu'on redoute tant ici, et contre la morsure duquel mon bas n'aurait pu offrir de protection suffisante, si bien que pour me mettre à l'abri de cette crainte, je n'hésitai pas à monter à ma chambre pour revêtir des bottes plus résistantes.

Chaque coup de filet amène toujours de nouvelles surprises. Parmi les nombreuses mouches, sauterelles, fourmis, coléoptères que l'on voit à chaque coup s'agiter dans le filet, je ne fus pas peu satisfait d'y reconnaître une merveille de la création, non par sa taille et son apparence, mais par la singularité de sa conformation. C'est à tel point que ceux qui n'en ont vu que la figure dans des livres, hésitent à croire qu'il y ait réellement des êtres conformés de cette façon. Ce petit insecte, qui appartient à l'ordre des hémiptères ou punaises, porte le nom de Cyphonie et se range dans la famille des Membracides. On sait que cette famille des hémiptères-homoptères se distingue d'une manière toute particulière par la singularité de ses formes; mais les Cyphonies l'emportent, je pense, sur tous les autres par leur forme anormale.

Le genre *Cyphonia* a été créé par Laporte pour des insectes de l'Amérique du sud, mais comme ma capture ne répond ni à la *clavata*, ni à la *trifida* qu'a décrites Fabricius, j'ai tout lieu de croire que c'est une espèce nouvelle et j'en donne ici la description (1).

(1) **Cyphonie à-manteau.** *Cyphonia chlamidata*, sp. nov.

A part les eucalyptus et les cocotiers qui bordent les allées principales du jardin, je remarque plusieurs autres arbres, de bonne taille et portant des fruits. L'un d'eux surtout était chargé de fruits de la plus belle apparence, ressemblant assez à des pommes de grosseur moyenne.

—Comment appelez-vous ces fruits, demandai-je au Frère jardinier là présent ?

—Pommes de Cythère.

—Sont-elles bonnes à manger ?

—Excellentes.

Comme ces fruits étaient fort élevés, je cherche sur le sol pour en trouver quelqu'un que je pusse goûter.

—Vous n'en trouverez pas, me dit le Frère, car les agoutis qui en sont très friands savent fort bien s'en emparer dès qu'elles tombent par terre. Mais je vais vous en faire tomber.

Et prenant une pierre, il vise un fruit des plus mûrs et le fait tomber sur le sol.

Je le goûte, et le trouve en effet excellent, bien qu'il soit assez pauvre en chair, le noyau en occupant tout le centre. Par sa chair tendre et son suc aigrelet, il me rappelle les nèfles que j'estimais tant en Europe.

Jeudi 19 *avril.*—Ce matin, temps couvert et lourd, et à 10 h. pluie torrentielle, si bien qu'en moins de cinq minutes, les deux petits filets d'eau coulant de chaque côté de la rue, de-

---

♀—Long. .20 pce. Roussâtre avec le dos du thorax noir. Thorax en avant du milieu armé de 2 cornes en forme de celles des taureaux, vers le milieu, d'un fourche dont les branches se courbent légèrement en dedans, et se divisant postérieurement en un trident dont chaque branche porte une vésicule noduleuse terminée par une longue pointe plus ou moins courbée, la médiane atteignant presque l'extrémité des élytres ; celles-ci entièrement transparentes, laissant voir le corps d'un verdâtre pâle. Pattes de la couleur du corps, les jambes et les tarses pâles terminés de noir. Son dos noir a toute l'apparence d'un manteau ou carapace ; tout le dessus porte de longs poils blancs épars.

viennent de véritables fossés, entraînant dans leur cours rapide tous les immondices obstruant leur passage.

Mais un quart d'heure a suffi pour faire fondre le nuage qui portait cette fraction de déluge, et le soleil de se remontrer aussitôt aussi pimpant, aussi miroitant et d'aussi bonne humeur qu'auparavant.

Grand dîner aujourd'hui au réfectoire *gras*, où l'archevêque avait été invité pour faire honneur aux deux visiteurs canadiens. Je dis réfectoire *gras*, pour le distinguer du réfectoire dominicain, où le silence et l'abstinence sont perpétuellement de rigueur.

Le vénérable archevêque a bien voulu proposer la santé des deux prêtres canadiens, en exprimant l'espoir que quelques uns de leurs compatriotes viennent répondre à la pénurie d prêtres qui se fait si vivement sentir dans ces îles, à moins, ajouta-t-il, que nos deux estimables visiteurs consentent, sans plus tarder, à se fixer ici et à devenir des nôtres *hic et nunc.*

Pour nous, ai-je répondu, des obstacles insurmontables ne nous permettent pas de faire notre patrie de ce beau pays, qui nous plaît à tant de titres. Mon compagnon, qui est encore jeune, a voué ses aptitudes à une institution nouvelle qui lui ferait un crime de l'abandonner ; et quant à moi, le soleil est déjà trop bas sur l'horizon, pour commencer une nouvelle carrière devant durer trop peu. J'utilise les loisirs d'une retraite bien méritée après de longues années de services laborieux, en me livrant à l'étude des sciences ; mais bientôt je ne serai plus qu'un de ces vieux meubles inutiles qu'on relègue à l'écart, en attendant que le temps accomplisse son œuvre à leur égard. Tous ce que nous pouvons faire, c'est de promettre de diriger nos efforts pour engager d'autres prêtres, plus libres et en meilleure position que nous, à venir jouir de votre aimable hospitalité, pour répondre aux nombreux besoins que réclame le salut des âmes dont vous avez la charge.

Vers les 2h., accompagnés du P. Hilaire, nous allons, avec la voiture des Pères, reconduire l'archevêque à sa résidence, et nous continuons de là chez M. Devenish à qui nous devions une visite depuis quelques jours.

M. Devenish, comme je l'ai déjà noté, est un type tout particulier. J'avoue que sa première entrevue ne m'en avait pas laissé une impression des plus favorables. Il parle, il parle, il parle, de tout et de bien d'autres choses encore ; il chante, récite des vers italiens, anglais, français, fait des calembourgs, et ses discours qui n'ont ni queue ni tête ne m'avaient pas permis d'arrêter un jugement définitif sur lui. Je me sentais porté à le juger défavorablement. Il me faisait assez l'impression de ces bulles de savon, reflétant les plus vives couleurs, prenant parfois les formes les plus gracieuses, puis tout-à-coup, paf ! adieu forme, couleurs, charmes, la bulle est passée. Je croyais à tout instant voir mon Protée tomber dans l'insignifiance, et cette existence si promettante se terminer prosaïquement en queue de poisson. Cependant, me disaient les Pères, c'est un brave homme, un cœur d'or, qui a beaucoup vu, beaucoup lu, et sait beaucoup.

Comme une notice biographique avait paru tout récemment sur mon homme, je n'avais pas manqué d'en saisir et noter les points les plus saillants, et il me tardait de le rencontrer de nouveau, pour reconnaître la justesse des appréciations que l'on en avait faites.

Il vint nous recevoir sur sa véranda, avec force saluts et civilités, chantant des vers de je ne sais plus quel poète dramatique.

—Vous m'avez trompé, lui dis-je, vous m'avez dit que vous étiez né sur mer, et c'est à Nantes, au milieu d'un bal que vous avez fait votre entrée dans le monde ; de là, sans doute, cette mobilité qui vous distingue.

—Je le veux bien ; car tant que l'homme se remue, qu'il

pirouette, gambade, sautille, avance ou recule, il se confirme lui-même qu'il vit et en donne aux autres la preuve; du moment que tout mouvement aura cessé, ma foi, l'heure du dernier salut sera sonnée; il y a soixante-quatorze ans que je m'agite pour convaincre tout le monde que cette dernière heure n'est pas encore arrivée pour moi, et j'espère bien continuer encore ainsi durant de longues années.

—Soixante-quatorze ans !...On vous en donnerait à peine soixante ?

Puis il nous introduit dans son riche salon, et nous présente à quelques amis qui se trouvaient là chez lui. C'est d'abord le Dr Léotaud, une célébrité de l'île dont j'avais déjà entendu parler, puis un autre docteur, son beau-fils, et enfin un M. Thibo, un enfant du Danemark.

Il m'avait déjà dit qu'il avait exposé à Londres 235 espèces de bois provenant tous de Trinidad. Je tenais avant tout à voir ces spécimens, car je trouvais vraiment extraordinaire qu'un si petit pays pût contenir tant d'essences forestières, lorsque le Canada, par exemple, qui le décuple en étendue, en contient à peine soixante.

Mais avant d'arriver aux spécimens botaniques, il fallut subir l'histoire de toutes les gravures, bronzes, photographies qui se trouvaient exposés là. Plusieurs pièces dans l'ensemble, comme, par exemple, des cadres qui avaient orné les murailles de la Malmaison qu'habita la malheureuse Joséphine, auraient mérité une attention toute particulière ; mais les moments étaient comptés, il fallait en venir sans tarder aux pièces les plus importantes à mon point de vue.

De ce premier salon, nous passons dans un second, non moins riche en objets d'art et en ornements de tout genre.

—Voyez-vous ce buste, nous dit notre hôte, en nous indiquant un plâtre sur une console ?

—Mais c'est vous-même, répondîmes-nous.

—Imaginez-vous que l'an dernier m'arrive un visiteur qui se dit artiste mouleur, et fait des instances pour prendre un masque sur ma figure.

—Ça ne me fera nullement souffrir ?

—En aucune façon.

—Tout à votre aise, pourvu que le procédé ne soit pas trop long.

Il me fait donc fermer les yeux et m'applique sur la figure une pâte à demi liquide qui retient mes traits. Après quelques jours, mon homme m'apporte une demi-douzaine de ces plâtres et disparaît.

Ce mouleur avait trouvé que j'avais plus d'un trait de ressemblance avec Bismark ; ayant donc coulé, je ne sais, peut-être des centaines de ces plâtres, il s'en alla à la Martinique, et les offrit là pour de véritables portraits du chancelier prussien. Quelques martiniquois se montrèrent assez disposés à faire un mauvais parti à ce marchand ambulant, qui venait ainsi les insulter en leur offrant le portrait du plus grand ennemi de la France; mais d'autres, mieux avisés, pensèrent que ce serait précisément donner de la vogue à la marchandise de contrebande en agissant ainsi, qu'il valait beaucoup mieux se cotiser pour débarrasser ce vendeur de sa marchandise et la livrer ensuite à la destruction. Ce qui fut fait aussitôt. Et bientôt on vit mon Bismark, mon portrait, sur tous les poteaux de l'île française, pour servir de points de mire aux balles des revolvers, ou de cibles aux gamins pour les souiller d'une ordure quelconque. C'est ainsi que ce masque en volant en éclats, ou en recevant des souillures, servit à satisfaire la haine des français pour les prussiens, et à garnir le gousset d'un pauvre diable. Et moi, comme Théodose après la révolte de Thessalonique, je portais la main à mon front, et disais à mes amis : rassurez-vous, je ne suis point blessé.

Allons, me dis-je, à part moi, nous ne parviendrons pas aux spécimens avant la fin du jour; cependant il a dit qu'il avait trois ou quatre rapports officiels à faire ce jour-là, peut-être va-t-il se hâter davantage.

Après divers épisodes au sujet de quelques autres biblots exposés là, nous voici enfin dans une cour intérieure qu'il nous faut traverser pour entrer dans une espèce de boutique où se trouvent ses spécimens.

Comme il y avait là un fort bel arbre sous lequel nous passions, oubliant la consigne, je commets la faute impardonnable de lui en demander le nom. Et sans plus tarder nous voici avec une leçon de botanique à n'en plus finir.

Nous pénétrons à la fin dans la boutique. Les spécimens sont là étalés. On n'a pas adopté un étalon commun pour leur préparation, leurs dimensions sont à peu près proportionnées à la taille des arbres qu'ils représentent, offrant des planchettes en parallélogrammes variant en longueur de 5 à 18 pouces et en largeur de deux à 15 pouces environ. La plupart montrent un bois à grain serré, à tissu superbe, à lustre brillant, pouvant faire dans la meublerie et l'ébénisterie des panneaux du plus bel effet.

M. Devenish m'avait déjà parlé des serpents venimeux qui se trouvent dans l'île et de la recette qu'il possède et qu'il prétend infaillible contre leur morsure. Comme en sa qualité d'arpenteur général il a exploré toute l'île, il est arrivé plus d'une fois que ses aides se soient fait mordre par des serpents dangereux, et toujours il était parvenu à neutraliser l'effet du venin et à sauver ses hommes. Ecoutons-le un moment lui-même.

« Je m'entretenais un jour avec le gouverneur de la recette infaillible que je possède contre la morsure des serpents; je pourrai vous en donner une preuve, ajoutai-je, quand vous le désirerez, car je garde chez moi vivant l'un de ces redoutables reptiles, le crotale muet, *Lachesis mutus*, Daudin.

" Quelques jours plus tard, c'était à la fin de mars, le gouverneur arrive chez moi.

—Faites-moi donc cette expérience du venin des serpents dont vous vous vantez de pouvoir neutraliser l'effet.

—Bien volontiers, j'ai ici tout ce qu'il me faut.

" Avec un rasoir j'enlève, sur la cuisse d'une chèvre qui était dans ma cours, le poil de manière à laisser sur un petit espace, le cuir à nu. Puis, saisissant mon reptile des deux mains, je l'excite en le tourmentant, et lorsque je le vois fâché, je lui approche la tête de la partie dénudée de la chèvre. Mais contre mon attente, le serpent se refuse à mordre ; je l'excite davantage, et toujours inutilement, il ne veut pas ouvrir la bouche.

—C'est une blague que vons avez voulu me faire, dit le gouverneur, ce serpent n'est pas venimeux, car il ne se ferait pas prier pour mordre.

—Attendez, je vais vous expliquer la chose. Nous sommes en carême ; or mon serpent qui sait bien son catéchisme, ne voudrait pas manger de viande devant un protestant. Revenez après pâques, et vous verrez qu'il en sera tout autrement.

" Là dessus, milord de rire aux éclats, en admirant avec quelle ponctualité les lois de l'église étaient observées chez les catholiques. "

M. Devenish nous exhiba les crochets de ce crotale qu'il avait conservés. Il avait fait passer un mince fil d'argent dans le conduit au venin que portent ces crochets. De même que dans les mandibules des araignées, ce conduit n'aboutit pas à l'extrémité du crochet, mais à quelque distance de sa pointe. On conçoit en effet que si le crochet était percé à son extrémité, le venin aurait peine à s'échapper lorsque la pointe s'enfoncerait dans les chairs, mais à quelque distance de la pointe, celle-ci peut facilement tracer son chemin, et comme elle est

courbée, elle laisse libre jeu au venin pour communiquer avec le sang de la victime.

Comme M. Syl Devenish, par sa position, son éducation, ses connaissances, ses liaisons avec les personnages les plus marquants de l'Europe, est sans contredit, la personnalité la plus en vue de la colonie, je glanerai, pour le bénifice de mes lecteurs, quelques traits des plus saillants dans la biographie qu'on en a publiée tout récemment. Je traduis librement de l'anglais.

> Syl est l'ermite de l'opéra comique qui voit tout, entend tout, connait tout, est partout, excepté là où vous croyez qu'il se trouve.

"Je puis certifier la présence de son chapeau et de son ombrelle sur la table de son bureau à midi ; et il m'a appris lui-même que ce jour-là il avait, sans faute, cinquante rapports à déchiffrer, à corriger, à signer ; vingt lettres officielles à écrire et à expédier ; quelques programmes de concert, imprimés en lettres d'or, à mettre sous enveloppes, pour celui de Ste-Anne, ce qui n'était pas le moins embarrassant de ce qu'il avait à faire. Il avait une assemblée à la *Ice house ;* trois poëmes du baron Van Skalkuyck à annoter ; un engagement urgent au comptoir du père Ambard pour dette à acquitter, et tout le reste. Ce que dix têtes de calibre ordinaire ne pourraient faire pendant un mois, était pour lui affaire de vingt minutes ; car le voici à 2h. après midi à Maracas, au milieu de la vallée, à 12 milles de Port-d'Espagne, et en quel accoutrement grand Dieu !

"Costume, tout merde d'oie, excepté le turban blanc roulé autour de son chapeau de liège.

"Une bande de cuir blanc, avec une agraffe en cuivre plaqué d'argent de quatre pouces carrés portant ses armes en relief, ceinture sa taille. A cette ceinture est attaché un large coutelas, aiguisé jusqu'au manche, dans un fourreau de peau de

jaguar, et une dague australienne dans un étui de peau de kangarou.

« Pendant à cette ceinture, d'un côté : une lunette de campagne dans un sac d'une peau de singe, contenant une cuiller, une fourchette, un tirebouchon, du fil, des aiguilles, des boutons d'os et de nacre, deux chandelles coupées en quatre, une boîte d'allumettes, une livre de sandwich, et une botte de copies de « Corne Cabrite le Chaste"—sa dernière chanson—pour distribuer parmi ses amis en passant ; de l'autre côté, une boîte de cartouches, et une gourde pleine d'eau-de-vie.

« Devant lui, en guise de tablier, un sac de chasse ; et en bandoulière sur son dos, un Lefaucheux à double canon.

« Je fus effrayé en le voyant. En croirai-je mes yeux ? Est-ce bien vous, m'écriai-je ? Quoi ! je viens de vous laisser en ville, avec une masse d'ouvrage sur les épaules ; j'ai poursuivi la route tout le temps sans m'arrêter, et vous voici devant moi ? Par où êtes-vous passé, et quel méchant coup vous proposez-vous de faire, car ce n'est pas pour chasser des oiseaux-mouches que vous êtes ainsi armé ?

« Mon cher Manacal, dit-il, j'ai la fièvre. Regardant alors à sa montre—Juste deux heures ! Par Jupiter ! et Laure qui m'attend. J'ai, voyez-vous, tous les plans de l'île dans ma tête ; il n'y a pas un seul petit sentier que je ne connaisse ; ainsi il n'est pas étonnant si, pendant que vous veniez par le grand chemin, j'ai passé par le sentier privé de Mamzelle Yeyette... Voyez, tout près d'ici, ce petit cottage sur le bord du chemin, c'est sa maison.

"En effet, repris-je, je vois le petit cottage parfaitement bien ; mais je reconnais aussi une autre chose : que nous n'avons pas passé les jours de Schéhérazad. Vous avez fait comme le prince de Perse, qui, monté sur un cheval de bois enchanté, ayant laissé le roi son père à midi, galoppa furieusement sur les montagnes et les vallées, les mers et les lacs, et arriva à minuit, au moyen

d'un coup de pied, dans le palais de la princesse du Bengale. Décidément Syl, vous avez le diable au corps.

" Mon cher ami, répliqua-t-il, en clignant de l'œil, une admirable créature certainement. Et continuant sur le même ton : charmante, intéressante au suprême degré. Elle aime beaucoup à me voir, parce que je l'égaie. Chaque fois que je viens dans le voisinage, je lui raconte un lot d'histoires pour la faire rire. Voyez ce mouchoir dans la fenêtre ; elle l'agite pour nous dire adieu. Maintenant je m'envais chez Philippe Maingot, à Santa-Cruz ; il a de l'excellente bière et un certain fromage reçu d'Espagne par le Père Rancariolo qui est délicieux—non le Père, on le dit maussade—mais le fromage. Vous allez m'accompagner. Nous y rencontrerons probablement Maximilien Pampellone ; il vous donnera quelques nouvelles de son grand frère, le jockey. Je vous présenterai à Madame Philippe, qui sera charmée de faire la connaissance du baron de Manacal.—Vous lui donnerez quelques nouvelles, ce qui ne sera pas difficile puisque j'en ai plein mes poches, et après le lunch, pour retourner à la ville, nous passerons par La Silla et Moka pour cueillir du cresson. Notez-bien que Laure a pour dîner aujourd'hui, du Caviar, du Falerne et du vin du Père Danglade qui va très bien avec le cresson.—Ce brave Wilhelm! quel bon garçon, si plein d'attention pour moi. — Le Caviar vient de sa place ; il le tira de Sébastopol au temps du siège—Dieu seul sait si, au lieu d'œufs d'esturgeon, ce n'est pas de la moëlle anglo-française que ces coquins de Russes, pour se venger, ont salée et mise en pots pour nous la faire manger. A propos de russes, savez-vous que je ne sais que faire des conseillers ? Ah, l'exécrable institution. Toujours en opposition avec le règlement qu'ils ne comprennent pas. Et ce qu'il y a de beau, c'est que le gouverneur s'en repose sur moi pour le leur expliquer. Il pense que je peux le leur inculquer comme une leçon de catéchisme—bien, oui, ils ont le crâne épais ces conseillers ! Ma parole d'honneur, avec M. Jules, le beau

Léonard, et cet animal de Hughes, la place n'est plus tenable ! N'en est-ce pas assez pour porter un homme à jeter par la fenêtre son diplôme de maître-es-arts, sa médaille des bois de colonie, même sa commission de secrétaire du Bureau central de voirie ? C'en est assez pour porter un homme au désespoir, pour lui tourner la cervelle comme avec une cuiller.

" En vérité ceux qui sont actuellement fous sont heureux, parce qu'ils ne peuvent plus le devenir—et ce qui me console—sans compter les éternels rapports qu'il me faut toujours faire pour l'information du chef et les plaintes qu'on lui porte continuellement contre moi—heureusement je suis toujours correct—et alors quelle belle humeur prend le chef, hein ! Qu'en dites-vous ? Par Jingo ! Si nous allions au concert ce soir ? A propos, pendant que j'y pense, lorsque nous passerons par les Champs Elisés, faites moi penser à demander au Dr de Boissière un livre que lui a prêté Renan......Les Mémoires de Casanova ; ne connaissez-vous pas cela ? Oh, alors vous devez le lire— c'est curieux ; fin comme un abracadabra—J'en ai eu pour la bibliothèque une copie, dont le juge Knox, après l'avoir examinée, a pris sur lui d'en faire un auto-da-fé, sans respect pour la morale !...Que pensez-vous de cela ? Ne pouvant le pendre, étant du papier, il le fit brûler...Il a toujours été constant avec lui-même le juge Knox. Lorsque vous verrez Stollmeyer, demandez-lui ce qu'il pense de Casanova ? Une semaine entière, jour et nuit, les yeux de ce vieillard ne se détournèrent pas de ce livre. Il fut, je vous le dis, tellement électrisé par ce livre, que sa barbe, par un effet rétroactif, de blanche qu'elle était, redevint jaune. Par Jupiter ! lisez-le. Je vous l'enverrai—c'est à lire.

" Son cheval se cabra, effrayé à la fin de ce discours.

—Qui cherchez-vous ?

—Syl.

—Où le cherchez-vous ?

—Ici.

—Il n'est pas ici ?

—Non.

—Où est-il donc ?

—Partout — à la maison du gouvernement ; à la chambre de lecture ; chez lui tournant des coques de cocos ; à un pique-nique ; à cheval ; en voiture ; à pied ; se cassant le cou dans les précipices de la Blanchisseuse à la recherche des meilleurs tracés possibles ; traversant un torrent en sautant d'un abrisseau à l'autre comme un singe ; faisant un chemin dans la savane de Caroni ; dormant sur un arbre au milieu d'un marais, à califourchon sur une branche au dessus d'un nid de fourmis piquantes : entraînant Charles Warner dans les nuages au sommet du mont Aripo, pour lui montrer cinq plants de quinquina qui étaient morts ; marchant au fond de la mer, à 50 brasses de profondeur, près de Gasparil, avec un accoutrement de caoutchouc, tout seul avec deux boulets de canon aux pieds, sur le pont de la frégate *Appadocca*, qui sombra là il y a un siècle. Le soleil, la pluie, la grêle, le tonnerre, les éclairs, les monstres de l'abyme, l'impossible, ne peuvent rien sur lui. Il fait des contes, des calembourgs, des plans ; rapporte des anecdotes ; fait votre caricature ; parle de chimie, de combinaisons, de métaphysique, de boufonneries, d'histoire naturelle, de gymnastique, de menuiserie, de serpents, du choléra, des théâtres, joue de la trompette ; il danse, improvise dix couplets, les chante sur trente-six tons ; il se fâche, rit, donne un coup de pied à son chien, embrasse sa femme, mange et boit comme il fait toute autre chose, et tout cela en moins de temps que vous pourriez accomplir un seul de ces actes. Cet homme, en un mot, est une nature exceptionnelle, incrustée de gaîté, exubérante d'énergie—un corps d'acier bien trempé chargé d'esprit et de vif argent."

Mes lecteurs me pardonneront cette longue citation lorsque je leur aurai dit qu'elle peint l'homme sur le vif, elle le photographie ; et de tels caractères méritent certainement d'être connus.

J'ajouterai, comme complément, qu'étant né en France, sa mère le rapporta presque aussitôt à leur résidence de Trinidad. Vers l'âge de dix ans, il fut de nouveau conduit en France pour y faire ses classiques, obtenant le premier rang parmi ses condisciples. Il passa du collège à St-Cyr, et ses talents lui assurèrent bientôt des promotions. Il allait partir pour l'Afrique avec le grade de lieutenant, lorsque ses rivaux, jaloux d'être devancés, soulevèrent l'objection de sa nationalité ; il n'était pas naturalisé sujet français. Il renonce donc à l'armée. Mais aussitôt il est présenté au roi de Portugal qui partait pour un voyage d'Orient. Attaché à la suite du monarque, il visite la Grèce, la Turquie etc., et parfait ainsi ses études par des voyages dans les conditions les plus favorables.

A ses innombrables qualités, il joint une politesse, une affabilité, une loyauté qui fait qu'il compte autant d'amis que de connaissances, et que son souvenir ne se perd plus, une fois qu'on a eu l'avantage de le connaître.

Vendredi 20 *avril.*—Tel que convenu la veille, je me rends le matin à l'orphelinat du P. Forestier pour y célébrer la messe à 6½ h. Le bon Père, qui a toutes les aptitudes, est à l'harmonium, entouré d'un bon chœur d'enfants, qui exécutent des cantiques d'une manière très juste et fort édifiante. Tous les orphelins des deux sexes sont réunis dans la chapelle, les filles avec leurs religieuses du côté de l'évangile, et les garçons du côté de l'épitre.

Comme dans toutes les communautés religieuses, la chapelle se distingue par sa propreté et sa bonne tenue. Les servants sont bien dressés, et quoique nu-pieds, sont revêtus de soutanes blanches et de surplis.

Après la messe, je passe dans une des salles du couvent pour y prendre la tasse de café.

Comme je l'ai déjà noté, ce sont des religieuses domini-

caines qui tiennent cet orphelinat de filles. La supérieure qui réside d'ordinaire au lazaret des lépreux à Cocorite, se trouvait là présente. Il y a ici aussi une mulâtresse parmi les Sœurs. Sa couleur ressort davantage sur le blanc de ses habits, du reste ses traits sont assez réguliers et ne se distinguent par aucun écart.

Mais j'ai hâte de prendre congé des bonnes Sœurs pour mes livrer à mes chasses favorites, surtout avant que le soleil ait pris trop de hauteur.

Et tout d'abord, sur le bord de la pente qui conduit de la chapelle à l'orphelinat des garçons, je remarque un *Ricinus palma-Christi,* qui est un véritable arbrisseau, à tige ligneuse ne mesurant pas moins de 10 à 12 pieds de hauteur. Tout à côté, est un autre petit arbre de moi inconnu, de 12 à 15 pieds, à feuilles alternes, et portant des fruits épineux ou écailleux ressemblant assez à des concombres, bien que plus gros à la base.

—Quel est cet arbre ?

—C'est un corossol, me dit le P. Forestier, à la maturité ses fruits sont excellents, mais je n'en vois pas de mûrs dans le moment.

J'en ramasse un tombé sur le sol, et je remarque que ce fruit est une baie, pulpeuse intérieurement, et ne renfermant qu'une graine dans chaque loge.

Tout auprès se trouvent des citronniers, mais à fruits énormes. Bien différents de ces petits citrons ronds, à peau lisse, que j'avais vus à la Dominique, ceux-ci ont la peau raboteuse, comme boursoufflée et très épaisse. J'en apporte un à la maison et l'on en fait une excellente limonade.

Je remarque un superbe bulime sur la fenêtre du Père Forestier, le plus grand que j'aie encore vu ; il est de forme conique, à lèvre d'un beau rose, de même que l'intérieur sur les parties avoisinant la lèvre.

—D'où vient cette coquille, demandai-je ?

—D'ici même, on l'a trouvée dans le jardin ?

—Vivante ?

—Vivante.

Que je serais heureux d'en rencontrer.

—La chose sera facile ; je vais recommander aux enfants d'y faire attention.

Mais l'heure du retour est arrivée, et je remets à une autre occasion la suite de mes autres investigations sur les productions naturelles de cet enclos.

Nous passons en retournant par la colline du Calvaire pour faire visite aux carmélites espagnoles qui habitent là une petite maison, en attendant le couvent qu'on est à leur construire.

En 1874, le Vénézuéla était à la merci des francs-maçons comme l'Equateur qui faisait un martyr de son président Garcia Moréno. Les carmélistes étaient dans leur couvent à leurs pieuses occupations ordinaires, lorsque arrive des sbires du gouvernement pour les mettre à la porte sans plus de cérémonies. On les jette sur un vaisseau pour les transporter à Trinidad où elles s'arrangeront comme elles le pourront. Trois prêtres, expulsés comme elles, se trouvaient sur le même vaisseau ; ils exercent encore le ministère curial dans Trinidad. Ces filles ne nous ont paru rien moins que des saintes. La supérieure n'a pas voulu nous parler, tout le temps de notre visite, autrement qu'à genoux. De douze qu'elles étaient, il n'y en a plus que huit, le ciel a ravi les quatre autres.

Je rencontre, par hasard, un M. V., qui veut bien me faire des compliments sur l'instruction que j'ai donnée dimanche dernier. Ce que j'ai dit surtout de la langue, de l'importance de conserver la sienne propre, a vivement fait impression dans l'esprit de ceux qui s'efforcent de réagir contre cette anglicisation que l'on poursuit si activement, et qu'on voudrait imposer aux habitants de toute origine.

Plus j'y réfléchis, et plus j'ai lieu de m'étonner que l'autorité religieuse ne voie pas la sauvegarde de la foi de ce peuple, dans la conservation de sa langue.

Nous n'avons que trop d'exemples de ces apostasies dans nos frères de la république voisine pour nous confirmer dans cette croyance. Quand les enfants des Dubois, Boisvert, Lajeunesse, Lebrun etc., ne sont plus que des *Wood*, *Greenwood*, *Young*, *Brown* etc., et ne peuvent se faire comprendre dans la langue de leurs parents, ils ne tardent pas à prendre les idées et les croyances de ceux dont ils ont déjà le langage. Et il n'y a rien là de bien surprenant. Peu instruits, et ne pouvant comprendre les instructions que donnent les prêtres de leur nationalité, ils n'entendent que des propos contraires à nos croyances, et finissent bientôt par mettre de côté les dogmes qu'ils ne possèdent souvent qu'imparfaitement, et qui restent le seul obstacle à la communauté d'idées et de sentiments avec les amis au milieu desquels ils vivent.

Mais si les supérieurs ecclésiastiques donnent ainsi la main au pouvoir civil pour faire disparaître le français, j'ai pu constater avec plaisir que le clergé s'y opposait autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Si on ne parle que l'anglais à l'école, à l'église on n'entend que du français !

Mais parviendra-t-on à faire disparaître ce français ? Je ne le crois pas. Il y a près d'un siècle qu'on fait des efforts dans ce sens, et le peuple n'en persévère pas moins à conserver sa langue. On apprend aux enfants à l'école à lire, à écrire, à parler anglais—le français étant complètement mis de côté — mais dans la famille quelle langue emploie-t-on ? Uniquement le français ; et cela à Trinidad, à Ste-Lucie, à la Dominique, dans toutes les îles qui furent autrefois possessions françaises. Ajoutons que les autres nationalités, chinois, hindous, espagnols, ne tiennent pas moins que les français à conserver leur langage propre, de sorte que l'anglais devient un langage *medium* pour la transaction des affaires, mais qu'à part soi, chaque nationalité retient sa langue propre.

Je tenais beaucoup à faire provision de mollusques de ces climats équatorieux ; mais je n'avais encore pu à peu près rien trouver, la grève étant tellement vaseuse, qu'elle devenait presque partout inaccessible. Je ne voyais d'ailleurs dans cette vase compacte et glaiseuse que très peu d'espèces qui pussent s'en accommoder.

Comme le gamin qui me servait la messe paraissait fort agile et avide, comme tous les noirs, de posséder quelques sous, ne pourrais-tu pas, lui dis-je, m'apporter quelques coquilles ? Sais-tu où tu pourrais en trouver ?

—Je vous en apporterai certainement, répondit-il avec satisfaction, et dès cet après-midi ; je sais où les prendre.

En effet, il m'apportait l'après-midi, huit individus tout vivants de la *Melongena fasciata*„ dont deux de dimensions comme je n'en avais encore jamais vu.

Il va sans dire que sa course lui fut généreusement payée pour l'engager à rapporter autre chose ; mais ce fut en vain, il ne pouvait trouver que cela.

Je portai ces mollusques au cuisinier de la maison et lui demandai de les débarrasser de leur chair au moyen de l'eau bouillante.

—La chair de ces animaux est très bonne à manger, me dit le vieux nègre, on les fait cuir sur la braise dans leur coquille ou bien en les couvrant d'eau dans un chaudron pour les faire bouillir.

—Et bien, je vous abandonne la chair, pour que vous me remettiez leurs coquilles intactes et bien nettes.

J'ignorais alors qu'en effet cette chair constitue un excellent mets..

J'avais presque perdu espoir de cueillir des coquilles ici, lorsque les Pères m'offrirent un moyen des plus faciles d'en faire ample provision.

Comme les bons Pères sont souvent appelés à aller faire des missions, ou remplacer des curés dans différentes parties de l'île, chacun a soin, lorsqu'il va sur la côte de l'Est, qui n'est pas vaseuse comme celle de l'Ouest, de faire provision des coquilles qui se trouvent là en grande abondance. Et tous, voulant m'être agréables et servir en même temps la science, s'empressèrent de mettre leurs paniers à ma disposition, les Pères Siméon, Thomas, Hyacinthe qui va faire des missions à Tobago, m'offrirent généreusement de choisir ce qui me plairait davantage dans leurs collections. Il va sans dire que j'usai amplement de l'offre qui m'était faite.

Comme toutes ces coquilles avaient été cueillies sur la grève où elles avaient été rejetées par la vague lors des gros vents, grand nombre étaient plus ou moins usées ou mutilées et impropres pour servir dans les musées, mais beaucoup aussi avaient conservé leurs caractères propres et n'avaient pas même perdu l'éclat qui les fait d'ordinaire rechercher. Je note entre autres les suivantes : *Triton variegatum*, de taille géante, *Cypræa exanthema* dans ses quatre variétés, *Voluta musica*, *Turbo undulatus*, *Donax denticulatus*, *Tellina radiata*, *Strombus gigas*, *Str. pugilis*, *Cassis testiculus*, *C. flammea*, *Cypræa flaveola*, *Ovula gibbosa*, *Oliva reticularis*, *Conus mus*, *C. daucus*, *Fasciolaria tulipa*, *Murex elegans*, *Purpura patula*, *Columbella mercatoria*, *Sigaretus zonatus*, *Fissurella Barbadensis*, *Chiton squamosus*, *Strigilla carnaria*, *Venus cancellata*, *Arca Helbingi*, *Spondylus americanus*, *Ostrea parasitica etc. etc.*, etc.

Dans l'ensemble se trouvaient aussi quelques crustacées, des coraux, des débris d'oursins etc. Je cueillis parmi les premiers *Balanus balænoides*, le pou des baleines, *Balanus tintinabulum*, Linné, vulgairement *Gland de mer* ; et parmi les coraux : *Madrepora aspera*, *Caulastræa furcata*, *Porites clavaria*, *Mancinia Danai*, *Oculina diffusa*, *Astrangia Danæ*, *Tridacophyllia lactuca*, *Plerogyra sinuosa*, puis ces *Rhipidi-*

gorgia flabellum qu'on prendrait si facilement pour une grande feuille de plante dépourvue de son parenchyme et ne conservant que ses nervures; cette charpente solide, foliiforme et ramifiée, avec son pied fixé à des cailloux, trouve partout des incrédules lorsqu'on leur annonce que c'est bien là une production animale et non une plante.

Mais quel est ce crin noir adhérent par l'une de ses extrémités à une valve de *Strigilla carnaria* ? On croirait que l'on a employé du mucilage pour faire adhérer ce crin délié à la surface lisse et luisante de la petite coquille, la base en effet de ce crin paraissant évasée pour fournir une plus grande surface d'adhésion. C'est encore un corail, le *Xiphigorgia setacea*, la matière spongieuse qui constituait l'ensemble du polypier, enlevée par le battement des vagues, n'a laissé en place que l'axe ou le rachis qui se montre ainsi comme un crin.

Mais serait-ce encore une production animale que ces glands ou franges, à rameaux articulés, flexibles, élastiques, réunis à la base et originant d'un réceptacle commun fixé aussi à un petit caillou ? Oui, c'est encore l'œuvre d'un polype, le *Mopsa gracilis*. Arraché de son support et jouet des vagues pour demeurer exposé à la lumière et privé d'humidité sur la grève, on prendrait ces débris pour des portions de franges de coton que la lumière a plus ou moins décolorées.

Que de merveilles les bords de la mer n'offrent-ils pas à l'œil observateur, et surtout au scrutateur de la nature ! Il n'y a presque pas de caillou ou de débris de coquille qui ne présente quelque superfétation de corail, de vers tuniciers, d'algues, de parasites crustacées etc.

Aux spécimens zoologiques, je m'efforce de joindre aussi des plantes, mais j'éprouve une difficulté extrême à les dessécher ; l'air est si humide qu'il faudrait changer les papiers à dessécher plusieurs fois le jour, la moisissure avec le changement de coloration s'en emparant en quelques heures. Bien différentes

des plantes d'Orient, surtout de celles de la Palestine, qui sont pour ainsi dire désséchées sur leur tige et gardent si bien leurs couleurs, celles d'ici ne peuvent être amenées à faire de beaux spécimens d'herbier que par des soins minutieux et répétés.

Nous nous rendons au bureau de notre compagnie de steamers pour nous enquérir de la date de l'arrivée de celui qui doit nous ramener à New-York ; on nous dit que ce sera l'*Ayrshire* qui est parti de New-York le 16, et qui par conséquent ne sera pas ici avant le 30 ; jusque là nous demeurerons encore sans nouvelles du pays.

M. Maingot, curé de San-Fernando, la seconde ville de l'île, étant venu ici, nous avait fort invités à aller le voir, et comme nous tenions beaucoup à ne pas manquer de visiter le lac de bitume, cette merveille dont nous avions si souvent entendu parler, nous avions réglé qu'aujourd'hui même nous nous mettrions en route pour le sud de l'île.

San-Fernando est à 42 milles de distance de Port-d'Espagne sur la rive ouest de l'île. Le trajet se fait ou par bateau ou par chemin de fer. Nous adoptâmes ce dernier mode qui nous permettait de mieux connaître les localités et surtout de mieux juger des forêts que nous devions traverser.

A 4h. donc nous sommes à la gare où nous rencontrons M. l'abbé Osinda, vicaire même du curé de San-Fernando. Nous sommes d'autant plus enchantés de faire cette connaissance, que connaissant les lieux, ce monsieur pourra nous donner sur chacun les renseignements que nous pourrions désirer.

Les conducteurs et tout le personnel de la voie sont tous des noirs.

Les chars qui ont leurs entrées par les côtés, ne forment chacun qu'un seul appartement, les cloisons divisant les sièges n'atteignant pas le plafond. Comme cette ligne n'a que des embranchements de peu d'étendue et n'a aucune connexion importante à opérer, elle n'est point tenue à une grande vitesse,

aussi pouvons-nous facilement nous rendre un compte satifaisant de toutes les localités que nous traversons.

Prenant donc la direction de l'Est, le premier objet qui attire notre attention à droite, est une grande construction en pierre blanche sur une éminence, c'est le magazin du gouvernement, où la poudre à canon et les autres matières explosibles sont gardées en dépot; tandis que nous laissons à gauche la gracieuse colline de Laventille couronnée de sa chapelle que l'on voit de si loin en mer, et qui sert d'amarque aux navigateurs pour leur mouillage dans le port.

Plus loin, à gauche, nous passons le village de San-Juan (I) qui forme une paroisse ayant son curé. L'église avec les quelques maisons qui l'avoisinent est en retraite sur la voie ferrée, et l'espace entre la station et le village proprement dit est occupé par toute une forêt de bambous de fort belle venue. A peu de distance sur la droite est l'hôpital pour les travailleurs des champs qui louent leur travail.

Nous laissons bientôt, encore à droite, Valsayn où se trouve une exploitation de canne où l'on n'a pas encore adopté le mode récent de procéder à sa culture. Au lieu de nettoyer le terrain, à peu près après chaque récolte pour y faire une plantation nouvelle, c'est le rebourgeonnement qu'on suit ici. Les vieilles tiges, mûres, sont enlevées, et les rejetons de la souche servent pour la récolte suivante. Il y a plus de cinquante ans que furent plantées les souches mères, et elles continuent à se reproduire toujours sans donner trop de marques de décroissance. On n'emploie point de coolis à gages ici, et bien que le procédé paraisse primitif, on ne laisse pas de produire du sucre de première qualité. Les deux fils du Prince de Galles visitèrent cette exploitation en 1881, et en rendirent compte dans leur récit de voyage. C'est dans le salon du propriétaire que fut

(1) Prononcez: saint Onen.

signée, en 1797, par don Chacon, le traité par lequel Trinidad devenait possession anglaise. Sir Ralph Abercrombie et l'amiral Harvey étant les hauts-commissaires représentant l'Angleterre. Plusieurs des arbres du verger de Valsayn furent plantés par des moins royales. Ainsi on montre aux visiteurs deux palmiers (chou-palmiste) qui furent plantés par les fils du Prince de Galles en 1881, et des orangers de Portugal que fixèrent là, en 1886, le comte et la comtesse de Bardi, cette dernière étant maintenant une princesse de Bragance.

Mais nous voici à St-Joseph, après avoir traversé l'une des branches de la rivière Caroni sur un beau pont en fer. St-Joseph qui, comme je l'ai noté plus haut, fut autrefois la capitale, a été fondée par Don José de Orunna qui légua son nom au district environnant. La petite ville est située sur un terrain élevé formant les premières assises de la base de la chaîne de montagnes qui partagent l'île dans toute sa longueur et qui en cet endroit se rapprochent de la rive Ouest du golfe.

C'est dans l'église de St-Joseph que reposent les restes de Mgr Farfan, le premier prêtre créole et appartenant à l'une des plus anciennes familles de l'île. Là se trouvent aussi les restes de Mgr Nicolas Gervais de la Bride et de ses deux chapelains moines franciscains, qui furent massacrés par les indiens en 1733. Une pierre tumulaire dans le cimetière porte l'inscription suivante, en langue espagnole: " C'est ici la tombe de Dona Isabel Fermin y Pardo de Villegos, et de ses héritiers, année 1682." L'église qui est ornée de vitraux peints, offre dit-on un superbe doup d'œil, malheureusement nous ne pouvons la visiter sans faire ici un arrêt spécial, car la voie ferrée en est passablement éloignée. C'est là que se trouvent les plus anciens registres de l'île, remontant à 1644. Il y a toujours un détachement de troupes qui stationnent ici, on voit leur caserne à gauche du chemin et leur terrain d'exercice à droite.

A quelques arpents de St-Joseph la ligne fait une bifurcation, se courbant presque en angle droit pour prendre la direc-

tion sud vers l'extrémité de l'ile, l'autre branche continuant en droite ligne jusqu'à Arima, en attendant qu'on la prolonge jusqu'à Manzanilla sur la rive Est.

Nous tournons donc à droite pour prendre une direction à peu près parallèle à la rive Ouest, sans la côtoyer toutefois, car aux nombreux champs de canne, au milieu desquels s'élèvent ça et là les hautes cheminées de leurs usines que nous avons à droite, succèdent parfois de vastes marais qui n'ont encore pu être livrés à la culture, et qui paraissent à peine accessibles aux piétons chasseurs ou explorateurs. Sur la gauche se montrent toujours les chaînes de montagnes plus ou moins rapprochées de la voie, presque toutes couvertes encore de la riche chevelure végétale qui les décore. On voit très souvent au milieu de cette verdure si bien fournie, des masses compactes de fleurs portées sur de grands arbres, entremêlant leurs bouquets géants jaunes ou rouges au vert continue du feuillage, ce sont le brillant Poui, *Tecoma spectabilis*, Don. et le splendide *Bois immortel* ; le premier, en outre du riche ornement de ses fleurs, fournit encore un bois tellement imprégné d'une certaine résine brune, que même tout vert on l'emploie à faire des torches ou flambeaux.

Nous traversons bientôt, sur un superbe pont en fer, la principale rivière de Caroni dont les bords sont presque entièrement bordés de plantations de cacao, et touchons peu après à la station qui avec le district porte le même nom que la rivière.

C'est dans le vaste marais qui borde ici la mer, ou dans un petit lac du nom de Bejucal que se rendent les amateurs de sport qui veulent chasser les alligators. Avec les alligators se trouvent aussi une foule d'oiseaux sauvages, et ces petits quadrupèdes si singuliers qu'on nomme tatous, qui ont échangé leur fourrure pour une couverture en bardeaux d'ivoire, diversement ciselés et en recouvrement les uns sur les autres, de manière à permettre à l'animal de se rouler en boule, où, queue, pattes et tête disparaissent sous l'armature osseuse.

Poursuivant notre route, nous passons à travers des champs où l'on a dévié de la routine ordinaire, en cultivant le tabac et les citrons au lieu de l'universelle canne à sucre. Les premiers essais ont fort bien réussi, et ont démontré qu'on a grandement tort de s'attacher à une seule culture, lorsque le sol pourrait se prêter à la production de presque toutes les plantes qui sont l'objet d'une culture quelconque. Ces essais donnent la preuve qu'il n'y a nulle nécessité de se rendre tributaire de Cuba pour le tabac, lorsqu'on peut en produire tout aussi bien et d'aussi bon qu'à la Havane. Je ne vois pas aussi pourquoi l'on ne tenterait pas la culture des céréales ; lorsqu'on vend l'avoine $4 le barril de 3 minots, comme c'est le prix ordinaire ici, il y aurait certainement profit à en produire.

Traversant la station de Cunupia, nous tombons dans la terre des crabs, ainsi nommée de la multitude de trous qu'y crusent ces crustacées, dont l'espèce ici paraît se plaire davantage dans ces terriers humides que dans l'eau pure de la mer. Avec les crabs se trouvent aussi des légions de cousins et autres mouches peu accommodantes qui font le désespoir des visiteurs.

Mais voici que nous touchons à une nouvelle station, et avant d'y arriver nous coupons un tramway venant de l'intérieur et conduisant à la mer. C'est le tramway de Chaguanas et la station de même nom. Ce tramway conduit à une prison (Convict Depot) ou pénitentier. Les convicts qui sont d'ordinaire au nombre de 150, sont employés à couper des billots et à les scier, à fournir des traverses pour les chemins de fer, à tracer des routes dans les forêts, à construire de nouveaux chemins ou à réparer les anciens, à cultiver des légumes etc. On y fabrique aussi une grande quantité de manches d'outils pour la culture, comme haches, fourches, pelles, rateaux etc. Il y a quelques années, on y planta 3000 pieds de mahogany, mais soit manque de soins d'entretien, ou procédé vicieux employé, le succès n'a pas été très satisfaisant.

A quelques milles plus loin nous passons Carapichaima où un M. Cumming, le plus grand propriétaire de l'île, possède des terrains d'une étendue considérable qu'il n'a pas encore livrés à la culture, et dans lesquels on rencontre des troupeaux de bœufs sauvages. Il y a une quinzaine d'années, une douzaine de têtes de bétails s'échappèrent de Chaguanas, prirent les bois, et vécurent depuis en liberté. On estime qu'il n'y en pas moins aujourd'hui de 300, et dans le nombre, plusieurs pièces tout-à-fait remarquables.

La voie ferrée traversant bientôt le chemin public, nous touchons à la station de Couva, où se montrent l'église catholique, une église protestante, une banque, une station de police, etc. Couva est un village des plus florissants et des plus promettants, vu surtout qu'il est environné d'excellentes terres appartenant à des propriétaires qui sont tous des hommes de progrès (1).

Faisant rencontre d'un char chargé de canne à sucre, qu'on transportait à une usine pour l'exploitation, nous en détachons une, et nous nous amusons à en déguster la saveur qui est des plus agréables. On se contente de mâcher la pulpe pour en retenir seulement le jus, qui est sucré à un très haut degré, deux ou trois fois plus que notre eau d'érable, et qui possède une saveur qui plaît à tout le monde. Aussi a-t-on peine, comme il n'y a pas ici de clôtures, à conserver, dans le voisinage des villes et villages, les petits champs de canne qu'on y plante, contre la gourmandise et la voracité des gamins nègres, qui exercent leurs déprédations dans ces plantations. On voit presque toujours sur les marchés quelques négresses qui vendent pour quelques sous de ces bâtons de canne qu'elles

---

(1) C'est à Couva que le R. P. Bouchard, ci devant curé de Beaumont, fut nommé curé l'an dernier. Débarassé de la maladie qui le forçait à recourir aux climats chauds durant l'hiver, il nous est revenu au printemps.

offrent à la gourmandise des gamins. Plus d'une fois aussi nous en avons vu figurer sur les tables en petites briques nettement taillées et débarrassées de l'épiderme qui les protége, et, à mon avis, ce n'était pas le mets le moins appétissant. L'épiderme qui est quasi vitreuse et fort tenace, s'enlève facilement avec un couteau ; mais les gamins nègres qui sont loin d'aspirer au luxe du couteau de poche, surtout lorsqu'ils vont complètement nus, ont dans le ratelier de fines incisives qui leur pare la bouche, un instrument tout aussi efficace pour se débarrasser de l'épiderme et atteindre la pulpe.

Mais nous sommes de nouveau en mouvement, et traversons sur un pont de fer, le plus long de l'île, la rivière de Couva, dont les rives vaseuses me rappellent celles de la Memramcook dans le Nouveau-Brunswick, avec cette différence toutefois que la vase ici est en partie desséchée, tandisque dans notre sœur province, les fortes marées de la baie de Fondy, viennent deux fois le jour l'inonder pour lui conserver une demi-liquidité constante.

La voie ferrée prend ici une direction qui la rapproche davantage du golfe, et à la station de Claxton où nous touchons bientôt, nous voyons un tramway qui conduit à une immense jetée, où les bateaux viennent prendre leurs charges de sucre.

Ici plusieurs résidences présentent un coup d'œil tout-à-fait singulier. On a laissé de côté le peinturage pour donner aux maisons cet air de propreté qui plait toujours, et on a couvert les lambris d'une autre décoration moins dispendieuse que la première, et bien préférable suivant moi, sous le rapport de la richesse, du bon goût et de la recherche. On a recouru aux plantes parasites, et surtout aux orchidées, qui sont si nombreuses ici, pour couvrir les charpentes où le bois était laissé à nu. C'est au milieu d'un feuillage épais, et à travers des grappes de fleurs aux formes les plus étranges et souvent aux couleurs les plus brillantes, que se présentent les ouvertures pour donner le jour, et dans lesquelles se montrent souvent ces

fleurs humaines qui plaisent toujours, parce que dans leurs épanouissement elles reflètent éclat, fraîcheur, activité, avenir.

Il faut avoir vu cette luxuriance de végétation tropicale, surtout dans les endroits humides, pour s'en former une juste idée. La voie ferrée traverse en certains endroits des terrains marécageux où les plantes herbacées, surtout monocotylédones, prennent des proportions inusitées, et sont tellement pressées les unes contre les autres, que la lumière ne peut pénétrer jusqu'à leur base. Les tranchées de la voie vous montrent près du sol une zône toute obscure, où les longues et larges feuilles se confondent sans vous permettre de distinguer les souches d'où elles originent, pendant qu'à leur sommet s'étalent des épis, des grappes, des corymbes, des cîmes, des ombelles de fleurs de toutes nuances et presque toujours du plus vif éclat.

Puis ça et là au dessus de cette prairie gigantesque, se dégagent les nobles stipes de palmiers majestueux ou les sommets de dicotylédones élancées, offrant dans leur ramure des faisceaux de feuilles de deux à trois pieds de long, mariées au feuillage divisé des arbres ordinaires ; ce sont des parasites qui ont pris naissance sur les grosses branches et semblent disputer, je ne dirai pas le terrain, mais l'écorce, pour y fixer leurs racines et y étaler leurs végétation.

Impossible de se frayer un chemin à travers cette épaisse chevelure du sol, sans être muni d'une bonne serpe, bien tranchante, qu'il faut faire jouer presque sans interruption, car une foule de lianes, dont la tige n'est pas plus grosse qu'une bonne ficelle, viennent souvent unir et attacher ces plantes les unes aux autres, comme protection contre l'intrusion des pieds qui pourraient venir fouler les bulbes et racines qu'abrite cet épais feuillage. Et parmi ces lianes ou cordes de réunion, beaucoup, comme le palmier épineux, par exemple, sont munies de forts aiguillons qui déchirent vos habits et vous empêchent de les

saisir de la main pour les rompre ou les écarter. Il m'est arrivé plus d'une fois de tenter de rompre ces tiges de palmier épinoux en les appuyant sur mes habits pour ne pas sentir leurs aiguillons, et en tirant de toutes mes forces comme dans un collier, mais vains efforts, la tige, par l'effet de ma traction, rassemblait des gerbes de plantes et résistait toujours, il fallait mettre la main à la poche et tirer le couteau pour se rendre le passage libre.

C'est tout près de Claxton que se trouvent des sources d'eau chaude, fort renommées pour les bains qu'elles présentent. Cette eau, qui coule directement du flanc d'une petite colline dans des bains en concret qu'on y a construits, est de 100° à05° Fareuheit. On dit que cette eau se refroidit bien plus rapidement que l'eau ordinaire qui serait élevée artificiellement à la même température.

La voie touche bientôt à la rive du golfe où nous avous une vue libre de la mer, et nous voyons s'élever devant nous la Pointe-à-Pierre, sous forme d'un cap de médiocre hauteur, couronné de l'église catholique qu'il porte, et faisant saillie dans la mer.

La voie, pour ne pas suivre ici les sinuosités de la rive, coupe directemet la pointe en laissant l'église à droite.

M. l'abbé Osenda, comme il nous en avait prévenus, nous laisse ici pour certaines affaires qui ne lui permettrout de se rendre à son poste que le lendemain. Nous continuons donc seuls, et après environ une demi-heure, nous sommes à San-Fernando, terminus actuel du chemin de fer.

Mais avant d'arriver à la ville, nous faisons un arrêt à la station de Marbello, d'où part le chemin de fer de Guaracara qui conduit à Princes-Town. Les passagers se dirigeant à cette dernière place changent ici de voiture, mais pour nous, nous n'avons qu'à garder les sièges que nous occupons.

San-Fernando, qui comme je l'ai déjà noté, est la seconde ville de l'île, est située au pied de la colline de Naparima, aussi l'appelait-on autrefois San-Fernando de Naparima. On fait dériver ce nom de Naparima du langage caraïbe *Anap-Arima*, qui signifie *la place sans eau*, par opposition à Arima, signifiant une terre où l'eau abonde. D'autres au contraire veulent que son nom vienne plutôt de *Annaparima* qui signifie une montagne.

San-Fernando est à 32 milles de Port-d'Espagne par bateau, et à 42 milles par chemin de fer. Il y a trois trains de chemin de fer par jour entre la capitale et la ville, et un voyage d'un bateau, qui, deux fois la semaine, se rend jusqu'à Cédros à l'extrémité sud de l'île.

Il était six heures et demie lorsque nous mîmes pied à terre sur le quai, ou plutôt dans la rue qui borde la mer à San-Fernando.

La ville, quoique peu considérable, présente une jolie apparence, étant située en emphithéâtre sur la base de la colline Naparima.

Comme nous ne voyons pas moins de cinq clochers, tout près les uns des autres, dans la partie élevée de la ville, nous prenons cette direction, comptant qu'il ne nous sera pas difficile de distinguer l'église catholique parmi ces différents temples. Mais nous comptions sans le fanatisme des protestants de l'endroit, qui s'efforcent de singer les coutumes de l'église catholique autant qu'ils le peuvent. Leurs églises sont couronnées de la croix, et nous avons même rencontré un ministre affublé du collet romain et portant la soutane. Mais les allures de ce presbytérien trahissaient l'usurpation ; trouvant sans doute que le frottement de la longue robe sur les genoux était quelque peu gênant; il la portait ouverte du haut en bas, si bien que sa singerie n'en imposait à personne, et qu'il ne recueillait que le ridicule de son irrationnelle supercherie.

Nous avions cru l'église à quelques pas seulement, et nous commençons à trouver la marche un peu longue, elle est surtout difficile par la chaleur qu'il fait, et la hauteur à laquelle il faut s'élever. Le gamin nègre qui porte notre bagage, nous dévance en montant toujours, si bien que nous voyons à quelque distance le groupe de clochers fuir derrière nous. C'est que, pour parvenir à l'église catholique, il faut s'avancer un peu au delà, les rues ne permettant pas d'y parvenir directement.

Après avoir tourné un angle, nous trouvons enfin le flanc de l'église longeant la rue que nous suivons, qui suit le sommet de la colline sur laquelle est assise la ville. Laissant sur notre gauche un superbe calvaire de grandeur naturelle, nous traversons devant la porte principale, et suivons une pente assez forte pour parvenir au presbytère qui est tout auprès de l'autre côté de l'église.

Le presbytère est une assez vaste construction en bois, dans laquelle on a utilisé la véranda du devant pour en faire un parloir et des chambres à coucher. Comme le terrain accuse une forte déclivité, la partie qui se trouve sous le niveau, est à jour et est utilisée pour les lavages, les réservoirs d'eau etc. ; la cuisine se trouve dans une petite construction à part.

M. Maingot, que nous connaissions déjà, nous fait l'accueil le plus bienveillant et nous fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante ; il nous mentionne plusieurs noms d'ecclésiastiques Québecois ses compagnons d'études théologiques à Rome, entre autres : M. l'abbé A. A. Blais, chapelain actuel du Bon Pasteur, M. l'abbé Dupuis, professeur au collége de Lévis, M. l'abbé Filteau, M. l'abbé Bruchési etc.

La résidence est vaste, mais elle ne manque pas d'occupants, car M. Maingot a un nombreux personnel, tant en hommes qu'en bêtes ; comptez, s'il vous plaît : un vicaire, M. Osenda, un instituteur pensionnaire qui se destine à l'état ecclésiastique, M. Achard, un mulâtre pour la table, un autre pour

groom, deux négresses avec une petite fille pour la cuisine; ajoutez : deux chevaux, cinq chiens, un singe, un perroquet, puis vaches, chèvres, moutons, agoutis, poules, tortues etc.

L'église qui est en croix latine a un fort bel aspect; le maître autel est en beau marbre, avec le marche-pied en granite. La chapelle du côté de l'évangile, dédiée à la Sainte Vierge, est fort élégante, et possède aussi un autel en marbre. Cette église était dans le moment occupée par des ouvriers peintres qui mettaient la dernière main à sa décoration.

La ville de San-Fernando doit sa fondation au gouverneur Chacon, en 1792, cinq ans avant sa reddition à l'Angleterre.

En 1818, un incendie balaya complètement toutes les anciennes constructions. Rebâtie en 1830, elle élargit considérablement ses limites. Elle fut érigée en ville en 1846 avec un maire et un conseil municipal. Un nouvel incendie en 1883, vint faire disparaître la plupart de ses principales résidences et boutiques, aussi les constructions actuelles portent-elles toutes un air de jeunesse et de fraîcheur.

La *High Street* est celle où se trouvent réunis la plupart des boutiques et des bureaux d'affaires, et la *Harris Promenade*, qui longe le flanc de l'église catholique, celle qui contient presque toutes les institutions civiles, comme églises, anglicane, presbytérienne, baptiste et wesleyienne, le couvent des Sœurs de St-Joseph, l'hôpital, le marché etc.

Je n'ai pas été peu surpris d'entendre mentionner ici, à plusieurs reprises, les ministres presbytériens canadiens qui, avec un zèle digne d'une meilleure cause, s'efforcent de semer l'ivraie de leurs doctrines parmi les catholiques. Ce sont eux qui s'affublent de la soutane, font tous les matins un office dans leur église, enrôlent des associations de jeunes filles, sur le modèle des enfants de Marie etc. Après explications, j'ai constaté que ces révérends, qui ne parlent que l'anglais, étaient des irlandais et écossais venus du Nouveau-Brunswick et de la

Nouvelle-Ecosse, et qu'il n'avaient de commun avec les Canadiens-français que d'habiter un territoire qui fait partie du dominion canadien. Ils se targuent hautement de leur qualité de canadiens et proclament l'apostat Chiniquy comme l'un des grands hommes de ce siècle, répandant dans le peuple ses scandaleuses et cyniques brochures. Comme ce triste personnage n'est pas connu ici, il ne nous a pas été difficile de donner une juste idée de la valeur morale de ce révolté, de ce dévoyé, que répudient même tous les protestants honnêtes.

Qu'on me permette donc ici une courte réflexion.

Comment des protestants honnêtes et sérieux peuvent-ils accueillir avec joie, et compter comme des conquêtes, ces dévoyés, ces rebuts de l'église catholique qui, de temps à autres, passent dans leur camp ! Quelle immense différence entre la conversion des protestants, et l'apostasie de certains catholiques ! Jésus-Christ nous a enseigné que la porte du ciel est étroite, et que la route qui y conduit est dificile ; et le motif des catholiques qui passe au protestantisme est toujours d'avoir cette route plus facile et de trouver cette porte plus large. En a-t-on jamais trouvé un seul qui soit allé aux protestants pour mener une vie plus régulière, plus en harmonie avec les préceptes et conseils évangéliques..... ? Jamais ! Les pratiques de l'église catholique avaient quelque chose de gênant, on voulait s'en affranchir ; la confession, les jeûnes, la mortification n'ont rien d'agréable, on voulait s'en dispenser ; ces prêtres vicieux, infidèles à leurs vœux, disciples de Bacchus ou de Cupidon, et peut-être des deux à la fois, ne sachant plus commander à leurs passions, avaient laissé la chair dominer leur esprit, ils sont allé à Luther demander une Eve pour leur faire oublier leurs serments et leur infidélité ; témoins les Hyacinthe, les Normandeau, les Chiniquy etc. La règle est générale : "quand le Pape sarcle son jardin, a dit un spirituel auteur, il jette les mauvaises herbes par dessus le mur, chez ses voisins les protestants."

San-Fernando, samedi 21 *avril* 1888.—Les environs du presbytère m'offriront, je pense, de bonnes chances pour mes chasses entomologiques, et peut-être aussi pour les mollusques ; jardins à gauche, prairie à droite, haies, amandiers, bananiers et autres arbres, il y a ici tout ce qu'on rencontre d'ordinaire de plus promettant. Mais je n'ai que le temps d'y jeter un coup d'œil, décidés que nous sommes de prendre à 9 h. le bateau venant de Port-d'Espagne, pour nous rendre à LaBréa visiter la merveille du lac de bitume qu'on nous a tant de fois vanté.

San-Fernando a l'avantage de posséder une jetée où le bateau peut accoster, ce qui ne se fait guère dans les autres ports de l'île.

M. le curé sachant que les hôtels sont plus que rares à LaBréa, nous a fait préparer un panier, pour ne pas nous laisser, dit-il, dans l'obligation de dîner par cœur aujourd'hui. Munis de nos provisions nous montons donc sur le bateau à 9 h., et nous voilà aussitôt en mouvement. La mer est des plus paisibles, l'air activé par le mouvement du bateau est des plus agréables, et la côte que nous longeons offre partout des points de vue ravissants. Aux pointes et baies qui découpent la rive en dentelures plus ou moins accentuées, succèdent en arrière-plan, de vastes champs de canne à sucre, où nous voyons percer par-ci par-là les hautes cheminées des usines, et où des files sans fin de hauts palmiers offrent l'ombrage de leurs gracieux parasols aux chemins de communications qu'ils bordent.

Nous passons bientôt devant le marais d'Oropouche, remarquable par la quantité d'oiseaux aquatiques qu'il recèle toujours, et nous stoppons quelques minutes près de la rivière Godineau, pour prendre ou laisser les passagers du village Ste-Marie qui se trouve en arrière.

C'est dans le marais d'Oropouche que des coolis libres cultivent le riz sur une assez grande échelle. Le riz de Trinidad jouit d'une réputation qui le fait préférer au meilleur des Indes

Orientales. Sur les hauteurs on cultive aussi le cacao et le tabac, surtout dans le voisinage de Siparia qui forme une paroisse avec un curé résident.

Mais nous apercevons bientôt une pointe s'avançant dans la mer, c'est la Pointe d'Or, où se trouvait autrefois une exploitation de canne à sucre qu'on a abandonnée et qui est toute plantée aujourd'hui en cocotiers.

La Pointe d'Or n'est qu'une corne de la pointe même de LaBréa qui n'en est éloignée que de quelques arpents.

Il était près de 11 h. lorsque le bateau s'arrêta en face de LaBréa.

Brea, en espagnol, signifie bitume, et son abord seul suffit pour justifier l'apportunité de ce nom. Sur le pont même du bateau nous viennent de fortes émanations de la poix qui se trouve partout ici. Nous descendons dans une chaloupe et nous accostons au rivage, sur des bancs durcis de bitume, qui surgissent en masses considérables sur la plage, et qui s'étendent aussi sous l'eau où nous pouvons les suivre aussi loin que la limpidité de la mer peut nous permettre de le faire.

Les chaloupiers sont de forts gaillards noirs, bien faits à leur métier; comme nous ne pouvons toucher à la rive même, ils nous prennent dans leurs bras, sans paraître plus gênés que s'ils portaient de jeunes enfants, et nous déposent sur les bancs de bitume.

Le lac de bitume est une merveille que tout étranger passant à Trinidad ne manque jamais de visiter. Vaudrait autant passer à Niagara sans voir la chute, ou à Pise sans remarquer la Tour penchée. Mais LaBréa, pour posséder une merveille unique au monde, n'en est pas moins un village de la plus chétive apparence. Son église et les quelques maisons qui l'entourent sont plus que modestes.

Comme nous voulons sans plus tarder nous rendre au lac, nous cherchons une maison où nous pourrons déposer notre

panier de provisions, car pour d'hôtels il n'y en a pas. On nous indique la maison d'une veuve où nous pourrons être accueillis, et sans plus tarder nous y rentrons.

Laissant donc là notre panier, nous avisons aux moyens de nous faire transporter au lac, car il ne nous sourit que peu de faire plus d'un mille à pieds, sous la chaleur qui nous accable, et en ne respirant qu'une atmosphère empestée de bitume que les poumons ont peine à supporter.

Comme nous n'avons à choisir ni entre le carosse et le coupé, ni même entre le cab ou le cabrouet, nous nous montrons tout-à-fait accommodants, bien décidés à sacrifier l'élégance et le comfort, pourvu qu'on nous dispense de marcher. Après divers pourparlers, nous acceptons à la fin l'un de ces grossiers et malpropres tombereaux avec lesquels on transporte le bitume.

—Mais vous serez très bien, nous dit la face noire qui tient les guides de la paisible bête ; nous allons mettre deux chaises dans la voiture, et vous pourrez vous asseoir à volonté.

—Pour très bien, non pas ; mais essayons toujours ; nous nous sentons peu disposés à faire le trajet pédestrement.

Nous voilà donc installés dans le tombereau sur nos chaises, le conducteur est assis sur la barre qui clôt le devant avec un gamin à son côté ; un autre gamin se tient debout derrière nous, et nous voilà partis.

N'allez pas croire toutefois que nous ayons à nous gârer des parois du véhicule qui pourraient, par leur contact, souiller nos habits ; non, le bitume que l'on transporte est parfaitement sec, et ne peut laisser échapper qu'une poussière également sèche lorsqu'il est froissé.

Installés et escortés comme nous le sommes, avec nos ombrelles tendues sur nos têtes, nous aurions pu figurer avanta-

geusement dans les mascarades qu'on voit détaler dans les fêtes carnavalesques de nos grandes villes. Aussi paraissons-nous exciter quelque intérêt à tous ceux qui nous rencontrent, toutes ces faces noires ont l'air surprises d'un tel accoutrement.

Mais nous avions compté sans les cailloux et rnières de la route, qui nous sassent comme si nous étions dans une véritable trémie. Malgré la lente et paisible marche de la bête, chaque pas imprime une secousse de recul à nos sièges, si bien qu'il nous faut lutter incessamment pour retenir nos chaises sur le plancher de la voiture. Nous reconnaissons bientôt que la seule position tenable est de rester debout, et que nos chaises ne sont qu'un embarras de plus pour ajouter à notre malaise.

Aussitôt en dehors du village, qui ne se compose que de quelques cabanes, la route est à peu près déserte. Ces cabanes paraissent toutes occupées par des coolis ; on les voit aux portes en costume encore plus simple que ce que nous avior jusque là rencontré. Les hommes qui paraissent à leur te le repos, ne portent qu'une simple serviette à la ceinture, et so presque partout étendus sur des bancs ou tréteaux en bois brut pour se livrer au sommeil. La route serpente à travers des arbrisseaux étalant par-ci par-là des masses de fleurs des plus brillantes. Le terrain est partout sablonneux et extrêmement sec. Nous voyons sur le bord du chemin, surtout lorsqu'il se trouve ombragé par quelque grand arbre, de nombreux ananas qui poussent là spontanément ; mais comme toutes les plantes sans culture, ils paraissent très maigres, peu succulents, à chair très pauvre. La chaude asphalte est, dit-on, très favorable à leur croissance, mais le manque d'eau et l'absence de tout soin donnent à ces fruits sauvages, d'ordinaire si savoureux, une bien chétive apparence.

Le lac de bitume est à 138 pieds au dessus du niveau de la mer ; 138 pieds répartis sur plus d'un mille de distance ne constituent pas une montée bien appréciable, aussi n'étaient les cahots de la route et les voitures impossibles qu'on nous offre, le trajet ne serait qu'une courte et agréable promenade.

Nous montons toujours lentement, je ne dirai pas paisiblement, car nous sommes incessamment bercés, cahotés, sassés, bousculés tantôt à droite tantôt à gauche, tout près parfois d'être rejetés sur le sol, sans rien découvrir devant nous que des arbrisseaux qui arrêtent la vue, et parmi lesquels se montrent ça et là quelques acajoux-à-pommes, *Cassuvium pomiferum*, avec leur graine en dehors du fruit, comme je l'ai fait remarquer plus haut. Nous observons cependant qu'à mesure que nous avançons, la végétation devient de plus en plus pauvre et plus rare. Enfin nous contournons un petit massif de feuillage, et nous sommes en face du lac, ou plutôt sur le lac même, car nul rivage autre que les arbustes qui le bordent n'en détermine l'étendue.

Le terme de lac est improprement appliqué ici, car qui dit lac, donne à entendre une étendue d'eau au milieu des terres, or il n'y a pas d'eau ici, du moins pour constituer la masse principale. C'est le bitume, l'asphalte qui s'est solidifiée et offre une surface unie absolument comme nos lacs couverts de glace en hiver, avec cette différence que des bouquets de feuillage, simulant des îles, se montrent ça et là, et que la surface, au lieu d'offrir un niveau parfait, paraît comme moutonnée, montrant ici certaines éminences ou soulèvements, et là certaines dépressions dans lesquelles se trouvent des flaques d'eau. Ces petits réservoirs, de deux à douze pieds de largeur et de deux à cinq pieds de profondeur, sont tantôt complètement isolés les uns des autres, et tantôt se déchargent l'un dans l'autre. On voit même des petits poissons sillonner ces filets d'eau, et une carcasse d'alligator que nous trouvons près de l'un d'eux, nous donne la preuve que ces reptiles ne dédaignent pas de s'en faire des lieux de retraite.

Le lac peut mesurer environ trois milles de diamètre, et paraît bordé de l'autre côté d'arbres de haute futaye.

La vue de cette plaine noire et solide, avec l'atmosphère de bitume que nous respirons à pleins poumons, produit d'abord

un sentiment d'étonnement par son étrangeté, qui fait place bientôt à une sensation de malaise et de tristesse, d'autant plus intense qu'écrasés par cette lourde atmosphère qu'un soleil brûlant nous lance perpendiculairement sur la tête, nous nous disons qu'il ne fait pas bon habiter ici, et que cette merveille, toute merveille qu'elle soit, doit être vue promptement et brièvement. Involontairement nous nous reportons au Tartare décrit par les poètes grecs.

—N'est-ce pas là, dis-je à M. Huart, le Styx des anciens? La fournaise qui entretenait la liquidité de la masse s'est refroidie; Caron a laissé là sa barque et a échangé ses rames contre la pelle du piocheur, voyez-le à l'œuvre un peu plus loin.

En effet, la voiture nous amène tout près de trois à quatre piocheurs qui chargeaient le bitume dans des charrettes. La croute est assez solide pour porter les chevaux et les plus lourds fardeaux. Les travailleurs, armés de pics, dégagent le bitume qui se casse en gros blocs parfaitement secs. Prenant ces blocs dans leurs bras, ils les jettent dans des charrettes qui s'éloignent aussitôt qu'elles ont leur charge. Nous voyons de cinq à six partis de travailleurs ainsi occupés à exploiter l'inépuisable mine.

Comme je voyais la surface près du trou dans lequel travaillaient les hommes avec leurs pics, toute raboteuse et inégale: qu'est-ce que ceci, leur demandai-je?

—C'est le trou que nous avons creusé hier, dirent-ils, qui s'est rempli dans la nuit. Demain, celui dans lequel nous sommes actuellement, mesurant de trois à quatre pieds de profondeur, sera semblablement rempli.

Je me hasardai à marcher sur cette nouvelle pâte ramenée au niveau, et elle résista parfaitement, seulement il ne fallait pas rester longtemps stationnaire au même endroit, car les

talons et les semelles de nos bottes, surtout sous l'action du soleil, s'enfonçaient peu à peu.

Pendant que nous étions à examiner ces hommes à ce travail d'extraction, les deux gamins qui nous avaient suivis s'ébattaient dans une flaque d'eau du voisinage, confondant leur peau noire avec la couleur des bords de leur baignoire.

Les filets d'eau qui coulent ça et là sont très limpides et servent d'abreuvoirs aux hommes et aux bêtes. C'est l'eau des pluies qui retenues par cette surface imperméable, s'épanche dans les rigolets et dépressions. Que cette eau ait une saveur de bitume, rien de surprenant, car ici on ne sent que bitume, on ne voit que du bitume, et on ne respire que des émanations de bitume. Ces émanations sur le lac sont parfois littéralement étouffantes. De temps en temps il vient des souffles nous assaillir, plus chauds, plus odorants, et plus lourds que d'ordinaire, si bien qu'on se sent pressé par le malaise de chercher quelque soulagement dans l'ombre de ces petits îlots de feuillage qu'on trouve par-ci par-là.

Laissant là notre voiture, nous nous avançons sur le lac, accompagnés de nos conducteurs, jusqu'à une assez grande distance, tout près du quart de sa largeur, nous servant de planches que nos gamins emportaient pour traverser les filets d'eau, lorsque nous ne pouvions pas les emjamber.

La surface paraît un peu moins solide en allant vers le centre, et même il se rencontre des endroits où la poix s'échappe liquide par certaines boursoufflures. Et chose étonnante, c'est que l'on peut manipuler cette poix sans qu'elle s'attache aux doigts, faisant ainsi mentir le proverbe : " nul ne touche la poix sans en être souillé."

Dans plusieurs flaques d'eau on voit la surface se couvrir de bulles d'air, par l'effet des gaz venant de l'intérieur ; si l'on approche une allumette de ces bulles, elles s'enflamment ellesmêmes aussitôt.

Le gouvernement loue le droit d'exploitation à certaines compagnies, et on n'extrait pas moins chaque année de 40,000 tonnes du précieux bitume ; cependant les trous sont toujours remplis à mesure qu'on en creuse, et la masse ne paraît en aucune façon diminuer. Des géologues qui ont exploré Trinidad n'estiment pas à moins de 4,500,000 tonnes la masse totale, quantité suffisante pour couvrir les rues de toutes les villes principales du monde entier.

On sait que l'asphalte, en outre des diverses applications que l'on en fait dans les arts et l'industrie, est particulièrement employée à couvrir les pavages des rues des villes.

—Evidemment, dis-je à notre nègre conducteur, il faut être bon chrétien pour vivre ici, car nul doute que ce ne soit là une bouche de l'enfer, la marmite de satan n'ayant qu'une mince croute figée à sa surface.

—Pas enfer en tout, dit le nègre ; le bon Dieu aime les noirs ; il nous donne une récolte toujours prête, sans nous obliger à semer.

—Savez-vous au moins le reconnaître, et vous comportez-vous en bons chrétiens ?

—Nous nous efforçons de le devenir.

—Tant mieux alors et que le bon Dieu vous bénisse.

Midi était sonné depuis assez longtemps déjà, et nos estomacs activés par la marche, les cahotements du véhicule et la chaleur écrasante de l'endroit, nous faisaient sentir qu'il fallait songer au retour. Nous reprenons donc notre tombereau et faisons nos adieux au lac, non pas au bitume, car il se trouve partout ici, sur la route, sur le bord de la mer, et sans nul doute sous le village même, le sol qui le porte n'étant qu'une mince couche de terre arable appuyée sur le bitume même, preuve ces maisons qui quoique assez légères, ont peine à conserver leur aplomb, s'enfonçant tantôt d'un côté et tantôt d'un autre.

Il passait une heure lorsque nous descendîmes devant la hutte où nous avions déposé notre panier.

—Combien pour le voyage et la belle voiture, dis-je au nègre, car nous n'avions pas fixé le prix d'avance ?

—C'est trois gourdes.

—Trois gourdes, pour moins de deux heures ! Vous vous donniez tout-à-l'heure un diplôme de bons chrétiens, et vous n'êtes rien moins que des brigands, des voleurs sans merci, qui rançonnez les voyageurs sans aucun égard pour la justice. Tiens, ajoutai-je, voici une gourde et un quart, et détale sans rien dire, car c'est encore plus qu'il ne t'appartient.

Nous pénétrons dans la hutte, où l'hôtesse nous reçoit fort poliment ; mais n'était le soleil qui nous rôtit à l'extérieur, nous aurions préféré prendre notre réfection au dehors, car c'est partout une malpropreté repoussante. Mais " ventre affamé n'a pas d'oreilles," dit le proverbe, et estomac épuisé n'est pas susceptible davantage, ajouterai-je.

Nous paraissons être des objets de curiosité pour les enfants de l'hôtesse et trois ou quatre autres gamins qui se rangent avec eux, ils nous entourent et épient chaque mouvement que nous faisons.

Une fillette de 13 à 14 ans, assise sur une chaise près de nous, épiait tous nos mouvements d'un air hébêté, lorsque sa mère vint mettre dans son tablier blanc un gros enfant noir totalement nu ; nous nous étonnons toujours de ces allures si contraires à tout ce que nous voyons chez nous.

Il y avait dans le coin de l'appartement une table chargée de linge, de guenilles, de vaisselle sale, le tout couvert d'une bonne couche de poussière. Nous refoulons les objets pour avoir au moins un coin libre, la propriétaire ayant l'air de nous abandonner absolument à nous-mêmes.

Comment allons-nous manger ici nous dîmes-nous ? comment boire dans ces vases ?...

Mais qu'elle n'est pas notre surprise en ouvrant le panier dont nous a pourvus le prévoyant M. Maingot, d'y trouver un superbe poulet rôti, une bouteille de vin, une canistre de confitures, puis des assiettes, des verres, couteaux, fourchettes, serviettes etc.

Nous sommes vraiment des enfants gâtés, dis-je à M. Huart, et nous allons faire un repas comme Lucullus n'en fit jamais de meilleur.

Et de fait, il fallait voir avec quelle promptitude le poulet fut expédié, et le réconfortant cherry absorbé, sans compter les confitures et les autres accessoires.

Comme nous avions à attendre encore plus d'une heure avant le retour du bateau de Cédros, j'en profitai pour faire une excursion sur la grève à la recherche des mollusques, après avoir visité l'usine où l'on cuit le bitume pour le mettre en barils avant de l'expédier La poix est fondue dans d'immenses chaudières en fer et versée toute chaude dans des barils. Elle se fige bientôt en se refroidissant et devient aussi dure que la pierre.

La grève ici, en dehors des bancs de bitume, est toute sablonneuse, et me parut partout d'une stérilité désolante.

Comme une couple de gamins me suivaient, l'un d'eux me fit observer certaines petites dépressions, en forme de trous qu'on aurait récemment remplis de sable humide. Il y a là, me dit-il, un petit animal. Et enfonçant ses doigts dans le sable, il en retire en effet un crustacé encore nouveau pour moi.

C'est une espèce d'écrevisse, d'un pouce et demi environ, mais dont la carapace constitue presque tout le corps; la queue, qui est en pointe, est très allongée et repliée sous le corps, les deux premières pattes sont terminées, au lieu de pinces comme dans les écrevisses, par une palette dilatée et allongée, formant une main monodactyle.

Après recherches dans les auteurs, j'ai pu constater que

c'était une hippe, *Hippa emerita*, Fabricius ; je rapporte mon individu à cette espèce, bien qu'il ne s'accorde pas en tous points avec la description, les antennes latérales qui devraient être deux fois plus longues que les intermédiaires, sont ici à peine plus longues et toutes plumeuses, sans avoir la base lisse. J'ai supposé que l'animal n'était encore qu'à l'état larvaire, et qu'il aurait pu revêtir ces caractères plus tard.

Voyant la grève sablonneuse si pauvre, je change de direction, et cherche sur les bancs de bitume qui se projettent dans la mer ; mais c'est à peu près la même disette. Je ne trouve que quelques exemplaires d'une *Littorina* que les vagues, lors des grosses mers, ont lancée là. Je crois devoir la rapporter à l'espèce *ziczac*, bien qu'elle me paraisse plus polie, plus lisse.

Eprouvant le besoin de boire, et ne voulant pas goûter à l'eau de bitume, je donne cinq cents au gamin qui me suivait pour aller me chercher des oranges. Il revient dans une minute avec son chapeau plein.

—Mais qu'est-ce ? dis-je, à cette vue.

—C'est cela ; quatre pour un cent, c'est bien vingt pour cinq cents.

Et quelles oranges ! grosses comme le poing, parfaitement mûres, délicieuses.

S'il y a plus d'une chose désagréable, à LaBréa, je me plais à déclarer leurs oranges sans pareilles.

Mais voici notre bateau en face, et sans plus tarder nous sautons dans la chaloupe pour nous y transporter.

Les passagers sont peu nombreux ; à part quelques étrangers, ce sont des femmes avec des produits de jardins qu'elles vont vendre à Port-d'Espagne. La mer est plane comme un beau miroir, et la marche du bateau nous amène un air relativement rafraîchissant, de sorte que notre excursion s'accomplit dans les circonstances les plus favorables, tant pour notre comfort personnel, que pour nous permettre de jouir des points de vue

variés à l'infini que nous offre la côte, avec ses crénelures de la rive, ses plages sablonneuses, ses massifs de cocotiers et autres palmiers, ses superbes champs de canne à sucre, et ses marais tout couverts de cette végétation compacte de plantes herbacées, qu'on prendrait pour des mousses gigantesques tapissant le sol, n'étaient les bouquets de fleurs brillantes les émaillant ça et là.

A 4 h. nous touchons le quai de San-Fernando, et comme M. Maingot ne se laisse jamais surprendre en fait de prévenances, nous trouvons son groom au quai qui nous attend avec sa voiture.

Je rappelle à M. Huart la gracieuse invitation que nous avait faite le Dr Lota d'aller le lendemain prendre le dîner chez lui ; mais nous n'avons encore qu'entrevu San-Fernando, pour ainsi dire, et comme nous ne sommes pas pour revenir, il faut profiter de l'occasion pour en faire une plus ample connaissance, sauf à faire valoir nos excuses à notre retour, auprès de l'obligeant et aimable docteur.

Mais voici que j'entends, comme à Port-d'Espagne, le chant perçant et continu de la cigale, qui me met au désespoir de ne pouvoir en capturer au moins quelques individus.

—Entends-tu ce chant, dis-je au nègre de service ?

Oui ; c'est celui de la cigale.

— Ne pourrais-tu en capturer une ? Je te donne 25 cts si tu m'en apportes une.

—J'en attraperai, dit-il.

—Fort bien ; nous verrons.

En attendant je me mets à faire l'inspection du terrain avoisinant, jardin, prairie, amandiers, bananiers et autres plantes. Et quelle n'est pas ma joie de trouver vivant, caché sous la haie bordant le jardin, le superbe bulime dont j'avais admiré la coquille chez le P. Forestier.

Mais vivant, il ne doit pas être seul ; aussi ne manquai-je

pas d'en trouver trois autres tout près, à coquilles vides, mais encore en bon état de conservation ; je les porte tout triomphant à la négresse cuisinière en la priant de débarrasser ces coquilles, au moyen de l'eau bouillante, de leur chair et de la terre qui les souille.

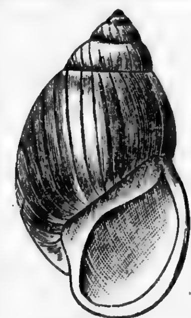


Fig. 10.

Ce bulime est le *Bulimus oblongus*, Müller, fig. 10, mesurant près de quatre pouces de longueur ; il est d'un blanc jaunâtre légèrement rosé, et compte 5 à6 tours de spire ; la lèvre fortement rebordée est teinte d'un beau rose brillant, de même que toute la partie calleuse de la columelle. Il forme un superbe spécimen dans les collections, et est coté de 75 cts à $1 chez les marchands. Il n'est surpassé en taille que par les *B. ovatus* et *B. cantagallanus* du Brézil. Le bulime oblong se rencontre dans la plupart des Antilles, et dans presque toute l'Amérique du Sud.

Promenant ensuite mon filet sur les herbes de la prairie, je prends un grand nombre de coléoptères, entre autres des chrysomélides, des diptères, lépidoptères, hémiptères, orthoptères etc.

Parmi les hémiptères, je distingue une Coréïde, voisine de nos *Alidus*, c'est le *Megalotomus pallescens*, de Stål, et une Proconia très rapprochée de notre *undulata*, c'est la *Proconia obtusa* de Fabricius ; je prends aussi une Tettigonide, une *Aulacisa*, dont j'ignore le nom spécifique, sa coloration la rend tout-à-fait remarquable, de couleur orange sanguin, elle porte 4 grandes taches jaune-pâle, sub circulaires sur ses élytres.

Plusieurs beaux papillons, aux couleurs vives et brillantes, quelques diptères très remarquables, une libellule très voisine de notre *Diplax rubicundula*, Say etc., viennent aussi s'ajouter à mes chasses.

Fig. 10.—Le *Bulimus oblongus*, Müll., diminué de moitié.

Comme on m'avait dit que les lucioles ou mouches-à-feu étaient très abondantes le soir, il me tardait de voir disparaître le jour pour pouvoir faire encore de nouvelles connaissances. Et en effet, les ombres commençaient à peine à se faire sentir, que déjà l'atmosphère était sillonnée de mille lumières se croisant en tout sens, les unes plus faibles, plus pâles, les autres plus brillantes, beaucoup plus fortes. Il va sans dire que mon filet m'en assure la possession d'un bon nombre, de celles surtout auxquelles je remarquais un éclat bien supérieur à celui que produisent les nôtres. Plus d'une fois, frappées par mon filet, j'en vois s'enfoncer dans l'herbe ; je n'hésite pas alors, malgré l'obscurité, mais guidé par leur lumière, à les poursuivre jusque sur le sol, en écartant le gazon qui les abrite. J'entretenais bien quelque crainte, en fouillant ainsi dans l'herbe à l'obscurité, de saisir de mes doigts l'un de ces monstrueux myriapodes qu'on paraît tant redouter ici. C'est bien alors que j'aurais été me prêter à leur dangereuse morsure, en les saisissant ainsi de mes doigts ; mais l'entrain des conquêtes l'emportait en moi sur une crainte que je jugeais peu fondée, me disant qu'on devait exagérer sur cet article comme sur beaucoup d'autres, et qu'après tout ces hideuses bestioles ne devaient se rencontrer que dans les bois, et non dans les terrains cultivés, et encore moins dans les cours des maisons.

Je savais qu'il y avait aux Antilles non seulement des Lampyrides porte-flamme, comme chez nous, mais aussi des Elatérides de bonne taille qui jouissaient aussi de cette faculté. Si je pouvais au moins en rencontrer une, me disais-je à part moi, et voilà que je tire de l'herbe, après l'avoir poursuivi de sa lumière intermittente, un coléoptère sur le dos duquel je vois briller deux points lumineux, et qu'à ses mouvements de bascule entre mes doigts, je reconnais de suite pour un Elatéride. Il n'y a plus de doute, me disais-je ; je possède ici un Pyrophore, l'insecte tant désiré.

Le portant triomphant à la maison, nous l'examinons tout

à notre aise. Il mesure tout près d'un pouce de longueur, d'un brun luisant, il a les marges latérales du prothorax rougeâtres, et un gros point lumineux près de la pointe des angles postérieurs. Rien de plus gracieux que de voir ce bel insecte se promener sur la table dans l'obscurité, on dirait une miniature de carosse avec ses fanaux allumés.

Mais cette première victoire m'enhardit à en poursuivre de nouvelles, et j'étais à peine retourné au champ, que j'en poursuivis un autre au vol qui vint s'abattre sur un buisson où un coup de filet m'en assura la possession.

Lorsque le lendemain je fis la revue de mes captures, je reconnus que j'avais trois espèces différents de lucifères, savoir : un Elatéride, *Pyrophorus pellucens*, Escholtz, et deux Lampyrides ; *Pyrectomena vitticollis*, Motschoulsky, et *Photuris vittipennis*, Motsch. Un petit Photinus se trouvait aussi avec eux, bien intéressant quoique ne donnant pas de lumière, c'est le *Photinus dorsalis*, Schœner.

San-Fernando, dimanche 22 *avril.*—L'église étant en réparation, je vais dire la messe à 6h. dans une chapelle au cimetière, M. le curé va faire l'office dans une mission à distance, M. Huart dit la messe au couvent, et le vicaire fait l'office à 9½ h. dans la maison d'école.

Nous allons, dans l'après midi, faire visite aux Sœurs qui sont au nombre de cinq, et ont un grand nombre d'élèves. Ce sont des Sœurs de St-Joseph de Cluny.

Le couvent, comme nous les avons vus partout ailleurs dans ces îles, est entouré de jardins où les fleurs sont à profusion, tant dans les parterres que sur les galeries et vérandas. On dispose sur les vérandas des files de Strombes, ces larges coquilles à dedans rose qu'on rencontre parfois dans nos appartements, on remplit de terre l'intérieur de ces coquilles, et on y plante ou sème des fleurs. Rien de plus gracieux que de voir ces touffes de fleurs ou ces massifs de fougères aux frondes si

déliées et si délicates, surgir de ces coquilles, sur le plancher même des galeries ne contenant qu'une poignée de terre. On sait qu'avec la chaleur et l'humidité de l'atmosphère ici, bon nombre de plantes, comme les Orchidées, peuvent poursuivre leur végétation entièrement sevrées du sol. La vanille, par exemple, qui est si recherchée pour son parfum, est dans ce cas.

Comme je témoignais aux Sœurs mon étonnement de ce qu'un grand arbre qui se trouvait près de leur clôture formait une masse compacte de fleurs rouges d'un côté seulement, et de l'autre ne montrait que de la verdure : " approchez, me dirent-elles, vous allez comprendre ; ces fleurs ne sont pas le produit de l'arbre, mais bien d'une liane qui a grimpé dans ses branches." Et de fait, je reconnus que tout près du tronc de l'arbre s'échappait aussi du sol, un filet flexible qui parvenait jusqu'aux branches et les enlaçait en se partageant en ramifications sans nombre et en se couvrant de fleurs.

Les Sœurs parlaient toutes un fort bon français, mais comme je remarquais que quelques unes laissaient percer un petit accent anglais :

—Vous n'êtes pas françaises, leur demandai-je ?

—Nous trois sommes irlandaises, dit l'une d'elles.

—Mais vous n'avez pas la couleur des filles de la Verte Erin, permettez-moi donc de vous demander s'il en était ainsi lorsque vous êtes arrivées au pays ?

—Oh ! non, dirent-elles en éclatant de rire ; lorsque nous sommes arrivées ici, il y a 5 ans, 6 ans, 8 ans, nous avions les joues roses et brillantes comme les ont d'ordinaire les irlandaises, mais 12 à 15 mois de séjour ici suffisent pour nous faire perdre toutes nos couleurs.

— Je suis heureux de pouvoir confirmer de votre autorité une remarque que j'ai faite en arrivant aux Antilles, c'est que

toutes les créoles sont pâles, à teint décoloré, ce qui est sans doute l'effet du climat de ces contrées.

Comme je voyais passer deux petites élèves toutes blondes et roses, ces enfants sont-elles nées ici, demandai-je ?

—Oui, elles sont d'ici ; leur père est un irlandais haut en couleurs, mais attendez qu'elles aient atteint 14 ou 15 ans, vous les verrez prendre le teint pâle de toutes les autres.

—Mais vous sentez-vous affectées sous le rapport de votre santé ?

—Nous sommes bien portantes, mais un peu moins fortes, moins capables de résister à une fatigue prolongée.

—Se voir affaiblir dans sa constitution est beaucoup plus grave que de perdre ses couleurs, car, après tout, avec tout le mêlange que l'on voit ici, on en vient à compter la couleur pour rien.

Le blanc est, dit-on, la réunion de toutes les couleurs, et le noir leur absence totale ; il semble qu'aux Antilles il n'y a pas d'intermédiaires entre ces deux extrêmes ; on est blanc ou noir, les degrés n'existent que dans l'intensité de ces deux teintes, les combinaisons des nuances qui produisent tant d'effet ailleurs, et nous montrent des reflets si éclatants parfois, semblent être réservés ici aux seules productions végétales, et surtout n'être nullement la part de l'espèce humaine, particulièrement du beau sexe ; car pour les hommes, la vie généralement plus active, plus mouvementée qu'ils mènent, les exercices violents parfois auxquels il leur faut se livrer, activent davantage la circulation du sang chez eux, et les rendent plus réfractaires aux effets de l'atmosphère dans la transpiration.

Je profite du reste du jour pour continuer mes observations et mes chasses dans les environs.

Sur la rue longeant l'église, je trouve un arbre des plus singuliers ; comme le figuier de l'Inde, il a des racines aériennes, mais disposées d'une autre façon ; ce ne sont pas ici des bour-

geons qui partent des branches pour s'implanter dans le sol en formant de nouvelles tiges, mais ce sont plutôt des tiges surnuméraires qui viennent se souder à la principale, à cinq ou six pieds de terre, pour lui tenir lieu de contre-forts. L'arbre peut avoir de 20 à 25 pieds de haut avec un diamètre de 8 à 9 pouces. Il porte de gros fruits, mais qui ne sont, me dit-on, d'aucun usage.

Lundi, 23 *avril.—San-Fernando.*—Je vais célébrer ce matin la messe au couvent à 6 h.; M. Huart y célèbre aussi après moi, et nous prenons ensemble le café chez les bonnes Sœurs. Je dis le café, car ce n'est pas ce qu'on appellerait chez nous un déjeûner. Les bonnes Sœurs cependant, connaissant un peu mieux nos usages, avaient ajouté deux œufs à la tasse de café, mais d'un œuf à-la-coque, à la tranche de jambon, il y a encore de la distance.

Nous nous arrêtons un instant à examiner de nouveau les fleurs du parterre des Sœurs. Nous remarquons surtout deux arbres étrangers, dont on ignore les noms, tout couverts de grandes grappes de fleurs oranges du plus bel effet. Ce que nous offrent chez nous en fait de massifs de fleurs les humbles arbustes de nos jardins, comme rosiers, géraniums, œillets, etc., ce sont des arbres ici de 20 à 25 pieds qui en prennent la place, jugez de l'effet par la proportion de la taille et l'étendue du massif. En comparant le brillant coloris de ces fleurs aussi gracieuses dans leur forme que variées dans leurs teintes, aux faces pâles, blêmes, jaunes, brunes, sombres, enfumées, noires qu'on a constamment sous les yeux, on pourrait croire que les êtres humains laissent ici à la nature le soin d'accaparer le beau pour ses productions spontanées, en faisant leur part de ce qu'il y a de moins beau ou même de laid justement qualifié.

Comme il n'arrive qu'exceptionnellement que des curés aient des vicaires ici, l'administration ecclésiastique n'a pas encore réglé, d'une manière définitive, les rapports qui doivent existe

entre les uns et les autres. Les vicaires reçoivent 60 gourdes par mois, outre le casuel, mais il leur faut payer leur pension au curé; deplus ils doivent avoir cheval et voiture, et prétendent avoir, par cela même, droit à l'herbe du pré pour leur bête et à divers services des serviteurs. Cette incertitude pourrait amener en certains cas, des conflicts regrettables entre le pasteur et ses collaborateurs.

M. Osenda nous ayant proposé une visite chez le voisin, M. Rabanit (français) curé de la Pointe-à-Pitre, nous acceptons sa voiture avec empressement, pour nous familiariser davantage avec la campagne, et faire aussi la connaissance de ce brave curé. La distance n'est que de quatre milles, par des chemins superbes, à travers des plaines et des collines toutes couvertes de plantations de canne. En moins d'une heure nous étions rendus. Malheureusement le curé était absent. Après visite de l'église et conversation avec le personnel de la maison, qui n'omettent pas le petit verre de rhum de rigueur, nous prenons la route du retour.

Nous n'avions pas encore fait un mille, que nous rencontrons le curé, monté sur un modeste baudet, revenant de l'une de ses missions. Comme nous résistions à ses sollicitations de rebrousser chemin pour prendre le dîner avec lui, il promit de venir nous faire visite dans l'après-midi. Et en effet, nous eûmes le plaisir de le voir dans l'après-midi au presbytère de San-Fernando.

Ce brave curé est presque aveugle, ayant une double cataracte aux yeux. Il doit passer prochainement en France pour se faire opérer.

En parcourant encore les haies à la recherche des bulimes, je trouvai un beau petit œuf, d'au moins trois-quarts de pouce de longueur, à écaille solide. Comme je l'avais dans la main, je le montre à l'un des ouvriers peintres qui travaillaient à l'église, en lui demandant s'il connaissait cela ?

—C'est un œuf de serpent, dit-il, et sans plus de cérémonies il le lance sur un caillou.

Imaginez si je fis des compliments à cette face noire, à ce lourdaud qui, sans autorisation, me privait d'un spécimen très rare dans les collections, car ce n'était rien moins qu'un œuf du *Bulimus oblongus.* Le *Bulimus ovatus* du Brésil pond des œufs qui mesurent un pouce de longueur.

Enfin je suis en possession de la fameuse cigale qui avec son chant tient tête aux sifflets des engins à vapeur. J'en trouve une, en entrant au presbytère, piquée sur le chambranle d'une porte. Elle était morte, mais venait d'être piquée vivante. Tout joyeux je sors sur la galerie, et lance au nègre de service la pièce de 25 cts tel que promis. Il s'en empare avec empressement et fait un petit salut en signe de remercîment, mais se garde bien de déclarer que la capture n'était pas son fait. C'est M. Ackar, (1) élève de M. Maingot, qui d'un coup de fusil, l'a abattue du haut d'un arbre. Malheureusement un grain de plomb lui a enlevé la moitié de l'aile supérieure droite, pour le reste elle est intacte. C'est une superbe pièce qui mesure trois bons pouces de longueur, du front à l'extrémité des ailes.

Elle est d'un beau vert olive, plus ou moins testacé sur le prothorax, qui porte trois lignes noires, dont la médiane est potencée à la base. Les ailes transparentes, ont chacune, vers l'extrémité, deux nervules transverses fortement ombrées, ce qui les fait paraître comme marquées de quatre taches. D'après ses dimensions et sa coloration, je ne crois pas faire erreur en la rapportant à la *Cicada gigas* d'Olivier, qui, lui, avait reçu son type de Ste-Lucie.

Vers les 5 h. M. le curé nous propose de nous conduire à environ trois milles pour visiter une usine à sucre. Cette

---

(1) M. Ackar est un créole de Grenade qui se destine à l'état ecclésiastique, il est actuellement au collège de Ste-Anne Lapocatière pour terminer ses classiques, et faire sa théologie.

usine n'est pas la plus considérable de l'île, mais c'est sans contredit la plus parfaite. Son propriétaire, M. Hawkins, a été lui-même en Europe chercher les machines les plus récentes et les plus perfectionnées pour les diverses opérations de l'industrie du sucre.

Il va sans dire que nous acceptons la proposition avec grand plaisir.

Nous prenons une direction tout opposée à celle que nous avons suivie le matin ; mais la campagne est à peu près la même, de la canne à sucre presque partout, avec de nombreux cocotiers ou autres palmiers par-ci par-là, comme jalons pour indiquer les routes de division des champs.

Presque tous les travailleurs de l'usine sont des coolis, très bruns et à moitié nus.

Nous suivons toute la série des opérations pour convertir la canne en sucre.

Ici, les cannes sont jetées pêle-mêle sur un tablier sans fin qui les entraine entre deux énormes cylindres de fer pour les broyer. Le jus, extrêmement abondant, s'échappe dans un canal par le côté, et les résidus sont entraînés par un autre tablier dans le foyer même qui fait mouvoir le puissant engin, âme de toute la fabrique.

Deux coolis, à demi couchés près des bords du second tablier, veillent à reprendre les quelques cannes qui par croisement auraient résisté à la pression des cylindres sans être écrasées. Ils s'emparent de ces cannes et les lancent sur le premier tablier pour les faire passer de nouveau dans la machine.

Le jus, qu'on appelle alors vésou, sort abondant dans un canal qui le déverse dans d'immenses chaudières où il est bientôt en ébullition. On nous en fait goûter après cette première opération ; il retient encore une saveur de vert peu agréable.

Plus loin, le même jus passe dans des réservoirs où il subit

une chaleur de 250° Farenheit; puis il est épuré, clarifié, davantage condensé. On nous le fait goûter de nouveau ; c'est un sirop des plus agréables, délicieux. J'hésitais un peu devant l'agréable liqueur, redoutant l'effet pour mon estomac.

—Ne craignez rien, dit M. Maingot, pas de breuvage moins malfaisant.

Aussi j'en prends un bol capable de décourager les gamins les plus gourmands.

Ce sirop passe encore dans différentes chaudières et appareils jusqu'à ce qu'il en sorte à la fin cristallisé et propre au commerce.

Ici est une grosse tourelle en cuivre dans laquelle le sirop est soumis à une lente évaporation. Un jeune nègre bien mis, avec un grand tablier blanc, à l'air tout-à-fait propre, plonge de temps un cylindre ou canne de cuivre creuse, dans le liquide, par un trou sur le côté de la tour; et la retirant avec l'extrémité toute enduite du liquide, il fait passer cette extrémité entre son pouce et son index de la main gauche, et écartant ces deux doigts, il fait une mince toile ou glace du sirop qu'il expose à la lumière pour juger de son degré convenable d'épaississement, et quand il a acquis le point désiré, au moyen d'un levier, il fait passer le liquide dans une seconde tourelle où il est là épuré de nouveau, jusqu'à ce qu'il soit converti en gros grains brillants, qu'il soit en un mot cristallisé.

Enfin dans une chambre voisine la cassonnade arrive tout en poudre, sur un immense parquet en ciment glacé. Là, des coolis nu-pieds, la reçoivent avec des espèces de grattes en bois et l'étendent, la remuent, la brassent pour la faire refroidir et l'assécher avant de la mettre en barils ou en sacs pour l'exportation.

En revenant nous arrêtons à la résidence du propriétaire M. Hawkins, qui est un excellent catholique Irlandais marié à une créole de l'île, la sœur du curé de St-Joseph, M. DeMartini.

Le chateau situé sur une éminence au milieu des champs, n'est rien moins qu'une résidence princière avec les majestueux palmiers qui lui prêtent leur ombrage, et le point de vue qu'il offre dans toutes les directions.

Les vérandas, les paliers, sont tout couverts de fleurs pour faire suite à celles des arbrisseaux du parterre adjacent à la maison. L'ameublement à l'intérieur répond fort bien à ce qu'annonce l'apparence extérieure, c'est un palais d'une richesse tout orientale.

On nous reçoit avec une grâce charmante. La dame qui a l'avantage sur son mari de parler le français, sait surtout faire les honneurs de sa maison avec un sans gêne qui lui gagne d'emblée toutes les sympathies.

Nous n'avons pas été peu surpris de la voir nous offrir à baiser un bébé de quelques mois qu'elle portait dans ses bras. C'est probablement la coutume du pays.

Pendant qu'on nous offre des gâteaux avec des vins des plus recherchés, je reconnais jouant à la poupée sur le tapis, les deux fillettes blondes que j'avais remarquées le matin au couvent.

Répondant à mes questions, M. Hawkins me dit que son exploitation l'an dernier a produit 2600 tonnes de sucre, qu'il a vendues à New-York et à Montréal. Cent livres de canne donnent d'ordinaire, 7 à 8 livres de sucre. Ce brave monsieur voulait nous retenir au moins une quinzaine de jours, disait-il, pour nous promener dans les villages environnants. C'est partout la même politesse, les mêmes prévenances, la plus obligeante hospitalité.

Il passait 8 h. lorsque nous prîmes congé de nos charmants hôtes, et nous revenons par un clair de lune comme je n'en avais pas encore observé. Une bonne vue pouvait y lire assez facilement, cependant la lune n'était pas encore alors dans toute sa force.

J'ai oublié de mentionner qu'au dîner nous avions aujourd'hui compagnie extraordinaire. C'était d'abord l'inspecteur d'école, M. Robertson, qui était en tournée officielle, puis l'instituteur même, M. Berryn, danois, gradué second dans la marine, qui a habité Calcutta, l'Angleterre, etc. Il parle français, anglais, danois, allemand, italien et hindoustani.

Les inspecteurs d'écoles ne font ici qu'une seule visite par année, mais cette visite est sérieuse et le plus souvent très efficace. Ils passent d'ordinaire une journée dans chaque école, pour se mettre bien au fait de la capacité de l'instituteur et de ses aptitudes pédagogiques, dont font preuve les élèves mêmes. D'après le programme fixé d'avance, l'inspecteur doit déterminer combien d'élèves, dans chaque école, obtiennent le nombre de points voulu sur chaque matière, et le prix de l'instituteur, pour l'année qui doit suivre, est fixé d'après cet examen. Rien de plus propre à exciter l'émulation ; aussi voit-on souvent à l'approche de la visite de l'inspecteur les instituteurs retenir leurs élèves jusqu'à 5 et 6 h. du soir, pour s'assurer, par le résultat de l'examen, un salaire supérieur pour l'année suivante.

Le prix des instituteurs est d'ordinaire de $40 à $50 par mois, et celui des institutrices de $25 à $30.

Mardi, 24 *avril—San-Fernando.*—Tel que réglé la veille, nous allons encore ce matin célébrer au couvent, et nous y prenons le café.

A 10½h., nous faisons nos adieux à M. Maingot et nous nous rendons à la gare avec M. Osenda, qui doit nous accompagner jusqu'à la Pointe-à-Pitre. Nous renouvelons nos plus sincères remercîments au brave curé pour sa si cordiale hospitalité et toutes ses prévenances, glissons quelques pièces de monnaie dans la main des serviteurs, et laissons définitivement San-Fernando.

Le lac de bitume de LaBréa est le point le plus méridional que nous ayons atteint, si bien que dès maintenant nous nous

considérons sur la route du retour. Que nous désirerions tous deux pouvoir la poursuivre sans interruption ! Ces déplacements continus, la lassitude, un besoin de repos, et une espèce d'ennui commencent à nous dominer. Ajoutez que la chaleur qui nous écrase ravive encore en nous le désir de revoir nos climats.

Tant que j'ai des chasses à faire, le zèle me soutient, mais dans les villes, nulle localité pour les chasses, et les chaleurs incessantes que nous avons nous otent toute énergie.

Oh! avant tout vive notre Canada, répéterai-je avec M. Huart! Que la nature déploie ici avec profusion ses ornements les plus éclatants ; qu'elle livre en abondance ses fruits les plus savoureux ; que les coolis étalent leurs cuisses étiques avec leurs couches aux reins ; que leurs femmes parent leurs bras noirs, tant qu'elles le vendront, de cercles d'argent ; qu'elles s'enfilent des anneaux d'or dans les narines, à la façon de nos bœufs vicieux ; que leurs enfants se promènent nus, sans pouvoir mettre les mains dans leurs poches ; nous préférons, nous, à tout cela, nos neiges et nos gelées, avec nos coutumes et nos jouissances. Nos froids hivers, en condensant l'oxygène dans notre atmosphère, infiltrent dans tout l'organisme un surcroit de vie, une impulsion à l'activité, dont on sent l'absence partout ailleurs. Nul pays au monde ne jouit de plus de liberté, de sécurité et de paix ! De tout cœur nous répétons donc : Vive notre Canada !

Nous repassons aux mêmes stations que nous avons vues en allant, Claxton, Couva, Chaguanas, Caroni, etc.

Caroni est le cours d'eau le plus considérable de l'île. Comme les bords, à son embouchure, sont fort bas et humides, ils constituent un marais où abondent les alligators, les iguanes, les tatous, et une foule d'oiseaux sauvages. C'est surtout vers le Caroni que les chasseurs d'alligators dirigent leurs embarcations dans leurs excursions. On sait que deux fils du Prince de Galles visitèrent les Antilles en 1880. Voulant chasser l'alligator, ils se rendirent en chaloupe à vapeur dans le

Caroni. Comme les rives marécageuses sont toutes couvertes de mangliers, sur les racines à nu desquels on va cueillir des huîtres, les chasseurs s'avançaient lentement sans rien découvrir, lorsque l'embarcation frappant sur une grosse racine, détacha d'une bifurcation du tronc un alligator qui tomba précisément dans le trou du charbon pratiqué dans le pont. Qu'on juge de la frayeur du chauffeur en présence de ce visiteur inattendu. Conservant cependant son sang froid, armé de son tisonier, il en eut biontôt raison, sans que les balles des princes pussent réclamer l'honneur d'une telle victoire. On peut dire que pour cette fois ce ne sont pas les chasseurs qui ont découvert le saurien, mais bien l'alligator qui a découvert les chasseurs.

A 1h. P. M. nous rentrions au presbytère, où nous étions accueillis par les Pères comme des amis dont nous aurions été depuis longtemps séparés. Et nous, de notre côté, enhardis par des procédés si fraternels, nous nous considérions comme chez nous. Il nous tardait d'occuper de nouveau nos chambres, d'être encore témoins de cette vie si bien réglée et si édifiante que mènent ces bons religieux.

Il n'y a pas jusqu'aux frères lais qui ne nous édifient. Combien de fois j'ai trouvé de ces frères, après leur rudes labeurs, en adoration devant le Saint-Sacrement, dans la chapelle intérieure, durant leur heure de récréation !

Nous voyons dans l'après midi M. Legrand, curé de Chaguanas, et M. Mailleux, curé de Mayaro. Le premier porte fort bien son nom, car il a plus de six pieds ; il porte une longue barbe, il a habité Haïti avant de venir à Trinidad. Le second est un petit brun fort aimable.

***

Histoire d'une conversion.—Une seconde visite au jardin botanique ; M. Hart le directeur ; le caoutchouc ; l'ivoire végétal ; le giroflier.—Une excursion en dehors de la ville.—Mélipones sur des bananiers.—Les orphelins du P. Forestier ; un *Cheval-bon-Dieu ;* araignées argentées ; ampullaires. — Les lépreux de Cocorite ; le R. P. Etienne ; coolis, leur Brahman ; oranges sur une plante herbacée — Le marché.—La tortue au dîner du vendredi ; fruit de l'arbre à pain. — Excursion à Arima ; M. le curé Daudier ; cigales, bulimes, cacao ; une piqûre de scorpion.—Un serpent monstre.— Insectes ; mouches-à-feu.—Excursion à Laventille ; le ver palmiste ; rare mollusque terrestre ; fatigue excessive.—Excursion à Maraval ; les Carmélites Vénézuéliennes ; superbes coquilles terrestres ; M. le curé Alvarez ; un oranger monstre ; papillon extraordinaire. — Les *Amantes-de-Jésus.*—Cuisine dominicaine ; nouvelle excursion à Laventille ; belle capture.—Une puce redoutable.—Chasse au scorpion.—M. Devenish, M. Macarthy.—Une journée à Cocorite ; un naufrage dans la vase ; mollusques.– Excursion à San-Juan ; de nouveau le Bulime oblong. —L'évêque de Curaçao ; préparatifs du départ.

Mercredi, 25 *avril.*—Nous venions, pour ainsi dire, de laisser San-Fernando, qu'on me raconta l'histoire d'une conversion opérée là tout récemment, dans de telles circonstances et avec des marques si évidentes de l'action surnaturelle de la grâce, que mes lecteurs me sauront gré, j'ose le croire, de leur remettre sous les yeux un récit si intéressant.

Comme parmi les fleurs de même espèce qui ornent un parterre, il arrive parfois qu'il s'en trouve quelques unes brillant d'un tel éclat, répandant un parfum si suave, qu'elles semblent sortir de leur classe pour former un ordre à part, ainsi en est-il parmi les âmes. Les effluves de la grâce divine surabondent quelquefois tellement dans certaines âmes, qu'on les dirait privilégiées du Ciel pour surpasser toutes leurs semblables par l'éclat de leurs vertus, et n'appartenir à ce parterre du monde

que pour l'embaumer pendant quelques instants, avant que les anges ne viennent les cueillir pour les transplanter dans le jardin du Paradis, leur véritable patrie.

Ainsi en est-il de Minie Philip, cette fleur de Trinidad qu'on admirait encore à San-Fernando il n'y a que deux ans à peine.

Comme le prêtre qui a été acteur dans le drame de cette conversion, littérateur aussi distingué que parfait religieux (1), a lui-même livré à la presse le récit émouvant de cet événement, j'emprunterai souvent ses paroles mêmes, pour parvenir plus sûrement au but que je me propose ; intéresser et édifier ceux qui me liront.

" Minie Philip naquit à San-Fernando de parents écossais et presbytériens. Jeune encore elle perdit son père. La mère, laissée dans l'indigence, éleva néanmoins sa fille avec le plus grand soin. Cette mère était une presbytérienne fervente, c'est-à-dire remplie d'aversion et de haine contre l'église catholique. Elle communiqua ses sentiments à sa fille qu'elle conduisait régulièrement au temple chaque dimanche, lui recommandant bien d'être bonne, honnête, vertueuse, mais de ne jamais devenir catholique.

" Jusqu'à l'âge de 11 ou 12 ans, elle n'avait connu la sainte église que sous le faux jour de l'éducation maternelle, et jamais l'idée ne lui était venue qu'il pût en être autrement.

" A San-Fernando les presbytériens n'ont point d'école, et leurs enfants doivent aller chez les anglicans ou chez les catholiques, ou bien encore aux écoles sans Dieu du gouvernement. Après bien des hésitations, la mère de Minie se décida à mettre sa fille en pension chez les religieuses. Ce n'est pas qu'elle sentît la moindre inclination pour elles ; au contraire, elles lui inspi-

(1) Le R. P. Bertrand, prieur actuel des dominicains de Port-d'Espagne.

raient une espèce de répulsion dont elle ne se rendait pas bien compte, mais qui provenait de ses préjugés.

" Elle voulait avant tout que sa fille fût bien élevée, et son coup d'œil juste lui avait fait découvrir qu'il existait une immense différence entre l'éducation du couvent et celle des autres institutions locales. Une autre considération ne fut peut-être pas étrangère à sa décision: les Sœurs, la sachant pauvre, se montrèrent tout-à-fait faciles pour le prix de la pension, si faciles que lorsque la position réelle de la mère fut connue, la fille fut gardée à peu près gratuitement.

" En entrant au pensionnat, la jeune Minie trouva des maîtresses qui avaient pour elle des sentiments tellement maternels, qu'elle s'attacha tout de suite à elles et les aima comme elle avait aimé sa mère. Elle trouva des compagnes si aimables, si pieuses, si heureuses dans la pratique de leur religion, qu'immédiatement le désir de partager leur foi et leurs pratiques de piété s'empara de son âme naturellement droite et bonne. Elle trouva une telle différence entre la religion froide que lui avait enseignée sa mère et cette autre religion qui épanouissait les âmes et remplissait les cœurs d'une sainte joie et de si pures délices, qu'elle n'hésita pas longtemps à prendre sa résolution " Puisque la religion catholique est ce que je la vois, dit-elle un jour à l'une de ses compagnes, je deviendrai sûrement catholique. J'ai même déjà cessé d'être protestante."

" De plus en plus Minie faisait donc ses délices de vivre en catholique avec ses compagnes, d'apprendre le catéchisme, de prier avec elles; elle éprouvait chaque fois, disait-elle, un bien-être surnaturel qu'elle préférait à tous. La première fois qu'elle assista à la sainte messe, elle fut comme dans une espèce de ravissement devant tout ce qu'elle voyait ; elle dit ensuite à l'une de ses maîtresses : " J'ai cru passer une demi-heure en paradis. "

Minie sentait s'accroître tous les jours en elle le désir de

devenir catholique. Mais que d'obstacles elle voyait pour le réaliser. Comment s'en ouvrir à sa mère, à sa mère qu'elle aimait tant et qu'elle savait lui causer par là la plus grande douleur de sa vie. Qui sait aussi si sa mère ne la retirerait pas aussitôt du couvent, de ce couvent où elle se trouvait comme dans un paradis. " Jour et nuit, disait-elle au prêtre confident de ses luttes intérieures, j'entends une voix qui me commande d'entrer dans la véritable église de Jésus-Christ, je sens une main qui me pousse pour parvenir à ce but ; et cette voix et cette main me font comprendre que je ne puis reculer. Mais comment y parvenir ? " Et la pauvre enfant fondait en larmes. Le prêtre la consolait autant qu'il le pouvait, lui faisant entendre que Dieu tient entre ses mains et les cœurs et les volontés, et qu'en priant beaucoup elle obtiendrait certainement ce qu'elle désirait si ardemment. Qui sait aussi si ses paroles ne toucheraient pas le cœur de sa mère pour l'amener à partager sa nouvelle foi ?......

Cependant Minie priait et priait beaucoup. On la trouva une fois au pied d'une statue de la Sainte-Vierge fondant en larmes ; son regard tout enflammé avait une telle expression de douleur et de résolution qu'une de ses maîtresses en fut alarmée, et voulut connaître la cause de son chagrin. Mais la timide enfant laissa plutôt deviner qu'elle n'exprima le sujet de sa douleur.

Arriva le mois de Marie, le mois de la Reine des anges, Minie redoubla ses instances auprès de la mère de Jésus pour qu'elle l'acceptât parmi ses enfants. Aussi reçut-elle une surabondance de grâce. Aucune de nos croyances ne lui offrait de répugnance. Elle avait du plaisir à croire, disait-elle. La confession, oh ! la confession, mais c'est un besoin de l'âme. Comme il y a des combats à soutenir dans son cœur, disait-elle ! et comment faire face à tant d'ennemis ? Où chercher des aides dans cette lutte ? Mais il y a des dieux sur la terre qui sont des généraux pour remporter la victoire dans ces combats.

Quel bonheur d'aller leur faire nos confidences, d'aller leur découvrir les secrets les plus cachés de notre âme, pour recevoir d'eux la consolation, le courage et la force ! Aussi cette confession, que les presbytériens surtout détestent tant, voulut-elle la faire même avant de devenir enfant de l'église catholique. Et la présence réelle, quel bonheur de pouvoir être tous les jours avec le Dieu de la crêche de Bethléem, le créateur et le rédempteur de nos âmes. Et le recevoir dans son cœur !......Oh ! aurai-je jamais ce bonheur ! Et en parlant ainsi sa figure s'illuminait et des larmes d'espérance et d'amour perlaient dans ses yeux.

Comme un jour l'une de ses compagnes lui demandait si tout ce qu'elle voyait dans nos pratiques, comme nos cérémonies, nos processions etc., si différent de tout ce qui se fait chez les protestants, ne lui paraissait pas étrange ? Oh ! non, répondit-elle, tout ce que je vois faire dans l'église catholique me plait, me touche, me paraît divin.

Mais non seulement la croyance à nos dogmes ne souffrait aucune difficulté chez Minie, mais même avant d'être catholique, elle voulait déjà pratiquer les conseils évangéliques. Elle disait un jour à l'une de ses maîtresses : " Mère, j'espère être bientôt catholique, et, avec la grâce du bon Dieu, un jour je serai comme vous, consacrée corps et âme au Seigneur Jésus."

Comme ces plantes exotiques qu'on retient captives en pots dans nos appartements durant la saison rigoureuse, n'attendent que leur liberté dans le parterre pour s'épanouir dans le grand air et se parer de leurs plus riches ornements, ainsi cette fleur d'élection, retenue dans un terroir sans sucs et sans vigueur, n'attendait que le parterre de l'église catholique, pour prendre son parfait développement, et produire ces fleurs et ces fruits de vertus dont les germes se montraient si nombreux en elle.

" La dévotion envers la reine du Ciel la charmait, dit son biographe. Son plus grand plaisir pendant ce mois de Marie,

était de cueillir un beau bouquet de fleurs, qu'elle déposait avec amour aux pieds de la statue de sa mère du Ciel, comme elle se plaisait à l'appeler. Qu'elle était édifiante pour ses compagnes, cette chère enfant, lorsque, à genoux devant l'image de Marie, elle priait ou chantait avec cette ferveur et cette expression de joie indicible qui frappait tous les assistants. Ses grands yeux se fixaient alors sur le visage de la statue, sa figure prenait une expression céleste, on eût dit que tout avait disparu autour d'elle, et qu'elle contemplait une vision de l'éternité."

Il y avait déjà plus d'un an que Minie habitait le couvent, suivant partout ses compagnes, priant avec elles, se récréant avec elles, et leur servant de modèle par son exactitude aux exercices et son application à l'étude. Cependant on la voyait souvent triste et abattue. Un jour que l'une de ses maîtresses lui en demandait la cause ; " comment, dit-elle, pourrais-je être toujours gaie, lorsque je me vois séparée des autres. Mère, ajouta-t-elle, je ne puis plus rester seule sur mon banc, lorsque mes compagnes vont recevoir le pain des anges, ça me fait trop souffrir."

Mais le grand obstacle était toujours là devant elle ; le consentement de sa mère à ce qu'elle devînt catholique. " Ç'en est fait, dit-elle, un jour, ma résolution est prise ; je vais aller chez ma mère, et lui poser sans détour la question." S'étant donc fortement recommandée aux prières de ses maîtresses et de ses compagnes, elle se rendit chez sa mère pleine de courage. Mais, oh ! faiblesse du pauvre cœur humain, la force lui manqua encore pour faire sa révélation. La seule pensée de contrister sa mère qu'elle aimait tant, fit évanouir toutes ses bonnes intentions, et la plongea dans un tourment inouï. On la vit revenir au couvent triste et découragée ; inutile de lui demander la cause de sa tristesse, on la lisait sur sa figure.

Cependant le regard perspicace de la mère de Minie avait lu dans le cœur de sa fille, et y avait découvert une maladie qu'elle ne s'expliquait pas. Elle remarquait bien qu'elle deve-

nait toujours de plus en plus affectueuse, plus sérieuse, plus aimable, mais la pensée qu'elle pouvait abandonner sa foi presbytérienne, ne pouvait entrer dans son esprit. Elle résolut donc d'aller au couvent pour demander aux Sœurs le secret du chagrin de sa fille.

Laissons encore parler le biographe.

" Lorsqu'on annonce à Minie que sa mère la demandait, sa résolution fut prise en un clin d'œil. Elle sentit en ce moment, dit-elle plus tard, comme une force d'en haut qui s'emparait d'elle, si grande, ajoutait-elle, qu'elle eût été capable de donner tout son sang pour sa foi, si on le lui eût demandé. C'est le moment, dit-elle, de faire ma demande ; elle murmura une prière fervente au fond de son cœur, et descendit rapidement voir sa mère. Après l'avoir embrassée et avoir répondu aux premières questions : " Chère maman, dit l'enfant, avec l'accent de la plus vive tendresse et de la plus ardente supplication, que je suis heureuse de vous voir, car j'ai un secret qui me pèse trop, il faut que je vous le dise aujourd'hui ; j'ai une permission à vous demander, et j'espère que vous me l'accorderez, car je sais que vous m'aimez, chère, chère maman." La pauvre mère était surprise et prise d'assaut. Les pensées les plus diverses durent se croiser dans son esprit. Elle répondit à sa fille : " Mais, mon enfant, pourquoi cette façon mystérieuse d'agir avec moi ? Pourquoi aurais-tu des secrets pour ta mère ? Tu sais bien que je t'aime au point de t'accorder tout ce qui est en mon pouvoir."

— Mon secret, chère maman, (et si je ne vous l'ai pas dit plus tôt c'est que j'ai craint de vous faire de la peine) mon secret, c'est que......depuis longtemps déjà......je suis résolue de devenir catholique, par ce que j'ai appris d'une manière certaine que l'église catholique est la seule et véritable église de Jésus-Christ. Le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, chère maman, c'est de m'accorder la permission de réaliser mes désirs.

" La pauvre mère avait soupçonné le secret qui pesait tant à sa fille, et cependant la connaissance certaine qu'elle venait d'en acquérir, était pour elle une si terrible révélation, qu'elle fut comme abasourdie et resta quelques instants sans pouvoir répondre. Minie, qui suivait sur le visage de sa mère l'impression qu'elle avait produite dans son âme, vit ses yeux se remplir de larmes; alors elle l'embrassa tendrement et murmura à son oreille : " Chère, chère maman, *dear, dear mamma*, que ce que je vous ai dit ne vous fasse pas de la peine ; oh ! n'ayez pas peur de m'accorder cette permission ; vous verrez qu'étant catholique je serai bien meilleure que je n'ai été jusqu'ici. Je vous aimerai cent fois plus ! Je serai si heureuse que j'aurai du bonheur pour verser dans votre âme souvent si triste.

" La mère répondit en essuyant ses larmes : " Minie, ma fille, je ne te refuserai pas ce que tu me demandes avec tant d'instances ; mais sachant mes convictions, comment peux-tu blesser mon cœur en un point si sensible ? Tu es mon unique enfant ; tu sais que ton père repose au cimetière à côté des presbytériens ses frères, c'est près de lui que je veux être déposée (et peut-être bientôt), et j'avais l'espoir que toi aussi tu aimerais un jour d'être réunie à ceux que tu prétends aimer en cette vie. Je me suis donc trompée ! Dans tous les cas rien ne presse. Réfléchisencore et plus tard nous verrons."

Là dessus elle se lève et sort incontinent.

La permission était donc accordée, et Minie comprit que ces réserves et ces reproches n'étaient que pour la forme. Quelques mois plus tôt, Mad. Philip eût de suite retiré sa fille du couvent. Mais par ses conversations avec les religieuses, elle en était venue à les aimer. Elle les voyaient si différentes de l'idée qu'elle s'en était toujours formée. Elle savait aussi apprécier la charité qui les portait à se charger de sa fille presque gratuitement. " Après tout, se disait-elle, qu'importe que Minie soit catholique, si elle devient bonne comme ses maîtresses."

Minie allait voir sa mère presque chaque semaine, et à chaque visite, on parlait ouvertement de la *grande affaire.* Mais la conclusion était toujours : attends encore. Sollicitée et pressée de nouveau, sa mère lui dit un jour : "quand tu voudras, ça m'est égal."

Minie s'en revint au couvent toute joyeuse et fit part à ses maîtresses de la grande nouvelle. Le directeur, pour répondre à ses désirs, lui dit que ce serait pour la semaine suivante. Elle s'y prépara de son mieux par la prière et le recueillement, et le jour arrivé elle prononça son abjuration d'une voix forte et résolue, et fut ensuite baptisée *sous condition.*

Elle alla ensuite devant l'autel de la Sainte-Vierge pour se consacrer à Marie.

Revenue parmi ses compagnes, son émotion était si grande, qu'elle ne pût rien répondre aux différentes questions qu'on lui posait. " De ma vie, disait-elle à son directeur, je n'ai éprouvé un si grand bonheur ; il me semble que mes chaînes sont brisées et que je suis à présent libre." Et elle ajoutait : " mon Père, priez pour moi pour que je persévère et que je puisse accomplir *d'autres désirs* que le Seigneur a fait naître en moi."

—Qu'avez-vous demandé au bon Dieu aujourd'hui, lui dit le directeur ; il semble qu'il ne pourrait rien vous refuser en pareil jour ?—Je lui ai demandé deux choses, mais je n'ose presque pas vous les dire.—Si, dites-les moi, mon enfant.—Je lui ai demandé de n'avoir jamais dans mon cœur d'autre amour que l'amour divin, et la conversion de ma mère."

Et ces deux pensées vont désormais absorber toute l'existence de cette bonne enfant : être toujours fidèle à Dieu, jusqu'au sacrifice de son cœur sur l'autel de la vie religieuse, pour obtenir la conversion de sa mère.

Mais le complément de la vie catholique manquait encore à Minie, c'était de faire sa première communion. On attendit quelques mois pour la bien préparer à cette grande action.

Sa mère qui la trouvait de jour en jour plus affectueuse, plus aimable, voulut assister à la cérémonie, elle qui avait refusé d'être témoin de son baptême.

Laissons encore parler le biographe.

" Plus de 80 enfants recevaient ensemble leur Dieu pour la première fois. Cette imposante cérémonie impressionna profondément la mère dont les yeux étaient perpétuellement fixés sur sa fille. Elle la vit si recueillie, si pieuse, si heureuse qu'elle en fut profondément émue. Lorsqu'elle la vit revenir de la sainte table, elle surprit des larmes furtives qui glissaient le long des joues de l'enfant et elle-même pleura aussi. Qui sait ce qui se passa en ce moment dans l'âme de la pauvre mère ? En récompense de ces larmes que recueillirent les anges, ne tomba-t-il pas dans son cœur une grâce de conversion ? "

Minie l'espérait ; ce désir sera désormais la passion de sa vie et on verra qu'elle le poursuivra jusqu'à l'héroïsme.

Minie avait donc fait sa première communion ; elle continuait à croitre en sagesse et en vertus, se nourrissant du pain des anges aussi souvent qu'on le lui permettait, et à chaque fois avec un extérieur de dévotion qui édifiait ses compagnes et ses maîtresses. Ses deux grandes dévotions étaient pour la Très-Sainte-Vierge et le Sacré-Cœur de Jésus.

" Mon père, disait-elle un jour à son directeur, quand on prie, n'est-ce pas ? on sent que l'âme est tellement proche du bon Dieu, tellement unie à lui, qu'elle ne fait plus qu'une seule chose avec lui ? Comment donc le bon Dieu pourrait-il refuser quelque chose quand on le lui demande *pour de bon* ? "

Tout porte à croire en effet que le Seigneur écoutait et exauçait la prière fervente de cette âme innocente. Son père directeur rapporte une conversion qu'il attribue à l'efficacité de ses prières. Mais laissons-le parler lui-même.

" Je suis un jour appelé auprès d'un malade qui allait mourir. C'était un pauvre français échappé du bagne de

Cayenne, qui avait vécu un demi-siècle dans le crime et l'éloignement du bon Dieu !

“ Il allait infailliblement mourir et cependant il n'y avait dans son cœur aucun regret pour ses fautes, sur ses lèvres aucun aveu. Le désespoir était peint sur son visage. Mes exhortations renouvelées, les plus pressantes et les plus tendres, n'ayant eu aucun effet, je crus devoir lui parler des sévères jugements de Dieu, de l'enfer béant sous ses pieds...... Ce malheureux prit alors une expression si épouvantable que je crus voir devant moi un démon sorti de l'abîme, et il me dit ces paroles dont je suis encore tout effrayé : “ *Eh ! bien, si je vais en enfer, tant mieux ! je n'y serai pas seul. Je veux aller en enfer !*

“...... J'allai le soir au couvent conter ma peine aux bonnes religieuses et à leurs élèves. J'avais à peine eu le temps de raconter le fait que Minie s'écriait : “ Mais nous allons prier la Très-Sainte-Vierge avec tant de ferveur, qu'elle sera bien obligée de lui obtenir sa conversion.” En effet dis-je aux sœurs et à ces chères enfants, priez avec ferveur, et demain je retournerai voir le malade.

“ Le lendemain après avoir célébré la sainte messe, j'allai voir mon malade. La première parole qu'il m'adressa fut celle-ci : “ Mon Père, j'ai changé d'idée, je veux me confesser et me préparer chrétiennement à la mort...... Il montra des dispositions si excellentes que je crus devoir lui donner la sainte communion qu'il n'avait pas reçue depuis cinquante ans. Après l'aveu de ses fautes, de grosses larmes roulaient sur ses joues et étonné de lui-même, il me disait en les essuyant : Voyez, mon Père, il y a plus de quarante ans que je n'ai pas pleuré et je pleure aujourd'hui ! Qu'est-ce que cela veut dire ? ”

Le directeur attribuait cette conversion à la prière de ces innocentes enfants, et celle qui avait prié avec plus de ferveur,

était Minie. Elle ne s'était pas contenté de la récitation du rosaire en commun, elle avait laissé se retirer ses compagnes pour aller se prosterner aux pieds de la statue de Marie, et là la solliciter de toute la puissance de son être. Aussi cette conversion la remplit-elle d'une sainte joie, car elle voyait en elle un prélude de la conversion de sa mère, qu'elle ne cessait de demander.

Un jour que Minie était allé chez sa mère, elle y rencontra le ministre presbytérien auquel sa mère témoignait un très grand respect. " Voici, dit le ministre, en regardant Minie, la brebis infidèle qui a lâchement abandonné la bergerie. C'est très mal de votre part, mon enfant, il faut vivre et mourir dans la religion dans laquelle on est né."—Vraiment, monsieur ? dit-elle timidement. — Vous ne devez pas en douter. — Mais quant on s'aperçoit que la route que l'on suit ne nous mènera pas au but que l'on désire, est-ce qu'il ne faut pas en prendre une autre ? Si vous-même étiez né dans l'Inde, seriez-vous obligé de garder la religion des Coolis ?

Le ministre fut fort irrité de cette réponse à laquelle il était loin de s'attendre, et qu'il qualifia d'impertinente. Mad. Philip gronda aussi sa fille et lui dit qu'il fallait toujours se montrer polie envers son pasteur.—Je consentirai à n'être plus impertinente, dit Minie, à condition qu'il ne me parle plus de religion. — Je n'accepte pas la condition, reprit le ministre, je suis venu précisément dans le but de vous faire abondonner la *superstition papiste* que vous avez embrassée. — Monsieur, dit vivement Minie, vous ne pouvez pas me faire plus de peine qu'en appelant superstition papiste la religion catholique dans laquelle je veux vivre et mourir.

C'est là de l'endurcissement, dit le ministre tout irrité. Puis parlant bas à Mad. Philip, Minie entendit les mots de religieuses, de couvent, il faut la retirer de ce lieu infâme.

Lorsque le ministre se fut retiré, Minie voyant sa mère

triste, alla l'embrasser avec tendresse et lui dit : Chère, chère maman, oubliez tout ce que M. N... vient de vous dire comme je l'ai déjà oublié moi-même. Si vous saviez comme je suis heureuse au couvent, comme mes maîtresses sont bonnes et mes compagnes aimables !—Oui, j'ai connu à des signes certains que tu étais heureuse au couvent ; jouis de ton bonheur, ta mère ne veut pas te le ravir.

Au commencement de l'année 1886, on remarqua que Minie devenait plus sérieuse, plus pensive. Elle priait toujours pour la conversion de sa mère. C'était là le seul chagrin de sa vie. Mais je l'obtiendrai, dussè-je donner ma vie pour cette fin. Oui, mon Dieu, s'exclama-t-elle, comme elle en fit l'aveu à son directeur, mon Dieu que j'aime uniquement, convertissez ma mère, c'est l'unique grâce que je vous demande, c'est la récompense de ma foi ; et s'il faut l'acheter au prix de ma vie, oh ! prenez-là cette vie. Faites-moi mourir maintenant que je suis toute à vous, et que je puis espérer d'être mise au nombre des vierges qui suivent l'agneau partout où il va !"

Ce sont là sans doute des sentiments héroïques et qui auraient lieu de surprendre, si l'on ne savait que les plus chauds rayons de la grâce étaient tombés sur cette âme privilégiée, pour y produire des merveilles de sainteté. Elle avait à peine goûté à la coupe de la vie, et elle était déjà mûre pour le Ciel.

Il y a lieu de croire que le généreux sacrifice de cette enfant fut agréable au Seigneur. Elle fut prise subitement d'une fièvre légère. On crut d'abord que ce n'était qu'une indisposition passagère. Mais en quelques jours seulement son état s'aggrava notablement, et elle comprit la première que sa dernière heure était proche. Aussi demanda-t-elle à recevoir les derniers sacrements, et avec quelle foi et quelle ferveur elle reçut son Dieu pour la dernière fois. Sa mère, écrasée par la douleur, était toujours autour de son lit. Minie jetait sur elle des regards suppliants, et deux ou trois fois elle lui dit : Maman, j'ai quelque chose d'important à vous dire. Mais crai-

gnant de contrister davantage cette chère mère, elle n'eut pas la force de révéler son secret. Mais il était connu ce secret, et sans doute que sa mère l'avait aussi lu dans les yeux de sa fille.

Enfin, après une lente agonie, cette chère enfant, ayant déposé un tendre baiser sur son crucifix et sur l'image de sa bonne mère du Ciel, comme elle l'appelait, remit sa belle âme à Dieu.

C'était le dernier jour du mois de Marie, un an jour pour jour, où, au nom de toutes ses compagnes, elle prononçait, d'une voix pleine d'émotion, la consécration à la Reine du Ciel.

On lui fit des obsèques comme jamais la ville de San-Fernando n'en avait vu de plus solennelles. Toutes ses compagnes, vêtues de blanc, allèrent prendre sa dépouille mortelle pour la conduire à l'église qui était remplie de fidèles comme dans les plus grandes solennités.

Elle repose maintenant dans le cimetière catholique, en attendant que sa mère aille reposer à ses côtés.

Ceux de mes lecteurs qui trouveraient la digression un peu longue, reconnaîtront cependant que c'était une fleur bien digne d'être cueillie en passant.

Mercredi, 25 *avril—Port-d'Espagne.* — Je vais avec M. Huart, ce matin, visiter de nouveau le jardin botanique que j'avais déjà parcouru seul.

Nous faisons la connaissance du directeur, M. Hart, qui nous accueille fort courtoisement, nous montre son herbier, ses préparations, nous donne plusieurs brochures, et parcourt avec nous presque tout le jardin, pour nous donner une foule d'explications sur différentes plantes qui s'y rencontrent, caféïer, cannellier, muscadier, poivrier, cacao, thé etc., etc.

Voyons encore parmi les palmiers : le Chou-palmiste, *Oreodoxa regia*, que j'ai déjà mentionné, le Cocotier, *Cocos nuci-*

fera, le Grougrou, *Acrocomia sclerocarpa*, Mart., bois très fort, pesant, de 20 à 30 pieds sur un diamètre de 12 pouces ; on s'en sert pour faire des cannes, ses fibres noires prenant un très beau poli. Un autre palmier, une espèce de *Bactris*, de la taille du Grougrou, donne un bois si dur qu'on s'en sert pour éprouver les haches et les coutelas. Le Palmier royal, *Œnocarpus bataua*, Mart., croissant en taillis dans les plaines humides, de 20 à 25 pieds sur 6 à 8 pouces de diamètre. Le Cocorite, *Maximiliana insignis*, Mart., de 20 à 30 pieds, bois d'une couleur rougeâtre, le Pirijao, *Gulielmia speciosa*, H. et B., de 20 à 30 pieds sur 4 à 5 pouces de diamètre, à bois très dur, ce palmier est cultivé pour ses fruits, qu'on mange après les avoir fait bouillir. Le Timite, *Manicaria saccifera*, Gaert., dont les fibres de la spathe, qui mesure souvent jusqu'à 8 pieds de long, servent à fabriquer des sacs, une toile grossière ; la graine de ce palmier donne un ivoire végétal ; tournée au tour, elle prend un beau poli et devient aussi dure que l'ivoire même. Citons encore parmi les arbres les plus remarquables : le Poui, *Oliganthes condensata*, Schultz, qui appartient à la famille des Composées, et qui fournit un bois dur, formant des plançons de 12 à 15 pieds de long sur 8 à 10 pouces de large. Les Mangliers, dont le noir, *Avicennia nitida*, Linné, donne dans son tronc, trois zônes de bois séparées les unes des autres par une bande de tissu cortical. Le Sapotillier, *Sapota achras*, Mill., famille des Sapotacées, de 15 à 25 pieds, qui fournit les sapotilles, espèces de poires à chair brunâtre et très tendre qu'on mange d'ordinaire avec des cuillers a thé. Le Balata, ce bel ornement des montagnes, *Mimusops globosa* Gaertn., de 1 à 4 pieds de diamètre sur une hauteur proportionnée, qui en outre de ses belles fleurs, donne un excellent fruit. Le Contrevent, *Lucuma multiflora* (Fam. Sapot.), grand arbre commun dans les montagnes. La Savonette, *Sapindus saponaria*, Lin. (Sapindacées), dont le fruit piriforme, en s'ouvrant par le bas, donne un petit vase qu'on peut employer à divers usages. Le Bois flot, *Ochroma lago-*

pus (Bombacées), le bois le plus léger que l'on connaisse ; on s'en sert pour faire flotter les filets pour la pêche et pour garnir le fond des boîtes à insectes dans les collections. L'Acajou, *Cedrela odorata*, Lin., Cédrélacées, bois connu de tout le monde, prenant d'énormes proportions, jusqu'à 8 et 10 pieds de diamètre sur 80 à 100 de hauteur ; ce bois est aussi variable dans son grain que le Mahogany, mais ne noircit pas avec l'âge. L'Avocatier, *Persea gratissima*, Gaert., Laurinées, que j'ai déjà mentionné, très commun dans les plaines et sur les collines. Il arrive souvent qu'un avocat, le fruit de cet arbre, s'arrête en tombant dans la bifurcation d'un autre arbre. Sous l'action de l'humidité la graine se développe là même et envoie vers le sol des bourgeons jusqu'à la distance de 5 à 20 pieds pour y prendre racine. Entremêlez des lianes dans ces tiges anormales, et vous avez de ces massifs inextricables, comme on en rencontre souvent ici, que les fauves mêmes ne réussissent pas toujours à franchir.

Mentionnons encore le Bois canari, *Hirtella silicea*, Gaert., Chrysobalanées, petit arbre dont la fibre contient une quantité extraordinaire de silice. On l'emploie pour faire des cannes. J'avais remporté l'une de ces cannes, que j'ai eu le malheur de perdre en août dernier aux îles de la Madeleine ; quoique de faible dimension, elle était extrêmement raide, et servait de manche à mon filet-fauchoir ; l'écorce, en séchant, s'était partagée en plaques presques régulières lui donnant une apparence qui aurait pu faire croire la canne entière fondue de quelque métal. Le coton, *Gossypium*, Malvacées ; avant l'émancipation des esclaves (1833), le coton était cultivé ici sur une vaste échelle, mais la main d'œuvre devenant trop chère, on abandonna le coton pour la canne à sucre et le cacao. Ces champs de coton ainsi abandonnés à eux-mêmes, ne tardèrent pas de se couvrir de broussailles, parmi lesquelles le coton continua à croître, si bien qu'aux bouches du Dragon, on va encore en faire de bonnes récoltes sur ces plants redevenus sauvages.

Le coton devient ici tout-à-fait ligneux ; nous en avons vu de 7 à 8 pieds de haut sur un diamètre de 2 à 3 pouces.

Mais voici un arbre qui réclame une attention toute particulière, c'est le Caout-chouc, *Hevea Guyanensis*, Aublet, Euphorbiacées, qui produit la fameuse gomme élastique. L'écorce est lisse et peu résistante. — Avez-vous un couteau, demande M. Hart ?—Voici mon canif. Il fait une fente dans l'écorce d'où s'écoule un suc laiteux très abondant. Prenant de ce suc entre son pouce et son index, il le bat pour l'exposer à l'air, et nous le voyons passer aussitôt à l'état de pâte élastique. Mais en voici en plus grande abondance. Sur un arbre voisin, l'écorce par quelque accident avait été blessée, et le suc s'était écoulé par la fissure ; adhérent à l'écorce, j'en vois un filet atteignant presque le sol. Nous en détachons des parties et sommes tout étonnés de constater leur extrême élasticité ; un petit bout de 2 pouces sur environ un demi pouce de largeur, donnait un fil de plus de deux verges de longueur. Les arbres pouvaient mesurer de 20 à 30 pieds sur un diamètre de 8 à 10 pouces. Ces fentes, nous dit M. Hart, n'attaquant que l'écorce extérieure, ne causent aucun dommage à l'arbre. Dans la Guyane et le Brézil, on entaille ainsi ces arbres et on en laisse couler le suc dans des moules en terre où il se dessèche graduellement, lorsque le moule est rempli et la gomme parvenue au degré de consistance voulu, on brise le moule et l'on en retire les boules de caout-chouc que l'on livre au commerce.

Nous admirons encore le Guayac, *Guayacum officinale*, Lin., en si grand usage pour la gravure sur bois ; ici on préfère son écorce qu'on emploie comme tonique. Le Carapaud, *Carapa Guyanensis*, Aubl., qui fournit une excellente huile à brûler. La Réglisse, *Entada polystachia* De Cand. La Liane Tasso, *Schella excisa*, Gri., Légumineuses, dont les tiges sont singulièrement tordues et qui se couvre de fleurs à parfum délicieux etc., etc.

Un petit ruissau, à sec dans le moment, traverse le jardin ; comme il devient un torrent dans la saison des pluies, descendant de la colline dont le jardin empiète sur la base même, on l'a tout pavé de cailloux, tant le fond que les bords, pour empêcher que l'eau n'endommage les berges.

Au moyen de tiges de bambous, on fabrique des dalleaux pour transporter l'eau d'une source au pied de la colline dans toutes les parties du jardin. Que de fois je me suis dit, en voyant ces bambous aux tiges creuses et effilées : si l'on avait en Canada des tiges de blé d'inde de 30 à 40 pieds, creuses, raides, résisantes, quel parti n'en retirerait-on pas ? Je vois qu'on sait aussi les utiliser ici. Car dans la pépinière du jardin, on fait encore un grand usage de ces tiges pour la multiplication des plantes par le bouturage. La bouture mise en terre est couverte d'un entre-nœud de bambou et pour peu qu'elle soit arrosée, elle continue presque aussitôt sa végétation dans ce cylindre.

Comme nous étions à examiner les différentes boutures que l'on prépare ainsi, j'aperçus un petit Orthoptère, une espèce de petit criquet, sautant sur la terre des pots à fleur. Nous nous mîmes aussitôt, M. Huart et moi, à tenter d'en saisir quelques uns, mais la chasse était fort difficile, par ce que tout en poursuivant nos insectes, il fallait se garer de faire dommage aux plantes à travers lesquelles ils se rangeaient. Nous pûmes à la fin en capturer quelques uns. C'est un joli petit criquet, tout habillé de noir et galonné de blanc aux bords du prothorax, des élytres, des cuisses, des segments abdominaux, etc., très agile et très prompt à sauter. La conformation de son prothorax le range dans les Acridites, mais par ses pattes privées d'épines, il devrait, je pense, former une nouvelle section.

Nous remarquons parmi les plantes herbacées, l'Arrowroot, une espèce de Maranta, de la famille des Cannées ; le riz,

l'indigo, qui ont quelque ressemblance avec notre avoine, le Manioc, *Jatropha manihot*, espèce d'igname qui fournit, au moyen de certaines préparations, une farine excellente et abondante, entre autres celle connue dans le commerce sous le nom de tapioca. Notons encore les pistaches de terre, *Arachis hypogæa*, *pea-nuts* des américains, la plante faible ressemblant assez à une tige de pois, enfonce ses gousses en terre après la floraison pour leur maturation etc., etc.

Nous ne fûmes pas peu étonnés de remarquer dans le bureau de M. Hart, une écorce d'arbre d'environ deux pieds de long sur 7 à 8 pouces de large, percée d'un trou à une extrémité et accrochée à un clou ; à cette écorce ainsi exposée à l'air, adhérait une orchis émettant une grappe de fleurs d'au moins 18 pouces de longueur, fleurs des plus singulières, à couleurs variées simulant des papillons.

M. Hart nous exhiba son herbier qui est de grandes dimensions pour contenir les fleurs des arbres monocotylédonnés. Les plantes sont peu pressées ; pour les dessécher, il a fallu un soin extrême, nous dit-il, changer les papiers très souvent, et pour les conserver il faut encore veiller constamment pour ne pas les laisser prendre par la moisissure.

Nous revînmes enchantés de toutes les nouveautés merveilleuses que nous avions pu examiner, nous promettant bien de renouveler nos visites si possible.

Dans l'après midi, M. Huart se sentant fatigué, je pars, en voiture, avec les Pères Thomas et Marie-Joseph, le premier voulant me montrer l'église du Sacré-Cœur dont il est chargé. Cette église n'a rien d'extraordinaire, cependant elle est très propre et fort convenable. Le service se fait ici exclusivement en langue anglaise. Le Père Thomas qui est anglais, mais qui possède aussi très bien le français, peut tout à son aise, s'exprimer ici dans son idiome maternel.

Le Père Marie-Joseph, qui s'en allait confesser à l'église

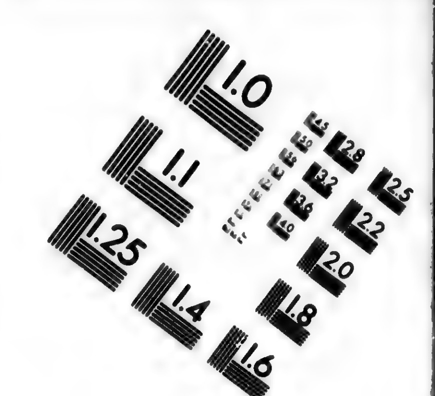
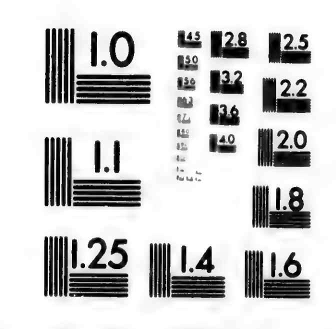


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



du Rosaire, voulut bien me conduire en dehors de la ville pour me permettre de chasser à ma fantaisie. Après avoir parcouru un grand nombre de petites rues tortueuses et détournées, le Père me laissa en me disant de continuer sur la colline, que j'atteindrais bientôt la fin des habitations.

—Mais n'y aurait-il pas quelque mésaventure à redouter en m'aventurant sur des propriétés particulières ?

—Ne craignez rien ; s'il arrivait qu'on voulût se montrer exigeant, vous n'aurez qu'à faire connaître que vous êtes prêtre catholique, et l'on n'aura pour vous que des égards.

Il faut remarquer qu'à part le collet romain que je portais constamment, la petite blouse de toile grise qui me couvrait les épaules était guère propre à faire reconnaître un ecclésiastique.

Je poursuis donc la route seul, je marche et je marche, et toujours des cases de coolis à droite ou à gauche.

Comme j'avais mon filet-faucheur à la main, ça intriguait fort les enfants qui me voyaient passer. L'un d'eux, de 5 à 6 ans, dans le costume de notre premier père, à l'exception toutefois d'un grand scapulaire qui lui pendait au cou, voulait absolument que je lui remisse l'instrument aux mains.

—Catholique, toi ?

—Oui, catholique, fit-il en me montrant son scapulaire.

Comme j'entendais chanter de nombreuses cigales : es-tu capable d'en attraper lui dis-je ?

—Moé, capabe t'aper cigales.

—Eh ! bien, attrapes-en, je te les payerai ; ce n'est toujours pas ta chemise qui te gênera pour grimper dans les arbres. Et là dessus je le laisse.

Ennuyé de suivre toujours la route, je m'aventure à la fin dans un sentier à travers les bois sur ma droite. Je trouve tout près deux femmes noires lavant du linge à une source qui coulait là.

La plus vieille est à frotter son linge, ayant la tête enveloppée du mouchoir à carreaux d'ordonnance ; la plus jeune, d'une vingtaine d'années environ, est assise dans le moment, mais elle se lève pour répondre aux questions que j'adresse à la vieille, au sujet du sentier que je poursuis et qui va me conduire je ne sais où. J'admire surtout le pittoresque de son costume, jupe à mi-jambe, tête nue mais chargée d'une épaisse toison de crin crépu, mantelet en forme de scapulaire, laissant les côtés à peu près libres. Quant à la chemise, elle était peut-être dans la cuvette pour le blanchissage, du moins on en voyait aucune trace.

Comme mon intrusion n'avait paru nullement les offenser et qu'elles s'étaient empressées de répondre à mes questions, je poursuis ma route sans plus rien craindre, et je me trouve bientôt dans un petit champ de canne à sucre au milieu du bois. Voyant quelques bananiers, qu'on avait plantés là, je trouve leurs fleurs fréquentées par une foule de petites guêpes noires que j'ai assez de peine à saisir pour ne pas m'exposer à leurs piqûres. J'ignorais alors que ce fussent des Mélipones, car je les aurais sans crainte saisies de mes doigts.

J'avais d'abord le dessein de traverser la colline, pensant que je pourrais trouver quelque sentier qui me ramenerait à une autre rue de la ville. Et pour être plus sûr de ne pas m'égarer dans la direction que je poursuivais, je me décide à aller demander des informations à une maison que je voyais sous les arbres. La maison était certainement occupée, car il y avait un chien à la porte, et celle-ci tout ouverte me permit de voir certains ustensiles à l'intérieur, mais personne ne répondit à mon appel.

Il y avait bien un sentier se dirigeant de l'autre côté de la colline, mais ne pouvant savoir où il m'aurait conduit, je me décide à couper à travers taillis pour rejoindre le grand chemin que j'avais suivi en allant. Je me trouve bientôt dans une

petite prairie où je vois un homme armé d'un fusil et tenant de l'autre main la corde d'une vache qu'on faisait paître là. Je l'aborde et lui demande si j'allais bientôt rejoindre la grande route. Tout près, me dit-il fort poliment, à quelques pas seulement. En effet, je retombe bientôt dans la route que je reconnais.

Comme j'avais mon filet à la main, le promenant sur les herbes du chemin, voilà que les gamins intrigués par une telle chasse, se mettent à me suivre. Je prends devant eux un papillon, les voilà tous aussitôt éclatés de rire et se pressant autour de moi, les uns voulant avoir ce papillon, et les autres me priant de leur prêter le filet pour en user à leur tour. Inutile d'ajouter que tenant à conserver mon instrument intact, leur requête fut impitoyablement rejetée. Ces enfants noirs étaient tous gras et avaient véritablement bonne mine, bien que leur costume ne fût pas tout à fait complet. J'admirais surtout l'air de confiance avec lequel ils m'abordaient et l'absence de cette timidité craintive qu'on rencontre souvent dans les enfants.

A quelques pas plus loin, je pus être témoin d'une particularité des bouvreuils que j'avais vu constatée plusieurs fois dans des récits, mais que je n'avais encore jamais observée moi-même. C'est que ces oiseaux se posent sur le dos des vaches pour faire là la chasse aux mouches qui viennent poursuivre les paisibles bêtes. L'un de ces oiseaux était posé sur le dos d'une vache qu'on tenait à l'attache, et voltigeait à tout instant pour gober les mouches attaquant l'animal, il revenait après chaque capture, reprendre son poste d'observation.

Comme je passais devant l'orphelinat du Père Forestier, fatigué, épuisé, j'y rentre un instant pour m'y reposer. Mais voici que le Père m'avait préparé une surprise en engageant ses enfants à me prendre des insectes. Les voici qui rentrent, chacun avec quelque pièce dans les doigts, des poïistes, des araignées, des taupins, etc. En voici un qui arrive tout triomphant :

c'est moi qui ai le plus beau, dit-il—Qu'est-ce ?—C'est un *Cheval-bon-Dieu*, et il me présente tout vivant une superbe Phasmide, de trois pouces et demi de longueur. Les Phasmides sont des Orthoptères à corps grêle et allongé, presque linéaire, à ailes courtes, lorsqu'elles ne manquent pas tout-à-fait. Celle qu'on m'apporta, qu'on appelle ici *Cheval-bon-Dieu*, avait la tête transversale dans la forme de celle des mantes, les antennes sétacées, très courtes, les élytres et les ailes opaques. ces dernières à couleurs vives des plus agréables, les bords étant largement teints de brun violacé, et le milieu d'un beau jaune citron avec une tache brune au milieu de ce jaune en forme de coin dont la base touchait au bord antérieur. Toutes ces couleurs se nuançaient diversement suivant les rayons de lumière auxquels on les exposait. C'était certainement une pièce rare et superbe. Je n'ai encore pu au moyen de mes auteurs en déterminer ni le genre ni l'espèce.

On donne généralement aux Phasmides le nom de *Spectre*, mais si toutes les espèces étaient aussi remarqubles et aussi parées que celle qu'on me présenta, on reconnaîtrait aussitôt que la qualification serait totalement imméritée.

Les enfants apportaient toutes ces bestioles dans leurs doigts, sans redouter leurs piqûres.

En voici un qui me présente deux araignées de bonne taille et d'une richesse de coloration comme je n'en avais encore jamais vu. Le céphalothorax et la partie antérieure de l'abdomen sont couverts d'un duvet soyeux à reflets argentés les faisant paraitre comme une belle argenture à la colle, solide et brillante. L'abdomen qui est peu convexe est tronqué à l'extrémité et porte sur chaque côté une projection arrondie qui lui donne une apparence toute particulière. Ne pouvant en trouver la description nulle part, je lui ai donné le nom de *Epeira argentata*, car elle appartient au genre Epéïre.

Après m'être reposé et rafraichi, je me retirai en donnant

quelques pièces aux chasseurs les plus zélés, ce qui ne manqua pas de les enthousiasmer encore davantage. J'allais sortir du jardin lorsque je remarquai un fossé et une citerne avec eau. Le fossé était presque partout tapissé de cresson.—Mais il doit y avoir là quelques petites coquilles, dis-je aux enfants ?—Oh ! non, il n'y en pas.—Vous ne savez pas les voir, leur dis-je, et écartant les herbes de ma canne, je leur en montre une toute vivante. Aussitôt les voilà tous dans le fossé et m'en font une cueillette d'environ 40 spécimens de deux espèces différentes. Jugez de ma satisfaction. Je reconnus que l'une était l'*Ampullaria urceus*, Müller, et l'autre *Ampullaria (Marisa) cornu-arietis*, Linné.

Comme pour opérer mon retour la course était encore assez longue, je me rends au premier tramway, et m'installe sur un banc, pour me reposer en me rafaîchissant.

Jeudi, 26 *avril*.—Le temps est lourd et à la pluie, ce matin. Cependant je monte en voiture avec M. Huart et le Père Siméon, pour Cocorite, environ trois milles de distance, pour visiter la léproserie qui se trouve là. Les patients sont au nombre de plus de 500, hommes et femmes. L'établissement est magnifiquement situé au nord du chemin, en retraite sur la grande route, en étant séparé par un pré portant de grands arbres offrant une ombre considérable. Cet établissement, tenu par des religieuses dominicaines, se compose de trois corps de logis principaux, celui d'avant destiné aux hommes, celui du milieu aux religieuses, et celui des femmes en arrière, attenant presque au pied de la chaîne de montagnes qui longe l'île.

Le chapelain, le Rév. Père Etienne, est un savant linguiste, occupé principalement de l'étude de l'hébreu, du chaldéen de l'hindoustani etc.

J'ai bien vu des lépreux en Orient, mais je n'avais jamais vu de monstruosités telles que celles qui se trouvent ici. Les

uns ont perdu tous les doigts des mains et des pieds, les autres les oreilles, le nez, le menton ; d'autres ont des éruptions telles qu'ils conservent à peine la forme d'une face humaine. Et c'est depuis des enfants de 3 ans, jusqu'à des vieillards de 60 qu'on en voit d'ainsi affligés. Cependant ils paraissent tous gais et bien résignés à leur triste sort, et à part ceux qui touchent à la dernière période, ils ne paraissent pas souffrir sérieusement. Remarquez que parmi tous ces malheureux, il n'y a pas une seule face blanche, ce sont tous des nègres, des coolis, des mulâtres ou des chinois.

M, l'abbé Babineau, chapelain du lazaret de Tracadie dans dans la Nouvelle-Ecosse, qui a fait le pèlerinage de Terre-Sainte avec moi, a cru pouvoir constater, par tous les lépreux qu'il a examinés au Caire, à Jaffa, à Jérusalem etc., que c'était absolument la même lèpre que celle de la Province Maritime, du moins les symptômes ne paraissaient pas différer d'une sen-manière sensible. Mais je pense que c'est une autre branche de la redoutable maladie qui sévit aux Antilles, car à Tracadie la lèpre ne se déclare qu'à 12 ou 15 ans, et les patients dépassent rarement la cinquantaine, tandis qu'ici il y a des enfants qui viennent au monde avec la lèpre, et on peut voir plusieurs patients actuellement au dessus de 60 ans.

Comme nous sommes ici tout près de la mer, je n'ai pas voulu manquer l'occasion d'y faire une courte excursion pour faire une chasse aux mollusques qui pourraient se trouver sur les bords.

Un petit quai qui sert au chargement du sucre des usines, m'en offrit tout d'abord un certain nombre, c'étaient toutes des coquilles vides, mais en bon état de conservation. Trouvant tout près un fragment de calebasse, je l'emplis de Tritons, de Mélongènes, de Littorines etc.

La grève est aussi vaseuse ici comme à Port-d'Espagne, mais à un moindre degré, et je revins avec la conviction qu'en

traversant le banc de vase, on pourrait au delà faire peut-être une bonne récolte de mollusques vivants. C'est partie remise, me dis-je à moi-même.

Vers les 3h., nous reprenons la voiture pour notre retour, enchantés de notre excursion, et vivement frappés de toutes les misères humaines qne nous avions vues étalées là.

Comme tout le parcours de la route est en grande partie bordé de cases de coolis, je ne puis me rassasier de suivre leurs allures et d'admirer leur costume. Presque tous les enfants sont nus, à l'exception toutefois des petites filles. Nous les voyons jouer à la balle sur la route même. J'en remarque un qui porte aux reins une superbe feuille de vigne en argent. Nous rencontrons quelques femmes avec une belle plaque d'or, accrochée au cartilage du nez qui sépare les deux narines, et terminée par une frange aussi d'or des plus élégantes.

Nous faisons aussi la rencontre de l'un de leurs prêtres. Il porte absolument le même costume que les autres, à l'exception toutefois que sa couche lui descend un peu plus bas vers les genoux, et que ses habits sont plus nets. Un grand collier ou chapelet lui pend au cou. Son église, couverte en feuilles de palmier, ressemble assez aux étables de nos colons dans les endroits nouveaux.

Sur plusieurs points, j'ai déjà eu occasion de remarquer que ces climats chauds sont aux antipodes des nôtres, surtout en fait de plantes ; chez nous les plantes herbacées sont toutes de très petite taille, ici on en voit, comme les bananiers, qui atteignent jusqu'à 18 et 20 pieds ; chez nous les fougères sont toutes harbacées, ici elles prennent la taille des arbres ; nulle monocotylédone chez nous n'est à tige ligneuse, ici elles forment de grands arbres, etc., etc.

Voici que nous voyons dans un pacage, près du chemin, un nouvel exemple de ces contrastes. Ce sont des sous-arbrisseaux, de la taille des pieds de ronce, portant même comme eux

des épines, tout couverts d'oranges du plus vif éclat. Je dis oranges, par ressemblance surtout de la couleur et du volume du fruit. Nous envoyons notre cocher en chercher quelques uns de ces fruits, ils sont à peau lisse, résistante, comme des petites citrouilles en forme de poires, ils portent au gros bout 3, 4 ou 5 protubérances qu'on dirait destinées servir de pieds pour se tenir debout. J'en ouvre un, il est tout rempli d'un amas de petites graines brunes semblables à des graines de rave. Notre cocher nous dit qu'il est vénéneux, on pourrait en douter, cependant les animaux ne l'attaquent pas ; un massif de ces sous-arbrisseaux, tout chargés de leurs fruits d'or, tout près du chemin, offrait un coup d'œil magnifique aux passants, et paraissait totalement intact, quoique perdu dans un pacage. Il peut en être de cette plante comme de bien d'autres sujets dans la nature chez lesquels la beauté l'emporte sur les qualités ; de l'éclat, de l'apparence, et rien au delà. Quel est ce fruit ? je l'ignore ; n'ayant pu m'en procurer des fleurs pour l'étudier botaniquement.

Nous passons dans une rue où nous pouvons admirer, dans le parterre d'une résidence, deux palmiers de Madagascar, *Ravanela Madacascariensis*, ou arbres du-voyageur dont j'ai déjà parlé, mais d'un port et d'une régularité tout-à-fait exceptionnels. Les feuilles alternes, régulièrement placées de chaque côté du tronc, sont si étroitement serrées les unes contre les autres, qu'elles forment un immense éventail aplati de chaque côté d'une tige colossale.

Revenu à ma chambre, je dépose mes coquilles dans un coin de la véranda pour les faire sécher ; mais ne voilà-t-il pas qu'après quelques minutes elles se mettent toutes à marcher ? Allons, me dis-je, quel diable peut ainsi les promener, car elles étaient bien mortes certainement ? En examinant plus attentivement, je reconnais que ce n'est pas en effet l'animal de la coquille qui se meut, mais bien un intrus, un Bernard l'ermite (*Pagurus*) qui en a pris possession. Il va sans dire qu'une baignade dans l'eau bouillante, leur ote radicalement toute

envie d'ainsi vagabonder, et me permet d'extraire l'intrus de sa cachette.

Vendredi, 27 *avril*.—Les journaux annoncent ce matin que le prochain steamer de la ligne canadienne qui arrivera à Port-d'Espagne, est le *Ayrshire*, qui a laissé New-York le 16, et qui devra être ici dimanche soir, le 29. Unutile d'ajouter que nous l'attendons avec impatience, car bien que nous voyons tous les jours des nouveautés pleines d'intérêt pour nous, nous souffrons de l'absence de toutes nouvelles du pays, nous avons hâte d'apprendre, si, par hasard, il ne serait pas surgi quelque événement extraordinaire depuis notre départ.

J'ajouterai que quant à moi, mes désirs de naturaliste se trouvent en partie paralysés par l'absence d'auteurs pour me permettre de me renseigner exactement sur toutes les productions naturelles que je rencontre tous les jours. Nulle flore complète, nulle zoologie de ces contrées dans les bibliothèques, ce n'est qu'après des recherches sans fin que je parviens à pouvoir connaître les noms exacts des plantes, insectes et autres animaux que je rencontre, et très souvent je n'obtiens ainsi incidemment que des noms douteux, lorsque je n'échoue pas complètement.

Je vais avec M. Huart faire, ce matin, une étude sur un champ nouveau, le marché.

Quelle mosaïque de figures, de costumes et d'allures ! et quel langage aussi, car partout ne retentit à nos oreilles que le patois, et ce patois ainsi entendu *ex-parte* pour ainsi dire, nous n'en comprenons encore rien.

Le plus grand nombre des vendeurs sont des femmes; bien qu'il y ait des tables au milieu pour l'exposition des produits, la plupart sont assises par terre, ayant leurs effets à côté d'elles, et très souvent des bébés nus sur leurs genoux ou accrochés à leurs épaules. Les femmes coolis paraissent l'emporter

par le nombre. Petites, grassettes, aux yeux vifs, aux mouvements précipités, nous les voyons presque toutes brillamment enharnachées, je veux dire parées de nombreux ornements plus ou moins riches, bracelets aux bras, aux jambes, pendeloques aux narines, aux oreilles, à la bouche etc., quelques unes ont en outre, les bras et la poitrine tatoués, mais il va sans dire que le bleu sur un tel fond si sombre n'est que médiocrement apparent. Les musulmanes en Orient qu'on rencontre partout voilées, en Egypte, en Syrie, en Palestine, paraissent avoir soin surtout de se cacher la bouche, et je remarque que les tatouages des coolis sont aussi, le plus souvent, destinés à orner cette partie de la figure humaine. La bouche, cet orifice d'où découle, d'après le philosophe grec, et les meilleures et les plus mauvaises choses, n'est-elle pas en effet le miroir le plus fidèle des sentiments de l'âme ? La bouche parle, même sans émettre des sons ; vous y lisez la joie, la tristesse, la mauvaise humeur, le dédain etc., par sa seule inspection.

Le dîner ne nous voit d'ordinaire au réfectoire dominicain que le vendredi, car ce jour là, nous sommes astreints au maigre comme les religieux. Mais pour moi, c'est tout un régal que ce dîner maigre du vendredi, par la tortue qu'on nous y sert. Ce n'est ni le poulet, ni la dinde qui l'emportent dans mon goût sur le délicieux amphibie ; et ici les tortues sont très communes, et de fort belle taille encore, atteignant souvent au poid de 100, 200 livres et même au delà. Voici quel était le menu de notre dîner aujourd'hui : soupe (bouillon je ne sais de quel jus avec gros morceaux de pain) ; morue salée avec huile et beurre, très bonne ; tortue, excellente ; salade, coussecouche, fromage, fruits de l'arbre à-pain confits, bananes, oranges, et vin avec glace à notre disposition. Il faut avouer que pour une fois par semaine, il faudrait être plus qu'exigeant pour ne pas se contenter d'un tel menu.

Samedi, 28 *avril.*—Voulant faire connaissance avec les lieux environnants, nous partons à 8½ h., M. Huart et moi,

pour Arima, distance de 16 milles par chemin de fer. Nous sommes très bien accueillis par M. l'abbé Daudier, curé du lieu, qui fait même des instances pour nous retenir pendant quelques jours.

Comme Arima est une paroisse ordinaire, n'ayant qu'un village peu considérable près de l'église, j'en profite pour faire des chasses aux environs. Je prends plusieurs papillons, des sauterelles, des hémiptères, etc. Parmi les orthoptères je crus avoir pris notre criquet, *Caloptenus femur-rubrum*, quoique de plus petite taille, mais en l'examinant attentivement, j'ai vu qu'il en différait aussi par la coloration. Sa taille l'aurait rapproché de notre *C. parvus*, mais il en différait encore par la conformation de la plaque sousanale du mâle qui n'était ni tronquée, ni échancrée, mais prolongée en un cône assez pointu et recourbé ; j'ignore si cette espèce a été décrite quelque part.

Pour peu que nous voyagions dans l'île, nous allons en venir à nous croire en Canada. Les ecclésiastiques semblent être chez eux dans tous les presbytères, tant les curés se montrent empressés de nous offrir l'hospitalité et nous font les honneurs de leur maison avec une sympathie toute fraternelle.

M. l'abbé Daudier est un ancien prêtre, il a habité Saint-Domingue avant de venir ici. Il a épuisé ses vingt ans de service et aurait droit à sa pension de retraite, mais il est encore fort et veut bien continuer à suppléer au manque de prêtres qui se fait si vivement sentir ici.

Après le dîner je prends quelques Polistes en frais de se construire des nids au plafond de la véranda, puis je m'échappe un instant pour faire quelques chasses dans un bois tout voisin. Quatre ou cinq gamins ne manquent pas de me suivre. Le mieux habillé de la bande n'avait pour tout habit qu'une courte chemise, et s'agissait-il de s'assurer quelque chose, il n'hésitait pas à s'en servir comme d'un tablier. Mon filet-fauchoir excitait surtout leur convoitise ; mais inflexible sur cet article, je tenais à conserver mon instrument intact.

Ce bois où je portais mes pas bordait une petite rivière ou large ruisseau ; aussitôt sous le feuillage, j'engageai les gamins à fouiller dans les feuilles mortes à la recherche de coquilles terrestres. Mais ce jeu ne leur allait pas, il leur fallait plus de mouvements. Eh ! bien leur dis-je, attrapez des cigales. Il y en avait une telle quantité qu'elles faisaient une musique des plus étourdissantes. Je remarquai toutefois que c'était sur une autre note que celles que j'avais entendues à Port-d'Espagne. C'est probablement une espèce différente, pensai-je.

Mes chasseurs partent aussitôt et je continue à remuer les feuilles. Je trouve d'abord des débris de coquilles très intéressants, tant par leur conformation que par leur coloration. Puis voilà que j'en trouve une parfaitement intacte, puis une autre vivante, puis une autre et encore une autre ; j'en prends ainsi 3 autres d'espèce différente. C'étaient tous des Bulimes, non pas des géants comme à San-Fernando, mais de non moins intéressants, surtout par leur conformation. Les premiers étaient le *Bulimus auris-sciuri*, Guppy, et les seconds le *B. auris-leporis.*

Me relevant du sol où j'étais courbé pour remuer les feuilles, voilà que j'aperçois un fruit, de la grosseur d'un moyen melon, mais pointu à chaque extrémité, accroché au tronc d'un arbre près de moi, à environ 3 pieds de terre. Tout d'abord je crus que quelqu'un avait attaché ce fruit à cet arbre. Je m'approche, et quelle n'est pas ma surprise de constater que ce fruit était réellement produit par l'arbre même. Je le soulève, et je vois un court pédoncule qui a surgi à travers l'écorce. Il faut toujours bien, me dis-je, que je me rende compte de la nature de ce fruit, et que je voye ce qu'il recèle à son intérieur. Je le saisis et tire fortement, mais la queue résiste toujours, je le roule pour tordre cette queue et elle cède à la fin. Prenant ce fruit de mes deux mains, je le frappe fortement sur le tronc ; il se fendille alors et je vois tout l'intérieur rempli de rangées de grosses graines plongées

dans une pulpe blanchâtre. Ces graines avaient une odeur fort agréable, mais je n'osai les goûter de crainte d'avoir affaire à quelque fruit vénéneux; d'ailleurs tout le fruit quoique de belle apparence n'offrait rien de bien appétissant.

Allons, me dis-je, encore un écart de dame nature, voici que les fruits au lieu de naître à l'extrémité des rameaux où sont les fleurs, vont surgir à travers l'écorce même du tronc.

J'examine les autres arbres à l'entour, et je vois en effet des fleurs, des fruits plus ou moins avancés, suspendus au tronc, aux grosses branches, et même à des racines hors de terre. Les fleurs, très petites, sont par bouquets de 4 à 5 et d'un beau rose vif.

Comme je reprenais le chemin, fier de mes captures et étonné de mes découvertes, voilà que mes gamins s'en viennent tout triomphants m'apporter les cigales qu'ils avaient prises, 3 superbes *Cicada gigas*, intactes celles-ci, et deux autres plus petites, vertes, à ailes étendues presque horizontalement, *Cicada passerculus*, Walt.

Revenu au presbytère, je raconte au curé et à M. Huart mon étonnement à la découverte que j'avais faite, d'un arbre rapportant des melons et ceux-ci surgissant à travers l'écorce de son tronc.

—Mais oui, dit M. Daudier, c'est ma plantation de cacao.

—Pardonnez, ce n'est pas dans un champ que j'ai vu cela, mais dans le bois, en pleine forêt.

—Près de la petite rivière, n'est-ce pas ? Précisément mon champ de cacao, qui me donne d'excellents revenus.

—Mais ces cacaos vous ne les plantez pas en pleine forêt, je suppose ? C'est au milieu de grands arbres que j'ai vu ceux-là.

—Parfaitement ; nous plantons les cacaos souvent dans des champs, mais comme il leur faut de l'ombre, nous plantons

par-ci par-là des Immortels, qui croissent très vite et s'élèvent à une grande hauteur, de sorte que, après quelques années, le tout ressemble à une forêt tout à fait inculte.

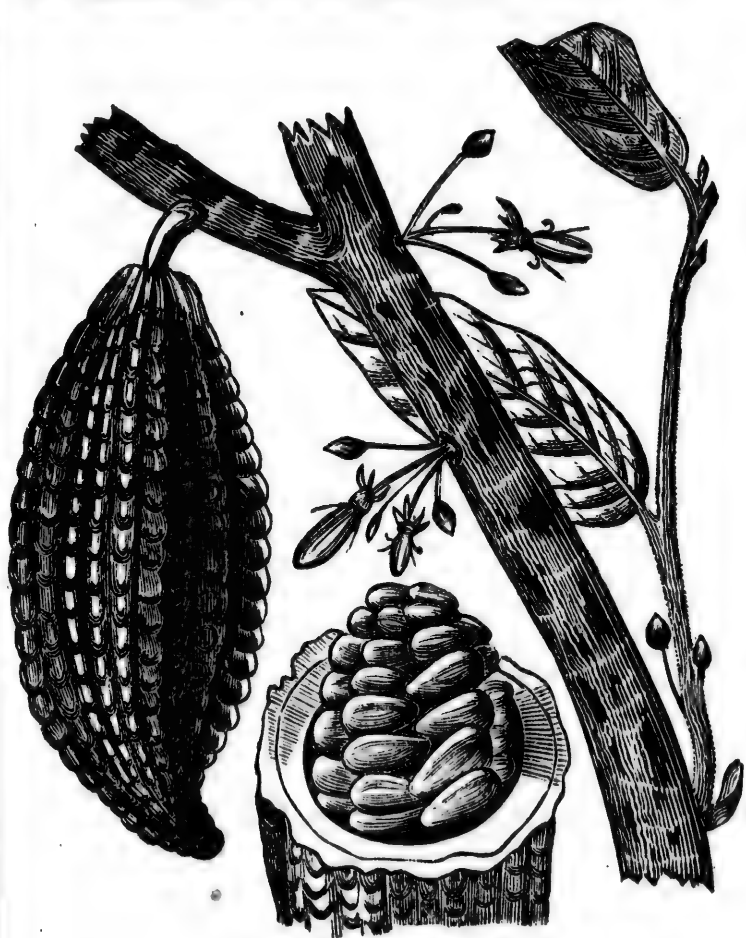


Fig. 15.

Nous logeons 900 pieds de cacaos dans un arpent, et on estime d'ordinaire à 20 cents le produit annuel de chaque arbre,

Fig. 15—Le Cacao, *Theobroma cacao.*

ce qui fait $180 par arpent sans aucun frais de culture ; comme vous le voyez, ce n'est pas un rendement à dédaigner.

Le Cacao, *Theobroma cacao* (fig. 15) est un petit arbre de 12 à 15 pieds, de la famille des Byttnériacées, et les Immortels qu'on plante pour lui donner de l'ombrage sont des *Erythrina*, de la famille des Légumineuses, ces arbres croissent très vite et viennent très grands.

Le Bulime oreille-d'écureuil, dont je pris trois spécimens sous les feuilles, en bon état, est une superbe coquille de 1.40 pouce de longueur, à ouverture ovale, aussi longue que la spire, ombiliquée, à lèvre réfléchie, la columelle dont la callosité s'efface dans la partie supérieure, porte un gros pli en forme de dent aplatie dans le bas ; variable dans sa coloration, cette coquille est tantôt d'un blanc jaunâtre avec l'extrémité de la spire un peu plus sombre et laissant voir des stries obliques plus claires bien prononcées, et tantôt d'un beau rose sur fond de corne, avec la columelle noire et des stries pâles obliques, irrégulières et irrégulièrement distribuées, dans l'une et dans l'autre la lèvre avec l'extrémité de la dent sont d'un blanc pur, brillant.

Parmi les insectes capturés, je remarquai un très intéressant hémiptère, c'est le *Rhaphirhinus phosphoreus*, Linné, c'est une espèce de Tettigone avec la tête prolongée en un filet grêle qui se recourbe en dessus.

Mais voici qu'on vient demander M. le curé pour un enfant qui venait de se faire piquer par un scorpion. M. le curé s'y rend aussitôt, et nous avons hâte de savoir quelle issue aura eue l'accident. " Ce ne sera rien de grave, nous dit le curé en arrivant, l'enfant, âgé de 7 ans, a vomi, et dès lors il est sauvé."

—Mais est-ce que la piqûre d'un scorpion peut causer la mort ?

—Pas aux adultes ; mais des enfants faibles y ont quelquefois succombé. Je dois dire toutefois qu'il est assez rare que l'on se fasse ainsi piquer par ces bestioles.

J'ajouterai que malgré toutes mes recherches sous les feuilles, les copeaux, les écorces, je n'ai pu rencontrer un seul scorpion à Trinidad.

Comme je remarquais une grosse masse noire dans l'un des boulins du mur de l'église que l'on n'avait pas rempli à l'extérieur, je demande au curé ce que cela pouvait être.

—C'est un nid de petites guêpes noires qui ne piquent pas, répondit-il ; plusieurs fois je l'ai détruit, et elles l'ont aussitôt reconstruit. Vous allez en prendre tant que vous voudrez, ajouta-t-il, et prenant une gaule, il fit tomber par terre une bonne partie du nid. Dans un instant nous sommes couverts de ces petites abeilles noires, que je reconnus être les mêmes que celles que j'avais observées sur les bananiers à Port-d'Espagne. Ce sont des Mélipones, très communes surtout au Brézil ; elles fabriquent un miel noirâtre que les gens du pays tiennent en grande estime. J'en distinguai deux espèces différentes, et les ayant trouvées différant toutes deux des descriptions des auteurs, je leur imposai les noms de *Melipona Trinidadensis* et *M. paupera* ; elles construisent leurs nids de terre qu'elles aglutinent au moyen d'une liqueur qu'elles produisent.

M. le curé voulut bien faire amener sa voiture pour nous conduire lui-même à la station, et à 5 h. nous entrons dans nos chambres, enchantés de notre excursion, et tout triomphants de nos nouvelles conquêtes.

Nous voyons au souper M. l'abbé Rouillet qui s'en retourne en Europe vivre de sa pension de retraite que ses services de vingt ans lui assurent. Le R. P. Mannès doit partir en même temps que lui. Ce Père emporte une superbe peau de Boa anaconda, ne mesurant pas moins de 22 pieds de longueur, sur une largeur de 2 pieds. Malheureusement elle a été gâtée comme spécimen pour un musée, elle manque de sa tête, et ne peut par conséquant être montée.

Dimanche, 29 *avril*.—Je vais, comme le dimanche précé-

dent, célébrer à 6 h. à l'église du Rosaire, où je donne la sainte communion à plus de 100 personnes ; je remarque que dans le nombre il y a plus de personnes blanches que d'ordinaire. Les blancs forment à peu près ici le 15e de la population totale. Je suis toujours édifié de la bonne tenue qu'on observe à l'église ; l'extérieur seul des assistants dénote que ce n'est pas à un exercice ordinaire qu'ils prennent part.

Vers les 3h. nous allons présenter nos excuses au Dr Lota pour avoir fait défaut à son invitation de dîner le dimanche précédent. " Et moi, dit le Dr, qui avais fait mettre à la broche des pintades pour vous régaler ! " Cependant il accepte nos excuses et nous reçoit fort courtoisement. Il nous montre le portrait de sa fille qui est religieuse à Lyon, et nous présente ses petits enfants qui ne parlent que le patois et ne peuvent nous comprendre.

La maison du Dr qui est en retraite sur la rue est précédée d'un parterre où s'étalent un grand nombre de plantes tropicales des plus intéressantes. Je remarque surtout près de la barrière, deux énormes cierges, *Cereus*, d'au moins 25 pieds de hauteur avec des boutons à fleur au sommet.

Lundi, 30 *avril*, — Nous avons grande-hâte de savoir ce matin si notre vaisseau est arrivé, aussi dès les 8h. je me rends au bureau de la compagnie avec M. Huart ; mais quel désappointement ! Oui ! le *Ayrshire* est arrivé, et doit repartir à 3½ h. cet après midi, mais il ne prend pas de passagers. Comme c'est un vaisseau loué pour ce voyage seulement, et qui n'appartient pas à la compagnie, il n'est pas aménagé pour le transport des passagers. " Vous ne pourrez retourner, nous dit l'agent, que par le *Bermuda*, qui a laissé New-York le 26 et qui ne sera ici que le 5 ou 6 mai."

C'est donc encore huit jours qu'ilnous faudra attendre ; si du moins nous pouvons avoir par ce steamer des lettres du Canada ? Mais le facteur de la poste arrive, et rien encore.

Nous commençons à croire que le service de la poste est très mal fait quelque part par cette ligne, on s'en plaint partout.

Mardi, 1*er mai*.—Ce matin je dis la messe à 5 h. pour allér aussitôt après au pèlerinage de N. D. de Laventille, sur une colline du voisinage. C'est une course d'environ un mille. La voiture vient nous conduire, le P. Siméon, M. Huart et moi jusqu'au pied de la colline, qui est assez élevée et fort raide; nous continuons à pied jusqu'au sommet où se trouve la chapelle. Le P. Hilaire était parti avant nous pour y célébrer la sainte messe et faire une exhortation aux nombreux assistants qui ne manquent jamais de s'y rendre.

Nous venions à peine de laisser la voiture que nous voyons un homme à sa porte occupé à fendre une buche ; " je parie dit le P. Siméon, que c'est un tronc de palmier qu'il débite là pour y cueillir le ver palmiste." Nous nous approchons, et de fait, c'était une cueillette de ces vers que l'on opérait. La buche, plus ou moins cariée, pouvait avoir environ 4 pieds de long, et à chaque éclat que la hache faisait partir, pas moins de 10 à 12 vers se trouvaient à découvert. Une jeune fille les recueillait aussitôt dans une tasse à thé. Une tasse de ces vers se vend jusqu'à $1, car c'est un met de gourmet fort apprécié de tout le monde.

Ces vers que tout étranger hésiterait un moment à déguster, ont certainement une superbe apparence ; de la grosseur du petit doigt, ils mesurent plus de deux pouces de longueur; d'un beau blanc jaunâtre sans aucune tache, ils paraissent véritablement succulents. On sait que ces vers sont les larves d'une curculionide, la *Calandra palmarum*, Fabr.

Comme toutes les larves des coléoptères, ils portent 6 petites pattes, à peine perceptibles, à leur partie antérieure. Mais ce qui m'étonne vivement c'est la taille qui les distingue ; il n'y a véritablement pas de proportion entre cette larve et son insecte parfait. Après cette inspection, nous continuons notre route, et nous atteignons la chapelle où le Père Hilaire, ayant terminé sa messe, en était à l'instruction.

La chapelle était toute remplie de pieux pèlerins, parmi lesquels nous avons le plaisir de renouveler connaissance avec Mad. Parrock que nous avions connue à bord du *Muriel*, en venant de la Guadeloupe à Trinidad.

Fatigués par la marche, nous acceptons volontiers un verre de vin et une tasse de café pour tenir compagnie au P. Hilaire, et pour nous tenir lieu de second déjeûner.

Située à l'Est de la ville, Laventille par son élévation et son isolement est sans contredit le point de vue le plus pittoresque de tous les environs. La colline toute couverte de bois, est très escarpée du côté de la ville, et permet une vue libre sur presque tout l'horizon.

Une maison rustique, ombragée par un énorme citronnier chargé de fruits, sert de résidence à un gardien qui veille à l bonne tenue de la chapelle.

Mais je laisse M. Huart bourrer sa pipe pour faire des spirales de fumée tout en s'exerçant aux calembourgs avec les Pères Hilaire et Siméon, et je m'en vais chasser dans les taillis du voisinage. Je prends plusieurs beaux papillons, mais ce qui m'intéresse le plus, c'est une toute petite coquille, à spire irrégulière et comme désarticulée que je trouve sur le sol. Je crois d'abord avoir affaire à une difformité accidentelle, mais voici que j'en trouve 2, 3 et plus, toutes semblables. Je me rappelai alors la description et les figures du Streptaxis que j'avais vues dans les auteurs. C'est le *Streptaxis deformis*.

Le P. Siméon et M. Huart qui étaient venus me rejoindre, m'appelèrent pour prendre dans mon filet un lézard, riche comme je n'en avais encore jamais vu, et qui tout près sur le tronc d'un arbre, semblait défier les attaques. Mais le filet était à peine levé que le vif animal avait disparu.

Mais il est déjà 11h., il faut songer au retour, et nos estomacs nous font une obligation de ne pas manquer l'heure du dîner.

Nous prenons une descente par l'autre côté de la colline, pour visiter en passant le fort Preston qui a été construit sur une pointe du rocher, dès l'établissement de la colonie, et qui est abandonné depuis longtemps ; des soldats gardent ici quelques pièces de canon. On nous fait remarquer tout auprès un trou dans le roc qui, à en juger par le bruit que font les pierres qu'on y lance, ne doit pas avoir moins de 30 à 40 pieds de profondeur ; on dit qu'il aboutit à une caverne souterraine d'une assez grande étendue.

Ayant voulu cueillir une fleur près du sentier, je touchai à une ortie douée d'une causticité sans pareille ; pendant plus d'une demi-heure j'eus toute la main brûlante du seul attouchement de l'irritable plante.

Nous poursuivons la descente par un sentier à travers le bois. Nul air de vent, et il fait un soleil à nous rôtir debout, malgré nos ombrelles que nous tenons toujours tendues.

Parvenus sur la grande route, c'est encore pire par le macadam blanc de la voie qui nous réfléchit à la figure des rayons brûlants.

A midi sonnant nous rentrons au couvent, brûlés, cuits, épuisés, dévorés de faim et de soif. De ma vie je n'ai eu si chaud ; tout mon corps me semblait un tison ardent.

Il eut été prudent de nous reposer un peu avant que de prendre de la nourriture ; mais nous en sentions trop vivement le besoin pour attendre davantage, et nous passons de suite au réfectoire. Imaginez si le vin à la glace, la soupe, le bœuf les fruits, oranges, ananas, bananes passèrent mal leur temps.

Nous ne crûmes pas devoir entreprendre d'autres courses l'après midi, nous le consacrâmes à nous reposer. Je me contentai de faire quelques chasses dans le jardin. Nous eûmes aussi pour nous distraire la visite de M. Daudier, M. Osenda, M. Alvarez curé de Maraval, et de M. Massey curé de San-Juan.

J'étais revenu tellement fatigué et échauffé de Laventille, que j'en craignais un peu les suites, malgré l'abondante transpiration que j'éprouvai tout l'après midi. Je ne pus que difficilement me livrer au sommeil durant la nuit, et deux fois je dus me lever pour me laver les pieds et les jambes afin d'appaiser l'excessive démangeaison que j'éprouvais.

Mercredi 2 *mai*..– M. le curé Alvarez nous ayant gracieusement invités à aller lui faire visite, le R. P. Hilaire nous propose d'y aller aujourd'hui même; c'est une nouvelle campagne que nous allons voir, à 4 milles de la mer en arrière de Port-d'Espagne.

Comme le P. Hilaire avait à faire une courte visite au nouveau couvent qu'il fait construire pour les Carmélites près du Rosaire, il donne ordre au cocher de nous conduire d'abord au Calvaire, où se trouvent actuellement ces recluses Vénézuéliennes, compatriotes du curé que nous allions visiter, et comme lui victimes de la franc-maçonnerie qui dirigeait alors la république voisine.

Le Calvaire est une petite colline au sud-est de la ville, sur le penchant de laquelle on a érigé un chemin de la croix en plein air, et dont la maison actuelle des carmélites occupe le sommet. Les tableaux de ce chemin de la croix sont coulés en bronze. On les avait d'abord fait mouler en plâtre, mais ils étaient à peine en place, que la plupart étaient mutilés, non par des ennemis des catholiques, mais par des dévots mal inspirés dans les élans de leur dévotion. " Quoi, s'écriaient ces nègres, c'est toi infâme Pilate, qui as eu la scélératesse de condamner notre Sauveur à mort! Gare à toi!" Et les pierres de voler, lesquelles, tout en enlevant le nez de Pilate, mettaient en même temps le tableau entier en cent pièces. On fait tous les vendredis le chemin de la croix aux stations du Calvaire, et il y a toujours affluence considérable.

Le P. Hilaire qui est le directeur des Carmélites fit

demander au parloir la Supérieure, qui vint avec une de ses sœurs. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir ces deux religieuses s'agenouiller et persévérer à garder cette posture tout le temps que dura notre entretien, malgré nos invitations réitérées de s'asseoir.

La Supérieure a une véritable figure d'ascète et me parut réellement une sainte. Ces religieuses étaient dans leur couvent au Vénézuéla, suivant tranquillement leur règle, lorsqu'arrivèrent subitement les sbires du gouvernement franc-maçon qui régnait alors, leur enjoignant d'avoir à les suivre sans plus tarder; puis on les conduisit, au nombre de douze avec trois ou quatre prêtres, à un vaisseau dans le port, qui les jeta sur la côte de Trinidad sans plus de cérémonies. De douze qu'elles étaient lors de leur émigration, il y a une dizaine d'années, il n'en reste plus que six, la mort ayant moissonné les autres, et le local temporaire qu'elles occupent ne leur permettant pas de prendre des novices. Leur directeur a espoir qu'une fois dans leur couvent, elles se recruteront de sujets nouveaux. Je le lui souhaite, mais j'ai peu de confiance dans cet avenir. Les nègres ne sont certainement pas aptes à la vie contemplative, et la population blanche est si peu considérable ici, que les vocations ne pourront être qu'excessivement rares.

Du Calvaire nous passons au Rosaire où le P. Hilaire avait quelques mots à dire à l'ouvrier qui poursuit ses travaux. Cet ouvrier qui est très poli, est un juif, mais je n'ai jamais vu personne plus respectueuse pour les prêtres. Comme je lui faisais quelques observations sur la solidité de sa construction qui est toute en concret, murs, piliers, cadres des ouvertures etc., "nous sommes sûrs du succès, dit-il, car le P. Hilaire a béni ces travaux." Paroles qui peuvent surprendre dans la bouche d'un Israélite.

Pendant que M. Huart s'amuse là avec le P. Hilaire, je fais la revue de la cour à la recherche des insectes. Mais jugez de ma joie lorsque j'aperçois trois superbes Orthalicus attachés

à l'écorce d'un grand arbre qui se trouvait là. J'ai quelque peine à les enlever, tant ils adhéraient à leur support. Comme la saison de la sécheresse, depuis décembre à mai, est la saison de repos pour les insectes et les mollusques, ils adhéraient à l'écorce de l'arbre au moyen d'un épiphragme crustacé qu'ils s'étaient fabriqué, et n'étaient pas sortis de leur retraite probablement depuis le mois de décembre.

Les Orthaliques sont des espèces d'hélices,à coquilles lisses, à ouverture aussi longue que la spire, dont le dernier tour est ample et orné de dessins persistants. Je possédais déjà cette espèce dans ma collection, mais je n'avais encore jamais eu l'occasion de la voir vivante. C'est l'*Orthalicus fasciatus*, Müller.

Enfin nous laissons la ville en tournant le dos à la mer pour nous enfoncer directement à l'intérieur. La route est des plus agréables, suivant une petite rivière qui a tracé sa course à travers les collines qui forment la base de la chaîne de montagnes qui partagent l'île dans presque toute sa longueur.

A environ deux milles de Maraval, nous nous arrêtons au réservoir qui alimente l'aqueduc de la ville. C'est la petite rivière même qu'on a interceptée pour emprisonner son eau dans des réservoirs en pierre de taille d'une très grande propreté. Le gardien entretient un grand nombre de fleurs en pots qui, activées par l'humidité et la chaleur de ce vallon resserré, forment un petit Eden dans ce lieu désert.

L'église de Maraval s'élève sur une colline qui domine tous les environs, et le presbytère est tout près du chemin au bas de la colline. On est tout surpris de rencontrer ces constructions lorsqu'on se croirait encore en pleine forêt, car la route suit toujours la petite rivière dont les bords sont tout occupés par des plantations de cacao et d'orangers.

M. Alvarez nous fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante. Ancien professeur de théologie avant son

expulsion du Vénézuéla, nous trouvons en lui un type de l'homme bien élevé et un modèle du véritable pasteur ; il parait dévoué tout entier au bien spirituel de ses ouailles.

Occupant une vaste résidence tout à côté de l'église, il l'a cédée aux religieuses pour l'éducation des enfants et s'est bâti le presbytère actuel qui est à deux étages et de construction toute récente. Comme il est au bas de la déclivité, on monte au deuxième étage pour se rendre à l'église.

Le souvenir de la patrie est toujours cher à toute âme bien née, aussi M. Alvarez, bien que fort maltraité par les siens, ne manque pas, tous les deux ou trois ans, de faire une visite à sa famille sur le continent, et à chaque fois il en rapporte quelques oiseaux des plus remarquables, si bien qu'il s'est construit une volière où il n'a pas moins d'une quarantaine de pièces aujourd'hui, toutes plus ou moins remarquables par leur riche plumage et leur chant varié.

Les plantations de cacao de l'autre côté de la route trouvant l'humidité sur le terrain fertile de la petite rivière, ont pris un tel développement qu'ils semblent plus encore qu'à Arima une véritable forêt. Et par dessus leur tête, on voit, du presbytère même, des orangers s'élever à la taille des grands arbres, ne mesurant pas moins de 30 pieds et portant des fruits équivalents au moins à trois oranges ordinaires.

Je ne manquai pas de pousser une petite reconnaissance dans cette luxuriante plantation, et je fus assez heureux pour trouver sous les feuilles deux beaux exemplaires vivants du même bulime que j'avais trouvé à Arima, le *Bulimus auris-sciuri*, Guppy. Mais la rencontre la plus extraordinaire que j'aie faite, est celle d'un papillon monstre, arrêté sur l'écorce d'un arbre, ne mesurant pas moins de 6 à 7 pouces d'envergure ; malheureusement je n'ai pu réussir à le saisir, même avec mon filet.

Nous allons après le dîner visiter l'église et le couvent qui

l'avoisine. Les enfants, presque tous noirs, avaient une très bonne tenue et montraient des figures bien intelligentes.

Plus je me répands dans l'île, et plus je suis frappé de la similitude d'allures, de la même manière de juger les choses, de la même pratique des règles théologiques, entre le clergé de Trinidad et celui du Canada. Si jamais le hasard pousse quelque prêtre de cette chaude contrée vers nos régions boréales, je pense qu'il n'hésitera pas à confirmer l'opinion que j'émets ici.

Nous reprenons la voiture à deux heures, et trois quarts d'heure après nous étions à nos chambres.

Nous fîmes la rencontre sur la route de plusieurs femmes coolis se rendant au marché avec leurs denrées. Je suis toujours étonné du poids qu'elles portent sur leur tête sans paraître fatiguer. Voyez celle-ci ayant dans son panier 2 couples de volaille, des épis de maïs, des gousses de je ne sais quel légume, trois coussecouches, ignames de la grosseur des plus forts navets, et avec cela elle va d'un pas accéléré, malgré le vent debout qu'il lui faut repousser ; une main au dessus de la tête pour conserver l'équilibre à sa charge, et l'autre sur la hanche pour faire contrepoids, elle va alerte et légère comme si elle n'était embarrassée de rien. Parfois ce sont les deux mains qui s'appuient aux hanches, les mouvements du cou devant seuls conserver l'équilibre au panier ; les anneaux de verroterie que le soulèvement du bras avait refoulés à l'épaule, reviennent alors au poignet, et sans aucun souci de sa mise, que le vent souvent vient mettre en désordre, elle chemine toujours avec la même assurance, tantôt en suivant la ligne droite, et tantôt se portant à gauche ou à droite pour éviter des rencontres.

Rendus à nos chambres pour le repos de la nuit, M. Huart se sentit une fièvre brûlante avec un point de côté qui lui gênait la respiration. C'était là sans doute le résultat de la fatigue excessive que nous avions éprouvée la veille. J'ai craint un moment que cette indisposition ne devînt sérieuse

mais une dose de quinine avec le repos le remirent bientôt à son état normal.

Jeudi, 3 *mai*.—Ce matin le P. Hilaire me pressa si vivement que je dûs encore consentir à adresser la parole à une association de dames pieuses qu'il dirige et qui portent le nom de ***Fidèles amantes de Jésus.*** Elles sont au nombre d'une centaine, partagées à peu près par moitié entre les blanches et les noires. Je leur parlai de l'imitation de Jésus, et nulle part je n'ai rencontré auditoire plus attentif et rendant plus manifestement leurs impressions intérieures par leur contenance et l'expression de leurs figures. Qu'il est beau, qu'il est touchant ce spectacle de notre sainte religion qu'on ne peut rencontrer nulle part ailleurs ! *Sacerdos alter Christus*, le prêtre est un nouveau Christ, a dit St-Augustin, et de fait le regard fixe de ces figures si variées de couleur et de conformation, les sentiments de douleur, de dévouement, de compassion qui parfois leur attirent des larmes et les tiennent attachées aux lèvres du prédicateur, disent assez que ce n'est pas un homme qu'elles entendent là, mais bien que c'est un autre Christ qu'elles écoutent.

Devant cette attitude si respectueuse, cette attention si soutenue, et cette émotion si manifeste, je n'ai pu me défendre de cette pensée que St Augustin traduisait à son ami Alype : Pendant que nous nous livrons avec orgueil à nos thèses philosophiques, que, par notre science, nous nous élevons au dessus du vulgaire, les ignorants et les simples nous ravissent le Ciel, et serviront à nous confondre ! Oui ! Combien de ces nègres, de ces âmes saintes, qui vivent si humblement, si pauvrement, qui semblent des déshérités de la grande famille humaine, combien dis-je viendront dans le Ciel passer devant les grands et les heureux du monde, pour occuper des trônes au dessus d'eux, que leur charité simple et pure leur aura assurés !

Tous les jours je fais quelques petites chasses dans le jar-

din, et à chaque fois je recueille quelque pièce nouvelle pour moi. Mais aujourd'hui ce n'est pas seulement dans le jardin que j'ai pu glaner, le P. Siméon mit à ma disposition une case contenant les insectes les plus remarquables de l'île, surtout de ceux qui se distinguent par leur taille et leur apparence, tels que de superbes longicornes à riches livrées, comme le *Trochyderes succinctus*, Linné, à téguments lisses et brillants, d'un brun canelle avec une ceinture blanche au milieu des élytres; le *Lagocheirus araneiformis*, Lin., à livrée brune marbrée de blanchâtre, avec 2 grandes taches brun-foncé au côté des élytres; le *Psapharochrus lotor*, White, brun canelle avec ses tubercules prothoraciques et ses côtes sur les élytres etc., etc. Et parmi les Elatérides, outre des Pyrophores déjà mentionnés, 2 superbes *Chalcolepidius sulcatus*, Fabr., dont l'un mesurait plus de 1½ pouce, tous deux à forte teinte bleu-indigo. Ajoutons encore parmi les Lamellicornes une *Antichira splendens*, Fabr., qui porte si bien son nom, d'un rouge canelle sur les côtés passant au vert au milieu, poli, brillant, à reflets métallics; puis un magnifique *Areoda*, d'un vert rougeâtre, à reflets métallics, à côtes ondulées, peu prononcées, à dessous tout couvert d'une épaisse pubescence blanchâtre, etc., etc.

Avec ces superbes pièces d'insectes se trouvait aussi ce myriapode géant, dont les étrangers s'exagèrent souvent la néfaste puissance. C'est la Scolopendre piquante, *Scolopendra morsicans*, Linné, hideuse bestiole ne mesurant pas moins de 8½ pouces de longueur et portant 21 paires de pattes en y comprenant les 2 de l'extrémité. Cet animal est-il réellement venimeux? Oui, sans aucun doute. Mais peut-il causer la mort? Généralement non. Il en est de cette scolopendre comme du scorpion, leurs piqûres, dans les circonstances ordinaires, ne causent qu'une enflure à la partie attaquée, mais sur des enfants ou des personnes faibles, elle peut quelquefois devenir fatale.

Les journaux ont rapporté le cas d'un musicien français

qui faisait danser dans un bal au Mexique. Etant sorti sur la véranda durant la soirée, il voulut se désaltérer dans un pot qu'on avait placé sur un pilier, et se fit couler dans la bouche la redoutable scolopendre qui s'était glissée dans le pot. L'animal lui enfonça ses mandibules dans l'une des glandes du fond de la bouche, et telle était sa ténacité dans sa prise, qu'un médecin là présent, fut oblige de la désarticuler pour la retirer. Quelque rapide que fût l'opération, elle permit au venin de passer dans le sang et le malheureux succomba quelques quarts d'heures après.

La cuisine dominicaine est bien propre, je pense, à rappeler la mortification qui convient à des religieux et que tout le monde peut pratiquer avec de grands avantages, mais ce régime pour des gens du nord, habitués à faire journellement usage de viandes, et très souvent plusieurs fois par jour, devient intolérable dans le début.

Voici d'ordinaire comment sont réglés les repas.

Le déjeûner ne compte pas, c'est une tasse de café avec un morceau de pain. Et nos petites côtelettes froides, notre tête-fromagée, nos tranches de jambon du Canada ? Adieu, au revoir.

Pour le dîner, je l'omets, car nous le prenons toujours au réfectoire gras. Vient ensuite le souper, dont le menu est d'ordinaire comme suit : soupe maigre, œufs en omelette avec pois verts ou oseille, laitue, fromage, sardine à l'huile, bananes, oranges et vin à la glace.

On peut fort bien s'accommoder d'un tel régime lorsqu'on est habitué au climat, mais pour nous, avec l'abondante transpiration qui nous suivait partout, il nous atterrait, si bien que vers les 10 heures du matin et les 4 heures de l'après midi, nous avions perdu toute énergie et ne songions plus qu'au repos. Mais les bons pères qui veulent bien s'astreindre à la mortification sans obliger les autres à les imiter, donnèrent des ordres

dès notre arrivée pour qu'on nous serve une légère collation à 10 heures et une autre à 4 heures de l'après midi. Ce sont là de petites misères dont une bonne santé d'ordinaire ne tient pas compte, mais avec un estomac délabré comme se trouve M. Huart, ces adoucissements au régime lui étaient absolument nécessaires.

Vendredi 4 *mai*.—Conduit par le P. Siméon, je vais dans la matinée faire visite à un monsieur Casabon, photographe qui s'occupe aussi un peu d'histoire naturelle. Il nous montre plusieurs pièces bien intéressantes en fait d'insectes, de coquilles, de minéraux, de plantes, etc., mais toutes ces pièces sont généralement mal préparées et mal conservées, la poussière couvrant les insectes et plusieurs attestant l'inhabilité ou le manque de soin des mains qui les avaient manipulés. Ce qu'il avait de plus parfait, était une collection de colibris ou oiseaux-mouches de l'île, se partageant, je crois, en 18 espèces différentes.

M. Huart se sentant encore tourmenté par la fièvre était resté à la maison.

Dans l'après midi je vais faire une petite excursion au pied de la colline de Laventille. J'étais désolé de ne pouvoir rien rencontrer, lorsque sur le tronc de l'un de ces gros arbres dont l'écorce est toute couverte d'aiguillons comme le sont chez nous les rosiers, j'aperçus à travers ces épines un superbe charançon d'un blanc de neige sans aucune tache. Craignant qu'il ne m'échappe en se laissant choir sur le sol, je tends au dessous mon filet, et le saisis de mes doigts sans aucune résistance. Je reconnus que c'était la ♀ d'un *Lissorhinus*, Schœner, dont je possédais déjà le ♂ me venant du Brézil, d'une espèce que je crois nouvelle.

Les nègres, et encore plus les coolis, considèrent, je pense, la couleur de leur peau comme un vêtement, car pour eux, se dépouiller du peu de guenilles qu'ils portent au moindre

prétexte, est affaire toute ordinaire et qui ne doit surprendre personne. Comme je revenais par la grande route qui fait suite à une rue de la ville, je vois un coolis qui prend un bain. Mais où, me demanderez-vous, là où il n'y a ni ruisseau, ni rivière? En pleine rue, vous répondrai-je. Au moyen de quelques poignées d'herbes et de quelques petits cailloux, qu'il jette dans le mince filet d'eau qui coule dans l'égout près du trottoir, il fait une espèce de chaussée qui retient à peu près 8 à 9 pouces d'eau, c'en est assez pour lui servir de baignoire, et sans aucun souci des passants de la rue, il se livre tranquillement à ses ablutions.

Plus loin c'est une femme qui, probablement pour faire la chasse aux puces, écarte ses vêtements avec le même sans gêne. Je dois remarquer cependant qu'elle portait la modeste couche qui lui couvrait le bas du corps.

A propos de puces, il en est une ici autrement redoutable que celle que nous possédons. C'est la puce pénétrante, *Pulex penetrans*, Lin., la *chique* comme on la désigne ici. Ce sont surtout les nègres qui ont à en souffrir, car allant pieds nus, ils offrent à l'insecte l'occasion de déposer ses œufs à son endroit de prédilection, sous les ongles des orteils. Les larves qui éclosent de ces œufs mettent bientôt tous les doigts des pieds en pourriture, et très souvent c'est la perte d'une phalange ou deux de chaque doigt qui en est la suite.

Il paraît qu'à la Jamaïque et à Cuba on a encore plus à se plaindre des attaques de cette puce qu'à Trinidad.

Il arrive aussi parfois qu'elle s'attaque à d'autres parties du corps qu'aux pieds. Un curé m'a raconté qu'ayant reçu à son insu la visite du redoutable insecte sur une main, quelques jours plus tard il se fit extraire par le médecin pas moins de 27 petites larves qui le faisaient grandement souffrir et tenaient tout le membre en tuméfaction.

Cette puce, ne dépose pas ses œufs isolément, comme le

le font la plupart des autres insectes, mais c'est une capsule d'œufs, n'en contenant pas moins de 20 à 30, qu'elle glisse ainsi sous la peau. De là les ravages extraordinaires de ces légions de vers.

Chiques, scorpions, myriapodes, serpents ; quelles agréables bêtes on possède ici !

Nouvelle alerte à propos de scorpion. On se rappelle mon aventure d'orteil à Roseau. Cette fois-ci ce n'était pas une feuille sèche, mais un être bien vivant et très agile encore. J'allais prendre quelque effet dans ma chambre, lorsque je crois apercevoir un scorpion qui se glisse sous ma malle. Je m'arme de mes pincettes à insectes, et j'enlève la malle. L'animal avec une rapidité qui me permet à peine de le distinguer, va se cacher dans une fente sous la tringle de la cloison de division des chambres. Il faut en finir avec cet intrus, me dis-je. Je le déloge, et, à ma grande surprise, au lieu d'un scorpion, je ne trouve qu'un gentil petit lézard d'une agilité extrême, comme on en voit ici partout sur les clôtures, les murs etc. J'en avais vu plus d'une fois grimper sur l'écorce lisse et quasi vitreuse d'un palmier dans la cour intérieure qui envoyait ses feuilles, sous certains vents, sur la galerie du 2e étage et jusque dans la porte de ma chambre. C'est sans doute la route que ce gentil et innocent reptile aurait prise pour venir me faire visite. Des scorpions, je n'en ai pas encore vu un seul ici ; des lézards, on en voit partout ; des serpents, j'en ai déjà tué 7 ou 8, aucun d'eux cependant dangereux, car je n'aimerais guère la rencontre d'un monsieur serpent de la taille de celui qui portait la peau que le P. Mannès a emportée en Europe, 22 pieds. Je ne me figure aucun agrément dans une telle visite.

Les exercices du mois de Marie ont lieu tous les soirs à 7 h., et à chaque fois l'église se remplit de fidèles, tant pour prendre part aux prières que pour entendre le sermon qu'on y donne et qui est suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Samedi, 5 mai.—Comme un Père m'avait dit qu'il y avait plusieurs pieds de vanille dans le jardin, je vais les reconnaître et les étudier. J'en trouve en effet plusieurs grimpant et s'attachant au tronc des cocotiers. On sait que la Vanille, *Vanilla*, appartient à la famille des Orchidées ; comme un grand nombre de ses congénères, elle vit souvent en parasite sur le tronc des arbres et particulièrement des palmiers. Originant du sol par la germination d'une graine, la tige rencontrant un tronc de palmier s'y crampone si étroitement que très souvent on ne peut l'en séparer qu'en la brisant. Mais il n'y a pas que la tige qui s'attache ainsi, les feuilles mêmes, simples, épaisses, coriaces, adhèrent semblablement à l'épiderme du support. La tige, de la grosseur d'une bonne ficelle, envoie alternativement ses feuilles de chaque côté, lesquelles s'étalent si régulièrement qu'on les dirait uniquement destinées à faire une broderie sur le tronc de l'arbre, et cela souvent jusqu'à 10 et 12 pieds de hauteur. Il n'est pas rare de rencontrer des tiges qui, par un accident quelconque, ont été sevrées du sol et n'en continuent pas moins leur végétation, tant par leurs crampons qui tirent des sucs du support, que par l'air ambiant qu'elles absorbent. Semblable au mollusque acéphale qui se nourrit par imbibition de l'eau de la mer, privé de bouche pour ingurgiter des aliments, la Vanille, échappée du sol, ne reçoit plus rien de ses racines et continue tout de même sa végétation sous l'action de l'air et de l'humidité.

J'en trouve un pied grimpant sur le mur du jardin qui porte des fleurs à son extrémité ; ces fleurs roses, de bonne taille, sont irrégulières comme toutes celles de la famille, et sont douées du parfum délicieux qui leur est propre, mais à un bien plus faible degré que les gousses qui renferment les graines. On sait que la Vanille est cultivée pour son parfum, et ce sont particulièrement ses gousses qui possèdent ce parfum à un degré plus concentré. Ces gousses, de la forme à peu près de celles de nos haricots ordinaires, quoique un peu plus grêles,

subissent je ne sais quelle préparation avant d'être offertes sur les marchés, car elles sont alors brillantes, paraissant comme si on les avait confites dans le sucre ou autre substance. Une seule de ces gousses ainsi préparées dans une malle suffit pour embaumer tout son contenu pendant des mois.

Dimanche, 6 *mai*. — Je vais encore, comme les dimanches précédents, dire la messe à 6 h. à l'église du Rosaire, où se trouve comme d'ordinaire une grande affluence, et où je donne la sainte communion à un grand nombre de personnes, tant blanches que noires.

Nous avons dans l'après midi la visite de M. Devenish et de M. Macarthy. Ce dernier n'a pas comme son compagnon l'avantage de parler notre idiôme. C'est un catholique irlandais très intéressant qui est professeur de chimie au collège de la reine.

Quant au premier, je l'ai déjà fait connaître, et il est toujours le même. Il parle, il gesticule, il chante ; il raconte une histoire, et en intercale dix autres dans son récit. Plus on le fréquente et plus on apprend à l'apprécier, car sans contredit, c'est un homme qui sait beaucoup, qui a beaucoup vu, et a tout retenu, et, à voir son agilité et sa présence d'esprit, avec son apparence extérieure, on a peine à croire aux 74 ans qu'il dit compter. Ajoutons qu'à tous ses talents, il joint aussi celui de faire des vers dans l'occasion. Je veux ici en citer un exemple ; ces strophes ne sont ni du Chateaubriand ni du Lamartine, mais elles le montrent sous un nouveau jour et font honneur à sa qualité de bon chrétien. C'est un cantique à la Sainte-Vierge pour le mois de Marie.

O mois de mai, quels charmes
Nous porte ton retour,
Quand la rosée en larmes
Semble pleurer d'amour !

Dans ces perles liquides
Se mire un soleil pur,
Et nos regards avides
Du Ciel cherche l'azur.

La nature avec joie
S'éveille, quand vers nous,
Notre Père t'envoie,
Beau mois de mai si doux !

Mois de la Vierge Mère,
Mois de rayons joyeux,
Où la nature entière,
Chante un concert pieux !

La plante alors bourgeonne,
L'oiseau reprend son chant
Tout tressaille et résonne
Dans ce concert touchant !

Comme, en ce mois, la sève
Remonte au sein des fleurs,
Ainsi la foi s'élève
Plus vive dans nos cœurs !

Des fleurs à peine écloses
Le parfum monte à Toi,
Douce reine des roses,
Douce reine de foi !

De l'oiseau le ramage
Vers toi s'élève aussi,
Et tout te rend hommage
Dans la nature ici !

Qu'ainsi notre prière,
Nos vœux et notre amour
A tes pieds, tendre Mère,
S'élèvent en ce jour !

Rends plus vive, ô Marie,
En ce mois, notre foi,
Quand le monde entier prie,
Et se tourne vers toi.

Lundi, 7 mai.—M. Huart n'étant pas bien, je me décide à aller passer la journée à Cocorite, chez les lépreux, dans le but surtout de faire une chasse sans merci aux coquilles tant marines que terrestres.

Comme le chapelain, le R. P. Etienne, vient passer un jour chaque semaine au presbytère, je profite de la voiture qui va le chercher et qui me ramènera de même lorsqu'elle ira le reconduire.

Je m'arme donc de tous mes instruments, sans oublier mes fameuses bottes de caoutchouc que j'avais à étrenner et qui pouvaient, disait-on, me garder les pieds secs, eussè-je de l'eau par dessus la tête.

Aussitôt arrivé, le P. monte dans la voiture, après avoir mis sa chambre et sa bibliothèque à ma disposition, et avoir donné ordre de me donner, disait-il, un dîner *passable*.

Je ne fus pas lent à me rendre sur la grève, auprès du petit quai que j'avais déjà visité.

Je pris d'abord, sur les pièces du quai et les cailloux y adjacents, plusieurs beaux Tritons, de bonne taille, des Mélongènes, des Pourpres, etc., et m'amusai longtemps à examiner 5 à 6 Actinies fixées à des pierres. Malheureusement, elles s'obstinèrent à me refuser l'étalage de leurs *petales*, je dis pétales, car on sait que ces anémones-de-mer, comme on les appelle, quoique appartenant au règne animal, sont privées de locomotion, et sont ornées à leur extrémité supérieure de ligules simulant exactement des pétales de fleurs, et donnant à l'ensemble, lorsqu'elles sont étalées, toute la ressemblance d'une Anémone ou d'un Astère.

Mais je tenais surtout à traverser le banc de vase que la vague avait amoncelé près du bord, étant sûr de trouver au delà un fond moins vaseux et des coquilles plus variés et plus belles.

Je procède donc à la traverse du susdit banc, à peine recouvert de quelques pouces d'eau en certains endroits. J'étais à peine engagé dans ce pétrin, que je reconnus que je n'avais pas choisi l'endroit le plus favorable; la saillie du quai en interceptant les vagues avait nécessairement retenu une plus grande quantité de vase. Mais procédons toujours, me dis-je, l'obstacle ne doit pas être insurmontable. Plus j'avance et plus la vase devient compacte et abondante. A chaque pas que je fais, il me faut un effort pour retirer du fond mon pied qui s'y trouve de plus en plus pressé. Mais voici que par l'effet de l'un de ces efforts, je perds l'équilibre, et j'allais m'étendre de tout mon long dans ce cloaque, si je n'avais pas tendu la main gauche pour me garantir; je dois dire que tenant de la droite ma canne pour sonder le terrain, j'avais dans ma main gauche, mon ombrelle fermée que je tenais par le milieu. Mais la vase est trop peu consistante pour offrir un obstacle capable d'arrêter mon élan, et ma gauche, quoique avec mon ombrelle en travers, s'enfonce dans la pâte liquide jusqu'au coude. Ainsi penché, la boue entre dans mes bottes, et je ne puis reprendre la position verticale que par des efforts répétés et épuisants. Le retour au rivage est aussitôt décidé, et ce n'est pas sans de grandes difficultés que je puis l'atteindre, mes bottes, à chaque pas, menaçant de s'arracher de mes pieds.

Qu'on juge de mon état maintenant. Mais je suis couvert de boue des pieds à la la tête. Ce sont surtout mes pantalons en drap noir qui ont souffert, car quant au petit habit de toile grise, ses taches sont moins apparentes et plus aisées à pallier sinon à les faire disparaître.

Mais que faire à présent ? Retournerai-je à l'hospice en cet état ?...... Je suis sur le bord de la mer et incapable d'avoir une goute d'eau, le fameux banc étant toujours là pour m'en intercepter l'accès. Allons, me dis-je, suivons la grève, il doit y avoir quelque part certains ruisseaux venant des montagnes. Heureusement que la grève est belle étant partout sablonneuse

ou en gravier. La côte, de quelques pieds seulement d'élévation, est toute érodée par l'action des vagues, et des nombreux cocotiers qui la couvrent, bon nombre sont penchés, étant minés à leur racine et tout près d'être renversés.

La vase en passant par dessus mes bottes, trop consistante, n'avait pas heureusement permis à l'eau de pénétrer jusqu'à mes pieds.

Baignant de sueur, le sang à la figure, épuisé par mes efforts, je marche et je marche, lorsqu'à la fin j'atteins un filet d'eau coulant de la côte. J'imite le coolis que j'avais vu dans l'égoût de la ville, je fais avec de la boue une chaussée au petit courant afin d'avoir assez d'eau pour opérer mes ablutions. Mes bottes sont tirées, mes pantalons, mon habit sont plus ou moins débarrassés de leurs souillures, je me repose un peu, et reprends la route de l'hospice, non toutefois sans avoir fait ample provision de coquilles qui étaient là plus abondantes et de plus facile accès.

J'arrive à l'hospice épuisé, et comme il s'en allait midi, je trouve la table toute mise. Le repas passable que le bon Père Etienne avait ordonné, n'était rien moins qu'un repas princier, il va sans dire que je fis honneur à sa table en mangeant le double de ce que j'ai coutume de prendre.

Après ce copieux repas, une petite sieste me remet complètement de ma mésaventure, et je me sens tout dispos pour une nouvelle excursion, mais c'est dans une autre direction que je veux diriger mes pas, c'est dans les broussailles et les arbres du pied de la montagne que je veux porter mes explorations.

Un double but m'attirait de ce côté, savoir : constater l'erreur d'un Père qui m'avait dit qu'en traversant l'hospice des femmes et en m'avançant un peu au delà, je trouverais un gros arbre, à tronc tout couvert d'épines, et chargé de graines rouges d'un poli de corail avec une extrémité noire. Mais la chose n'est pas possible, lui ai-je dit, ces graines sont produites

par un arbrisseau et non un grand arbre. Rendez-vous y avait-il ajouté, et vous constaterez le fait.

Traversant le corridor de la résidence des religieuses pour pénétrer dans la cour des femmes située en arrière, la supérieure veut absolument qu'un garçon de service m'accompagne. Habitué à faire mes chasses seul sans être contrôlé dans mes allures, je lui dis que je n'avais nullement besoin de ce secours ; mais je dus à la fin accepter pour ne pas la désobliger.

—Connaissez-vous, dis-je au nègre, un arbre qui rapporte des petites graines rouges avec un bout noir ?

—Il y en a un ici tout près.

Et de fait nous l'abordons, c'était en effet un très grand arbre, à tronc tout couvert d'épines.

—Mais les graines rouges ne sont pas le fruit de cet arbre ?

Oh ! non, ce sont les fruits de cet arbrisseau qui croît auprès et s'appuie sur l'arbre.

Et comme je témoigne le désir d'avoir quelques gousses de ces graines, mon nègre grimpe dans l'arbrisseau et m'en jette des poignées.

Je constatai que c'était des graines de *l'Erythrina corallodendon*, semblables à celles que j'avais cueillies à la Dominique. J'en pris une bonne provision.

En second lieu je voulais voir si dans ce bois je ne pourrais peut-être pas trouver aussi quelques mollusques terrestres, et surtout des Bulimes, qui semblent appartenir tout particulièrement à l'Amérique du Sud. Mais j'eus beau retourner les feuilles mortes, rouler tous les morceaux de bois que je rencontrai, inspecter tous les troncs d'arbres, je ne trouvai absolument rien en fait de mollusques. Du premier coup d'œil j'avais aussi jugé la place comme n'étant pas favorable à cette chasse. Le sentier que nous suivions était à peu de chose près le lit

d'un torrent desséché, qui doit se gonfler dans la saison des pluies et entraîner les mollusques qui en auraient fait leur habitat. Je me contentai donc de cueillir quelques insectes et des plantes.

Ayant changé de direction pour retourner à l'hospice, nous suivons un sentier à travers de hautes herbes. Et voilà qu'en un certain endroit je vois un énorme nid de guêpes, d'au moins 2 pieds de long sur une dizaine de pouces de diamètre, attaché à un arbre penché sur le sentier. Une trentaine des propriétaires de la demeure se promenaient sur la surface encroutée et non papilleuse de la construction, elles me parurent énormes.

Prenez garde, me dit le nègre, après être passé, ces guêpes sont très mauvaises. Passez tranquillement sans faire mine de les remarquer.

—Mais je ne veux pas m'exposer à leurs blessures.

Et je préférai me perdre dans les hautes herbes pour faire un détour.

—Pourtant, dis-je au nègre après l'avoir rejoint, je voudrais bien capturer quelques unes de ces guêpes.

—Donnez-moi votre filet, me dit-il, rien de plus facile que d'en prendre quelques-unes, mais je ne réponds pas de ce que pourraient faire les autres.

—Alors il est plus prudent de ne pas tenter l'attaque, car à juger de ces bestioles par leur taille, nul doute qu'une attaque de l'une de leurs légions ne soit très redoutable.

Et à mon grand regret, je me résignai à me priver d'ajouter ce trophée à mes autres victoires.

Revenus dans le parc qui avoisine l'hospice, je remarquai quelques énormes caisses en fer gisant sur le sol.

—Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

—C'est un *pis*.

—Un pis ?

—Oui, un pis.

—Mais qu'est-ce qu'un pis de cette façon ?

—C'est pour amasser de l'eau quand il mouille.

M'étant approché, je reconnus en effet que ces boîtes en fer, étaient de vieilles citernes, comme j'en avais vu à San-Fernando, et qu'on les avait renversées là sur l'ouverture de puits pour prévenir contre les chutes qu'on aurait pu y faire.

Peu habitué à leur patois, je n'avais pu imaginer qu'on pouvait ainsi supprimer l'u dans le mot puits.

Comme j'approchais de l'hospice, je vis une lépreuse, accroupie au pied d'un arbre, qui, avec un copeau chassait le pus s'échappant des doigts de ses pieds ou peut-être même en séparant quelques articulations, car je n'eus pas le courage de l'examiner assez attentivement pour bien m'en rendre compte. Involontairement je me rappelai le saint homme Job sur son fumier pansant aussi ses plaies avec des tessons.

Il y avait à peine un quart d'heure que je causais avec les religieuses, lorsqu'arriva la voiture ramenant le P. Etienne et devant me reconduire au presbytère.

Mardi 8 *mai.*—Fatigué de mon excursion de la veille, je n'en entreprends aucune autre aujourd'hui. Il me faut d'ailleurs faire une revue de mes captures de Cocorite et les préparer en débarassant les vivantes de leurs habitants et en lavant le tout.

Je remarque dans l'amas deux univales à conformation des plus singulières, dans la forme des *Uvanilla,* à base aplatie, mais avec la spire bien moins élevée, elles sont chargées de débris d'autres coquilles ou de petits cailloux sur chaque tour de spire d'une façon que je n'avais encore jamais remarquée. On voit souvent des huîtres et autres bivalves porter des parasites sur leur dos, mais ici c'est une coquille à tours réguliers, à

spire normale, chargée de ces corps étrangers disposés si régulièrement qu'on les dirait faire partie de la demeure de l'animal. Après recherches dans les auteurs, j'ai pu constater que c'étaient des *Xenophora*, Fischer, qui constituent une petite famille, les Xénophorides. Ces mollusques consolident leur coquille par des corps étrangers, qu'ils aglutinent à leur test, pour leur permettre sans doute de résister plus facilement aux mouvements des vagues; et ces corps viennent par la croissance de la coquille à s'incruster dans le test, comme s'ils en faisaient nécessairement partie. On remarque que chaque espèce choisit des matériaux particuliers. J'ai pu en distinguer 2 espèces différentes, savoir: *Xenophora indica*, Gmelin, et *X. solaris*, Linné.

Leur nom même suffirait pour nous renseigner sur la particularité qui leur est propre, venant de deux mots grecs qui la déterminent clairement, *Xenos*, étranger, et *pherô*, je porte.

Le P. Hilaire nous ayant proposé de l'accompagner à Saint-Juan (1) où il devait aller faire un enterrement dans l'après midi, nous acceptons bien volontiers, pour faire connaissance avec une localité encore nouvelle pour nous.

Saint-Juan n'est qu'à 4 milles de Port-d'Espagne, et le trajet se fait en chemin de fer. Partis à 1½ h., nous étions de retour à 7 h.

Je ne manquai pas d'explorer le bois du voisinage et les bords de la belle petite rivière qui passe là, et je pus cueillir plusieurs exemplaires du superbe *Bulimus oblongus*, dont je tenais à faire ample provision.

Cette petite rivière qui n'a pas plus de 5 à 6 pieds de largeur, étant sujette à inonder les terrains voisins dans la saison des pluies, on a endigué son cours dans des rives artificielles en concret. Ses bords sont tout garnis de bambous s'élevant

(1) Prononcez : *sain ouan*.

jusqu'à 40 et 50 pieds, et l'eau qu'elle charrie et si claire et si limpide que, quoique de peu de profondeur, elle inspire le désir de s'y plonger, pour y trouver un rafraichissement contre la haute température de cet endroit abrité.

Ce n'est que vers les 4h. qu'arrive le corps que l'on devait inhumer, porté à bras et suivi d'une assez nombreuse assistance. Deux femmes qui suivent portent chacune une chaise pour y appuyer la bière dans les relais, et un homme sous son bras le couvercle, car comme je l'ai déjà rapporté, on ne clôt la bière ici qu'après les prières faites à l'église ; et c'est aussitôt après ces prières, pendant la fermeture de la bière, qu'éclatent les sanglots et lamentations des parents et amis, ou plutôt les pleurs de convention dont il faut faire parade, car trois minutes après on suit le corps au cimetière en causant et en ricanant avec ses voisins. C'est absolument comme cela, temps des pleurs et temps des ris ; temps de s'attrister et temps d'oublier. Chez nous un criminel a 24 heures pour maudire son juge ; ici un mort a cinq minute pour être pleuré, rien de plus commode.

Mais jugez si une bière ainsi ouverte présente un spectacle appétissant en offrant la vue d'un cadavre nègre ; ajoutez que ça ne sent pas toujours la vanille !

J'ai remarqué cependant à propos de senteurs, que dans les climats secs et à haute température, les odeurs intenses, bonnes ou mauvaises, se répandent beaucoup moins que dans nos climats froids à température humide. J'ai vu en Orient des cabinets d'aisance dans des résidences, sans aucun égoût, et c'est à peine si on en percevait l'odeur en y entrant. La raison en est, je pense, que l'air étant beaucoup plus raréfié dans ces climats, les mollécules odoriférantes manquent, pour les transporter au loin, des véhicules qu'elles trouvent dans les particules humides de notre atmosphère concentrée.

Mercredi 9 *mai.*—L'agent de nos steamers nous informe ce matin que le *Bermuda* qui doit nous repatrier, doit être ici

après demain le 11. Ainsi soit-il, dîmes-nous, car nous avons grande soif des nouvelles du pays.

Le P. Marie-Joseph étant indisposé me presse de le remplacer ce soir et de prêcher au Rosaire au mois de Marie, à 7h. Comment refuser ? les Pères sont si bons, si complaisants, si aimables.

L'église est remplie, on fait à l'orgue un chant magnifique, l'assistance est des plus attentives et des plus respectueuses, mais quelle chaleur ! L'eau me ruiselle sur le corps jusqu'à pénétrer mes habits ; et avec cela nulle indisposition. Je crois vraiment que j'étais destiné à habiter des pays chauds, car je m'accommode fort bien de ces hautes températures.

Jeudi, 10 *mai*.—C'est aujourd'hui le jour de l'Ascension, mais on n'en fait rien ici.

Je commence à préparer mes malles pour le départ. Les insectes, les plantes, les mollusques sont disposés de manière à n'avoir pas à souffrir dans le trajet.

Je vais faire une dernière visite au P. Forestier, pour compléter l'inspection des plantes que porte l'enclos de l'orphelinat. L'arbre à pain, les bananiers, orangers, citroniers, papayers, corrosols etc. avaient été reconnus, mais il restait encore un coin à l'ouest que je n'avais pas visité, et quelle ne fut pas ma surprise, en m'avançant dans cette direction, de voir des citrouilles, oui de véritables citrouilles, du moins par la forme et le volume, pendre aux branches d'un petit arbre de 20 à 25 pieds de hauteur. C'est bien pour le coup que si le Garo du bonhomme Lafontaine eût vu cela, se serait exclamé : que l'auteur de la nature en a agi avec sagesse cette fois, en proportionnant les fruits à la taille des arbres qui les portent. Mais gare à lui si une telle calebasse, car c'est des calebasses que je veux parler, lui eût tombé sur le nez, il aurait encore préféré avoir l'épiderme attaqué par la pointe aiguë d'un gland, que de se voir le nez aplati par cette lourde masse. Le

calebassier, *Crescentia cujete*, Linné, est un petit arbre de 12 à 20 pieds, sur un diamètre de 10 à 12 pouces, qui appartient à la famille des Crescentiacées. Il produit des fruits originant, non des rameaux, mais du tronc ou des grosses branches à la manière du Cacao. Ces fruits arrondis, lisses, atteignent souvent jusqu'à 15 et 20 pouces de diamètre, couverts d'une écorce mince, cornée, très dure lorsqu'elle est desséchée, et qu'on utilise pour en faire des vases de cuisine. On en voit souvent aux femmes offrant des fruits ou autres légumes sur les marchés.

Vendredi, 11 *mai*—Enfin notre *Bermuda* est arrivé et nous avons l'assurance que demain à 4h. P. M. nous laisserons la Trinidad, juste un mois après notre arrivée.

Je reçois une lettre de chez moi par laquelle je vois qu'on m'a déjà écrit depuis mon départ. Ces lettres seraient probablement restées à St-Kitts à m'attendre ; le service des postes se fait d'ailleurs fort irrégulièrement dans ces îles.

Nous avons dans l'avant midi la visite de l'évêque de Curaçao, avec le curé de sa cathédrale et 3 Frères qu'il vient de chercher en Europe. Il emmenait aussi six Sœurs mais qui sont restées à bord durant l'escale.

L'île de Curaçao, qui contient 32,000 habitants, appartient à la Hollande, et l'évêque est aussi un hollandais, mais il parle bien le français. Comme il appartient à l'ordre de S. Dominique, il a donné le *Deo gratias* à table, ce qui ne peut être accordé que par les seuls évêques de l'ordre. Cet évêque qui est encore dans l'âge moyen, paraît plein de zèle pour le salut de son troupeau. Il ramenait avec lui le fils du gouverneur de son île, jeune homme de 17 ans, protestant, qui paraissait fort gêné au milieu de tous ces prêtres et religieux.

QUATRIÈME PARTIE.

LE RETOUR.

De Trinidad à Québec.

Souvenir des bons Pères.—A bord du *Bermuda*.—Point de débarquement à la Barbade.—Ste Lucie; nous y prenons le P. Siredey.—Au presbytère de Roseau.—Descente sur la grève à la Dominique; les laveuses noires; ananas, citrons, abricots, fruits de l'arbre à pain; plongeurs nègres.—Montserrat.—Antigue; le Rév. Fogarty; excursion dans la campagne; M. Camacho; un *Mirabilis* en fleur.—Névis.—St-Kitts; lettres; descente sur la grève à Sandy Point; cueillette de mollusques; intronisé capitaine; une canne à sucre.—Les poissons volants, les sargasses, les Ptéropodes, la mer d'huile.—Brooklyn, New-York, Québec.

Samedi, 12 *mai*.—Ayant été faire nos adieux la veille à l'archevêque, il ne nous restait plus qu'à boucler nos malles pour prendre congé de nos généreux et estimables hôtes.

Comme je remporte une bonne provision de coquilles, plantes, fruits etc. je vais acheter un panier ou manne pour faire du tout un colis spécial. Il va sans dire que la pièce

principale dans tout ce que j'avais récolté de spécimens, reçoit une attention particulière. C'était la peau de cet Iguane mesurant 4½ pieds de longueur, dont m'avait gratifié le P. Hyacinthe. Déjà vieille et fort peu ménagée, elle était tant soit peu défectueuse, cependant je jugeai que M. C. Dionne, l'habile taxidermiste de l'Université Laval, pourrait encore en faire un spécimen de quelque valeur, vu surtout sa rareté dans nos musées.

A 3 h. P. M., par une pluie fort abondante, le Révd. P. Marie-Joseph vient nous conduire au quai avec la voiture du couvent. Nous étions débarqués avec la pluie, et c'est avec la pluie que nous rembarquons. Mais nous la remarquons à peine, tout entiers que nous sommes aux émotions éprouvées en nous séparant des bons Pères avec lesquels nous avons vécu en frères durant un long mois. Jamais le souvenir de l'agréable séjour que nous avons fait chez eux ne s'effacera de ma mémoire. Toujours je me rappellerai avec bonheur les noms de ces aimables Pères, qui par leurs allures toutes fraternelles et en multipliant les égards et les prévenances, m'ont fait oublier que j'étais à l'étranger : le Prieur, R. P. Hilaire, qui sait unir tant de pieté à une gaîté toujours constante, assaisonnant sans cesse sa conversation d'anecdotes toujours piquantes, et toujours prêt à loger un bon mot ou un calembourg pour soutenir l'intérêt de la conversation. Le P. Marie-Joseph toujours si prévenant et à l'affut de tout ce qui pourrait me plaire dans mes études d'histoire naturelle ; son frère le P. Siméon qui, originaire de la Martinique, avait passé une partie de son enfance en Afrique, où se trouvait alors son père officier dans l'armée française, et m'intéressait si vivement par ses réminiscences de son jeune âge. Le P. Hyacinthe qui prenait un si vif intérêt à mes collections et m'avait fait don de mon Iguane. Le bon P. Thomas, ce fils d'Albion, qu'on aurait cru en dehors de son milieu naturel dans une atmosphère catholique et un cloître

religieux, lui aussi avait mis à ma disposition son panier de spécimens, dans lequel j'ai puisé de superbes porcelaines (*Cypræa*), un crâne de jaguar etc. Puis le P. Dominique, grand-vicaire de l'archevêque, ancien prieur de la communauté, toujours souffrant, mais toujours prêt à offrir sa coopération du religieux dévouement à l'exercice du saint ministère; le savant P. Etienne au milieu de ses lépreux, le P. Victor, ce méridional mi-français et mi-italien, qui, pour peu qu'il souriât, ne savait plus joindre les lèvres pour articuler ses expressions, aussi combien de fois hésitions-nous à le comprendre. Et les bons frères dont la piété et l'assiduité à leur besogne m'ont tant de fois édifié!

Ce sont là autant de souvenirs qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, et qui serviront à soutenir mon courage dans les épreuves auxquelles la divine Providence pourrait me soumettre, en me rappelant, comme compensation, les douceurs dont il m'a été donné de jouir parmi ces saints religieux, dans cet Eden de la nature.

C'est avec un cœur brisé par l'émotion que j'ai dit un adieu éternel à de si aimables amis, et si la Providence nous offre jamais l'occasion de nous rencontrer encore en ce monde, ce sera une fête pour moi et une des réminiscences des plus douces à mon cœur.

Les bons Pères, avec la charité qui les distingue, avaient bien voulu nous donner des marques d'attachement; puisse au moins notre séjour parmi eux n'avoir eu rien de propre à diminuer la trop bonne opinion qu'ils s'étaient déjà formée des prêtres canadiens.

La société est assez nombreuse à bord, car elle compred une troupe d'acteurs qui avait passé plusieurs jours à Trinidad et qni s'en retournait à la Barbade. Nous n'étions pas encore en mouvement, qu'un passager nous avertit, d'un air effaré, qu'il y avait à bord un homme dangereux. Après informations nous

sûmes que c'était un engagé de la troupe qui ayant rompu son engagement, était l'objet des poursuites de l'autorité, que cet individu qu'on n'avait pu réussir à trouver, devait être nécessairement à bord. Qu'il y soit ou n'y soit pas, dis-je à M. Huart, *quid ad nos?* pourvu qu'ils ne s'avisent pas de nous donner une scène de revolver ou de yatagan, dans le trajet.

L'ancre se lève à 4 h. et nous voilà en route pour le retour.

Ce n'est qu'à travers les glaces émaillées des gouttelettes de pluie que nous voyons N.-D. de Laventille, ce phare céleste qui protège Trinidad, s'effacer peu à peu pour se soustraire totalement à notre vue. Bientôt nous passons dans les bouches que forment les îles du nord et nous voilà en pleine mer.

La cabine n° 3 nous est assignée; comme la pluie force à tenir tout fermé, il fait une chaleur suffocante, qui permet guère le sommeil. Aussi je me lève presque aussitôt après m'être mis au lit, je dirais mieux fourré dans mon étui, pour aller chercher un peu d'air sur les canapés du salon. Je constate que déjà plus d'un autre ont eu la même pensée, et toutes les places sont bientôt occupées.

Dimanche, 13 *mai*, *en mer.*—Vers 7h. du matin la pluie cesse et un bon vent vient chasser les nuages. Mais ce bon vent en ramenant la sérenité de l'atmosphère, soulève en même temps la mer, et comme nous l'avons directement debout, il agite fortement notre *Bermuda*, qui se livre d'autant plus au tangage, qu'encore veuf de chargement, il manque de lest pour lui donner de l'aplomb. Plus d'un passager commencent déjà à ressentir les étreintes du mal de mer. M. Huart, qui ne tient nullement à sa réputation de marin, est un des premiers à céder aux sollicitations du déplaisant visiteur, il garde le lit toute la journée sans prendre presque aucune nourriture.

A 4 heures P. M. nous sommes en face de Bridgetown, capitale de l'île de Barbade, où nous laissons 11 passagers, au nombre desquels se trouvent nos acteurs.

Comme nous n'avons aucun chargement à prendre ici, nous n'avons pas le temps de descendre à terre. Je le regrette vivement, car en outre du plaisir que j'aurais eu à aller serrer de nouveau la main du bon P. Strickland, j'avais à prendre ici un bon colis de mollusques et de coraux. Le bon Père avait voulu se charger de faire lui-même le colis, mais comme il me répugnait de mettre si largement sa générosité à contribution, en le dépouillant de ses collections, je m'étais réservé de choisir moi-même les pièces dont j'aurais eu particulièrement besoin, et voilà que nous ne pouvons seulement pas mettre le pied à terre. Que je m'applaudis d'avoir fait provision des plus petites espèces qu'il m'offrait: *Purpura*, *Littorina*, *Venus*, *Tupes*, *Tellina*, *etc*.

Lundi, 14 *mars*, *en face de Castries, île de Ste-Lucie.*— Ce matin à 5h. dans le port de Castries. Nous y trouvons l'*Orinoco*, steamer de notre ligne dans sa course en sens contraire.

Ici comme à la Barbade, nous n'avons aucun chargement à prendre, aussi en repartons-nous presque aussitôt. Nous n'avons pas même le temps d'aller presser la main du brave P. Tapon qui nous avait si bien accueillis en allant.

Nous prenons ici un passager fort agréable pour nous, c'est le R. P. Siredey, de la Miséricorde, de Paris, dont nous avions fait la connaissance à la Pointe-à-Pitre où il était venu prêcher le carême. Notre vaissau ne devant pas toucher la Guadeloupe, et le Père désirant visiter les Etats-Unis et peut-être le Canada, avant de retourner en France, s'était embarqué pour la Barbade, afin de prendre là un vaisseau pour New-York; arrivé la veille à Castries, on l'avait instruit que le *Bermuda* devait passer le lendemain, et qu'il pourrait le prendre là même. Voilà l'heureux hasard qui nous permit d'avoir un si agréable compagnon de route.

Le P. Siredey est doué de talents peu ordinaires, on le dit

surtout excellent orateur; n'ayant pas encore 30 ans, il est déjà monté dans la chaire des principales églises de Paris.

Nous prenons aussi à Castries un jeune créole du nom de Monplaisir, qui s'en va occuper une certaine position à Boston. Nous nous amusons beaucoup avec ce charmant jeune homme en nous faisant donner des leçons de langage créole, car avec l'anglais qu'il parlait avec peine, il n'avait que ce langage bâtard pour se faire comprendre, ne comprenant pas toujours lui-même ce que nous lui disions en français.

Nous passons vers midi devant la Martinique, mais comme les lois de la quarantaine, au sujet de la variole, y sont encore en vigueur, nous ne nous y arrêtons pas, nous ne faisons qu'échanger les malles au large.

La mer est beaucoup plus paisible aujourd'hui, et M. Huart a pu laisser sa cabine pour se montrer sur le pont.

A 5 h. nous jetons l'ancre devant Roseau, île de la Dominique. Je descends à terre avec les deux autres prêtres, et nous nous dirigeons vers le presbytère où nous nous proposions de passer la nuit. Le P. Couturier nous reçoit avec l'urbanité qui le caractérise, mais il nous apprend que l'évêque, Mgr Naugton, est arrivé d'Europe, plus tôt qu'il n'était attendu, et que des ouvriers peintres étant dans le moment à travailler dans la maison, il se trouvait fort à l'étroit pour les appartements. Cependant il insiste pour nous retenir, s'offrant de nous improviser des lits sur les sofas. Mais ayant nos cabines à bord, nous ne voulons pas lui imposer cette gêne, et vers les 8 hrs., nous retournons à notre *Bermuda*.

Roseau m'a paru encore plus triste que la première fois que j'y suis descendu; tout est mort ici, l'herbe croît sans contrainte à travers les cailloux ronds qui pavent les rues; un étranger qui passe est tout un événement, chacun s'empresse de le remarquer. J'ai déjà dit que la Dominique qui est très fertile, n'a pas la moitié de son sol cultivée. Le nègre pares-

seux de nature, trouve ici la vie si facile, qu'il préfère le dénument et le stricte nécessaire au travail qu'il lui faudrait employer pour se donner un peu plus de comfort et une nourriture plus recherchée. Les fruits de toutes sortes dont les forêts abondent, les coquillages dont la grève est couverte, et l'eau de la mer qui est épaisse de poissons, lui offrent ses aliments de chaque jour pour entretenir sa paresse. Aussi voit-on, depuis que la baisse du sucre a forcé certains propriétaires d'usines à interrompre leurs opérations, leurs champs fertiles revenir à l'état sauvage, en remplaçant les cultures par des broussailles et des arbrisseaux.

Il est vraiment étonnant comme la vie est facile dans ces riches climats où la nature est si prodigue de ses dons. A part les fruits des forêts qui sont si abondants, les coquillages de la mer offrent une ressource que j'étais loin de soupçonner si avantageuse. Ce ne sont pas des huîtres comme dans le bas de notre golfe, qui sont plutôt une friandise qu'une nourriture réelle, mais c'est de la véritable chair, tendre, appétissante et variée qu'offrent ces mollusques.

La première fois que je donnai à notre cuisinier de Port-d'Espagne, une énorme Mélongène pour la débarrasser de sa chair, il me dit que c'était bon à manger, mais je lui répondis que je lui abandonnais bien volontiers la bête, pourvu que j'eusse la coquille. Cependant quelques jours après, un certain vendredi, on nous servit au réfectoire des dominicains des coquillages de 7 à 8 espèces que je trouvai tous de fort bon goût, très appétissants, et à part les petites huîtres de l'endroit et des Vénus que nous mangions crues, les autres étaient cuits, dans leurs coquilles mêmes, Tritons, Mélongènes, Pyrules, etc.

Ajoutez les poissons, les tortues, et, à la Dominique, cette grenouille des bois, *Rana gigas*, si recherchée et si abondante ; ne dirait-on pas que la nature ici tient toujours table prête à l'indolent peau noire pour l'exempter du travail ?

Mardi, 15 *mai, à la Dominique.*—A 10 h. nous laissons Roseau pour aller un peu plus loin prendre du chargement à une vaste usine qui se trouve là. Comme le chargement doit être assez long, je me rends à terre dans l'espoir d'y trouver quelque chose ; mais c'est une disette complète de tout spécimen, la grève est toute courte et bornée par un énorme banc de gravier dans lequel on ne trouve seulement pas de débris de coquilles. Des enfants que je paye vont me chercher à une pointe assez éloignée quelques Littorines et Pourpres, mais fort usées et déterriorées.

Je monte alors sur le chemin dans l'espoir d'y trouver quelques insectes sur les écorces et les feuilles des arbres qui le bordent ; mais même désolation, rien qui mérite attention.

Vêtu d'un habit de toile grise avec une cravate de couleur, je suis tout surpris de me voir saluer partout par ces mots : Bonjou Pê !

—Mais qui vous a dit que je suis prêtre ?

—Vous, p'êché, catédale, me dit une fille repassant du linge à une porte.

Allons, me dis-je, il ne ferait pas bon de se rendre ici coupable de quelque méfait et de se déguiser ensuite pour n'être pas reconnu.

Cette grève, qui du pont du bateau paraissait déserte, est toute garnie, sous les arbres qui bordent le chemin, de huttes plus misérables les unes que les autres, et éparpillées sans aucun ordre. Mon passage en ce lieu est tout un événement pour ces faces noires. Je parviens jusqu'à une petite rivière où je vois une douzaine de femmes occupées à laver du linge. A l'eau à mi-jambes, elles battent leur linge sur des gros cailloux. Elles font mine de ranger un peu leur toilette à mon approche ; il faut avouer aussi que fort simple, trop simple, cette toilette laissait un peu à désirer. Mais ce qui me frappe le plus dans leur accoutrement, c'est de les voir toutes, tout en manipulant

leur linge, avec une pipe à la bouche. C'est la première fois que je voyais les négresses fumer ainsi.

A 2h. P. M. nous laissons ce poste pour aller à un autre à quelques milles plus loin prendre aussi du chargement. Découragé par mon insuccès du matin, je reste à bord, m'amusant à examiner tous les fruits que l'on vient offrir : ananas superbes, parfaitement mûrs, abricots, citrons, fruits de l'arbre à pain, œufs etc., et à quels prix ? Ananas 3 à 4 cts, abricots 1 ct, œufs 2 pour 3 cts, etc.

Mais voici que des plongeurs, comme nous en avions vu à la Martinique, se présentent aussi pour avoir des sous, non en échange de fruits, mais comme récompense de leur habileté. Leurs vaisseaux—si on peut appeler ça vaisseaux—sont encore plus simples que ceux des Martiniquois. Sept à huit perches de bambous liées ensemble composent tout le vaisseau. Le plongeur s'assied au milieu et avec une rame qu'il appuye entre les extrémités de deux des perches du radeau, il goudille si adroitement qu'il s'avance avec une vitesse vraiment incroyable. Ils attendent près du bateau, et si on lance un sou à la mer, ils s'élancent tous à sa poursuite et ne l'attrapent souvent qu'à une grande profondeur. Le vainqueur triomphant nous exhibe la pièce comme trophée de sa victoire, et se la met dans la bouche, car il n'a pas d'autre poche où il pourrait la conserver, n'ayant d'autres habits que ceux de notre père Adam dans le paradis terrestre.

A 8 h. nous laissons définitivement la Dominique. Le temps est superbe et la mer fort calme. Nous prolongeons la veillée fort tard sur le port, car il fait dans nos cabines une chaleur qui nous enlève le sommeil. Si nous ouvrons les fenêtres, nous redoutons les courants d'air frais que nous pouvons rencontrer, et si nous les tenons closes, c'est une chaleur suffocante, insupportable ; aussi avons-nous soin de reprendre dans le jour, dans des chaises-lits sur le pont, ces lacunes de sommeil que nous laissent les nuits.

Mercredi, 16 *mai*, *devant Montserrat.*—A 5 h. ce matin nous sommes devant Montserrat, île de trois lieues seulement de longueur, qui appartient aussi à l'Angleterre. Cette île fort montueuse possède cependant des vallées très fertiles et très bien cultivées.

Nous allons prendre du chargement à deux endroits différents, et revenons devant Plymouth son unique ville, de 8,000 habitants. De la pluie et le peu d'espoir de faire quelque capture de valeur me décident à ne pas descendre à terre.

Jeudi 17 *mai*, *en face d'Antigue.*—A 5 heures ce matin nous sommes dans le port de St-Jean, île d'Antigue. Nous ne nous proposions guère de descendre à terre, mais une invitation du Rév. M. Fogarty, nous décida à aller passer la journée avec lui.

La baie est profonde et nous ne mouillons qu'à l'entrée, un petit bateau à vapeur vient nous prendre et en moins d'une demi-heure nous sommes au quai.

Nous passons tout près d'un petit rocher s'élevant à peine au-dessus de l'eau, où huit pélicans bruns, *Pelecanus fuscus*, dans leur mine disgracieuse, nous regardent passer d'un air philosophique, semblant défier les attaques. Cependant un bon tireur, du bateau même, aurait pu en inquiéter plus d'un; mais ni chasseur, ni armes parmi nous.

Nous trouvons M. Fogarty tel que nous l'avions connu à notre passage, toujours gai, poli, prévenant.

Voulant nous faire faire une promenade dans la campagne, il fait venir une seconde voiture et avec la sienne nous conduit à plus de deux milles à une usine considérable que possède un M. Camacho, avec son frère, le voisin du presbytère. La résidence du co-propriétaire à la campagne n'est rien moins qu'un château, sur une élévation qui donne vue sur tous les alen-

tours. Recevant l'ombre de grands arbres qui l'entourent, par son exposition à tous les vents, cette résidence fait oublier qu'on est sous un climat tropical.

Revenus à la ville nous allons faire visite à Madame Camacho, la voisine du presbytère, dont nous avions vu le mari à la campagne.

Si la résidence du frère est un château au milieu des champs, celle-ci est un palais au milieu de la ville. Un tunnel à claire voie que couvrent des rosiers grimpants à fleurs d'un volume extraordinaire, précède l'entrée principale, et partout ce ne sont que des fleurs, le parterre qui avoisine, les vérandas, les escaliers nous montrent partout des échantillons de cette luxueuse flore des tropiques, des cactus aux formes les plus étranges, des bégonias variés à l'infini, des vanilles, girofliers etc, etc.

Mais en fait de fleurs, le parterre des sœurs (*Sœurs de la Vierge fidèle*) nous offre un spécimen qui laisse en arrière tous ses rivaux pour l'éclat, la coloration, la forme de ses corolles et la masse énorme qu'il présente. C'est un Mirabilis, le flamborough des anglais. C'est un arbre de 20 à 25 pieds de hauteur, à branches fort étalées et portant des bouquets de fleurs rouges assez nombreux pour faire disparaître toute tige ou branche qui les porte.

La population d'Antigue est en grande partie d'origine portugaise, ce qui lui donne un caractère bien différent de celle des autres îles où domine la race africaine. Bien que de teint assez coloré, les créoles portugais n'ont rien de commun avec le type africain, ils leur sont aussi bien supérieurs en talents, en intelligence et en civilisation.

Le pasteur ne reçoit rien ici du gouvernement, mais ses ouailles lui font un traitement généreux qu'on envierait en beaucoup d'autres endroits.

Après une journée des plus agréables, nous revenons à notre bateau, enchantés de l'agréable diversion que nous avions pu faire à la monotonie de notre vie de bord.

Comme j'avais parlé fleurs avec Mad. Camacho, elle ne voulut pas me laisser partir sans me forcer à accepter deux pots de sa véranda, l'un contenant un bégonia fort rare, et l'autre une fougère, *Adiantum*, tout à fait remarquable. Il va sans dire que je leur donnai le soin convenable et les installai dans le bateau pour avoir de l'air sans toutefois recevoir directement les rayons du soleil.

Vendredi, 18 *mai, devant Névis.*—A 5h. ce matin nous jetons l'ancre devant Névis, île de peu d'étendue, mais fort bien cultivée, qui appartient aussi à l'Angleterre et contient environ 10,000 habitants. Sa capitale est Charlestown, ville de peu d'apparence.

Nous levons l'ancre à 11h. pour nous arrêter une heure plus tard à Basseterre, île de St Kitts. Il me tardait d'arriver à cette ville, parce que je savais que j'y trouverais des lettres à mon adresse. Aussi je ne fus pas lent à descendre à terre et à me rendre chez le Rév. M. Smith, où je trouvai en effet une lettre pour moi et deux pour M. Huart qui, n'étant pas bien, était resté à bord.

Malheureusement pour moi la lettre que je recevais était de date antérieure à celle que j'avais reçue à Trinidad. Mais quel plaisir que ces nouvelles du pays, de la famille, lorsqu'on en est éloigné! Comme ces riens qu'on aurait à peine remarqués étant présents, ont d'intérêt lorsqu'on est éloigné, la distance semble alors être disparue, et pendant cette lecture de quelques minutes, nous nous croyons déjà au foyer, au milieu de tout ce que nous avons de cher.

Je n'avais pas oublié les cactus tête-d'anglais que j'avais vus dans le jardin public en face du presbytère. Je désirais fort en

obtenir quelques boutures, et je ne savais à qui m'adresser. Mais M. Smith vint me tirer d'embarras ; s'adressant au jardinier, il lui demanda s'il ne pourrait pas détacher une ou deux des boules qui croissaient à la base de chaque pied adulte ?— Rien de plus facile, dit celui-ci ; et s'armant de sa truelle de jardinier, il la plongea dans le corps de la plante-mère, pour enlever une large base à la tige nouvelle qu'il vouloit détacher. Il m'en offrit deux superbes, et parut très satisfait du 25 cts., que je lui coulai dans la main.

A 5h. nous laissons Basse-terre, pour nous arrêter, une heure plus tard, à Sandy-Point où nous avions un fort chargement à prendre.

Samedi, 19 *mai*, *Sandy-Point, île St-Kitts*.—L'île St-Kitts, avec ses belles cultures de canne, ses bosquets de palmiers abritant de leur ombre les demeures princières des propriétaires du sol, les hautes cheminées de ses usines témoignant par l'épaisse fumée qu'elles vomissent, de l'activité qui règne en ces lieux, présente de toute part des points de vue ravissants. Les hautes montagnes qui la couronnent, projetant sur l'horizon leur silhouette onduleuse, sont toutes d'anciens volcans éteints. Plusieurs cimes conservent encore la forme de leurs cratères qui, après avoir pendant des miliers de siècles peut-être, vomi fumée, flammes et lave, sont maintenant éteints, et au lieu de lancer vers le ciel leurs globes de feu avec leurs liquides incandescents, se couronnent aujourd'hui d'une luxuriante végétation, semblant jalouser la culture des plaines.

Les flancs des montagnes recouverts d'une couche de lave volcanique, paraissent d'abord absolument nus et à surface métallique ; mais cette chemise pierreuse, quelque dure qu'elle soit lorsqu'elle est fraiche, finit ensuite par se déterriorer sous l'action des influences atmosphériques, et, avec la chaleur et l'humidité de ces climats, se couvre bientôt d'une végétation vigoureuse et abondante. On voit même des pics en certains

endroits revêtus, comme les monts arrondis, d'une épaisse chevelure arborescente. Ce n'est à proprement parler que dans nos climats du nord qu'on voit le globe nous montrer ses os à nu comme sur les bords du Saguenay et les côtes du Labrador, plus on avance vers le sud, plus on voit la végétation se répandre abondante sur les monts élevés comme dans les plaines.

Comme nous avions toute la longue journée à passer ici, je me rends à terre pour étudier les productions naturelles que pourrait m'offrir la grève ou la végétation de la rive.

Je laisse donc le quai avec ses travailleurs et m'avance sur la plage, l'ombrelle sur la tête et la canne à la main pour déloger les spécimens que je découvrirais plus ou moins cachés dans le sable. Mais voici que ma présence est tout un événement pour les nombreux habitants noirs de la rive. Avec mes pantalons noirs et mon habit gris, on me prend partout pour le capitaine du steamer à l'ancre où s'opère le chargement, et les offres de service se présentent de toutes parts.

En vain je m'écarte de la rive pour suivre le bord de l'eau sur la plage, les mères suivies de leurs marmots nus, les jeunes filles surtout, me poursuivent jusque là.

Capitaine, dit un jeune homme, combien me demandez-vous pour me transporter à New-York ? Je voudrais y aller pour y gagner quelque argent ; y aurais-je quelque chance ?

Je dois dire que partout ici c'est la langue anglaise dont on fait usage.

Une femme suivie de trois enfants nus de 6 à 10 ans vient me présenter un *tract* wesléien, en me demandant quelque chose pour leur église qu'elle me montre dans le voisinage.

—Mais avant de travailler à orner votre église, habillez donc ces enfants qui vous suivent.

—Et pourquoi ? il ne fait pas froid ici, ils sont bien comme cela.

—Et bien, pourquoi ne prenez-vous pas leur costume puisqu'il ne fait jamais froid ?

—Mais ce n'est pas la même chose, les grandes personnes doivent se couvrir, mais les enfants peuvent fort bien s'en dispenser.

Mais ce sont surtout les jeunes filles qui se montrent avides d'obtenir quelque chose. L'une veut avoir ma chaîne de montre, une autre mon ombrelle, ma canne, etc. Donnez-nous quelque chose, répétaient-elles toutes.

Comme j'en remarquais une beaucoup moins noire que les autres, et à traits plus réguliers,

—Mais vous, vous n'êtes pas africaine, lui dis-je ?

—Non je suis portugaise et catholique, n'écoutez pas ces folles de négresses, poursuivit-elle, elles sont effrontées et capables de tout.

—Mais je ne suis pas le capitaine, leur dis-je, je ne suis qu'un passager, et comme je suis naturaliste, je continue à la recherche de spécimens d'histoire naturelle.

Je vis bien à leur air ébahi que naturaliste, spécimens, histoire naturelle, ne se trouvaient pas dans leur vocabulaire, tout de même je me mis à cueillir des Littorines que je voyais là sur d'énormes cailloux que venait battre la lame. Les enfants vinrent aussitôt me prêter leur concours, et comme ils ne craignaient nullement de mouiller leur chemise, ils s'élançaient sans crainte dans l'eau, et m'en apportaient de superbes, Pourpres, Nérites, Patelles etc.

Mais voici que j'aperçois de beaux Oscabrions (*Chiton*) attachés à des cailloux. Je tente en vain de les décoler avec mes doigts, on les dirait soudés à la pierre. Je tire mon couteau de ma poche, et déjà j'en avais trois beaux dans la main

—c'était la première fois que j'en voyais de vivants—lorsqu'une vague plus forte que ses dévancières vint frapper sur le caillou en me couvrant des pieds à la tête.

Les enfants alors de s'éclater de rire en faisant le plongeon sous la vague leur passant sur la tête, ce à quoi, sans doute, ils étaient habitués. Allons ! me dis-je, ce n'est plus ici un noufrage de vase comme à Cocorite, mais un véritable naufrage de mer que je viens de subir. Et ce que je déplorais davantage, ce n'était ni l'eau sur mon habit, ni même dans mes bottes, mais mes spécimens plus précieux que cette vague m'avait enlevés, des trois Oscabrions, il ne m'en restait plus qu'un, mon couteau m'était échappé des mains dans l'assaut, et aveuglé par cette aspersion, je ne voyais plus rien. Je retrouvai bien mon couteau au retrait de la vague, mais pour mes spécimens ils étaient disparus.

Que j'apprécie le mérite de ces naturalistes qui ont voulu voir la nature à l'œuvre, pour nous traduire les mystères de son *modus operandi !* Que de mésaventures de ce genre, et souvent aussi d'un caractère beaucoup plus grave, il leur a fallu subir !

Les bords de la mer ont toujours eu pour moi un attrait particulier, les formes de vie qu'on y rencontre m'inspirent toujours un intérêt constant.

J'aurais voulu poursuivre plus longtemps mes investigations, mais je craignais pour ma santé en demeurant plus longtemps mouillé comme je l'étais. Je revins donc reprendre la chaloupe pour retourner au steamer, content, malgré ma mésaventure, de la récolte que j'avais pu recueillir et encore plus des observations que j'avais pu faire sur des êtres vivants que je n'avais connus jusque là que par certaines portions muettes de leur individualité.

Le retour toutefois ne s'opéra pas sans une nouvelle attaque

des jeunes filles qui m'attendaient sur la plage. Donnez-moi votre mouchoir, disait celle-ci ; votre cravate, disait une autre ; un chelin, oh ! oui, un chelin, s'exclamait une troisième.

—Tout ce que j'ai m'est nécessaire, leur dis-je, et il me faut de l'argent pour m'en retourner. Quant à vous, vous avez ce qu'il vous faut quand vous voulez travailler, et bien travaillez et vous ne manquerez de rien.

—Travaillez ! on voudrait bien vous voir à piocher la terre dans les champs de canne ; vous ne savez pas comme elle est dure. Travaillez, c'est aisé à dire pour ceux qui ne font rien.

—N'allez pas croire que je ne travaille pas, le travail est une loi commune à tous les hommes, chacun à son lot de misères ici bas ; mais pour être heureux, il faut travailler. Si vous faisiez votre travail pour Dieu, en l'acceptant avec soumission à sa sainte volonté, vous le supporteriez avec contentement, bien plus, avec bonheur.

Je les laissai là-dessus, tout ébahies, n'ayant jamais, je pense, entendu de telles paroles de la bouche d'un capitaine. L'une d'elles cependant me parut moins surprise, et à plusieurs reprises elle avait voulu modérer l'indiscrétion de ses campagnes. C'était cette portugaise dont j'ai parlé plus haut.

Je ne voulais pas laisser St-Kitts sans me pourvoir d'une belle canne à sucre pour mon musée, car avant de venir ici je n'en avais encore jamais vu.

A 7h. le chargement est opéré, et nous laissons Sandy-Point. Nous passons entre les îles St-Eustache et St-Martin, pour perdre presque aussitôt la terre de vue, car l'obscurité de la nuit vient bientôt nous enlever la vue de quelques autres îles que nous aurions pu voir encore. La soirée était des plus agréables et la mer bien accommodante.

Dimanche, 20 *mai*.—A 6h. je monte sur le pont ; plus de terre en vue, notre phare même du Sombréro est soustrait

à nos regards. La mer est assez calme, mais le temps qui demeure couvert nous annonce de la pluie. Aussi, quoique la mer soit paisible, tout le monde paraît ennuyé, comme de mauvaise humeur. Tout le monde—et moi plus que bien d'autres peut-être—se trouve plus ou moins affecté par la disposition de l'atmosphère. Et j'ai cru noter que cet effet se faisait bien plus remarquer sur mer que sur terre. Le temps est-il sombre, maussade ; toutes les figures s'allongent, chacun est morne, c'est à peine si l'on peut soutenir la conversation. Mais un soleil brillant vient-il dès le matin chasser les nuages de sa douce haleine, illuminer la masse liquide qui semble prendre plaisir à recevoir ses caresses ; tout se ranime, se réveille, les poissons volants se montrent par milliers, la brise semble porter des sourires, et la satisfaction, la joie se reflète sur toutes les figures. Personne ne s'ennuie et la conversation ne manque jamais d'entrain.

Notre petit bateau ne nous permet presque pas de mouvements les jours de pluie, aussi en passons-nous la plus grande partie à lire dans nos lits, lorsque nous pouvons obtenir assez de lumière, ou à prendre des provisions de sommeil pour combler des lacunes antérieures ou anticiper sur les mauvaises heures qui pourraient survenir.

C'est aujourd'hui le grand jour de la Pentecôte. Nulle trace de dimanche dans notre société, chacun vaque à ses occupations ordinaires ; pour nous, prêtres, nous sommes en esprit au pied de nos autels, et dans la récitation du saint office, nous chantons avec nos frères :

Veni, Sancte Spiritus,
Et emitte cœlitus
Lucis tuæ radium.

Oui, du haut du Ciel où vous trônez, envoyez un rayon de votre lumière qui éclaire les multitudes d'aveugles de notre

pauvre planète : aveugles inconscients, qui n'ont jamais connu la lumière ; aveugles égarés et perdus dans les sentiers de l'erreur où les retient l'hérésie ; aveugles volontaires, qui connaissent la lumière et ferment les yeux pour ne pas la voir. Que tous, dociles aux inspirations de la grâce, ne fassent plus qu'un même troupeau, n'ayant tous qu'un seul bercail.

Lundi, 21 *mai, en mer.*— Le soleil se lève tout radieux ce matin. Roi magnanime et généreux, il semble avoir donné congé à tous les officiers de sa cour pour poursuivre seul sa besogne ordinaire. A peine quelques légers nuages, quelques vapeurs légères à l'Orient se dorent et s'enflamment pour annoncer son arrivée ; il paraît aussitôt, et inonde le monde de sa lumière étincellante et de sa douce chaleur. De nombreuses hirondelles qui nous suivent encore, des paille-en-queue qu'on voit voler au loin, des troupeaux d'Exocètes qui font étinceler ses rayons sur leurs nageoires en effleurant les vagues, sont seuls à peu près à saluer son arrivée ; les sourds ronflements s'échappant des cabines nous disent assez que la plupart des passagers, retenus dans les bras de Morphée, n'ont pris guère souci d'assister au spectacle. La mer calme et presque sans ondulations semble s'harmoniser avec le reste de la nature pour chanter les louanges de l'Esprit vivificateur à qui tout est soumis.

Les raisins des tropiques s'étendent par-ci par-là en larges nappes dorées, car la mer des Sargasses sans s'étendre jusqu'ici, nous envoie des bribes de ses abondantes productions.

Mardi, 22 *mai, en mer.*—Même temps qu'hier, douce température, mer calme. Les hirondelles qui nous avaient suivis jusque là sont disparues, seuls les paille-en-queue se montrent encore par temps.

Mais voici que nous tombons dans la mer d'huile ; ce n'est pas un endroit spécial où la mer se montre ainsi lisse, mais c'est

une condition particulière de l'atmosphère et de la mer qui fait que la surface liquide paraît plane de toute part, sans aucune ondulation, et se crispe de fines rides comme si, couverte d'une couche d'huile, le vent était impuissant à la soulever en vagues.

Comme le vent tient de l'Est, les voiles sont tendues pour aider encore à la vapeur. Mais vapeur et voiles ne peuvent faire un marcheur de notre *Bermuda*, 10 à 12 milles à l'heure est tout ce qu'il peut faire.

Mais voici que se montrent de nouveau ces fioles vitreuses à la surface de la mer que j'avais remarquées en allant, et que j'avais attribuées aux Argonautes. Sont-ce bien des Argonautes ? Je l'ignore et j'en doute. Il est reconnu aujourd'hui que cette manière de naviguer qu'on prêtait aux Argonautes et qu'on avait empruntée aux anciens, est une fable. L'Argonaute, comme tous les autres Octopodes, opère sa marche à reculons au moyen de son siphon qui refoule l'eau. Cependant comme elle a deux bras tentaculaires allongés et dilatés à l'extrémité, ne seraient-ce pas ces bras qu'elle étalerait ainsi, non pour en faire des voiles livrées au vent, mais dans l'état de repos, lorsque la mer est calme ? Car en allant et revenant c'est toujours par un grand calme que j'ai vu ces vessies s'étaler sur l'eau. Que j'aurais voulu en capturer seulement une, pour la reconnaître ! Impossible ; nous ne passions pas assez près d'elles pour les prendre avec mon seul filet à insectes, et on n'allait pas arrêter le vaisseau pour mettre une chaloupe à la mer. Je laisse la question à décider par d'autres plus entendus que moi ou placés dans des conditions plus favorables, mais j'avoue que ce n'est pas sans un grand chagrin que je passe ainsi sur un fait en histoire naturelle sans pouvoir en avoir l'explication.

Mercredi 23 *mai, en mer.*—J'avais eu soin, en montant sur notre bateau à Antigue, de mettre en sureté sur l'arrière du vaisseau les deux pots de fleurs que m'avait donnés Mad. Camacho, leur assurant le grand air tout en les abritant contre

les rayons du soleil. En allant les arroser ce matin, j'ai reconnu qu'ils avaient été maltraités ; les matelots, en faisant la toilette ordinaire du vaisseau, avaient laissé porter sur mes pots, le jet d'eau salée de leur boyau qu'ils promènent partout ; les pots avaient été renversés, et un seul bain d'eau salée était suffisant pour leur donner la mort. Le Bégonia surtout était tout fané et sans vigueur. Aussi, malgré tous mes soins, je n'ai pu, avec grand chagrin, le rappeler à la vie, et en arrivant à New-York, il ne me resta plus que les pots à offrir à la servante pour qu'elle les garnît de nouveau.

Le temps se couvre dans l'après midi et nous avons un petit grain qui nous force à laisser le pont.

Jeudi, 24 mai, en mer.—Encore un peu de pluie ce matin, cependant vers 9 h. le soleil vient dissiper les nuages et se montrer radieux.

Malgré la monotonie de la vie de bord, les jours s'écoulent encore assez rapidement. Et tout d'abord la méditation du matin ; quelles circonstances plus propres à commander le recueillement, surtout lorsqu'on monte sur le pont, suivant mon habitude, avant que les matelots ne se mettent à la toilette du vaisseau, car alors c'est une inondation de quelques quarts d'heure qui nous contraint d'évacuer la place pour se mettre à l'abri ; plus de mouvements divers autour de soi pour nous suggérer des imprsssions étrangères et nous entraîner à des distractions ; l'immensité sur la tête, l'immensité sous les pieds, et l'une et l'autre muettes, silencieuses, sans mouvements, semblant nous inviter à nous unir à elles pour offrir au Créateur, dans le recueillement, l'hommage de notre dévouement avec le tribut de nos adorations. Tout ici s'harmonise pour nous isoler du monde et élever l'âme à Dieu. Que de fois sous le beau ciel d'Italie, seul, à une heure matinale sur le pont d'un vaisseau fendant l'azur de la belle Méditerrannée, loin de la patrie, séparé du monde, inhalant avec délices la douce haleine de cette

bénigne atmosphère, je me suis complu à me livrer à l'enthousiasme que commandait la scène pour admirer la grandeur, la puissance et la bonté de celui qui commande aux éléments ! Et sur ces flots verts de l'Atlantique, sous cette atmosphère boréale, moins limpide, plus humide, mais non moins chérie par les hommes du nord, je retrouve l'auteur de toute chose non moins grand, non moins admirable, non moins riche en bienfaits et toujours digne de nos adorations !

Ces longues navigations sur mer sont toujours pour moi des jours de retraite. Forcémenent séparé du monde et de ses mille affaires, je trouve le recueillement plus facile, et le Dieu qui se montre ici si grand dans les éléments, semble aussi se complaire davantage à se faire retrouver au fond du cœur.

Vient ensuite la récitation de l'office, puis les conversations qu'on reprend souvent de la veille pour se mettre plus parfaitement au fait de récits ou d'anecdotes auxquels on attachait grand intérêt ; ajoutez les lectures et les correspondances à préparer avant de toucher le port, tout réuni fait que les heures s'écoulent encore assez rapidement.

Vendredi, 25 mai, en mer.—Un peu de pluie ce matin, cependant le soleil vient la remplacer vers les 9 heures.

Nulle part, je pense, les liaisons ne se contractent plus promptement que sur les vaisseaux. Ce n'est pas à dire qu'on puisse mettre la prudence de côté et se faire un ami du premier venu, mais forcés de marcher ensemble, de partager le même sort plusieurs jours durant, on se sent porté à plus d'expansion, à s'assurer des supports pour les éventualités qui pourraient surgir, et, avouons-le aussi, à ne pas vouloir faire mentir le proverbe qui veut que lorsqu'on ne peut avoir ceux qu'on aime, on chérisse ceux que l'on a.

Nous trouvons dans le P. Siredey un aimable compagnon de route. Prêtre comme nous, et de plus religieux, dès les

premières conversations nous nous sommes trouvés en unisson d'idées sur les grandes questions sociales qui agitent le monde aujourd'hui : l'oppression de l'Eglise, le triomphe des renégats qui, en Italie comme en France, ont accaparé le pouvoir pour opprimer les faibles, asservir la liberté, empoisonner la source de la grandeur des peuples par leurs doctrines perverses, et faire céder la justice et le droit devant leurs mesquines ambitions et leurs procédés sataniques. J'ai bien remarqué certaines opinions d'importance secondaire auxquelles je n'aurais pas voulu souscrire, mais je les attribuais à un caractère jeune et enthousiaste, et aussi au milieu dans lequel il vivait, car sur toutes les grandes questions nous étions parfaitement d'accord.

La France, lui dis-je un jour, est humiliée, bien humiliée ; admettez-vous qu'elle le soit ?

—Certainement, parce qu'elle est coupable.

Oui ! La France a été sévèrement punie, et il faut qu'elle le soit encore, parce qu'au lieu de s'amender, elle renchérit sur ses crimes. La souveraine justice de Dieu ne peut laisser prescrire ses droits. Tout péché étant une révolte contre la justice, appelle le châtiment. Pour les individus, Dieu se réserve souvent de punir et de rétablir ses droits dans l'autre vie, dans l'éternité. Mais les sociétés n'ont pas d'autre vie, tout se borne à celle-ci, il faut donc que celles qui blessent la justice en subissent la peine. Les milliards d'or avec les milliers de vies que la France a perdus en 1871 n'ont pas suffi pour l'instruire, elle a poursuivi la voie de l'iniquité, elle en est rendu à faire la guerre à Dieu lui-même, ses crimes appellent la vengeance du ciel, qui viendra certainement. Dieu a plus d'une Prusse à sa disposition pour humilier les orgueilleux et punir les coupables.

Le capitaine nous annonce au dîner que demain, d'assez bonne heure, nous verrons la terre, et que vers les 5 heures nous serons à notre quai ; mais peu après le dîner voici que s'élève une brume fort épaisse qui, tout en nous annonçant l'approche

de la terre, nous retarde dans notre marche en nous obligeant à modérer de vitesse pour éviter les collisions. La syrène avec sa note désagréable joue presque tout le temps, et si la brume de temps à autres devient moins intense, elle ne persiste pas moins à ne pas vouloir disparaître.

Samedi, 26 *mai*.—Toute la nuit la syrène nous a régalés de sa belle musique, et ce matin la brume est encore plus épaisse que la veille. Cependant à 8½h. voici que le bateau stoppe ses mouvements. Tous les passagers sont inquiets de cet arrêt, et avant d'en avoir demandé la cause, nous voyons avec plaisir le pilote du port monter à bord. Il nous dit que nous ne sommes plus qu'à 27 milles de Sandy-Hook, et que comme la route est bien fournie de bouées, nous pourrons probablement débarquer entre 4 et 5 heures; nouvelle qui met la joie dans tous les cœurs.

A 3½ h. nous mettons le pied sur le quai de Brooklyn où s'arrête notre vaisseau. L'inspection de nos bagages est bientôt faite, et nous prenons une voiture pour nous transporter à l'église Canadienne de New-York. Une grosse voiture à deux chevaux s'engage de nous transporter à destination, avec tout notre bagage, moyennant $6; le prix est un peu fort, mais le trajet est long, pas moins de deux lieues, il comprend aussi la traverse, et comme nous somme trois à partager la somme, nous trouvons encore le marché assez avantageux.

La brume que nous avions sur mer se résoud en pluie fine dans les deux villes. Nous traversons la rivière de l'Est sans nous déranger, et prenons bientôt la rue Broadway. Le P. Siredey est tout surpris de l'apparence que présente la ville, et s'exclame de surprise quand il compte jusqu'à 10 et 11 étages à certaines maisons. Nous le déposons dans la 21e rue chez les Pères de sa congrégation, et nous continuons jusqu'à la 76e, où nous sommes accueillis par M. l'abbé Corriveau qui gardait la cure pendant l'absence de M. Tétreau actuellement en Europe.

Dimanche 27 mai, New-York.— Malgré la fatigue du voyage il me fallut encore prendre la parole à l'église Canadienne, mais je profitai de l'après-midi pour me reposer et voir seulement quelques amis.

Lundi, 28 *mai.*—Bien décidés à reprendre la route du Canada sans délai, nous allons dans l'avant-midi visiter le pont de Brooklyn, cette merveille du génie américain, que nous n'avions qu'entrevue la veille, et à $3\frac{1}{2}$ h. P. M. nous prenons congé de M. Corriveau pour prendre une heure plus tard le chemin de Québec par la ligne du Passumpsic et Québec-Central. Le temps de sombre qu'il était l'après-midi, passe à la pluie battante vers le soir.

Arrivés à Springfield à 8.10 h., il nous faut changer de voiture ; nous nous dirigeons de suite dans le Pullman pour avoir au moins la nuit tranquille.

Mardi, 29 *mai.*—A 7.50 h. ce matin nous entrions au gare à Sherbrooke où nous avions trois bons quarts d'heure pour prendre le déjeûner avant de prendre le Québec Central qui nous dépose à Lévis à 2.30 P. M., après nous avoir donné une demi-heure pour le dîner à St-Joseph de la Beauce.

Laissant M. Huart dans sa famille à Québec, à 6h. je rentrais dans ma résidence du CapRouge, juste après deux mois d'absence.

CONCLUSION

Encore un rêve de ma vie qui a vu son exécution.

Dès mon enfance, je me suis senti un goût tout particulier pour les choses de la nature. Né et élevé au milieu des champs, le spectacle de tout ce qui m'environnait avait pour moi des charmes. Je n'envisageais jamais les prés verdoyants, les moissons dorées, les forêts silencieuses, sans éprouver un sentiment de satisfaction qui me rendait heureux. Et que de rêves pour l'avenir ne formais-je pas dès lors !

Sur une certaine élévation, à quelque distance de notre résidence, la vue pouvait embrasser une nappe assez considérable de notre majestueux fleuve ; je m'y rendais souvent avec d'autres enfants de mon âge, pour avoir la chance de voir parfois passer des vaisseaux, de blanches voiles largement étendues, et quelquefois aussi, mais plus rarement, des cheminées fumantes qu'on voyait se mouvoir sans le secours du vent. Où vont-ils ces vaisseaux ?—A Montréal, à Québec, là-bas, loin, loin.—Mais qu'est-ce que Montréal, Québec ? — Des villes, disaient mes compagnons.—Et qu'est-ce qu'une ville ?—Enigme pour nous, aucun n'en avait vu.

J'étais loin de penser alors qu'un jour, moi aussi, je me promenerais sur le grand fleuve dans ces maisons flottantes, bien plus, que de ce fleuve je passerais dans la mer, que je traverserais l'océan, et que je visiterais autant de villes que j'avais vu alors de résidences de familles.

Oui, j'ai pu satisfaire le désir de connaître cet inconnu que j'entrevoyais dès mon jeune âge ; j'ai pu trouver la solution de ces mystères que les autres philosophes de mon âge ne pouvaient expliquer. J'ai traversé les eaux vertes de l'Atlantique, se soulevant parfois en vagues écumantes et terribles ; j'ai admiré l'azur de la Méditerranée, qui perd aussi parfois sa placidité pour tourmenter horriblement les vaisseaux qu'elle porte. Le beau ciel d'Italie m'a fait goûter ses charmes, et les sables des déserts de l'Egypte m'ont montré leur aridité. Je me suis promené sur les plages de la Mer Rouge, admiré la désolation des Montagnes de la Judée qui portent cette malédiction qu'un peuple délirant et criminel demanda lui-même, au grand jour de la rédemption du genre humain. J'ai goûté l'amertume des eaux de la Mer-Morte, autre exemple de la justice vengeresse du Créateur contre des enfants coupables.

Mais là ne s'est pas encore borné l'accomplissement d'aspirations de mon jeune âge, auxquelles j'hésitais à me livrer, doutant qu'elles fussent légitimes et surtout raisonnables.

Les grands mystères de notre sainte religion impressionnent vivement tous les enfants élevés chrétiennement, je me demandais s'il n'était pas possible de visiter les lieux qui ont été le théâtre de si grands événements ? Et, contre toute espérance, j'ai eu ce bonheur.

Oui, j'ai vu la grotte où est né le plus grand des enfants des hommes ! Bien plus, j'ai pénétré dans la grotte de Bethléem où est né l'homme-Dieu même, le Sauveur des hommes. J'ai appliqué mes lèvres sur le rocher qui a entendu ses premiers vagissements, j'ai vénéré les traces de ses pas dans tous les sentiers qu'il a parcourus pendant les trente-trois ans de sa vie mortelle, au Jourdain où il a reçu le baptême de S. Jsan, à Nazareth, dans la boutique où il travaillait avec Joseph, à Tibériade où il a marché sur les eaux, à Naïm où il a ressuscité le fils de la veuve qu'on portait en terre, à Cana où il a opéré le pramier de ses miracles, au Thabor où il s'est montré à trois de ses apôtres, revêtu partiellement de cette gloire dont il brille dans le ciel ; j'ai vu Béthanie et le tombeau d'où il a fait sortir Lazare plein de vie ! Mais surtout, j'ai gravi le rocher du Golgotha qu'il a lavé de son sang en payant la rançon de ses enfants coupables, j'ai palpé la fente du rocher qui s'est ouverte à sa mort et qui demeure encore béante, comme témoin de sa puisssance ; enfin j'ai pénétré dans l'intérieur de son tombeau, d'où, le troisième jour, il s'est échappé plein de vie et triomphant. J'ai aussi vénéré sur le mont des Oliviers la trace de ses pieds qu'il a imprimée dans le roc en montant au ciel.

Le précieux souvenir de ces lieux si mémorables fait aujourd'hui le charme de mes vieux jours. Il y a une satisfaction que la piété ne saurait désavouer, à pouvoir dire : moi-même j'ai prié dans la grotte où des rois sont venus rendre leurs hommages à l'Enfant-Dieu. Bien plus, moi, prêtre, j'ai offert le sacrifice de son corps et de son sang, sur le calvaire où il l'a consommé effectivement, et sur la pierre du tombeau où il a triomphé de la mort en donnant la confirmation de sa mission divine,

Si le spectacle de la nature avait des charmes particuliers pour attirer mon attention dès mon jeune âge, de mon côté j'entretenais toujours un grand désir de pénétrer dans la connaissance de ses mystères.

Tout enfant je connaissais les noms vulgaires de tous les arbres et arbrisseaux de nos forêts et savais les distinguer, les foins de nos prairies et les mauvaises herbes des champs ne m'étaient pas non plus inconnus.

Je me rappelle encore l'impression qu'avait produite sur moi la vue de fossiles bien distincts qu'on venait de tirer d'un terrain d'alluvion en creusant un puits à l'école que je fréquentais ; comme je me creusai le cerveau pour avoir la solution de ce problème, et comme j'interrogeai en vain les ouvriers et tous ceux à qui je pus les exhiber, c'étaient des *Orthis testudinalis*, en haut relief, de la formation de Trenton.

Plus tard, au collège de Nicolet, le terrain n'étant pas ménagé à la campagne, nous nous associions par quatre pour cultiver un carré de jardin qu'on mettait à notre disposition ; je réussis à avoir presque chaque année le premier prix pour succès en horticulture. Je me plaisais surtout à suivre le développement des plantes étrangères dont notre directeur, le bon et paternel M. Léprohon, nous fournissait des plants et des graines.

Un livre traitant incidemment de botanique m'étant tombé sous la main, je voulus dès lors m'initier à cette science. Mais comme dans ce livre d'horticulture il n'y avait ni classification ni même d'exposition des principes de cette science, je ne pus parvenir à en saisir les éléments, et, le croirait-on ? parmi tous les professeurs, je ne pus en trouver un seul capable de me donner les clefs de cette science, aucun en état de me faire retrouver dans des plantes diverses les parties diversement conformées de la fleur, pistil, étamines, calice, corolle, anthères, etc.

Plus d'un peut-être de ceux qui me liront, qui ont subi le surménage actuel des programmes d'étude de nos collèges, sou-

riront de pitié devant cette ignorance ; tel était cependant l'état des études classiques il y a un demi siècle. Les professeurs pourtant étaient des hommes de talent et bien doués, c'étaient : MM. F. Dessaulniers, Pelletier, Harkin, Routhier, Nadeau, etc., mais on n'allait pas plus loin alors en fait de sciences.

Force me fut donc de renoncer à mes travaux scientifiques.

Ce ne fut que dix ans plus tard lorsque j'étais curé, que je pus me procurer les livres nécessaires pour reprendre l'étude des plantes. L'université Laval avait eu alors son origine, en compagnie de l'abbé Brunet, son professeur de botanique, je parcourus les diverses parties de la province pour me former un herbier aussi complet que possible, je poussai même mes investigations dans Ontario et jusqu'au Michigan, l'Indiana et l'Illinois. Plus tard quelques mois de séjour en Géorgie et une excursion en Floride, me permirent de faire connaissance avec une foule de productions naturelles inconnues à nos climats ; car je dois ajouter que j'avais alors joint à la botanique l'Entomologie, et quelques connaissances sur l'histoire naturelle en général.

Un désir insatiable s'empara alors de moi, pour connaître davantage les riches trésors que la nature réserve aux climats tropicaux. Je visitai l'Europe, je passai même en Afrique et en Asie, mais ce n'était qu'un passage précipité, d'ailleurs ce n'est pas dans les déserts de l'Egypte ni dans les monts dénudés de la Judée et de la Syrie que le naturaliste va chercher les productions tropicales. J'avais acquis beaucoup dans ces voyages, j'avais pu reconnaitre *de visu* une foule d'objets que je n'avais connus jusque là que dans les auteurs. Mes désirs n'étaient pas satisfaits.

C'est la nature grandiose de la zône tropicale de notre riche Amérique que je désirais voir. C'est la terre des palmiers, des lianes, des ananas ; ce sont ces forêts si épaisses de productions diverses que les rayons même d'un soleil vertical ne peuvent pénétrer que je voulais étudier, ce sol aux insectes dorés, ces

pays des singes et des serpents, ce terroir aux fruits et aux épices qui font les délices de nos tables : oranges, bananes, sucre, thé, café, cacao, cannelle, muscade, poivre, etc., etc.

Or j'ai pu réaliser ce dernier rêve, avec l'inappréciable avantage d'avoir pour compagnon un ami partageant mes goûts, et d'avoir été hébergé par d'autres amis, je dirais mieux par des frères, aussi distingués dans leurs manières que délicats dans leurs procédés. Oui, je les ai vu ces riches climats où les feuilles le disputent aux fleurs pour la variété et l'éclat des couleurs, où les fougères s'élèvent en arbres et les stipes se refusent aux divisions pour se couronner d'un parasol majestueux de verdure, semblant exercer une espèce de royauté sur toutes les autres plantes qui les environnent !

Je les ai vu ces arbres gigantesques aux fibres délicates et serrées que l'ébénisterie nous montre au poli chatoyant dans nos riches salons ! Je les ai vu ces Orchis extraordinaires, avides de vie, qui, ne demandant leur nourriture qu'à l'air ambiant, s'implantent en intrus sur les branches des grands arbres pour marier leurs fleurs bizares et éclatantes à la sombre verdure de leurs supports !

Et de même que le souvenir des Lieux-Saints que j'ai visités sera un aliment à la piété pour le reste de mes jours, de même, dans la poursuite de mes études, ces merveilles de la nature que j'ai admirées aux Antilles, me seront des jalons pour me guider dans le domaine de l'inconnu, que je ne cesserai de poursuivre tant que je serai capable de tenir une plume ou d'ouvrir un livre. Car Dieu est partout, et plus on étudie ses œuvres, plus on apprend à le retrouver, et plus on se sent porté à chanter avec le prophète : *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula.*

Je demande bien pardon au lecteur de l'avoir si longuement entretenu de moi-même, mais je pense que ces détails pourront être de quelque utilité à ceux qui se sentiraient le désir de suivre mes traces.

TABLE DES MATIERES DE L'EXCURSION

PREMIÈRE PARTIE.—DE QUÉBEC A ST-KITTS.

DEUXIÈME PARTIE.—DE ST-KITTS A TRINIDAD.

TROISIÈME PARTIE.—SÉJOUR A TRINIDAD.

QUATRIÈME PARTIE.—LE RETOUR.

TABLE ALPHABETIQUE

DES NOMS DE GENRES ET D'ESPECES MENTIONNÉS.

ERRATA

Page 3,	*ligne* 22	*au lieu de :*	péregrimations,	*lisez :*	pérégrinations.
13	" 10	"	Guadeloups	"	Guadeloupe.
25	" 5 du bas	"	dissiner	"	dessiner.
69	" 17 du haut	"	avons suivi	"	avons suivie
77	" 16	"	crinelées	"	crénelées.
98	" 19	"	epèce de poires	"	espèce de poires.
104	" 6 du bas	"	la vérauda	"	la véranda
150	" 1	"	cette divise	"	cette devise.
150	" 14	"	la poëte	"	le poète.
155	" 10 du haut	"	environs	"	environ.
196	" 11 du bas	"	un crustacée	"	un crustacé.
197	" 5	"	beaudet	"	baudet.
198	" 14 du haut	"	ma familles	"	ma famille.
223	" 13	"	100° à 05° Farenheit	"	100° à 105° Farenheit
250	" 1 du bas	"	existe	"	exister.
287	" 11	"	au poid	"	au poids.

érégrinations.
uadeloupe.
essiner.
vons suivie
rénelées.
spèc. de poires.
. véranda
ette devise.
e poète.
nv.:on.
n crustacé.
audet.
na famille.
à 105c Farenheit
xister.
u poids.